



Madame Bovary

et autres Françaises autour de 1850

David Paenson

Madame Bovary
et autres Françaises autour de 1850

David Paenson, « Madame Bovary et autres Françaises autour de 1850 »

ISBN etc

L'image sur la couverture est de Ghofrane Ben Madhi Ep Paenson

Chère lectrice, cher lecteur

Ce livre, que vous tenez entre les mains ou lisez en ligne, est une sorte d'introduction à la littérature française du milieu du 19^e siècle d'un point de vue féministe et anti-freudien.

Mon fil conducteur était de laisser les textes parler pour eux-mêmes. Je voudrais que vous en jouissiez, peut-être même comme leurs lecteurs et lectrices à l'époque. Les commentaires et analyses que j'en tire devront servir à une réflexion.

La sélection de la littérature traitée ici n'était pas fixée d'avance, mais elle n'est pas non plus quelconque. Elle est le résultat de lectures répétées. Quelques-uns des romans présentés ici furent écrits *avant* le roman *Madame Bovary* ; ils faisaient partie des lectures préférées de la jeune héroïne de Flaubert, Emma : *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, *Indiana* de George Sand, proche amie de Flaubert, et le roman-feuilleton, *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Cette littérature romantique faisait partie du répertoire de la jeunesse de l'époque, et ainsi aussi du jeune Flaubert.

Les Mystères, écrit à la veille de la Révolution de 1848, était un best-seller, lu dans toutes les couches de la société, la prolétarienne incluse. Il fournit à Karl Marx la matière pour *La Sainte Famille ou Critique de la critique critique, contre Bruno Bauer et consorts*.

D'autres auteurs, tels qu'Alfred de Musset, très populaire à l'époque, trouvent aussi leur place, cependant sous la forme d'un traitement bien méprisant et tout à fait mérité de la part d'Élisabeth-Céleste Vénard dans ses *Mémoires de Céleste Mogador*. Musset eut une liaison avec l'amante de Flaubert, Louise Colet, elle-même autrice très populaire. Flaubert ne supportait pas Musset.

La présente étude a pour but de donner une impression à quel point le monde littéraire de cette époque était entrelacé, avec un auteur russe comme Tolstoï dans son *Anna Karénine* plagiant *Madame Bovary* plutôt mal que bien sans lui rendre justice, comme je l'ai noté dans un long bas de page.

Il y avait aussi d'autres auteurs, eux extrêmement misogynes. Parmi eux l'anarchiste Pierre-Joseph Proudhon, dont les propos révoltants dans sa *Pornocratie, ou les femmes dans les temps modernes* se retrouvent également dans un bas de page. Ceci n'est pas négligeable, car aujourd'hui encore Proudhon vaut comme inspiration pour le mouvement anarchiste. Pas moindre que *Le Monde diplomatique* lui dédia un hommage à l'occasion de son 200^e anniversaire en 2009.

Un fil conducteur du présent livre est l'analyse freudienne appliquée aux romans de Flaubert, particulièrement à *Madame Bovary*, dans le chapitre « Freud, viens-nous en aide ! » ; le marxiste russe Valentin Volochinov représente une tout autre approche. Freud, qui a, méritoirement, perdu sa place dans la médecine d'aujourd'hui, a trouvé refuge dans les études littéraires. J'ai placé au début de mon étude une citation de Freud à sa fiancée, dans laquelle, après lecture de l'histoire cauchemardesque de Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*, il se promet de « ne plus jamais

lire des œuvres de fiction ». Les récits du jeune Flaubert, parmi eux des pièces de théâtre historiques, sont par ailleurs extrêmement divertissants. Plus en avant je traite de l'extrême misogynie de Freud, parfois en bas de page, ainsi que de son vitriol contre le communisme, *Le Malaise dans la culture*, tract écrit *avant* l'époque stalinienne.

Un point de référence important est la biographie monumentale de Jean-Paul Sartre sur Flaubert, *L'Idiot de la famille*. Au cours de ma deuxième lecture de ses 3000 pages j'ai peu à peu gagné l'impression que Sartre – malgré ses descriptions inestimables de la famille Flaubert placée dans son temps – présente une vue trop négative, un peu mécanique, de l'œuvre de Flaubert. C'était justement cette impression qui m'a mis sur la piste d'autres œuvres de Flaubert à la recherche de contre-arguments, en particulier son *Voyage en Orient*, écrit juste avant qu'il ne se mette à écrire sa *Bovary*. Ce *Voyage*, ainsi que sa correspondance et autres témoignages, nous livrent une toute autre image que celle de l'être vindicatif peinte par Sartre – c'est celle d'un auteur plein de vie, d'amour et de respect pour les diverses femmes dans sa vie. Entre autres nous rencontrerons Juliet, la gouvernante anglaise de la nièce de Flaubert, Caroline. Non seulement ils entretenirent une longue liaison qui dura jusqu'à la fin de la vie de Flaubert, ce fut elle qui livra la première traduction, malheureusement disparue, en anglais de *Madame Bovary*, que Flaubert désigna d'exquise. La fille de Karl Marx, Eleonor Aveling, traduisit également *Madame Bovary*, une traduction qui est aujourd'hui encore disponible. Juliet mérite un chapitre à part, également la courtisane égyptienne Kuchiuk-Hanem, avec qui Flaubert eut une courte mais impressionnante rencontre durant son *Voyage*.

Flaubert grandit entre femmes : sa mère et sa nièce Caroline, en premier lieu, ainsi que sa gouvernante. La mère de Flaubert, nommée Caroline elle aussi, suivit de près, à côté de Juliet, en conseillère la genèse de *Madame Bovary*. On peut alors considérer ce roman un peu comme une œuvre commune. Leur participation explique peut-être le point de vue de la femme qui ressort de ce roman. Le roman doit aussi beaucoup à l'ami de Flaubert, Louis Bouilhet, poète et dramaturge, qui relu méticuleusement chaque page et contribua ainsi à maintes suppressions de détails superflus.

Ce livre est en gros la reproduction de ma thèse de masters écrite dans le cadre de mes études de littérature comparée à la Goethe-Uni à Francfort en Allemagne. Je suis infiniment reconnaissant à Prof. Dr. Achim Geisenhanslücke, directeur de l'institut, qui a accepté d'être mon premier examinateur. Mes remerciements s'adressent de même à toute son équipe d'enseignants et enseignantes – sans leurs multiples séminaires avec leurs controverses animées je n'en serais pas là.

J'espère que la lecture vous procurera autant de plaisir qu'à moi la recherche !

Table des matières

Introduction.....	11
Madame Bovary : le roman.....	19
Paul et Virginie.....	47
Indiana.....	53
Marguerite.....	69
Mogador.....	89
Fleur de Marie.....	119
Autres femmes du roman.....	128
Freud, viens-nous en aide !.....	143
Barbara Vinken.....	143
Martin von Koppenfels.....	148
Chomsky.....	167
Volochinov.....	172
Kuchiuk-Hanem.....	175
Juliet.....	183
Indexe.....	187
Bibliographie.....	193

Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même. (Flaubert)

Mme Bovary, c'est moi! – D'après moi. (Flaubert)

*Les sciences procèdent par l'analyse – elles croient que ça fait leur gloire et ça fait leur pitié. La nature est une synthèse et pour l'étudier vous coupez, vous séparez, vous disséquez et quand vous voulez de toutes ces parties faire un tout, le tout est artificiel, vous faites la synthèse après l'avoir déflorée, les liens n'existent plus, les vôtres sont imaginaires et j'ose dire hypothétiques.
(Flaubert)*

La théorie c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister. (Charcot, neurologue, médecin-chef et après directeur de l'hôpital psychiatrique la Salpêtrière à Paris de 1861 à 1893)

Introduction

La première rencontre avec Flaubert, sur lequel son ami et bienfaiteur Josef Breuer avait attiré son attention, est également mentionnée en détail dans sa correspondance. Incapable de dormir, Freud, dans sa villa à Gmunden, avait lu *La Tentation de Saint-Antoine*, un livre qui, « d'une façon extrêmement comprimée, avec une plasticité sans pareille, nous jette carrément à la tête tout le bric-à-brac du monde, et pas seulement les grands problèmes de la connaissance, mais les vraies énigmes de la vie, réveille en nous les conflits des sentiments et des passions et établit la conscience de son propre désarroi au milieu du mystère général qui règne sur tout ».

La description de la « plasticité de l'hallucination » n'a pas sans raison son homologue dans la clinique : « On le comprend mieux sachant que Flaubert était épileptique et lui-même hallucinait. » Martha, par contre, tire de la fiévreuse description du « livre fantasque, épouvantable, magnifique » seulement la question angoissée si la femme de Breuer partageait de telles lectures avec son mari. Mais bientôt le futur psychanalyste découvrit en lui-même des traces de nervosité et s'ordonna abstinence : « Je ne dois plus lire des *works of fiction*, je suis trop perturbé. »¹

Alors, devrions-nous suivre le conseil de Freud et ne « plus lire des works of fiction » ? Espérons que non.

Cette abstinence de Freud étonne. Kate Cambor écrit à propos de la courte visite de Freud à Paris, âgé de trente ans, du 13 octobre 1885 au 28 février 1886, pendant laquelle il suivit les cours de Charcot et put bientôt participer à ses *soirées* :

[Freud] obtint sa première impression du génie du professeur à travers ses cours d'enseignement et ses exposés. À l'époque où Sigmund Freud arrivait à Paris, Charcot avait pris l'habitude de donner son cours de clinique du vendredi dans un vaste amphithéâtre à la Salpêtrière pouvant contenir quatre cents personnes. L'attention des visiteurs entrant par l'arrière de la salle et passant les bancs en bois était immédiatement prise par la basse plate-forme au-devant où s'accumulaient des statues de patient(e)s en poses contorsionnées, angoissées, des moulages en plâtre de difformités bulbeuses ainsi que des dessins anatomiques de cerveaux et de la moelle épinière, tous ces objets soigneusement disposés comme autant d'icônes sur un retable.²

[...]

C'est ainsi que, durant une de ses sessions du mardi, le 7 février 1888, il fit apporter une jeune femme souffrant d'hystéroépilepsie sur un brancard. Après avoir identifié les trois points hystérogéniques – sur son dos, sous son sein gauche

¹ Andreas Mayer dans le feuilleton de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (FAZ) « Au bord de la Traunsee le bric-à-brac du monde lui frappa la tête » (07.01.2014) (<https://tinyurl.com/weltplunder>). Mayer se réfère au tome 2 des *Brautbriefe* (*Lettres à la fiancée*), édition Fischer, cependant je n'y ai rien découvert de tel, non plus dans les autres tomes parus à ce jour, et l'index mentionne Flaubert une seule fois, et cela dans l'introduction de l'éditeur. Cette citation de Freud se retrouve cependant dans la fiche explicative du livre *Die Königin von Saba für Viola und Akkordeon* (*La Reine de Saba pour viola et accordéon*) du compositeur Nikolaus Brass (<https://tinyurl.com/koenigin-saba>). J'ai choisi de faire mes propres traductions en français, tout en notant mes sources originales. Je pense que cela facilitera la lecture.]

² *Gilded Youth* 24 ; voir aussi : Cambor, Kate « Freud in Paris », *New England Review* Vol. 30, No. 2, 2009, <https://www.jstor.org/stable/40245240>

et sur sa jambe –, Charcot chargea l'interne d'en toucher un, ce qui provoqua immédiatement une attaque.

« Voyez, nous avons ici la phase épileptoïde », commença Charcot tranquillement en attirant l'attention par-dessus les gémissements et les cris de la patiente à son dos arqué.

« Et maintenant voici la phase des éruptions émotionnelles qui fusionne avec l'arc-boutant ... », continua-t-il, notant que, jusqu'à présent, l'attaque ressemblait à une vraie épilepsie. Afin d'identifier l'attaque comme une vraiment hystérique, Charcot chargea l'interne de comprimer la région ovarienne. L'attaque cessa et reprit de nouveau lorsque la compression fut relâchée.

Alors que la jeune femme commençait à se contracter et se contorsionner, Charcot se tourna vers l'audience et continua de parler.

« Ma mère, j'ai peur ... » s'écria la patiente femelle.

« Remarquez l'éruption émotionnelle », continua-t-il. Si nous permettions aux choses de continuer sans relâche, nous retournerions bientôt au comportement épileptoïde. »

« Ô! Ma mère. »

« Encore, notez les cris », observa Charcot fermement. « Vous pourriez dire que c'est beaucoup de bruit pour rien », ajouta-t-il sèchement. « La vraie épilepsie est bien plus sérieuse et bien plus silencieuse. »

Et avec cela il fit un signe rapide de la tête à un assistant qui promptement et doucement retira la patiente frémissante et en apporta une nouvelle.³

Cette description pourrait être tirée d'un des nombreux romans et récits de Flaubert, mais également des descriptions d'Eugène Sue des conditions dans les hôpitaux et asiles d'aliénés publics à Paris dans son roman *Les Mystères de Paris*.

Eh bien, est-ce que Freud nous permet d'accéder à *Madame Bovary* et autres œuvres de Flaubert, nous aide-t-il à comprendre l'auteur lui-même et ses motifs ? Nous donne-t-il une clé pour analyser d'autres ouvrages autour de 1850 ?

Cet exposé tentera de répondre à cette question par un non.

Il y avait certainement des aspects lugubres dans la première enfance de Flaubert. Il naquit dans l'appartement de service de l'Hôtel-Dieu, un hôpital pour pauvres que son père gérait, qui servait aussi pour l'enseignement et où on disséquait les cadavres. Le père Flaubert, chirurgien en chef reconnu, y avait transféré le domicile familial. Ainsi, la mort était une présence constante pour l'enfant et pour sa sœur cadette, Caroline (entre les deux il y eut encore un frère, qui mourut très tôt). Cet environnement a aiguisé son sens pour la finitude et la fragilité de la vie. Il en tira la matière pour ses cruelles descriptions dans ses histoires courtes et ses romans. Ça l'a marqué, mais *marquer* ne veut pas dire *mouler*, car il était soumis à toute une panoplie d'influences parmi lesquelles il pouvait choisir et qu'il pouvait réunir en de nouvelles perspectives. Les décisions qu'il prit durant sa vie étaient toujours des décisions conscientes, ses décisions à lui.

Effectivement, il n'y avait pas seulement ce côté sombre dans sa vie. Il grandit dans un contexte familial riche en amour et culture et entouré d'amis avec qui il resta lié pendant des décennies. C'était plus que des amis, il leur lisait régulièrement ses œuvres en création, accueillait leurs conseils et leurs critiques, entreprit avec eux de longs voyages et aussi des visites dans les bordels. Sa propre famille était tout le

³ *Gilded Youth* 28-29

contraire d'un milieu oppressif qui aurait étouffé sa personnalité et ses premières ambitions littéraires.

Jean-Paul Sartre, avec son traité monumental, *L'Idiot de la famille – Gustave Flaubert de 1821 à 1857* – qui vaut absolument la peine d'être lu – adopte à mon avis une démarche par trop réductionniste quand il voit dans ses œuvres de jeunesse chaque fois l'actualisation de sentiments d'infériorité envers son frère aîné de neuf ans, Achille, médecin reconnu portant le même prénom que leur illustre père et qui, après la mort de celui-ci, lui succède en tant que chirurgien en chef. « Gustave, à quinze ans – à treize aussi, nous le verrons bientôt – écrit pour se comprendre et pour se venger. »⁴ Et encore : « La possibilité fondamentale de Gustave n'est autre que sa plaie réclamant le seul baume qui la puisse combler, la gloire, l'humiliation compensée. »⁵ Maintes fois Sartre qualifie Flaubert de « misanthrope » et maintient que ses romans adoptent « le point de vue de la mort sur la vie ». ⁶

S'il avait été misanthrope, comment expliquer son énorme sensibilité, même si souvent extrêmement sévère, pour le psychisme de ses personnages, une sensibilité que nous, lecteurs, éprouvons encore aujourd'hui ? Sartre cite un extrait d'une lettre de Flaubert à son ami Maxime Du Camp, écrite un jour après l'enterrement de la sœur bien-aimée de Gustave, Caroline, morte peu de temps après l'accouchement de sa fille, également nommée Caroline :

J'étais sec comme la pierre d'une tombe mais horriblement irrité ... Je suis accablé, abruti ; j'aurais besoin de reprendre ma vie calme car j'étouffe d'ennui et d'agacement. Quand retrouverai-je ma pauvre vie d'art tranquille et de méditation longue ?⁷

Mais pourquoi Sartre ne cite-t-il pas le début de la lettre, les passages qui précèdent immédiatement ces quelques lignes ?

Mon cher vieux, je n'ai pas voulu que tu vinsses ici, j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue de Hamard [le mari de Caroline] sans la tienne. Peut-être eusses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelque temps je t'appellerai et je compte sur toi. C'est hier à 11 heures que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noces, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. J'ai passé toute la nuit à la garder. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as vue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante avec ce long voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. – Le matin quand tout a été fait je lui ai donné un dernier baiser d'adieu dans son cercueil. Je me suis penché dessus, j'y ai entré la tête et j'ai senti le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. – J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier⁸ de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur

⁴ *L'Idiot I*, 218

⁵ *L'Idiot I*, 291

⁶ *L'Idiot I*, 228

⁷ *L'Idiot II*, 1806

⁸ James Pradier, fameux sculpteur. Sa femme Louise, née d'Arcet, eut de nombreux amants, dont Flaubert apparemment et Alexandre Dumas fils ; elle inspira le personnage de *Madame Bovary* ; ses infidélités répétées lui valurent trois mois d'incarcération à la prison Saint-Lazare. Louise Pradier resta une amie chère à Flaubert jusqu'à la mort de celui-ci. Voir ses *Mémoires de Madame Ludovica* ; (<https://archive.org/details/flaubertelouise0000unse/>). C'est dans l'atelier de Pradier que Flaubert fit la connaissance de sa « muse », Louise Colet, en juillet 1846.

lequel elle écrivait. Voilà tout, voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés! Hamard a voulu venir avec nous. – Arrivés là-haut (dans ce cimetière, derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collègue et où Hamard m'a vu pour la première fois), sur les bords de la fosse il s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. – La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré, tourné de toutes les façons, on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus (c'était la place de la tête) pour le faire entrer. – J'étais debout à côté, mon chapeau dans les mains, je l'ai jeté par terre en criant.

Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe...⁹

Cette narration poignante se retrouve dans la veillée funèbre de Charles pour sa femme Emma Bovary et dans les descriptions des relations de celui-ci avec les objets de tous les jours qui entouraient leur vie conjugale à la fin du roman.

Même plusieurs relectures du roman ainsi que de son *Voyage en Orient* et autres textes, à partir des contes d'horreur de sa jeunesse jusqu'à *L'Éducation sentimentale*, ne me firent l'impression de « misanthropie », bien au contraire.

Les auteurs qui, à mon avis, méritent vraiment l'épithète de misanthrope, seraient Céline ou Heidegger. Les deux ont un style d'une ressemblance frappante. Tous deux sont des anti-intellectuels, se servent d'un langage tortueux qui ne mène nulle part, s'habillaient de la même façon misérable, Heidegger dans son costume de paysan et Céline dans ses haillons. Martin von Koppenfels, dans son étude *Immune Erzähler* (Narrateurs immunisés), montre d'une manière définitive que Céline n'est pas seulement le contraire de Flaubert, mais que son style ne peut pas être dissocié de son antisémitisme. C'est pas mal surprenant que des critiques littéraires essaient encore aujourd'hui de faire cette séparation.¹⁰

⁹ *Correspondance I*, 257-258

¹⁰ Koppenfels, se référant à l'éditeur du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, Henri Godard, écrit : « [...] les textes d'après-guerre de Céline visent, à un autre niveau, aussi à une réception identificatoire : un système d'allusions discrètes a en même temps pour but d'établir le contact avec les sympathisants dispersés. » (284) À mon avis, un avertissement utile, car quel autre intérêt littéraire offre cet antisémitisme virulent et collaborateur à haute échelle avec le régime nazi et de Vichy ? En France, la collaboration d'une bonne partie de la haute société ne fut jamais mise en plein jour, et elle réapparaît en toute vigueur depuis déjà des décennies sous la forme du Rassemblement national et autres partis fascistes et d'extrême droite. Mais déjà avant le temps de Céline, l'antisémitisme en France, combattu par Zola et Proust (que Céline haïssait), était corrosif. Le « style prolétaire » de Céline avec son « argot » n'est pas motivé par sympathie pour la classe ouvrière et les couches en bas de la société, mais par haine contre elles, puisqu'il les réduit à ce langage réduit qui se passe presque de la grammaire et ainsi de la pensée logique. Plus loin Koppenfels écrit : « La différence entre le traitement des fantaisies répugnantes de la liquéfaction par Flaubert et par Céline est manifeste : le style de Céline a cessé de les rejeter [...] L'œil clinique du 19^e siècle revendiquait l'atorisation de distinguer entre le "normal" et le "pathologique". Son objet était l'organisme. L'œil hygiénique distinguait entre "sain" et "malade". Son objet était le mode de vie individuel. L'œil hygiénique racial transforma cette opposition en un "valide" et un "sans valeur". (263) Trotsky, au sujet du style de Céline, écrivait en 1933 : « *Voyage au bout de la nuit*, roman du pessimisme, a été dicté par l'effroi devant la vie et par la lassitude qu'elle occasionne plus que par la révolte. Une révolte active est liée à l'espoir. Dans le livre de Céline, il n'y a pas d'espoir [...] De chapitre en chapitre, de page en page, des fragments de vie s'assemblent en une absurdité sale, sanglante et cauchemardesque. Une vue passive du monde avec une sensibilité à fleur de peau, sans aspiration vers l'avenir. C'est là le fondement psychologique du désespoir – un désespoir sincère qui se débat dans son propre cynisme. » (<https://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/litterature/lit19330510.htm>) Koppenfels tire un autre parallèle intéressant, entre Céline et Baudelaire, à propos de leur « rhétorique de la décadence et de la décomposition » (262). Sartre fait une observation semblable lorsqu'il écrit : « ... sur le ratage de leur vie, ils édifient un monde poétique qui demeurera inconnu et dont ils ne sauront jamais s'il était viable. Encore Baudelaire se console-t-il en pensant que le langage, véhicule de la communication, peut exister par soi dès qu'on le détermine comme porteur de l'incommunicable. » Comme exemple il cite ces vers : « Mainte fleur épanche en secret / Son parfum doux

Le jeune Gustave avait huit ans quand il commença, avec sa sœur Caroline âgée de cinq ans, à mettre en scène des pièces de théâtre, souvent d'un caractère burlesque. À neuf ans, il offrit à sa mère comme cadeau d'anniversaire une courte étude historique sur Louis XIII, racontant comment ce roi réussit à accéder au trône avant l'heure en ordonnant un meurtre. Gustave organisait régulièrement des spectacles de théâtre devant un petit cercle d'amis. Pour cela ses parents mirent à sa disposition la salle de billard. Flaubert, tout comme un de ses auteurs préférés, Molière, devait le construire de ses propres mains. À l'âge de dix ans, il avait accumulé avec sa sœur un répertoire de 30 pièces, ils répétaient quotidiennement et apprenaient leurs rôles par cœur. Il réduisit aussi le nombre des protagonistes, de sorte que les pièces purent être jouées par un nombre plus restreint d'acteurs, et supprima beaucoup de passages. À part ça il entretenait des rapports amicaux avec certains de ses professeurs de lycée, qui l'encouragèrent dans ses dispositions créatrices. Flaubert entretenait certaines de ces amitiés pendant des décennies.

L'intérêt de Flaubert pour l'histoire fut toujours accompagné d'une rigoureuse exigence d'exactitude et de compréhension pour les motifs des divers acteurs. Sa pièce de théâtre historique *Loys XI*, qu'il écrit à l'âge de seize ans, en est un brillant exemple. On peut ainsi dire qu'il avait des amis et des ennemis même dans les siècles passés : Shakespeare, Rabelais, Corneille, qu'il préférait à Racine, Molière,

comme un regret / Dans les solitudes profondes », que Baudelaire modifie en : « Mainte fleur épanche à regret / Son parfum doux comme un secret / Dans les solitudes profondes » (*Le Guignon*, cité dans *L'Idiot III*, 160). Alors, on pourrait longtemps ruminer sur la question : en quoi ces deux versions se distinguent-elles finalement ? C'est justement ce qui rend la lecture de la poésie moderne si fatigante par comparaison à celle du Moyen Âge ou de la Renaissance : on ne sait jamais vraiment ce que l'auteur veut nous dire, s'il veut véritablement dire quelque chose du tout, ou bien simplement se foutre de notre gueule. Mais il y a des vers tout semblables dans *Paul et Virginie* : « Ainsi les violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas. » (32) En quoi exactement différent-ils, malgré leur similitude à première vue, des vers de Baudelaire ? La différence est que dans le cas de Virginie il s'agit d'un métaphore pour sa modestie, quand elle aide les personnes en détresse sans se mettre en avant, et même si on considère ce parler fleuri superflu, il est néanmoins fondé dans la réalité, alors que chez Baudelaire ces vers pendent en l'air. La similitude reste pourtant frappante et dut être pour les lectrices et lecteurs à l'époque, qui connaissaient bien le roman de Bernardin, encore plus frappante. Flaubert, dont *Madame Bovary* fut frappée de la censure en même temps que son ami Baudelaire, qu'il estimait beaucoup, est cependant tout le contraire de celui-ci. (<https://tinyurl.com/flaubert-baudelaire>).

Byron¹¹, ainsi que dans son temps : Jules Michelet¹², historien reconnu, le critique littéraire Hippolyte Taine¹³, avec qui il entretint une longue correspondance, tous étaient l'objet de lectures intensives, desquelles il tira matières pour ses propres œuvres.

Il grandit en pleine période romantique, comme l'incarnait Victor Hugo en sa jeunesse, mais de laquelle Flaubert s'émancipa, sans pour autant la renier complètement. Mais il n'était pas seulement un enfant du romantisme, il en était aussi un de la Renaissance et de l'époque classique. C'était sa capacité de plonger dans ces diverses époques qui le garda – au contraire d'autres auteurs et autrices contemporains, comme par exemple Alphonse de Lamartine¹⁴, ministre de l'Extérieur pour

¹¹ Byron fut la cible de méchantes calomnies : il aurait conçu une fille avec sa propre demi-sœur. Cet auteur très populaire fut forcé d'émigrer. Une réfutation captivante se trouve dans : Alfred Mézières, « Lord et Lady Byron. Les Confidences de Mistress Beecher Stowe », *Revue des Deux Mondes* (1829-1971), Seconde période, Vol. 108, No. 3 (1er décembre 1873), pp. 593-624 (<https://tinyurl.com/lord-lady-byron>) (<https://www.jstor.org/stable/44741874>). Ce sort explique peut-être la peur que Flaubert sentit à la nouvelle que sa maîtresse Louise Colet pourrait être tombée enceinte. Byron était un des auteurs préférés de Flaubert. Il s'était positionné très à gauche politiquement, ce qui explique, au-delà de ses créations poétiques, son énorme popularité. Dans son discours inaugural devant la House of Lords le 27 février 1812, au milieu de la guerre napoléonienne contre la France, Byron se solidarisa avec les Luddites, qui tentaient de combattre les attaques sur leurs conditions de travail accompagnant l'introduction de métiers à tisser mécaniques en les détruisant. Voici quelques passages : « Mais toutes les villes que vous avez prises, toutes les armées qui se sont repliées devant vos dirigeants, ne sont que de maigres objets d'autosatisfaction si le prix est la division du pays contre lui-même et que vos dragons et bourreaux doivent être lâchés sur vos concitoyens. Vous appelez ces hommes une mob, des désespérés, dangereux, ignorants ; et vous semblez penser pouvoir réduire la « *Bellua multorum capitem* » [le monstre aux multiples têtes] en taillant quelques têtes superflues. [...] Mais c'est cette mob qui travaille dans vos champs et sert dans vos demeures – qui équipe votre marine et s'enrôle dans votre armée – qui vous a permis de défier le monde, – et qui pourra vous défier, quand le délaissement et la calamité les mèneront au désespoir. [...] J'ai parcouru le foyer de la guerre sur la péninsule ; j'ai été dans quelques-unes des provinces les plus opprimées de la Turquie ; mais jamais, sous les gouvernements infidèles les plus despotiques, n'ai-je témoigné une détresse si crasseuse qu'à mon retour, dans le cœur même d'un pays chrétien. » (cité dans *Kill all the Gentlemen* de Martin Epmson p. 224) Ce discours fut bien reçu !

¹² Encore dans les années 1860, il écrivait de longues lettres à Jules Michelet, de 23 ans son aîné, aux œuvres duquel son prof d'histoire, Adolphe Chéruel, l'avait introduit. « Au collège, je devrais votre *Histoire romaine*, les premiers volumes de l'*Histoire de France*, les *Mémoires de Luther*, l'*Introduction*, tout ce qui sortait de votre plume. Avec un plaisir presque sensuel, tant il était vif et profond. Ces pages (que je retenais par cœur involontairement) me versaient à flots tout ce que je demandais ailleurs, vainement : poésie et réalité, couleur et relief, faits et rêveries. Ce n'étaient pas des livres pour moi. Mais tout un monde. » (Lettre à Jules Michelet, 26 janvier 1861, *Correspondance* III 141 ; citée dans : Yvan Leclerc, « Il était à l'étude ... Flaubert au Collège Royal de Rouen », Source : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 2020, 120e année, pp. 585-598, en ligne : <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26927844>). Dans la même lettre il ajoute : « Et à travers toutes ces merveilles d'intuition, de reproductions et de langage, l'idée principale, le substratum, le but (la révolution qui vient) ne se perd pas de vue une minute. Tout se rattache à cela dans votre livre. C'est comme l'épine dorsale de ce colloque. [...] Devenu homme, mon admiration s'est solidifiée. Je vous ai suivi d'œuvre en œuvre, de volume en volume, dans le *Peuple*, la *Révolution*, l'*Insecte*, l'*Amour*, la *Femme*, etc., et je suis resté de plus en plus béant devant cette sympathie immense qui va toujours en se développant, cet art inouï d'illuminer avec un mot toute une époque, ce sens merveilleux du vrai qui embrasse les choses et les hommes et qui les pénètre jusqu'à la dernière fibre. » (*Les Amis de Flaubert* – Année 1969 – Bulletin n° 35 – Page 33, https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/035_033/).

¹³ Au sujet des conditions misérables de la population rurale en Angleterre, Taine rapportait en 1860 : « Mais, par les Actes de clôture, les terres communes sont constamment réduites en superficie ; ainsi le paysan n'a plus ses ressources en volaille et cochons ; après avoir vendu une parcelle de terrain, il ne peut plus compter que sur ses bras, et ceux-ci il les loue. [...] En plus, le villageois donne les bras de sa femme et de ses enfants en location : on en voit des bandes biner les plantes-racines. [...] L'agriculture, étant menée à grande échelle, a le contre-effet d'introduire dans les districts de la campagne la règle, la monotonie, les misères de la manufacture. » (cité dans *Kill all the Gentlemen* de Martin Epmson)

¹⁴ Voici un échantillon tiré de son *À un enfant, fille du poète* de l'année 1820 : « Céleste fille du poète, / La vie est un hymne à deux voix. / Son front sur le tien se reflète, / Sa lyre chante sous tes doigts. / Sur tes yeux quand sa bouche pose / Le baiser calme et sans frisson, / Sur ta paupière blanche et rose / Le doux baiser

un certain temps – de se contenter de n’importe quelles productions superficielles à la mode.

Flaubert vécut de maintes périodes de transition. L’histoire familiale et les destins changeants du pays étaient étroitement liés et marquèrent l’image de soi que se faisaient les différents membres de la famille. Le père de Flaubert avait commencé sa carrière sous Napoléon Bonaparte, qui le récompensa pour sa performance exceptionnelle. Il resta distancé envers la religion. Il s’ensuivit la « Restauration », période de réaction sous la dynastie restaurée des Bourbons après 1814/15, puis la Révolution de 1830, alors que Flaubert avait tout juste treize ans, le développement des chemins de fer, des progrès dans les sciences naturelles, qu’il lista dans son cadeau d’anniversaire pour sa mère, son propre rôle comme instigateur au sein d’une courte révolte contre le régime sévère qui régnait dans son collège, ce qui lui coûta son expulsion – tout ça favorisa son attitude critique envers la société, le gouvernement et autres auteurs et autrices contemporains.

Ce cheminement n’était pas prédestiné. Gustave aurait pu « prendre un état » et suivre une carrière d’avocat ou de juge comme son ami de jeunesse Ernest Chevalier, qu’il critiqua amèrement dans une lettre à sa mère envoyée du lointain Constantinople :

a plus de son ... » (https://www.poesie-francaise.fr/alphonse-de-lamartine/poeme-a-un-enfant-fille-du-poete.php#google_vignette/ – sur le site peotica.fr l’année 1831 est notée) Un baiser qui a plus de son ? Est-ce vraiment poétique ? Mais ce style est peut-être un prérequis pour une carrière politique de député à l’Assemblée nationale. Dans un discours devant cette même assemblée, le 7 septembre 1848, même pas trois mois après le massacre de 4 000 travailleurs en juin 1848, qui protestaient contre l’abolition des Ateliers Nationaux, qui leur donnaient une certaine garantie de travail et de pain, Lamartine déclamaient contre le *droit individuel* au travail, que les travailleurs réclamaient. Dans un langage torturé, il essaie de brouiller les concepts, pour éviter de nuire à sa réputation de libéral gauchisant : « Il ne s’agissait pas de conférer, comme le disait tout à l’heure l’honorable M. Dufaure, à tout citoyen un titre impératif contre le gouvernement pour en obtenir la nature de salaire et de travail qui paraîtrait convenable à sa profession individuelle. Nous répondimes que ce travail est impossible, qu’il absorberait en un an, en quinze mois, non seulement tout le revenu, mais le capital de la nation ; que jamais le gouvernement ne signerait une pareille folie ; que nous entendions par droit au travail ce que nous écrivîmes [...] : le droit pour tout individu vivant sur le territoire et sous l’empire des lois bienfaitantes de la République, de ne pas mourir de faim, non pas le droit à tout travail, mais le droit à l’existence, la garantie des moyens d’existence alimentaire par le travail fourni au travailleur, dans le cas de nécessité absolue, de chômage forcé, aux conditions déterminées par l’administration du pays, et dans la limite de ses forces ; et une série d’institutions de même nature [...] l’enseignement gratuit des enfants du peuple, pour fournir aux grandes industries, en cas de nécessité, des subventions et des secours, afin de ne pas laisser mourir de faim les ouvriers ; toutes les lois de secours pour les enfants trouvés, d’assistance pour les vieillards, pour les familles trop nombreuses. » (<https://tinyurl.com/lamartine-droit-au-travail>) Les « familles trop nombreuses ». Voilà le regard méprisant des aristocrates envers les couches basses, qui ne savent pas mieux. La résistance des classes dirigeantes durant la Révolution de 1830 était la même. Sartre, et ça c’est un des grands intérêts de son ouvrage monumental, *L’Idiot de la famille*, attire constamment notre attention sur l’arrière-plan social, économique et politique de l’œuvre de Flaubert, ici l’état lamentable où se trouvait la classe ouvrière dans les années 1830 : « ... sur 21 000 enfants qui naissent, à Lille, dans les taudis ouvriers, il en meurt 20 700 avant l’âge de cinq ans. Pour les survivants, voici des renseignements fournis par le baron Dupin : Sur 10 000 conscrits ouvriers, 8 980 sont réformés, en moyenne, comme inaptes au service militaire. Quand ils ne meurent pas, les enfants travaillaient dès huit ans à l’usine, huit heures par jour. Comment inspirer la patience, dans ces conditions, à moins de représenter à ces sous-hommes qu’ils seront hommes à part entière dans un autre monde, au ciel ? Guizot, successeur de Casimir Perier, l’a fort bien compris : dès 1833, il a confié à l’Église la haute direction de l’enseignement primaire. (*L’Idiot* III 213) « Dès le 25 août 1830, La Fayette [le héros de la guerre d’indépendance américaine] déclare, s’adressant à la Garde nationale : “Aucune demande à nous adressée pour que nous intervenions entre le maître et l’ouvrier au sujet de la fixation du salaire, de la durée du travail journalier et du choix des ouvriers ne sera admise, comme étant formée en opposition aux lois qui ont consacré le principe de la liberté de l’industrie.” » (*L’Idiot* III 218)

Ce brave Ernest ! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille et la propriété ! Il a du reste suivi la marche normale. – Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames. Puis ç'a été un étudiant folâtre du quartier latin ; il appelait « sa maîtresse » une grisette du lieu que je scandalisais dans mes discours, quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des bischops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là, le comique du sérieux a commencé, pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire de minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a *renoncé à l'imagination* (textuel); comme la séparation a dû être pénible ! C'est atroce quand j'y pense ! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes. Il parle de *l'édifice*, de la *base*, du *timon*, de *l'hydre*. – Magistrat, il est réactionnaire ; marié, il sera cocu ; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. Ouf ! parlons d'autre chose.¹⁵

Ou bien il aurait pu suivre la route de son ami Alfred Le Poittevin, de cinq ans son aîné et pendant un certain temps son modèle, dont le père était son parrain, tandis que le père de Gustave était le parrain d'Alfred. Poittevin s'était fait avocat et, par ses excès d'alcool, trouvé ou peut-être cherché une mort prématurée.

Flaubert ne fit rien de cela. C'était sa propre décision, une décision à laquelle il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie et qu'on ne peut pas et ne devrait pas expliquer par des traumatismes d'enfance – s'il y en avait – si on ne veut pas gâter la joie que la lecture de ses œuvres nous procure. Avec ses amis de jeunesse, il entretenait des relations intimes, souvent jusqu'à sa mort, entre autres avec son camarade d'école Louis Bouilhet, élevé dans la gêne par sa mère veuve. C'est lui qui suggéra à Gustave un vrai « fait divers » comme sujet pour sa *Madame Bovary*, dont il lut chaque page pendant les cinq ans de sa création pour en éliminer tout superflu. Après la mort de Bouilhet en 1869, Flaubert lança une collecte pour financer la construction d'une fontaine commémorative dans leur ville natale, Rouen, en souvenir de ce poète, un projet pour lequel il dut se battre, avec succès, contre l'opposition de la municipalité. Lui-même mourut avant son aboutissement.

Après avoir tracé les hauts points du roman *Madame Bovary*, je poursuis avec une sélection de femmes célèbres, sorties de romans ou bien de la vie réelle de l'époque. Flaubert était un observateur astucieux des conditions régnautes, mais il n'était pas le seul. Même s'il n'a jamais fait de la politique et ne s'est jamais rallié à un parti, on ne peut comprendre son œuvre sans tenir compte de la toile de fond des grands développements sociaux. Il était critique social, en plus du point de vue de la femme. J'ai opté pour un séquençement chronologique.

¹⁵ Lettre de Gustave Flaubert à sa mère, 15 décembre 1850 *Correspondance* I 721

Madame Bovary : le roman

Déjà le sous-titre du roman avec ses 400 pages, *Mœurs de province*, confirme que nous avons affaire à une critique sociale. C'était bien cette critique qui lui valut la censure à la date de parution, en 1857, et non les quelques actes sexuels à peine esquissés. Flaubert dut se défendre en justice. Il gagna le procès, en grande partie grâce à son avocat vedette, l'ancien président de l'Assemblée constituante pendant l'année révolutionnaire de 1848 et, en tant que ministre de l'Intérieur, responsable au printemps de 1848 de la suppression des émeutes ouvrières à Rouen, ville industrielle, où les deux, Flaubert ainsi que son avocat, naquirent. La notoriété de la propre famille Flaubert et l'aide que son frère aîné porta à Gustave, contribuèrent également à ce succès devant le tribunal. Ce mélange de censure et de condescendance et l'importance de bonnes connexions caractérisaient le règne de l'empereur Napoléon III – *Napoléon le Petit*, comme Victor Hugo le surnomma de son exil sur l'île Guernsey dans un tract très populaire.

La médiocrité des divers protagonistes du roman se dessine dès les premières pages. Il y a le père de Charles, futur mari d'Emma. Cet aide-chirurgien en chef (un terme contradictoire en soi) de l'armée napoléonienne avait perdu son poste à cause d'irrégularités dans le recrutement. Il parvint néanmoins à épouser une jeune femme bien lotie, dilapida la dot par indolence en peu d'années, perdit le reste en mauvaises spéculations, se retira dans un village et finit, par son vice de courir après chaque jupon à portée de vue, par complètement aliéner sa femme, qui au début l'avait pourtant idolâtré :

Elle avait tant souffert, sans se plaindre d'abord, quand elle le voyait courir après tous les gotons de village et que vingt mauvais lieux le lui renvoyaient le soir, blasé et puant l'ivresse ! Puis l'orgueil s'était révolté. Alors elle s'était tue, avalant sa rage dans un stoïcisme muet, qu'elle garda jusqu'à sa mort. Elle était sans cesse en courses, en affaires. Elle allait chez les avoués, chez le président, se rappelait l'échéance des billets, obtenait des retards ; et, à la maison, repassait, cousait, blanchissait, surveillait les ouvriers, soldait les mémoires, tandis que, sans s'inquiéter de rien, Monsieur, continuellement engourdi dans une somnolence boudeuse dont il ne se réveillait que pour dire des choses désobligeantes, restait à fumer au coin du feu, en crachant dans les cendres.¹

Cette courte description du père Bovary, de son profond mépris pour sa femme, qui pourtant règle toutes les affaires hors de la maison et maintient le ménage toute seule, la caractérisation des sentiments *changeants* de celle-ci au cours des années, se retrouvent déjà aux pages cinq et six du roman ! Flaubert ne perd pas de temps. (On notera en passant l'utilisation de la majuscule pour « Monsieur » pour ironiser – une option que nous offre la langue française, comme l'italienne et d'autres, mais pas l'allemand, où malheureusement tous les substantifs s'écrivent avec des majuscules ; grand temps pour une réforme de l'orthographe !)

¹ *Bovary* S. 51-52.

Ce sont ces revirements soudains, ces changements d'humeur, l'adoption de nouvelles perspectives par les figures de ce roman et autres de Flaubert, tous dus aux circonstances extérieures, qui rendent la lecture si captivante. Mais les personnages ne sont pourtant pas les produits mécaniques de leur entourage, encore moins de leurs expériences enfantines, ils prennent des décisions conscientes, qui leur apportent d'abord de la chance, puis les plongent dans le malheur. C'est une tension tragique, il se déploie une certaine dialectique. Comme Karl Marx l'écrivait à la même époque, entre décembre 1851 et mars 1852, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* :

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de toutes pièces, dans des circonstances qu'ils auraient eux-mêmes choisies, mais dans des circonstances déjà existantes, données et transmises par le passé.²

Je pense que ce n'est pas un hasard si la fille de Marx, Eleonor, entreprit de traduire *Madame Bovary* en anglais, une traduction que Nabokov, auteur de *Lolita*, utilisa dans ses cours sur la littérature. Eleonor avait épousé, contre les conseils de son père, le manipulateur et escroc Aveling, dont Bernard Shaw disait qu'il avait « le visage et les yeux d'un lézard et aucune attirance physique ». En réalité, il n'y eut pas de mariage officiel ; Aveling vola tout le patrimoine d'Eleonor, épousa une deuxième femme, prenant pour ce mariage son nom de scène, Alec Nelson, et finalement poussa Eleonor au suicide par le poison, tout comme Emma.³

Bovary a un fils, Charles, qu'il délaisse, pendant que sa femme forge les plus beaux plans d'avenir pour le jeune homme, mais qui risquent d'échouer à cause de la mesquinerie et de l'indifférence du père.

Finalement, on envoie Charles au collège. Là-bas il fait des efforts, n'y comprend rien, gagne une fois, grâce à un zèle éphémère, un premier prix en histoire, puis on le retire du collège pour épargner l'argent, après tout, il peut aussi bien passer son baccalauréat comme ça en vue d'entreprendre ses études de médecine à Rouen, la capitale de la préfecture. Des différentes matières : anatomie, pathologie, physiologie, pharmacie, chimie, botanique, clinique, thérapeutique, hygiène... il ne comprend rien, malgré des efforts honnêtes, alors il succombe à la fainéantise, se rend dans des cabarets et établissements, joue au dominos, « connut enfin l'amour »⁴ et rata ses examens :

Grâce à ces travaux préparatoires, il échoua complètement à son examen d'officier de santé. On l'attendait le soir même à la maison pour fêter son succès !

« Grâce à » suggère une issue heureuse, mais le « succès » s'avère être un échec complet, que l'on ne peut pas bien fêter. Mais sa mère lui pardonne, tandis que le père fut informé de la chose seulement cinq ans plus tard. Le fils eut une deuxième chance, apprit toutes les questions par cœur et obtint finalement l'approbation. Les attentions de sa mère ne connaissent alors pas de bornes, elle lui trouve un village, où le médecin pratiquant n'en avait plus pour longtemps, et l'y installe ; elle lui

² MEW 8, 115 (original en allemand)

³ Une description émouvante de la relation entre Eleonor et *Emma Bovary* se retrouve sur le site <https://tinyurl.com/eleonor-bovary>. Sa traduction est continuellement réimprimée, et même une lecture cursive montre qu'elle a compris la Bovary et son auteur Flaubert avec tout son être. La critique de Nabokov, lui reprochant de ne pas utiliser la locution « would » pour traduire l'imparfait du français, me semble mesquine. Le « would » en anglais est pas mal pesant et bon seulement en petites doses.

⁴ *Bovary* 56

cherche aussi une épouse, une veuve de quarante-cinq ans avec 1 200 livres de rente, nommée Héloïse :

Quoiqu'elle fût laide, sèche comme un cotret, et bourgeonnée comme un printemps, certes madame Dubuc ne manquait pas de partis à choisir. Pour arriver à ses fins, la mère Bovary fut obligée de les évincer tous, et elle déjoua même fort habilement les intrigues d'un charcutier qui était soutenu par les prêtres.⁵

Ce court passage contient déjà tous les germes de l'histoire qui suivra. La mère surmenée n'est pas seulement à plaindre, elle est une petite bourgeoise calculante, se servant de toutes les ruses imaginables. Le prêtre, lui aussi calculant, a également sa place dans cette idylle campagnarde. Flaubert ne peint pas des personnages « idéaux », pas plus que de simples caricatures. Lui-même les décrivait comme « types ».⁶

Une nuit, Charles fut appelé à rendre visite à un fermier aisé, qui s'était cassé la jambe. Heureusement pour ce médecin inexpérimenté, il s'agissait d'une fracture simple. Pendant qu'il s'occupe de son patient, la fille du paysan, Emma, coud de petits coussins pour atténuer la pression des lattes de fixation.

... en cousant elle se piquait les doigts, qu'elle portait ensuite à sa bouche pour les sucer.

Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles. Ils étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amande. Sa main pourtant n'était pas belle, point assez pâle peut-être, et un peu sèche aux phalanges ; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours. Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux, quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide.⁷

On voit ici comment Flaubert réussit à visualiser cinq perspectives en même temps : celle de la jeune femme coquette, même que paysanne, qui soigne ses ongles telle une princesse, celle du jeune médecin, qui absorbe la scène, celle des deux à la fois qui sont bien conscients de leur présence respective, celle du lecteur croisant le regard de la femme, et finalement celle de l'auteur, qui adresse le lecteur avec cet « à vous ». Et le fait qu'elle se pique le doigt à plusieurs reprises et le suce ensuite est plus qu'équivoque – on pense involontairement à une défloration qu'elle désire.

Le flirt prend son train dès cette première visite. Après un repas à deux et après avoir pris congé de son patient, il la voit debout près de la fenêtre.

– Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle.

– Ma cravache, s'il vous plaît, répondit-il.

Et il se mit à fureter sur le lit, derrière les portes, sous les chaises ; elle était tombée à terre, entre les sacs et la muraille. Mademoiselle Emma l'aperçut ; elle se pencha sur les sacs de blé. Charles par galanterie se précipita et, comme il allongea aussi son bras dans la même direction, il sentit sa poitrine effleurer le dos de la jeune fille, courbée sous lui. Elle se redressa toute rouge et le regarda par-dessus l'épaule, en lui tendant son nerf de bœuf.⁸

⁵ *Bovary* 57

⁶ *Correspondance* II 728

⁷ *Bovary* 62

⁸ *Bovary* 63

Les allusions sexuelles sautent aux yeux, entre autres le sadomasochisme évoqué par le « nerf de bœuf ». On se croit dans la peau de l'homme comme dans celle de la femme.

Dans les semaines qui suivent, et malgré la guérison réussie, Charles cherche toute occasion pour lui rendre visite. Au début il n'est pas tout à fait conscient que son but est de s'approcher d'Emma. Sa femme Héloïse approuve initialement ses visites fréquentes comme source de revenus supplémentaire, mais finit par se méfier, prend des informations, apprend qu'Emma, pendant son séjour dans un cloître, a reçu une « belle éducation » : la danse, la géographie, le dessin, le tissage et le piano faisaient partie de sa formation. Elle taquine son mari et l'oblige finalement à jurer sur la Bible de ne plus jamais la revoir. Puis, il s'avère qu'Héloïse n'a contribué que des dettes au patrimoine familial. Le père Bovary reproche à sa femme d'avoir manipulé leur fils dans ce mariage malchanceux, il fait une scène et une semaine plus tard Héloïse meurt :

Quand tout fut fini au cimetière, Charles rentra chez lui. Il ne trouva personne en bas ; il monta au premier, dans la chambre, vit sa robe encore accrochée au pied de l'alcôve ; alors, s'appuyant contre le secrétaire, il resta jusqu'au soir perdu dans une rêverie douloureuse. Elle l'avait aimé, après tout.⁹

Nous nous trouvons tout juste à la page dix du roman. Dans cette courte description, les objets, la robe, le secrétaire parlent, ils ont leur propre signification. Mais Flaubert les introduit seulement quand ils sont en relation intime avec les protagonistes. On les voit surtout à travers leurs yeux, et moins à travers les yeux de l'auteur (je dirais qu'il n'y a pas de narrateur à côté de l'auteur, au contraire de beaucoup de romans romantiques). Cela contraste avec les descriptions « objectives » et très longues des lieux dans le roman *Buddenbrooks* de Thomas Mann par exemple. Ici on pourrait répliquer que celles de Proust dans *À la recherche du temps perdu* sont encore plus longues, mais, à la différence de Mann, elles sont une émanation du narrateur/héros (ici il y en a un).

Charles reprend ses visites à la ferme, et après toute une série d'approches irrésolues et la période de deuil requise, les deux se marient. C'est un mariage qui convient bien au père d'Emma, bien qu'il eût désiré un genre un peu moins « gringalet », mais, vu ses dettes, il ne peut pas se permettre un dot importante. Il faut penser pratique. De belles noces furent organisées, que Flaubert décrit comme une peinture de Bruegel, mais qui se terminent déjà deux jours après, le soir de l'initiation d'Emma dans sa demeure conjugale – à cette occasion on apprend, en passant, que la bibliothèque de Charles contient tous les tomes du *Dictionnaire des sciences médicales*, aux couvertures usées dû aux ventes successives, mais « non coupés », soit non lus – par la première déception :

Emma monta dans les chambres. La première n'était point meublée ; mais la seconde, qui était la chambre conjugale, avait un lit d'acajou dans une alcôve à draperie rouge. Une boîte en coquillages décorait la commode ; et, sur le secrétaire, près de la fenêtre, il y avait, dans une carafe, un bouquet de fleurs d'oranger, noué par des rubans de satin blanc. C'était un bouquet de mariée, le bouquet de l'autre ! Elle le regarda. Charles s'en aperçut, il le prit et l'alla porter au grenier, tandis qu'assise dans un fauteuil (on disposait ses affaires autour d'elle), Emma songeait

⁹ *Bovary* 67

à son bouquet de mariage, qui était emballé dans un carton, et se demandait, en rêvant, ce que l'on en ferait, si par hasard elle venait à mourir.¹⁰

Ici, le thème de la répétition et de la mort ultime est adressé, le tout transmis par le jeu entre les objets et les personnes dans la chambre.¹¹ Le « grenier » est l'endroit des souvenirs qu'on préférerait ou devrait oublier, une sorte de cimetière du passé.

Charles s'occupe affectueusement de sa femme, lui achète pour ses promenades un « boc » d'occasion, qui, après certains aménagements, ressemble presque à une Tilbury. Quant à lui :

Il était donc heureux et sans souci de rien au monde. Un repas en tête-à-tête, une promenade le soir sur la grande route, un geste de sa main sur ses bandeaux, la vue de son chapeau de paille accroché à l'espagnolette d'une fenêtre, et bien d'autres choses encore où Charles n'avait jamais soupçonné de plaisir, composaient maintenant la continuité de son bonheur.¹²

Ces deux paragraphes, le premier décrivant les prémonitions d'Emma sur son avenir, le deuxième la désinvolture du mari – se retrouvent à la même page. Le contraste ne saurait être plus frappant.

L'appétit d'Emma pour l'enivrement et l'amour, que ses lectures secrètes de littérature romantique dans le couvent lui avaient procuré, sera vite déçu :

Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour ; mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle se fût trompée, songeait-elle. Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de *félicité*, de *passion* et d'*ivresse*, qui lui avaient paru si beaux dans les livres.¹³

Emma mène une double vie – sa vie réelle de tous les jours et une vie dans ses rêves. Mais ceux-ci aussi sont d'une double nature : il y a ses propres imaginations, et puis celles qu'elle tire des livres qu'elle lit.

Au couvent :

[E]lle avait lu *Paul et Virginie* et elle avait rêvé la maisonnette de bambous, le nègre Domingo, le chien Fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère, qui va chercher pour vous des fruits rouges dans les grands arbres plus hauts que des clochers, ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau.¹⁴

À l'âge de treize ans elle s'était livrée à la religion de plein cœur :

Elle jouait fort peu durant les récréations, comprenait bien le catéchisme, et c'est elle qui répondait toujours à M. le vicaire dans les questions difficiles. Vivant donc sans jamais sortir de la tiède atmosphère des classes et parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre, elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges. Au lieu de suivre la messe, elle regardait dans son livre les vignettes pieuses bordées d'azur, et elle aimait la brebis malade, le Sacré-Cœur percé de flèches aiguës, ou le pauvre Jésus, qui tombe en marchant sous sa croix. Elle essaya, par mortification, de rester tout un jour sans manger. Elle cher-

¹⁰ *Bovary* 82

¹¹ Sartre, dans son *Être et le néant*, parle beaucoup sur le thème de la distribution d'objets et de personnes dans l'espace.

¹² *Bovary* 82

¹³ *Bovary* 84

¹⁴ *Bovary* 84-85

chait dans sa tête quelque vœu à accomplir.

Quand elle allait à confesse, elle inventait de petits péchés afin de rester là plus longtemps, à genoux dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille sous le chuchotement du prêtre. Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues.¹⁵

On pourrait à juste titre parler de perversions. La religion se mélange avec le sexe. Une insinuation qui devait déplaire à l'Église catholique, quand même elle la provoquait avec ses rites. C'est peut-être un parallèle osé, mais maintes représentations de Jésus ou de la Madone priante avec leurs yeux tournés vers le ciel évoquent une extase sexuelle.

Une vieille fille, qui, une fois par mois, faisait la lessive du couvent, susurrant des chansons galantes dans les oreilles des jeunes novices ou bien leur prêtait l'un ou l'autre livre défendu. Ces lectures romantiques tenaient Emma éveillée jusque tard dans la nuit.

Après son mariage, pas de lune de miel romantique dans les montagnes de la Suisse. Charles ne note pas ses désirs secrets.

Mais, à mesure que se serrait davantage l'intimité de leur vie, un détachement intérieur se faisait qui la déliait de lui.

La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman.

Un homme, au contraire, ne devait-il pas tout connaître, exceller en des activités multiples, vous initier aux énergies de la passion, aux raffinements de la vie, à tous les mystères ? Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse ; et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait.

[...]

Il rentrait tard, à dix heures, minuit quelquefois. Alors il demandait à manger, et, comme la bonne était couchée, c'était Emma qui servait. Il retirait sa redingote pour dîner plus à son aise. Il disait les uns après les autres tous les gens qu'il avait rencontrés, les villages où il avait été, les ordonnances qu'il avait écrites, et satisfait de lui-même, il mangeait le reste du miroton, épluchait son fromage, croquait une pomme, vidait sa carafe, puis allait se mettre au lit, se couchait sur le dos et ronflait.¹⁶

Il ne va pas à la messe du dimanche.

Un jour, pendant une de ses promenades solitaires, il vint à Emma la question fatale : « Pourquoi, mon Dieu ! me suis-je mariée ? »

La délivrance lui arrive dans le personnage du marquis d'Andervilliers :

Secrétaire d'État sous la Restauration, le marquis, cherchant à rentrer dans la politique, préparait de longue main sa candidature à la Chambre des députés. Il faisait,

¹⁵ *Bovary* 85-86

¹⁶ *Bovary* 92, 93

l'hiver, de nombreuses distributions de fagots, et, au Conseil général, réclamait avec exaltation toujours des routes pour son arrondissement.¹⁷

Bovary lui avait soigné avec succès un abcès dans sa bouche, le marquis lui envoya un commis pour régler la facture, qui, à son retour, décrivit les magnifiques cerisiers dans le jardin des Bovarys ; le marquis pria Bovary de lui donner quelques boutures, lui rendit visite en personne pour le remercier, vit sa femme et conclut qu'elle avait « une jolie taille et ne saluait point en paysanne ». Alors, à la première occasion venue, il invita le couple à un bal dans son château. Pendant le dîner, madame Bovary remarqua que certaines dames « n'avaient pas mis leurs gants dans leur verre », signalant leur désir de boire du champagne. Puis vint l'heure de changer de vêtements et de la danse.

Le cœur d'Emma lui battit un peu lorsque, son cavalier la tenant par le bout des doigts, elle vint se mettre en ligne et attendit le coup d'archet pour partir. Mais bientôt l'émotion disparut ; et, se balançant au rythme de l'orchestre, elle glissait en avant, avec des mouvements légers du cou. Un sourire lui montait aux lèvres à certaines délicatesses du violon, qui jouait seul, quelquefois, quand les autres instruments se taisaient ; on entendait le bruit clair des louis d'or qui se versaient à côté, sur le tapis des tables ; puis tout reprenait à la fois, le cornet à pistons lançait un éclat sonore, les pieds retombaient en mesure, les jupes se bouffaient et frôlaient, les mains se donnaient, se quittaient ; les mêmes yeux s'abaissaient devant vous, revenaient se fixer sur les vôtres.

Quelques hommes (une quinzaine) de vingt-cinq à quarante ans, disséminés parmi les danseurs ou causant à l'entrée des portes, se distinguaient de la foule par un air de famille, quelles que fussent leurs différences d'âge, de toilette ou de figure.

Leurs habits, mieux faits, semblaient d'un drap plus souple, et leurs cheveux, ramenés en boucles vers les tempes, lustrés par des pommades plus fines. Ils avaient le teint de la richesse, ce teint blanc que rehausse la pâleur des porcelaines, les moires du satin, le vernis des beaux meubles, et qu'entretient dans sa santé un régime discret de nourritures exquises. [...] Ceux qui commençaient à vieillir avaient l'air jeune, tandis que quelque chose de mûr s'étendait sur le visage des jeunes. Dans leurs regards indifférents flottait la quiétude de passions journallement assouviées ; et, à travers leurs manières douces, perceait cette brutalité particulière que communique la domination des choses à demi faciles, dans lesquelles la force s'exerce et où la vanité s'amuse, le maniement des chevaux de race et la société des femmes perdues.

[...]

L'air du bal était lourd ; les lampes pâlissaient. On reflua dans la salle de billard. Un domestique monta sur une chaise et cassa deux vitres ; au bruit des éclats de verre, madame Bovary tourna la tête et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient. Alors le souvenir des Bertaux lui arriva. Elle revit la ferme, la mare bourbeuse, son père en blouse sous les pommiers, elle se revit elle-même, comme autrefois, écrémant avec son doigt les terrines de lait dans la laiterie.¹⁸

¹⁷ *Bovary* 97. « Sous la Restauration », ça veut dire avant 1830, et maintenant il veut regagner une place dans la politique sous le « Roi citoyen » Louis Philippe 1er, après la Révolution de 1830.

¹⁸ *Bovary* 103, 104

Le contraste entre la quinzaine bénie par leur fortune, dont le régime choisi les maintient en bonne santé, et les paysans regardant du dehors ce remue-ménage et chassés par un domestique, ne pourrait pas être plus grand. Il n'est pas même nécessaire de décrire ces paysans, car les lectrices et lecteurs de Flaubert du milieu du XIXe siècle pouvaient facilement se figurer leur apparence : en haillons et en mauvaise santé.

À trois heures du matin, après un dîner arrosé de vins d'Espagne et du Rhin, c'est l'heure du « cotillon » :

Emma ne savait pas valser. [...]

Ils commencèrent lentement, puis allèrent plus vite. Ils tournaient : tout tournait autour d'eux, les lampes, les lambris, et le parquet, comme un disque sur un pivot. En passant auprès des portes, la robe d'Emma, par le bas, s'ériflait au pantalon ; leurs jambes entraient l'une dans l'autre, il baissait ses regards vers elle, elle levait les siens vers lui ; une torpeur la prenait, elle s'arrêta. Ils repartirent ; et, d'un mouvement plus rapide, le vicomte, l'entraînant, disparut avec elle jusqu'au bout de la galerie, où, haletante, elle faillit tomber, et, un instant, s'appuya la tête sur sa poitrine. Et puis, tournant toujours, mais plus doucement, il la reconduisit à sa place ; elle se renversa contre la muraille et mit la main devant les yeux.¹⁹

¹⁹ *Bovary* 105-106. Ça vaut la peine de comparer cette description avec celle de Tolstoï dans *Anna Karénine*, qui contient trop de ressemblances pour ne pas être fortuite : « Le bal ne faisait que commencer lorsque Kitty et sa mère montèrent le grand escalier brillamment éclairé et orné de fleurs, sur lequel se tenaient des laquais poudrés, en livrées rouges. Du vestibule où, devant un miroir, elles arrangeaient leurs robes et leurs coiffures avant d'entrer, on entendait un bruissement semblable à celui d'une ruche, et le son des violons de l'orchestre se mettant d'accord pour la première valse. / Un petit vieillard, qui rajustait ses rares cheveux blancs devant un autre miroir, et répandait autour de lui les parfums les plus pénétrants, regarda Kitty avec admiration ; il l'avait rencontrée sur l'escalier et se rangea pour lui faire place. Un jeune homme imberbe, de ceux que le vieux prince Cherbatsky appelait des blancs-becs, avec un gilet ouvert en cœur et une cravate blanche qu'il rectifiait tout en marchant, les salua, puis vint prier Kitty de lui accorder une contredanse. La première était promise à Wronsky, il fallut promettre la seconde au petit jeune homme. Un militaire, boutonnant ses gants, se tenait à la porte du salon ; il jeta un regard admiratif sur Kitty et se caressa la moustache. / La robe, la coiffure, tous les préparatifs nécessaires à ce bal, avaient certes causé bien des préoccupations à Kitty, mais qui s'en serait douté en la voyant entrer maintenant dans sa toilette de telle rose ? Elle portait si naturellement ses ruches et ses dentelles, qu'on l'aurait pu croire née en robe de bal avec une rose posée sur le sommet de sa jolie tête. / Kitty était en beauté ; elle se sentait à l'aise dans sa robe, ses souliers, et ses gants, mais le détail qu'elle approuvait le plus dans sa toilette, était l'étroit velours noir qui entourait son cou et auquel, devant le miroir de sa chambre, elle avait trouvé du "genre". On pouvait à la rigueur critiquer le reste, mais ce petit velours, jamais. Kitty lui sourit avant d'entrer au bal en passant devant une glace ; sur ses épaules et ses bras elle sentait une fraîcheur marmoréenne qui lui plaisait ; ses yeux brillaient, ses lèvres roses souriaient involontairement ; elle avait le sentiment d'être charmante. / À peine eut-elle paru dans la salle, et se fut-elle approchée du groupe de femmes couvertes de tulle, de fleurs et de rubans qui attendaient les danseurs, que Kitty se vit invitée à valser par le meilleur, le principal cavalier, selon la hiérarchie du bal, le célèbre directeur de cotillons, le beau, l'élégant Georges Korsunsky, un homme marié. Il venait de quitter la comtesse Bonine, avec laquelle il avait ouvert le bal, lorsqu'il aperçut Kitty ; aussitôt il se dirigea vers elle, de ce pas dégagé spécial aux directeurs de cotillons, et, sans même lui demander si elle désirait danser, il entoura de son bras la taille souple de la jeune fille ; celle-ci se retourna pour chercher quelqu'un à qui confier son éventail, et la maîtresse de la maison le lui prit en souriant. "Vous avez bien fait de venir de bonne heure, dit Korsunsky, je ne comprends pas le genre de venir tard." / Kitty posa son bras gauche sur l'épaule de son danseur, et ses petits pieds, chaussés de rose, glissèrent légèrement et en mesure sur le parquet. "On se repose en dansant avec vous, dit-il en faisant quelques pas moins rapides avant de se lancer dans le tourbillon de la valse. Quelle légèreté, quelle précision, c'est charmant !" C'était ce qu'il disait à presque toutes ses danseuses. / Kitty sourit de l'éloge et continua à examiner la salle par-dessus l'épaule de son cavalier ; elle n'en était pas à ses débuts dans le monde, et ne confondait pas tous les assistants dans l'ivresse de ses premières impressions ; d'autre part, elle n'était pas blasée, et ne connaissait pas tous ces visages au point d'en être lasse. Elle remarqua donc le groupe qui s'était formé dans l'angle de la salle, à gauche ; c'est là que se réunissait l'élite de la société : la belle Lydie, la femme de Korsunsky, outrageusement décolletée, la maîtresse de la maison, le chauve Krivine, qu'on voyait toujours avec la société la plus brillante. » (La Bibliothèque électronique du Québec: <https://beq.ebooksgratuits>).

Une deuxième invitation à un bal ne se réalisa pas. Après cette expérience fulminante, il lui reste comme talisman seulement l'étui à cigares du Vicomte, que Charles avait trouvé sur le chemin de retour et empoché. Emma replonge dans la vie de tous les jours. Mais elle a découvert un autre monde et veut le redécouvrir.

Alors elle s'achète un plan de Paris, y fait des achats imaginaires, s'abonne à une revue pour femme, suit les représentations de théâtre, les courses de cheval, les soirées, lit Eugène Sue – toutefois pas pour ses récits sur la misère à Paris, mais pour ses descriptions des intérieurs luxueux des riches et nobles –, Balzac aussi et George Sand, et « elle s'était acheté un buvard, une papeterie, un porte-plume et des enveloppes, quoiqu'elle n'eût personne à qui écrire ». Finalement, elle perd tout

com/, <https://tinyurl.com/akarenina> chapitre XXII, sans mention de la page). On remarquera les parallèles, par exemple « l'élite de la société à l'angle de la salle », mais surtout combien de détails superflus Tolstoï emploie pour décrire un scénario pourtant semblable, sans toutefois réussir à nous faire sentir le même tourbillon. J'avais l'idée de comparer les deux œuvres pour une thèse, mais j'ai dû l'abandonner : après avoir lu *Madame Bovary* en quelques jours, j'ai labouré des mois pour finir *Anna Karénine*. Priscilla Meyer a étudié minutieusement la question, si Tolstoï a plagié Flaubert, et découvre toute une série de parallèles. Tolstoï était lui-même à Paris lorsque *Madame Bovary* parut, quelques semaines seulement après le procès que Flaubert dut mener contre la censure. Le livre se vendit à 15.000 exemplaires en deux mois ; Sainte-Beuve, le pape de la critique littéraire, en traita, de même que George Sand et autres. Pas une seule mention dans le journal intime de Tolstoï par ailleurs rempli de mille détails sans intérêt ! Ce n'est qu'au cours d'une conversation sur la littérature en 1883 qu'il avoua avoir lu *Madame Bovary*, mais l'avoir « oubliée ». Pourtant sa bibliothèque contenait une traduction russe datant de 1858 (c'est-à-dire une année après la première parution en français !) qu'il avait même arrachée d'un recueil et fait relier ensemble avec *Othello* de Shakespeare. La seule explication est que Tolstoï, conservatif, moralisant, aristocrate, avait tout simplement une aversion contre la critique sociale de Flaubert, une conclusion à laquelle les multiples comparaisons nous contraignent. (Priscilla Meyer, « Anna Karenina: Tolstoy's Polemic with Madame Bovary » *The Russian Review*, Apr., 1995, Vol. 54, No. 2, pp. 243-259 <https://www.jstor.org/stable/130917>). Ce n'est pas que Tolstoï ne pratiquât pas de critique sociale, mais il le faisait d'un point de vue conservateur. À l'occasion de son 80e anniversaire, Trotsky écrivait : « Tolstoï a atteint l'âge de quatre-vingts ans, debout devant nous comme un vieux rocher couvert de la mousse d'une autre époque historique. C'est un phénomène étrange : pas seulement un Karl Marx, mais – pour citer un nom plus proche du domaine de Tolstoï – même un Heinrich Heine nous paraissent aujourd'hui séjourner entre nous. Mais de notre grand contemporain de Iasnaïa Poliana [le domaine campagnard de Tolstoï] nous nous retrouvons coupés déjà maintenant par l'insurmontable flot du temps qui tranche tout. Tolstoï avait trente ans quand le servage fut aboli en Russie. Il grandit et s'instruisit comme le rejeton de « dix générations que le temps n'avait pas épuisées », dans l'atmosphère de la vieille noblesse terrienne russe avec tout son cachet de grand seigneur, au milieu de ses terres ancestrales, dans une grande demeure, dans l'ombre paisible des allées de tilleuls titrés. Les traditions de la noblesse terrienne avec son romantisme, sa poésie, tout son style de vie, Tolstoï les avait absorbées si indélébilement dans sa conscience qu'elles devinrent une constituante organique de son esprit. Depuis les premières années de sa vie consciente il était jusqu'à la plus profonde source première de sa production un aristocrate, et malgré toutes les modifications de son esprit qui s'ensuivirent, il l'est encore aujourd'hui. (hommage apparu dans la *Neue Zeit*, 15 September 1908, <https://www.wsws.org/de/articles/2010/12/tols-d31.html>) Et deux ans plus tard, dans une éloge à l'occasion de la mort de Tolstoï, il écrivait encore, cette fois-ci dans une toute autre veine : « Tolstoï ne se prenait pas pour un révolutionnaire, et il ne l'était pas. Mais il chercha passionnément la vérité, et une fois trouvée, il n'avait pas peur de la proclamer. La vérité, en elle-même, possède une terrible force explosive : une fois proclamée, elle engendre irrésistiblement des conclusions révolutionnaires dans la conscience des masses. Tout ce que Tolstoï affirmait publiquement : sur l'absurdité de régime du tsar, sur la criminalité du service militaire, sur la malhonnêteté de la propriété foncière, sur les mensonges de l'église – s'infiltra par mille chemins dans les esprits des masses laborieuses, agita des millions d'adhérents aux sectes populistes. Et le mot devint acte. Bien qu'il ne fût pas révolutionnaire, il nourrit l'élément révolutionnaire avec ses paroles de génie. Dans le livre sur la grande tempête de 1905, un chapitre honorable sera dédié à Tolstoï. (<https://tinyurl.com/trotsky-obituaire-tolstoi>) Flaubert était du reste lié d'amitié avec l'auteur russe Ivan Turgenev. Ils se rencontrèrent pour la première fois à Paris en 1863. Leur correspondance, qui s'étend jusqu'à la mort de Flaubert en 1880, compte 235 lettres. Turgenev traduisit quelques contes de Flaubert en russe, entre autres *La légende de Saint Julien l'hospitalier*, et contribua largement à la popularisation de *Madame Bovary* en Russie. Turgenev et Tolstoï de leur côté étaient également liés en amitié pendant des décennies, amitié souvent interrompue par des inimitiés profondes. Une fois ils voulaient même se mesurer en duel après une remarque blessante de la part de Tolstoï au sujet de la fille unique de Turgenev. Les deux étaient les invités

intérêt, bois du vinaigre pour maigrir, développe une toux sèche et se plaint constamment du petit village Tostes, dans lequel ils habitent, de sorte que Charles prend finalement la décision d'abandonner sa clientèle régulière et de s'établir autre part, à Yonville-l'Abbaye, pour commencer une autre vie et trouver de nouveaux clients, ce qui ne lui réussit pas. Emma tombe enceinte.

Dorénavant ils habitent sur la place du village de Yonville. Là se regroupent les halles, l'auberge du *Lion d'or* avec le garçon d'écurie Hippolyte, pied bot, la pharmacie d'Hommais avec ses six enfants, représentant le progrès, et son jeune assistant juvénile Justin, qui n'a que de gros yeux pour Emma, l'église avec son prêtre, ennemi de toute littérature, la calèche de l'auberge, l'*Hirondelle*, qui fait la navette chaque jour entre le village et la « civilisation », représentée par la capitale régionale de Rouen, puis il y a un avocat et son assistant Léon, qui, à l'arrivée du couple Bovary à l'auberge, s'empresse d'offrir ses services à Emma, il y a le marchand d'étoffes Lheureux, chez qui Emma, avec son goût pour le luxe, accumulera de plus en plus de dettes jusqu'au moment où tout le mobilier du couple est sur le point d'être saisi et Emma, paniquée, tente d'éviter le pire en s'adressant à ses amants passés, Léon et le propriétaire richissime Rodolphe, ainsi qu'au percepteur des impôts Binet, mais sans succès, alors, dans sa détresse elle va à la pharmacie, y demande à Justin la clé du laboratoire où se trouve le bocal bleu avec l'arsénique, en prend une bouffée et meurt quelques heures après.

Le roman suit une stricte chronologie. Nous voulons nous attarder sur quelques moments culminants seulement, même si chaque page est riche en surprises, pour illustrer l'habileté avec laquelle Flaubert met en scène les différents personnages et leurs motifs.

Emma rejette sa nouveau-née et la confie à une nourrice. Elle aurait voulu un fils. Mais avant le délai de la carence de six semaines, elle fut soudainement prise d'envie de voir son enfant. Quittant la maison, elle rencontre Léon devant la boutique Lheureux ; Léon est chargé d'un grand paquet de papiers d'avocat, il s'ensuit un vif dialogue :

Madame Bovary dit qu'elle allait voir son enfant, mais qu'elle commençait à être lasse.

– Si... reprit Léon, n'osant poursuivre.

– Avez-vous affaire quelque part ? demanda-t-elle.

Et, sur la réponse du clerc, elle le pria de l'accompagner. Dès le soir, cela fut connu dans Yonville, et Madame Tuvache, la femme du maire, déclara devant sa servante que *madame Bovary se compromettait*.²⁰

d'une amie commune. À la question de l'hôtesse concernant la gouvernante de sa fille, Turgenev souligna que celle-ci insistait pour que sa fille ne se contentât pas de donner ses vêtements usés aux pauvres, mais de les raccommoder soigneusement auparavant. « Et vous pensez que c'est bien ? » demanda Tolstoï. « Naturellement. Ça rapproche le bienfaiteur du besoin réel. » « Et moi je pense qu'une fille pomponnée avec chiffons sales sur les genoux ne fait que jouer une scène de théâtre insincère. » Turgenev fit une caractérisation tranchante de Tolstoï : « Pas un seul mot, pas un seul mouvement chez Tolstoï est naturel. Il prend toujours des poses. Et je ne puis comprendre en un homme intelligent cette vanité de sa dignité comtale usagée... Faites bouillir un officier russe dans du goudron pendant trois jours, et vous n'en chasserez toujours pas cette arrogance de junker. Laquer cette sorte de personne comme vous le voudrez, et la bête percera encore. » (tiré de la revue *Svoj* de Nikita Mikhalkov : <https://tinyurl.com/turgenev-tolstoï>) La caractérisation de Turgenev se recoupe étonnamment avec celle de Trotsky !

²⁰ *Bovary* 150

Ces quelques 63 mots suffisent pour esquisser les premiers pas de la Bovary dans le scandale. Et le bruit se répand de suite dans le village.

Ils sont maintenant en route :

Tous les deux, côte à côte, ils marchaient doucement, elle s'appuyant sur lui et lui retenant son pas qu'il mesurait sur les siens ; devant eux, un essaim de mouches voltigeait, en bourdonnant dans l'air chaud.

Ils reconnurent la maison à un vieux noyer qui l'ombrageait. Basse et couverte de tuiles brunes, elle avait en dehors, sous la lucarne de son grenier, un chapelet d'oignons suspendu. Des bourrées, debout contre la clôture d'épines, entouraient un carré de laitues, quelques pieds de lavande et des pois à fleurs montés sur des rames. De l'eau sale coulait en s'éparpillant sur l'herbe, et il y avait tout autour plusieurs guenilles indistinctes, des bas de tricot, une camisole d'indienne rouge, et un grand drap de toile épaisse étalé en long sur la haie. Au bruit de la barrière la nourrice parut, tenant sur son bras un enfant qui tétait. Elle tirait de l'autre main un pauvre marmot chétif, couvert de scrofules au visage, le fils d'un bonnetier de Rouen, que ses parents trop occupés de leur négoce laissaient à la campagne.

– Entrez, dit-elle; votre petite est là qui dort.

[...]

L'enfant d'Emma dormait à terre, dans un berceau d'osier. Elle la prit avec la couverture qui l'enveloppait, et se mit à chanter doucement en se dandinant.

Léon se promenait dans la chambre ; il lui semblait étrange de voir cette belle dame en robe de nankin, tout au milieu de cette misère. Madame Bovary devint rouge ; il se détourna, croyant que ses yeux peut-être avaient eu quelque impertinence. Puis elle recoucha la petite, qui venait de vomir sur sa collerette. La nourrice aussitôt vint l'essuyer, protestant qu'il n'y paraîtrait pas.²¹

Les conditions de vie de la nourrice sont tout autres que romantiques.

Plus Emma tombe amoureuse de Léon, plus ses pensées se troublent, tandis que Charles, dans sa crédulité, ne remarque rien.

Mais plus Emma s'apercevait de son amour, plus elle le refoulait, afin qu'il ne parût pas, et pour le diminuer. Elle aurait voulu que Léon s'en doutât ; et elle imaginait des hasards, des catastrophes qui l'eussent facilité. Ce qui la retenait, sans doute, c'était la paresse ou l'épouvante, et la pudeur aussi. Elle songeait qu'elle l'avait repoussé trop loin, qu'il n'était plus temps, que tout était perdu. Puis l'orgueil, la joie de se dire : « Je suis vertueuse », et de se regarder dans la glace en prenant des poses résignées, la consolait un peu du sacrifice qu'elle croyait faire.

Alors, les appétits de la chair, les convoitises d'argent et les mélancolies de la passion, tout se confondit dans une même souffrance ; – et, au lieu d'en détourner sa pensée, elle l'y attachait davantage, s'excitant à la douleur et en cherchant partout les occasions.²²

Tellement de sentiments contradictoires en même temps ! Et comment Emma se ment-elle à elle-même : le sacrifice qu'elle *croit* faire. Elle entre en une période de crise. Envers sa bonne, Félicité, qui se fait des soucis, elle dit seulement : « Ce sont les nerfs. » Celle-ci lui raconte un cas semblable, celui de la fille d'un pêcheur à Dieppe :

Son mal, à ce qu'il paraît, était une manière de brouillard qu'elle avait dans la tête, et les médecins n'y pouvaient rien, ni le curé non plus. Quand ça la prenait trop

²¹ *Bovary* 150-151

²² *Bovary* 169

fort, elle s'en allait toute seule sur le bord de la mer, si bien que le lieutenant de la douane, en faisant sa tournée, souvent la trouvait étendue à plat ventre et pleurant sur les galets. Puis, après son mariage, ça lui a passé, dit-on.

– Mais, moi, reprenait Emma, c'est après le mariage que ça m'est venu.²³

Mais Léon, de son côté, perd intérêt.

Paris alors agita pour lui, dans le lointain, la fanfare de ses bals masqués avec le rire des grisettes. Puisqu'il devait y terminer son droit, pourquoi ne partait-il pas ?²⁴

Il est temps de dire ses adieux. Après avoir embrassé Berthe, la fille d'Emma, plusieurs fois dans le cou, et qu'Emma eut prié la bonne de la reprendre, les deux sont seuls.

Madame Bovary, le dos tourné, avait la figure posée contre un carreau ; Léon tenait sa casquette à la main et la battait doucement le long de sa cuisse.

– Il va pleuvoir, dit Emma.

– J'ai un manteau, répondit-il.

– Ah !

Elle se détourna, le menton baissé et le front en avant. La lumière y glissait comme sur un marbre, jusqu'à la courbe des sourcils, sans qu'on pût savoir ce qu'Emma regardait à l'horizon ni ce qu'elle pensait au fond d'elle-même.

– Allons, adieu ! soupira-t-il.

Elle releva la tête d'un mouvement brusque :

– Oui, adieu... partez !

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre ! il tendit la main, elle hésita.

– À l'anglaise donc, fit-elle abandonnant la sienne tout en s'efforçant de rire.

Léon la sentit entre ses doigts, et la substance même de tout son être lui semblait descendre dans cette paume humide.

Puis il ouvrit la main ; leurs yeux se rencontrèrent encore, et il disparut.

Une rencontre manquée. Une poignée de main à la place d'un baiser passionné.

Mais bientôt une nouvelle aventure s'ébauche.

Le jour de marché, qu'Emma aimait passer à la fenêtre observant le va-et-vient, elle « aperçu un monsieur vêtu d'une redingote de velours vert » suivi d'un paysan. L'homme, un certain M. Rodolphe Boulanger de la Huchette, veut prier le médecin de procurer un saignement à son paysan. Celui-ci tombe dans les pommes, Justin, qui tient le baquet, aussi. Madame Bovary s'en empare, pour la glisser sous la table. Alors

dans le mouvement qu'elle fit en s'inclinant, sa robe (c'était une robe d'été à quatre volants de couleur jaune, longue de taille, large de jupe), sa robe s'éleva autour d'elle sur les carreaux de la salle ; – et, comme Emma, baissée, chancelait un peu en écartant les bras, le gonflement de l'étoffe se crevait de place en place, selon les inflexions de son corsage.²⁵

Voilà le regard de Rodolphe, que nous, lecteurs, suivons malgré nous, et dont Emma est sûrement consciente. Plus tard elle le voit sur son chemin de retour au château, de l'autre côté du ruisseau, ostensiblement perdu dans ses pensées :

²³ *Bovary* 170-171

²⁴ *Bovary* 180

²⁵ *Bovary* 193

– Elle est fort gentille ! se disait-il ; elle est fort gentille, cette femme du médecin ! De belles dents, les yeux noirs, le pied coquet, et de la tournure comme une Parisienne. D’où diable sort-elle ? Où donc la-t-il trouvée, ce gros garçon-là ?

M. Rodolphe Boulanger avait trente-quatre ans ; il était de tempérament brutal et d’intelligence perspicace, ayant d’ailleurs beaucoup fréquenté les femmes, et s’y connaissant bien. Celle-là lui avait paru jolie ; il y rêvait donc, et à son mari.

Je le crois très bête. Elle en est fatiguée sans doute. Il porte des ongles sales et une barbe de trois jours. Tandis qu’il trottine à ses malades, elle reste à ravauder des chaussettes. Et on s’ennuie ! on voudrait habiter la ville, danser la polka tous les soirs ! Pauvre petite femme ! Ça baille après l’amour, comme une carpe après l’eau sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorerait, j’en suis sûr ! ce serait tendre ! charmant ! ... Oui, mais comment s’en débarrasser ensuite ?

[...]

– Oh ! je l’aurai ! s’écria-t-il en écrasant, d’un coup de bâton, une motte de terre devant lui.²⁶

C’est la même brutalité que la clique du bal cachait sous sa « douceur ». Mais avec quelle rapidité Rodolphe saisit toute la triste condition d’Emma ! C’est un vrai exploit de la psychologie.

L’occasion de séduire Emma arriva bientôt, lors d’une messe, les « comices », pour fêter les grands progrès dans « l’industrie, le commerce, l’agriculture et les beaux-arts » et « rendre justice à l’administration supérieure, au gouvernement, au monarque, messieurs, à notre souverain, ce roi bien-aimé à qui aucune branche de la prospérité publique ou particulière n’est indifférente, et qui dirige à la fois d’une main si ferme et si sage le char de l’État parmi les périls incessants d’une mer orageuse, sachant d’ailleurs faire respecter la paix comme la guerre ».²⁷ Rodolphe amène Emma dans une salle déserte de la mairie avec vue sur les événements. Son discours menteur se mélange avec les discours également menteurs des divers représentants de la bourgeoisie, de l’administration et du pouvoir dans une cacophonie digne d’une opérette :

– Ainsi, nous, disait-il, pourquoi nous sommes-nous connus ? Quel hasard l’a voulu ? C’est qu’à travers l’éloignement, sans doute, comme deux fleuves qui coulent pour se rejoindre, nos pentes particulières nous avaient poussés l’un vers l’autre.

Et il saisit sa main ; elle ne la retira pas.

« Ensemble de bonnes cultures », cria le président.

– Tantôt, par exemple, quand je suis venu chez vous...

« À M. Bizet, de Quincampoix. »

– Savais-je que je vous accompagnerais ?

« Soixante-dix francs ! »

– Cent fois même j’ai voulu partir, et je vous ai suivie, je suis resté.

« Fumiers. »

²⁶ *Bovary* 195-96

²⁷ Il est difficile de placer le roman dans une époque précise, mais la mention de la polka, qui sera la rage seulement à partir de 1840, comme on l’apprendra dans l’autobiographie de *Mogador*, indique les années 1840, ça veut dire sous le règne constitutionnel de Louis-Philippe 1er, le « Roi-Citoyen » ; c’était l’époque d’un essor industriel, avec, par exemple, l’ouverture d’une ligne ferroviaire entre Paris et Rouen, la ville natale de Flaubert, en 1843. Le placement du roman avant le règne de Napoléon III permit à Flaubert une certaine liberté de critique sociale, qui pourtant s’adressait tout aussi bien à ce dernier, ce qui ne lui épargna pourtant pas un procès de censure.

– Comme je resterais ce soir, demain, les autres jours, toute ma vie !
« À M. Caron, d'Argueil, une médaille d'or ! »
– Car jamais je n'ai trouvé dans la société de personne un charme aussi complet.
« À M. Bain, de Givry-Saint-Martin ! »
– Aussi, moi, j'emporterai votre souvenir.
« Pour un bélier mérinos... »
– Mais vous m'oublierez, j'aurai passé comme une ombre.
« À M. Belot, de Notre-Dame... »
– Oh ! non, n'est-ce pas, je serai quelque chose dans votre pensée, dans votre vie ?
« Race porcine, prix ex aequo : à MM. Lehérissé et Cullembourg; soixante francs ! »

Rodolphe lui serrait la main, et il la sentait toute chaude et frémissante comme une tourterelle captive qui veut reprendre sa volée ; mais, soit qu'elle essayât de la dégager ou bien qu'elle répondit à cette pression, elle fit un mouvement des doigts ; il s'écria :

– Oh ! merci ! Vous ne me repoussez pas ! Vous êtes bonne ! vous comprenez que je suis à vous ! Laissez que je vous voie, que je vous contemple !

[...]

Rodolphe ne parlait plus. Ils se regardaient. Un désir suprême faisait frissonner leurs lèvres sèches ; et mollement, sans effort, leurs doigts se confondirent.²⁸

Emma, en cet instant, mélange tout : Rodolphe, Léon, le comte tourbillonnent dans sa tête. C'est un viol par les mots. Rodolphe est un manipulateur.

Mais tout de suite il s'ensuit une autre tragédie de femme, à la fin des comices, lors de la remise d'un prix à une paysanne pour ses services fidèles :

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent – du prix de vingt-cinq francs ! »

« Où est-elle, Catherine Leroux ? » répéta le conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

– Vas-y !

– Non.

– À gauche !

– N'aie pas peur !

– Ah ! qu'elle est bête !

– Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.

– Oui !... la voilà !

– Qu'elle approche donc !

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard

²⁸ *Bovary* 216-217

pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

– Approchez, vénérable Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux ! dit M. le conseiller, qui avait pris des mains du président la liste des lauréats.

Et tour à tour examinant la feuille de papier, puis la vieille femme, il répétait d'un ton paternel : Approchez, approchez !

– Êtes-vous sourde ? dit Tuvache, en bondissant sur son fauteuil ; et il se mit à lui crier dans l'oreille :

– Cinquante-quatre ans de service ! Une médaille d'argent ! Vingt-cinq francs ! C'est pour vous.

Puis, quand elle eut sa médaille, elle la considéra. Alors un sourire de béatitude se répandit sur sa figure, et on l'entendit qui marmottait en s'en allant :

– Je la donnerai au curé de chez nous, pour qu'il me dise des messes.

– Quel fanatisme ! exclama le pharmacien, en se penchant vers le notaire.

La séance était finie ; la foule se dispersa ; et, maintenant que les discours étaient lus, chacun reprenait son rang et tout rentrait dans la coutume : les maîtres rudoyaient les domestiques, et ceux-ci frappaient les animaux, triomphateurs indolents qui s'en retournaient à l'étable, une couronne verte entre les cornes.²⁹

On peut mal s'imaginer une critique sociale plus tranchante. Toute la structure exploitatrice de la société française y passe, y compris la crédulité de la paysanne exploitée qui veut donner son prix au curé pour qu'il lui lise des messes. Et après cette belle exposition propagandiste, l'oppression reprend son train, même les bêtes primées seront battues comme toujours. C'est à en pleurer. Flaubert consacra à cette scène un chapitre complet. C'est sûrement elle, avec sa mention ironisante du « souverain, ce roi bien-aimé », qui lui valut la censure.

Après six semaines, Rodolphe réapparaît. Il était retenu par ses « affaires », mais non, il avait été malade, mais ça non plus, ce n'est pas la vérité : il n'avait pas *voulu* revenir.

– Pourquoi ?

– Vous ne devinez pas ?

Il la regarda encore une fois, mais d'une façon si violente qu'elle baissa la tête en rougissant.³⁰

Un mensonge après l'autre, Rodolphe est inventif. Son absence de six semaines était calculée, pour rendre Emma impatiente et attiser son amour.

Leur entretien est bientôt interrompu par la rentrée de Charles. Alors Rodolphe invente un nouveau mensonge : il était là pour s'informer sur l'état de santé d'Emma. Charles dit que lui aussi est inquiet. Alors Rodolphe propose faire du cheval comme thérapie, et veut même offrir à Emma un cheval. Charles se laisse avoir et commande même un costume d'amazone pour sa femme, indispensable pour ce sport.

²⁹ *Bovary* 218-219

³⁰ *Bovary* 224

Déjà l'après-midi suivant Emma et Rodolphe s'en vont au galop. Emma se sent manifestement dans sa peau sur son cheval fougueux, elle ne trahit aucune peur :

La figure un peu baissée, la main haute et le bras droit déployé, elle s'abandonnait à la cadence du mouvement qui la berçait sur la selle.³¹

« s'abandonner », « la cadence », « le mouvement », « le bercement » ... Que ressent-elle en ce moment ? Une fois la forêt atteinte, ils attachent leurs chevaux et continuent à pied.

Mais sa robe trop longue l'embarrassait, bien qu'elle la portât relevée par la queue, et Rodolphe, marchant derrière elle, contemplait entre ce drap noir et la bottine noire, la délicatesse de son bas blanc, qui lui semblait quelque chose de sa nudité.

Elle s'arrêta.

– Je suis fatiguée, dit-elle.

– Allons, essayez encore ! reprit-il. Du courage !

– Puis, cent pas plus loin, elle s'arrêta de nouveau ; et à travers son voile, qui de son chapeau d'homme descendait obliquement sur ses hanches, on distinguait son visage dans une transparence bleuâtre, comme si elle eût nagé sous des flots d'azur.

Où allons-nous donc ?

Il ne répondit rien. Elle respirait d'une façon saccadée. Rodolphe jetait les yeux autour de lui et il se mordait la moustache.

Ils arrivèrent à un endroit plus large, où l'on avait abattu des baliveaux. Ils s'assirent sur un tronc d'arbre renversé, et Rodolphe se mit à lui parler de son amour.

Il ne l'effraya point d'abord par des compliments. Il fut calme, sérieux, mélancolique.

Emma l'écoutait la tête basse, et tout en remuant, avec la pointe de son pied, des copeaux par terre.

Mais à cette phrase :

– Est-ce que nos destinées maintenant ne sont pas communes ?

– Eh non ! répondit-elle. Vous le savez bien. C'est impossible.

Elle se leva pour partir. Il la saisit au poignet. Elle s'arrêta. Puis, l'ayant considéré quelques minutes d'un œil amoureux et tout humide, elle dit vivement :

– Ah ! tenez, n'en parlons plus... Où sont les chevaux ? Retournons.

Il eut un geste de colère et d'ennui. Elle répéta :

– Où sont les chevaux ? où sont les chevaux ?

Alors, souriant d'un air étrange et la prunelle fixe, les dents serrées, il s'avança en écartant les bras. Elle se recula tremblante. Elle balbutiait :

– Oh ! vous me faites peur ! vous me faites mal ! Partons.

– Puisqu'il le faut, reprit-il, en changeant de visage.

Et il redevint aussitôt respectueux, caressant, timide. Elle lui donna son bras. Ils s'en retournèrent. Il disait :

Qu'aviez-vous donc ? Pourquoi ? Je n'ai pas compris ! Vous vous méprenez sans doute ? Vous êtes dans mon âme comme une madone sur un piédestal, à une place haute, solide et immaculée. Mais j'ai besoin de vous pour vivre ! J'ai besoin de vos yeux, de votre voix, de votre pensée, ma sœur, mon ange !

Et il allongait son bras et lui en entourait la taille. Elle tâchait de se dégager mollement. Il la soutenait ainsi en marchant.

Mais ils entendirent les deux chevaux qui broutaient le feuillage.

Oh ! encore, dit Rodolphe. Ne partons pas ! Restez !

Il l'entraîna plus loin, autour d'un petit étang, où des lentilles d'eau faisaient une

³¹ *Bovary* 227

verdure sur les ondes. Des nénuphars flétris se tenaient immobiles entre les joncs. Au bruit de leurs pas dans l'herbe, des grenouilles sautaient pour se cacher.
– J'ai tort, j'ai tort, disait-elle. Je suis folle de vous entendre.
– Pourquoi ?... Emma ! Emma !
– Oh ! Rodolphe !... fit lentement la jeune femme en se penchant sur son épaule.

Le drap de sa robe s'accrochait au velours de l'habit. Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d'un soupir ; et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s'abandonna.³²

Nous voilà encore en face de son « abandon », cette fois-ci pour de bon. À mes yeux, c'était un viol, car le séducteur a abusé de la confiance d'Emma, il lui a consciemment menti.

Le soir même, seule dans sa chambre, la jeune femme se sent transformée :

Mais, en s'apercevant dans la glace, elle s'étonna de son visage. Jamais elle n'avait eu les yeux si grands, si noirs, ni d'une telle profondeur. Quelque chose de subtil épandu sur sa personne la transfigurait.

Elle se répétait : « J'ai un amant ! un amant ! » se délectant à cette idée comme à celle d'une autre puberté qui lui serait survenue. Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre de bonheur dont elle avait désespéré.

[...]

Alors elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique de ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des vols de sœurs qui la charmaient. Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations et réalisait la longue rêverie de sa jeunesse, en se considérant dans ce type d'amoureuse qu'elle avait tant envié.³³

Ça vaut la peine de s'attarder sur cette phrase : « Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations ». Ça pose la question philosophique à quel point nous vivons notre propre vie, ou bien la vie que les autres ou la société nous prescrivent. L'alternative, ne pas se soucier des normes, serait encore plus terrifiante, car alors on s'exclurait complètement de la société. Une solution acceptable exigerait que nous vivions dans un monde où tous participeraient à leur élaboration ; alors l'acte de se subordonner à ces normes serait une expression volontaire de la réalisation de soi. Au début du roman nous apprenons que parmi les lectures d'Emma se trouvait la nouvelle *Paul et Virginie*, qui décrit une société, toutefois minuscule, sans oppression de l'individu.

Il s'ensuivent une intense échange de lettres, des rencontres secrètes, des séparations larmoyantes, une fois même Emma se glisse dans le château à l'improviste, et, après cette première entreprise hasardeuse, elle répète ses escapades matinales, alors Rodolphe finit par l'admonester, ses visites seraient de l'imprudence et elle se compromettrait. En effet, une fois, sur le chemin du retour, elle tombe sur le percepteur des impôts, Binet, qui lui-même chasse du gibier illégalement, et qui, en présence du pharmacien, met Emma dans l'embarras avec ses allusions sur ses promenades vers le château. Les ragots sont un des fils du roman.

Leur liaison dure plus longtemps que Rodolphe imaginait possible, elle devient de plus en plus intime. Par mauvais temps ils transfèrent le lieu de leurs rendez-vous

³² *Bovary* 228-230

³³ *Bovary* 232

dans le cabinet médical de Charles, Emma s'embourbe toujours plus profondément dans son idylle, une fois, entendant des pas s'approchant, elle demande à Rodolphe s'il n'a pas de pistolets pour se défendre. Ça le fait réfléchir, c'est quand même risible, cette sentimentalité lui donne sur les nerfs.

Mais elle était si jolie ! il en avait possédé si peu d'une candeur pareille ! Cet amour sans libertinage était pour lui quelque chose de nouveau, et qui, le sortant de ses habitudes faciles, caressait à la fois son orgueil et sa sensualité. L'exaltation d'Emma, que son bon sens bourgeois dédaignait, lui semblait au fond du cœur charmante, puisqu'elle s'adressait à sa personne. Alors, sûr d'être aimé, il ne se gêna pas, et insensiblement ses façons changèrent.

Il n'avait plus, comme autrefois, des mots si doux qui la faisaient pleurer, ni de ces véhémentes caresses qui la rendaient folle ; si bien que leur grand amour, où elle vivait plongée, parut se diminuer sous elle comme l'eau d'un fleuve qui s'absorberait dans son lit, et elle aperçut la vase. Elle n'y voulut pas croire ; elle redoubla de tendresse ; et Rodolphe, de moins en moins, cacha son indifférence.

Elle ne savait pas si elle regrettait de lui avoir cédé, ou si elle ne souhaitait point, au contraire, le chérir davantage. L'humiliation de se sentir faible se tournait en une rancune que les voluptés tempéraient. Ce n'était pas de l'attachement, c'était comme une séduction permanente. Il la subjuguait. Elle en avait presque peur.

Les apparences, néanmoins, étaient plus calmes que jamais, Rodolphe ayant réussi à conduire l'adultère selon sa fantaisie ; et, au bout de six mois, quand le printemps arriva, ils se trouvaient, l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux mariés qui entretiennent tranquillement une flemme domestique.³⁴

Ces sentiments de peur, de séduction, d'humiliation, de rancune, d'abandon confirment l'interprétation selon laquelle l'harcèlement le jour de son premier amour corporel était en effet un viol.

Un jour, dans une lettre affectueuse accompagnée de la dinde annuelle en remerciement pour la guérison de sa jambe, le père d'Emma exprime le désir d'enfin voir sa petite-fille. La lettre éveille de vieux souvenirs de sa vie antérieure. Emma se met à méditer. Elle a tout connu dans la vie : la liberté d'une vierge avec ses espoirs et ses illusions, les illusions du mariage et maintenant dans l'amour,

les perdant ainsi continuellement le long de sa vie, comme un voyageur qui laisse quelque chose de sa richesse à toutes les auberges de la route³⁵

Mais le soleil brille, dans le jardin sa fille rit à plein cœur, alors Emma prie sa bonne de la lui amener, elle lui change le linge, pose mille questions à la domestique stupéfaite sur la santé de Berthe. Son changement d'humeur ne passe pas inaperçu, mais Robert est sûr qu'il est transitoire. En effet, son désir de se dévouer à sa famille ne trouve que peu de nourriture dans la personne de son mari, jusqu'au moment où l'occasion s'offre à lui de se faire un nom avec une nouvelle méthode d'opérer les pieds bots, la « stréphopodie », qu'il pourrait pratiquer sur Hippolyte et à laquelle le pharmacien le pousse, pour la renommée du village, ainsi qu'Emma, qui lui désirait succès et fortune « pour s'appuyer sur quelque chose de plus solide que l'amour ».³⁶

³⁴ *Bovary* 241-242

³⁵ *Bovary* 244. Pourrait être une description dans *À la recherche du temps perdu*.

³⁶ *Bovary* 246

L'opération est complètement ratée, Hippolyte développe une gangrène, le curé, face à la mort prochaine du garçon, ne pense qu'à sauver son âme, on fait venir un médecin plus compétent, la jambe est amputée, Hippolyte en récompense reçoit une jambe en bois, et même une deuxième, plus belle, pour les occasions spéciales, la réputation de Charles Bovary est foutue, notamment dans les yeux de sa femme, qui s'accroche plus que jamais à Rodolphe.

Ils recommencèrent à s'aimer.³⁷

Mais maintenant elle veut plus de lui, car la vie avec son mari est devenue insupportable. Mais je n'y suis pour rien, se défend-il. Vivre autre part, c'est mon désir, répond-elle. Mais c'est une folie ! Elle insiste. Plus elle sent de l'aversion pour son mari, plus elle sent de l'affection pour Rodolphe.

Plus elle se livrait à l'un, plus elle exécrait l'autre ; jamais Charles ne lui paraissait aussi désagréable, avoir les doigts aussi carrés, l'esprit aussi lourd, les façons aussi communes qu'après ses rendez-vous avec Rodolphe, quand ils se trouvaient ensemble. Alors, tout en faisant l'épouse et la vertueuse, elle s'enflammait à l'idée de cette tête dont les cheveux noirs se tournaient en une boucle vers le front hâlé, de cette taille à la fois si robuste et si élégante, de cet homme enfin qui possédait tant d'expérience dans la raison, tant d'empchement dans le désir ! C'était pour lui qu'elle se limait les ongles avec un soin de ciseleur, et qu'il n'y avait jamais assez de *cold-cream* sur sa peau, ni de patchouli dans ses mouchoirs. Elle se chargeait de bracelets, de bagues, de colliers. Quand il devait venir, elle emplissait de roses ses deux grands vases de verre bleu, et disposait son appartement et sa personne comme une courtisane qui attend un prince. Il fallait que la domestique fût sans cesse à blanchir du linge ; et, de toute la journée, Félicité ne bougeait de la cuisine, où le petit Justin, qui souvent lui tenait compagnie, la regardait travailler.

Le coude sur la longue planche où elle repassait, il considérait avidement toutes ces affaires de femmes étalées autour de lui : les jupons de basin, les fichus, les collerettes, et les pantalons à coulisse, vastes de hanches et qui se rétrécissaient par le bas.

– À quoi cela sert-il ? demandait le jeune garçon en passant sa main sur la crino-line ou les agrafes.

– Tu n'as donc jamais rien vu ? répondait en riant Félicité ; comme si ta patronne, madame Homais, n'en portait pas de pareils.

– Ah bien oui ! madame Homais !

Et il ajoutait d'un ton méditatif :

– Est-ce que c'est une dame comme Madame ?

Mais Félicité s'impatientait de le voir tourner ainsi tout autour d'elle. Elle avait six ans de plus, et Théodore, le domestique de M. Guillaumin, commençait à lui faire la cour.³⁸

Cet enchaînement, des goûts luxurieux de la maîtresse de maison à sa domestique trimant et rêvant son propre avenir avec un autre domestique, passant par Justin, qui commence seulement à s'intéresser aux affaires de femmes, et tout ça sur à peine plus d'une page, est un joli exemple de la prédilection de Flaubert pour les forts contrastes. Pourtant rien d'extraordinaire, tout se passe sous un seul toit, la même scène pourrait se dérouler dans des milliers de ménages. Mais la simple demande de l'enfant Justin : « Est-ce que c'est bien une dame comme Madame ? »

³⁷ *Bovary* 260

³⁸ *Bovary* 261-262

soulève la question : c'est quoi au propre la sexualité ? Une sexualité consciente ? Dans le langage moderne, ça veut dire quoi être « sexy » ? Quelle relation entretiennent les femmes (et les hommes) envers leur propre sexualité, envers leur propre corps, et comment la montrent-elles au monde extérieur ? Quelques pages plus tard, on apprend :

Les petits Homais venaient aussi la voir ; Justin les accompagnait. Il montait avec eux dans la chambre, et il restait debout près de la porte, immobile, sans parler. Souvent même, madame Bovary, n'y prenant garde, se mettait à sa toilette. Elle commençait par retirer son peigne, en secouant sa tête d'un mouvement brusque ; et, quand il aperçut la première fois sa chevelure tout entière qui descendait jusqu'aux jarrets en déroulant ses anneaux noirs, ce fut pour lui, le pauvre enfant, comme l'entrée subite dans quelque chose d'extraordinaire et de nouveau dont la splendeur l'effraya.

Emma, sans doute, ne remarquait pas ses empressements silencieux ni ses timidités. Elle ne se doutait point que l'amour, disparu de sa vie, palpait là, près d'elle, sous cette chemise de grosse toile, dans ce cœur d'adolescent ouvert aux émanations de sa beauté.³⁹

³⁹ *Bovary* 294. Cette scène semble être tirée de sa propre vie. Dans son œuvre autobiographique *Mémoires d'un fou*, écrite en 1838, alors qu'il avait seize ans, il décrit un séjour de famille dans la station balnéaire de Trouville l'année précédente : « J'allai souvent seul me promener sur la grève ; un jour le hasard me fit aller vers l'endroit où l'on baignait. C'était une place non loin des dernières maisons du village, fréquentée plus spécialement pour cet usage. – Hommes et femmes nageaient ensemble ; on se déshabillait sur le rivage ou dans sa maison et on laissait son manteau sur le sable. / Ce jour-là une charmante pelisse rouge avec des raies noires était laissée sur le rivage. La marée montait, – le rivage était festonné d'écume – déjà un flot plus fort avait mouillé les franges de soie de ce manteau. Je l'ôtai pour le placer au loin, l'étoffe en était moelleuse et légère. C'était un manteau de femme. / Apparemment on m'avait vu, car le jour même au repas de midi et comme tout le monde mangeait dans une salle commune à l'auberge où nous étions logés, j'entendis quelqu'un qui me disait : / “Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.” / Je me retournai. / C'était une jeune femme assise avec son mari à la table voisine. / Quoi donc ? lui demandai-je préoccupé. / – D'avoir ramassé mon manteau : n'est-ce pas vous ? / – Oui, madame” repris-je embarrassé. / Elle me regarda. / Je baissai les yeux et rougis / Quel regard en effet ! – comme elle était belle cette femme ! – je vois encore cette prunelle ardente sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil. / Elle était grande, brune, avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules ; son nez était grec, ses yeux brûlants, ses sourcils hauts et admirablement arqués ; sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or, elle était mince et fine, on voyait des veines d'azur serpenter sur cette gorge brune et pourprée. Joignez à cela un duvet fin qui brunissait sa lèvre supérieure et donnait à sa figure une expression mâle et énergique à faire pâlir les beautés blondes. On aurait pu lui reprocher trop d'embonpoint ou plutôt un négligé artistique, – aussi les femmes en général la trouvaient-elles de mauvais ton ; – elle parlait lentement, c'était une voix modulée, musicale et douce. – Elle avait une robe fine de mousseline blanche qui laissait voir les contours moelleux des son bras. [...] / Chaque matin j'allais la voir baigner, je la contemplais de loin sous l'eau, j'enviais la vague molle et paisible qui batait ses flancs et couvrait d'écume cette poitrine haletante, je voyais le contour des ses membres sous les vêtements mouillés qui la couvraient, je voyais son cœur battre, sa poitrine se gonfler, je contemplais machinalement son pied se poser sur le sable, et mon regard restait fixé sur la trace de ses pas et j'aurais pleuré presque en voyant le flot les effacer lentement. / Et puis quand elle revenait et qu'elle passait près de moi, que j'entendais l'eau tomber de ses habits et le frôlement de sa marche, mon cœur battait avec violence, je baissais les yeux, le sang me montait à la tête – j'étouffais – je sentais ce corps de femme à moitié nu passer près de moi avec le parfum de la vague. Sourd et aveugle j'aurais deviné sa présence, car il y avait en moi quelque chose d'intime et de doux qui noyait en extases et en gracieuses pensées, quand elle passait ainsi. / [...] J'aimais. » (Pléiade, Œuvres de jeunesse, 483-484) Il s'agit dans la vraie vie d'Élisa Schlesinger, mais la scène pourrait, selon Gothot-Mersch dans sa notice p. 1370, être une combinaison de plusieurs souvenirs. Il y a un autre presque amour avec une fille anglaise de son âge, qui se mariera bientôt, mais qui semble être amoureuse de lui : « Nous étions tous frères et sœurs [elle a aussi une sœur]. / Il y avait dans nos rapports de chaque jour tant de grâce et d'effusion, d'intimité et de laisser-aller, que cela peut-être dégénéra en amour – de sa part du moins et j'en eus des preuves évidentes. / Pour moi je peux me donner le rôle d'un homme moral, car je n'avais point de passion – je l'aurais bien voulu. / Souvent elle venait vers moi, me prenait autour de la taille, – elle me regardait, elle causait – la charmante petite fille ! – elle me demandait des livres, des pièces de théâtre dont elle ne m'a rendu qu'un fort petit nombre ; elle montait dans ma chambre. J'étais assez

Mais madame Bovary aussi devint une autre femme :

Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses, madame Bovary changea d'allures. Ses regards devinrent plus hardis, ses discours plus libres ; elle eut même l'inconvenance de se promener avec M. Rodolphe, une cigarette à la bouche, comme pour narguer le monde...⁴⁰

Une fois leur amour ranimé, Emma réussit finalement à arracher à Rodolphe la promesse de s'enfuir et de commencer une nouvelle vie ensemble. Elle fait toutes sortes de préparations pour le voyage, achète en secret un gros coffre chez Lheureux, Rodolphe de son côté repousse le jour du départ de deux semaines pour cause de quelques « dispositions ». Mais finalement, à la veille du départ, tout est arrangé, les passeports, le lieu de leur rendez-vous secret pour prendre l'*Hirondelle* est fixé, alors Rodolphe se dégonfle et se décide à écrire une lettre d'adieu, mais comment la formuler ? Il fouille dans un tiroir, où il garde toute la correspondance avec toutes ses femmes.

Ainsi flânant parmi ses souvenirs, il examinait les écritures et le style des lettres, aussi variés que leurs orthographes. Elles étaient tendres ou joviales, facétieuses, mélancoliques ; il y en avait qui demandaient de l'amour et d'autres qui demandaient de l'argent. À propos d'un mot il se rappelait des visages, de certains gestes, un son de voix ; quelquefois pourtant il ne se rappelait rien.

En effet, ces femmes, accourant à la fois dans sa pensée, s'y gênaient les unes les autres et s'y rapetissaient, comme sous un même niveau d'amour qui les égalisait. Prenant donc à poignée les lettres confondues, il s'amusa pendant quelques minutes à les faire tomber en cascades, de sa main droite dans sa main gauche. Enfin, ennuyé, assoupi, Rodolphe alla porter la boîte dans l'armoire en se disant :
– Quel tas de blagues !...⁴¹

Finalement, il écrit une longue lettre, dans laquelle il sermonne Emma que ce serait dans leur intérêt commun de désister, et la finit on annonçant un voyage lointain, mais que toujours il la garderait dans ses pensées. Il signe : « Votre ami ».

Après quoi il fuma trois pipes.⁴²

Il fait préparer une corbeille remplie d'abricots pour transporter la lettre, comme c'est leur habitude, mais à la vue de celle-ci Emma pressent le pire. Elle lit la lettre dans le grenier, veut se jeter par la fenêtre, en est empêchée par la voix de Charles, Félicité vient la chercher pour le souper, elle entend l'*Hirondelle* qui s'est mise en

embarrassé. Pouvais-je supposer autant d'audace dans une femme, ou tant de naïveté ? Un jour elle se coucha sur mon canapé dans une position très équivoque ; j'étais assis auprès d'elle sans rien dire. / Certes le moment était critique ; je n'en profitai pas. – / Je la laissai partir. / D'autres fois elle m'embrassait en pleurant. Je pouvais croire qu'elle m'aimait vraiment. » (idem, p. 499) Longtemps on a assumé qu'il s'agissait de Gertrude Collier et de sa sœur Henriette. En réalité il y a un décollage dans les dates et Gustave ne put, selon une nouvelle édition des lettres de Flaubert, à laquelle se réfère Stéphanie Dord-Crouslé, rencontrer Gertrude seulement en 1842. Alors les deux filles dans ses *Mémoires d'un fou* seraient fiction ou bien il s'agirait d'autres personnes. Quoi qu'il en soit, ces mémoires sont marquées d'une intériorité que nous tous avons sûrement éprouvée dans notre vie. On pense volontiers aux *Jeunes filles en fleurs* sur leurs bicyclettes de Marcel Proust, elles aussi à une station balnéaire, « Balbeq », non loin de Trouville. Flaubert entretient une correspondance avec Gertrude tout au long de sa vie. Pour plus de détails, voir : Stéphanie Dord-Crouslé, « "Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse !" – Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition de la Correspondance » (<https://shs.hal.science/halshs-01638370>)

⁴⁰ *Bovary* 266

⁴¹ *Bovary* 277

⁴² *Bovary* 280

route et tombe à la renverse. Il s'ensuit une longue maladie, dont elle se rétablit seulement avec difficulté, les lettres de dettes s'accumulent, Lheureux réclame son argent et presse le mari.

Nous sommes arrivés aux trois quarts du roman. Léon retourne de Paris, l'amour entre les deux renaît et Emma commet une deuxième fois l'adultère. Les circonstances sont autres, toutefois semblables. Elle continue à accumuler des dettes. Léon, qui, comme Rodolphe, devient las d'Emma, n'est pas prêt à la sauver de son embarras financier, le notaire veut bien, mais pas pour rien :

– D'où vient, reprit-il, que vous n'êtes pas venue chez moi ?

– Je ne sais trop, dit-elle.

– Pourquoi, hein ?... Je vous faisais donc bien peur ? C'est moi, au contraire, qui devrais me plaindre ! À peine si nous nous connaissons ! Je vous suis pourtant très dévoué ; vous n'en doutez plus, j'espère ?

Il tendit sa main, prit la sienne, la couvrit d'un baiser vorace, puis la garda sur son genou ; et il jouait avec ses doigts délicatement, tout en lui contant mille douceurs.

Sa voix fade susurrant, comme un ruisseau qui coule ; une étincelle jaillissait de sa pupille à travers le miroitement de ses lunettes, et ses mains s'avançaient dans la manche d'Emma, pour lui palper le bras. Elle sentait contre sa joue le souffle d'une respiration haletante. Cet homme la gênait horriblement.

Elle se leva d'un bond et lui dit :

– Monsieur, j'attends !

– Quoi donc ? fit le notaire, qui devint tout à coup extrêmement pâle.

– Cet argent.

– Mais... Puis, cédant à l'irruption d'un désir trop fort : – Eh bien ! oui !... Il se traînait à genoux vers elle, sans égard pour sa robe de chambre. – De grâce, restez ! je vous aime ! Il la saisit par la taille.

Un flot de pourpre monta vite au visage de madame Bovary. Elle se recula d'un air terrible, en s'écriant :

– Vous profitez impudemment de ma détresse, monsieur ! Je suis à plaindre, mais pas à vendre !

Et elle sortit.⁴³

La scène pourrait être de Molière.

Dans sa détresse elle pense qu'elle aurait peut-être dû quand même céder. Elle court à la maison, pense que sûrement son mari lui pardonnera, mais recule devant la supériorité de celui-ci, et s'enfuit encore une fois. Alors elle tente sa chance chez le percepteur Binet, pendant que Madame Tuvache, la femme du maire, et Madame Caron depuis la maison d'en face observent la scène. Elles ne peuvent pas bien suivre la conversation à cause du clapotis de la tour de Binet – son passe-temps est de créer des objets en bois, « une de ces ivoireries indescriptibles, composées de croissants, de sphères creusées les unes dans les autres, le tout droit comme un obélisque et ne servant à rien » – seulement quelques mots parviennent à leurs oreilles. Comme dans le duo entre Rodolphe et Emma le jour des comices, nous assistons ici aussi à une sorte de duo, mais un duo d'œillades :

– Ah ! la voici ! fit madame Tuvache.

Mais il n'était guère possible, à cause du tour, d'entendre ce qu'elle disait.

Enfin ces dames crurent distinguer le mot *francs*, et la mère Tuvache souffla tout

⁴³ *Bovary* 393

bas :

- Elle le prie pour obtenir un retard à ses contributions.
- D'apparence ! reprit l'autre.

Elles la virent qui marchait de long en large, examinant contre les murs les ronds de serviette, les chandeliers, les pommes de rampe, tandis que Binet se caressait la barbe avec satisfaction.

- Viendrait-elle lui commander quelque chose ? dit madame Tuvache.
- Mais il ne vend rien ! objecta la voisine.

Le perceuteur avait l'air d'écouter, tout en écarquillant les yeux, comme s'il ne comprenait pas. Elle continuait d'une manière tendre, suppliante. Elle se rapprocha ; son sein haletait ; ils ne parlaient plus.

- Est-ce qu'elle lui fait des avances ? dit madame Tuvache.
- Binet était rouge jusqu'aux oreilles. Elle lui prit les mains.
- Ah c'est trop fort !

Et sans doute qu'elle lui proposait une abomination ; car le perceuteur, – il était brave pourtant, il avait combattu à Bautzen et à Lützen⁴⁴, fait la campagne de France, et même été *porté pour la croix* ; – tout à coup, comme à la vue d'un serpent, se recula bien loin en s'écriant :

- Madame ! y pensez-vous ?...
- On devrait fouetter ces femmes-là ! dit madame Tuvache.
- Où est-elle donc ? reprit madame Caron.
- Car elle avait disparu durant ces mots.⁴⁵

Franz Kafka devait avoir cette scène devant les yeux lorsqu'il écrivit le début de son roman *Le Procès*.⁴⁶

Dans sa détresse, Emma fuit chez la nourrice dans l'espoir qu'entre-temps Léon, qu'elle a prié de l'aider, aurait pu se procurer la somme requise, mais son espoir est déçu. Elle va aussi chez Rodolphe, qui, après tout, n'est pas parti au lointain :

Il était devant le feu, les deux pieds sur la chambranle, en train de fumer une pipe.

- Tiens ! c'est vous ! dit-il en se levant brusquement.
- Oui, c'est moi !... je voudrais, Rodolphe, vous demander un conseil.

Et malgré tous ses efforts, il lui était impossible de desserrer la bouche.

- Vous n'avez pas changé, vous êtes toujours charmante !
- Oh ! reprit-elle amèrement, ce sont de tristes charmes, mon ami, puisque vous les avez dédaignés.

Alors il entama une explication de sa conduite, s'excusant en termes vagues, faute de pouvoir inventer mieux.

Elle se laissa prendre à ses paroles, plus encore par sa voix et par le spectacle de sa personne ; si bien qu'elle fit semblant de le croire, ou crut-elle peut-être, au prétexte de leur rupture ; c'était un secret d'où dépendaient l'honneur et même la vie d'une troisième personne.

- N'importe ! fit-elle en le regardant tristement, j'ai bien souffert !

Il répondit d'un ton philosophique :

- L'existence est ainsi !
- A-t-elle du moins, reprit Emma, été bonne pour vous depuis notre sépara-

⁴⁴ En 1813 – donc le roman a lieu sous le règne du « roi citoyen » Louis-Philippe, qui dura de 1830 à 1848.

⁴⁵ *Bovary* 396-97

⁴⁶ « Selon Nabokov, Flaubert exerça la plus grande influence sur le style de Kafka ; Kafka, tout comme Flaubert, aurait abhorré la prose agréable, préférant utiliser le langage comme instrument : "Il empruntait volontiers ses expressions au vocabulaire des juristes et naturalistes, tout en leur conférant une certaine exactitude ironique, un procédé avec lequel Flaubert aussi atteignit un singulier effet poétique." » https://de.wikipedia.org/wiki/Franz_Kafka

tion ?

- Oh ! ni bonne... ni mauvaise.
- Il aurait peut-être mieux valu ne jamais nous quitter.
- Oui..., peut-être !
- Tu crois ! dit-elle en se rapprochant.

Et elle soupira.

Ô Rodolphe ! si tu savais !... je t'ai bien aimé !

Ce fut alors qu'elle prit sa main, et ils restèrent quelque temps les doigts entrelacés, – comme le premier jour, aux Comices ! Par un geste d'orgueil, il se débattait sous l'attendrissement. Mais s'affaissant contre sa poitrine, elle lui dit :

– Comment voulais-tu que je vécusse sans toi ? On ne peut pas se déshabituer du bonheur ! J'étais désespérée ! j'ai cru mourir ! Je te contera tout cela, tu verras. Et toi... tu m'as fuie !...

Car, depuis trois ans, il l'avait soigneusement évitée par suite de cette lâcheté naturelle qui caractérise le sexe fort ; et Emma continuait avec des gestes mignons de tête, plus câline qu'une chatte amoureuse !

– Tu en aimes d'autres, avoue-le. Oh ! je les comprends, va ! je les excuse ; tu les auras séduites, comme tu m'avais séduite. Tu es un homme, toi ! tu as tout ce qu'il faut pour te faire chérir. Mais nous recommencerons, n'est-ce pas ? nous nous aimerons ! Tiens, je ris, je suis heureuse !... parle donc !

Et elle était ravissante à voir, avec son regard où tremblait une larme, comme l'eau d'un orage dans un calice bleu.

Il l'attira sur ses genoux, et il caressait du revers de la main ses bandeaux lisses, où, dans la clarté du crépuscule, miroitait comme une flèche d'or un dernier rayon de soleil. Elle penchait le front ; il finit par la baiser sur les paupières, tout doucement, du bout des lèvres.

– Mais tu as pleuré ! dit-il. Pourquoi ?

Elle éclata en sanglots. Rodolphe crut que c'était l'explosion de son amour : comme elle se taisait, il prit ce silence pour une dernière pudeur, et alors il s'écria :

Ah ! pardonne-moi ! tu es la seule qui me plaise. J'ai été imbécile et méchant ! Je t'aime, je t'aimerai toujours !... Qu'as-tu ? dis-le donc !

Il s'agenouillait.

Eh bien !... je suis ruinée, Rodolphe ! Tu vas me prêter trois mille francs !

– Mais..., mais..., dit-il en se relevant peu à peu, tandis que sa physionomie prenait un air grave.

– Tu sais, continuait-elle vite, que mon mari avait placé toute sa fortune chez un notaire ; et il s'est enfui. Nous avons emprunté ; les clients ne payaient pas. Du reste la liquidation n'est pas finie ; nous en aurons plus tard. Mais, aujourd'hui, faute de trois mille francs, on va nous saisir ; c'est à présent, à l'instant même ; et, comptant sur ton amitié, je suis venue.

– Ah ! pensa Rodolphe, qui devint très pâle tout à coup, c'est pour cela qu'elle est venue !

Enfin il dit d'un air calme :

– Je ne les ai pas, chère madame.

Il ne mentait point. Il les eût eus qu'il les aurait donnés, sans doute, bien qu'il soit généralement désagréable de faire de si belles actions : une demande pécuniaire, de toutes les bourrasques qui tombent sur l'amour, étant la plus froide et la plus déracinante.⁴⁷

Attardons-nous un peu sur ce dialogue. D'abord quelques détails techniques sur l'orthographe : après les points d'exclamation, Flaubert ne continue pas avec des

⁴⁷ *Bovary* 400-403

majuscules. Ainsi il réunit deux ou plusieurs phrases dans un flot continu. En revanche, il insère de petites pauses en utilisant des virgules, ou bien des points-virgules pour les plus longues. Flaubert, depuis son enfance, était connu pour son habitude de lire ses textes à haute voix, devant sa sœur Caroline et devant ses amis, pour tester leur effet.

En ce qui concerne le contenu du dialogue : il est truffé de malentendus, qui jettent une lumière sur le drame. « Je te conterai tout cela, tu verras. » Elle espère encore un avenir heureux. Et elle a confiance en sa propre force quand elle dit à Rodolphe qu'elle lui pardonnera ses autres liaisons, comme si cela était dans son pouvoir. Un « dernier rayon de soleil » illumine la scène avant que la nuit tombe. En même temps elle ment carrément, car ce sont ses dettes à elle qu'elle a accumulées, elles ne sont pas dues à un notaire qui aurait décampé. Enfin, la remarque visant Rodolphe sur la « lâcheté naturelle qui caractérise le sexe fort » pourrait tout aussi bien être tirée d'un manifeste féministe.

Elle ne peut pas croire au non de Rodolphe :

Elle resta d'abord quelques minutes à le regarder.

– Tu ne les as pas !

Elle répéta plusieurs fois :

– Tu ne les as pas !... J'aurais dû m'épargner cette dernière honte. Tu ne m'as jamais aimée ! tu ne vaux pas mieux que les autres !

Elle se trahissait, elle se perdait.⁴⁸

Il proteste qu'il est à court d'argent. Alors elle jette les yeux sur tout le luxe qui entoure cet homme :

– Mais, lorsqu'on est si pauvre, on ne met pas d'argent à la crosse de son fusil ! On n'achète pas une pendule avec des incrustations d'écaïlle ! continuait-elle en montrant l'horloge de Boule ; ni des sifflets de vermeil pour ses fouets – elle les touchait ! – ni des breloques pour sa montre ! Oh ! rien ne lui manque ! jusqu'à un porte-liqueurs dans sa chambre ; car tu t'aimes, tu vis bien, tu as un château, des fermes, des bois ; tu chasses à courre, tu voyages à Paris... Eh ! quand ce ne serait que cela, s'écria-t-elle en prenant sur la cheminée ses boutons de manchettes, que la moindre de ces niaiseries ! on en peut faire de l'argent !... Oh ! je n'en veux pas ! garde-les !

Et elle lança bien loin les deux boutons, dont la chaîne d'or se rompit en cognant contre la muraille.

– Mais, moi, je t'aurais tout donné, j'aurais tout vendu. J'aurais travaillé de mes mains, j'aurais mendié sur les routes, pour un sourire, pour un regard, pour t'entendre dire : “Merci” ! Et tu restes là tranquillement dans ton fauteuil, comme si déjà tu ne m'avais pas fait assez souffrir ? Sans toi, sais-tu bien, j'aurais pu vivre heureuse ! Qui t'y forçait ? Était-ce une gageure ? Tu m'aimais cependant, tu le disais... Et tout à l'heure encore... Ah ! il eût mieux valu me chasser ! J'ai les mains chaudes de tes baisers, et voilà la place, sur le tapis, où tu jurais à mes genoux une éternité d'amour. Tu m'y as fait croire : tu m'as pendant deux ans, traînée dans le rêve le plus magnifique et le plus suave !... Hein ! nos projets de voyage, tu te rappelles ? Oh ! ta lettre, ta lettre ! elle m'a déchiré le cœur !... Et puis, quand je reviens vers lui, vers lui, qui est riche, heureux, libre ! pour implorer un secours que le premier venu rendrait, suppliante et lui rapportant toute ma tendresse, il me repousse, parce que ça lui coûterait trois mille francs !

⁴⁸ *Bovary* 403

– Je ne les ai pas ! répondit Rodolphe avec ce calme parfait dont se recouvrent comme d'un bouclier les colères résignées.⁴⁹

Sur son chemin de retour, tout se brouille dans sa tête : Rodolphe, son père, le commerce de Lheureux, comme dans un feu d'artifice.⁵⁰ Elle se retrouve devant la pharmacie, à travers la fenêtre elle voit Justin, qu'elle prie avec insistance de lui donner la clé du laboratoire, elle y court, prend une poignée d'arsenic et l'avale. De retour à la maison, elle se met au lit, attendant la mort. Le pharmacien, appelé à l'aide, se perd dans des spéculations sur les effets du poison au lieu de tout simplement lui enfiler deux doigts dans la gorge, comme le fait remarquer un médecin appelé de l'extérieur. Cette scène aussi soulève la question des bénéfices de la « science » en relation avec l'acte pratique. La fillette Berthe ne comprend pas ce qui se passe, elle s'assied sur le lit.

– Oh! comme tu as de grands yeux, maman ! comme tu es pâle ! comme tu sues ! Sa mère la regardait.

– J'ai peur ! dit la petite en se reculant.

L'agonie d'Emma est décrite dans tous les détails bouleversants, qu'on ne peut lire sans pleurer. Voici un extrait de ses dernières minutes :

Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton ; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait :

Souvent la chaleur d'un beau jour

Fait rêver fillette à l'amour.

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

Pour amasser diligemment

Les épis que la faux moissonne,

Ma Nanette va s'inclinant

Vers le sillon qui nous les donne.

– L'Aveugle ! s'écria-t-elle.

⁴⁹ *Bovary* 401-403

⁵⁰ La comparaison avec un feu d'artifice est un rappel à une expérience vécue par l'auteur : une crise épileptique en 1844, à l'âge de 22 ans. Sartre écrit qu'il s'agissait « peut-être » d'une épilepsie (*L'Idiot* II 1787). Mais Francine Gray dans son étude *Rage & Fire. A Life of Louise Colet* démontre que Flaubert avait bel et bien des crises d'épilepsie, bien que séparées par de longs intervalles : « Pendant l'été de 1852, peu de temps après avoir mis fin à son "affaire" (au sens physique) avec Musset, Louise soigna Gustave durant une de ses saisies épileptiques. C'était la première qu'il souffrait depuis cinq ans – en fait la première depuis février 1847, lorsqu'il s'écroula dans l'appartement de son ami Du Camp après sa confrontation avec Louise à cause de Ludovica Pradier. Louise décrit le paroxysme dans un memento : *Sa crise à l'hôtel, mon effroi. Il me supplie de n'appeler personne. Ses efforts, son râle, l'écume sort de la bouche. Mon bras meurtri par ses ongles crispés. Dans à peu près dix minutes il revient à lui ; vomissements. Je l'assure que son mal n'a duré que quelques secondes et que sa bouche n'a pas écumé. Profond attendrissement et profonde tendresse que je me sens pour lui. Je rentre chez moi à une heure, accablée de fatigue et de tristesse. Il vient passer toute la journée du lendemain, plus amoureux, plus passionné que jamais, brisé, mais en apparence très bien.* Ce passage est d'une grande valeur pour les spécialistes de Flaubert, qui n'ont jamais trouvé de preuve concluante de la nature de la maladie qui l'affligea toute sa vie. Vu la honte qui entourait l'épilepsie dans les cercles bourgeois de Flaubert, la famille de l'auteur a obstinément nié qu'il souffrait de cette maladie ; sa nièce et exécutrice testamentaire de son œuvre, Caroline Commanville, continua la dissimulation pendant des décennies après sa mort. La description de Maxime Du Camp dans une lettre à Louise concernant la saisie de l'auteur en 1847 est le seul compte rendu de première main sur les crises périodiques de Flaubert, mais Du Camp ne spécifia pas que Flaubert aurait "écumé de la bouche", ce qui est un symptôme possible du petit mal épileptique. Alors la mention que fait Louise de ce détail médical contribue à l'évidence que Flaubert était épileptique. Et la grande délicatesse qu'elle lui témoigne en cachant à Flaubert son "écume" révèle qu'elle savait combien ce symptôme importait. » (*Rage & Fire* 230-231) Voir aussi : *Louise Colet – mémoranda* (1851-1852) et extraits de la correspondance p. 123-166 : <https://tinyurl.com/colet-memoranda>

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

*Il souffla bien fort ce jour-là,
Et le jupon court s'envola!*

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus.⁵¹

Il s'ensuit la veillée funèbre et l'enterrement.

Rodolphe, qui, pour se distraire, avait battu le bois toute la journée, dormait tranquillement dans son château ; et Léon, là-bas, dormait aussi.

Il y en avait un autre qui, à cette heure-là, ne dormait pas.

Sur la fosse, entre les sapins, un enfant pleurait agenouillé, et sa poitrine, brisée par les sanglots, haletait dans l'ombre, sous la pression d'un regret immense plus doux que la lune et plus insondable que la nuit.⁵²

Charles reste seul avec sa fille dans la maison dépouillée, car les créanciers prennent peu à peu tout le mobilier, à l'exception de la chambre d'Emma, qu'il garde dans le même état que durant sa vie. Une fois il découvre dans le grenier une lettre de Rodolphe adressée à Emma : « Emma ! du courage ! Je ne veux pas faire le malheur de votre existence. » Mais Charles ne veut toujours pas connaître la vérité et se dit qu'il s'agissait peut-être d'un amour platonique.

Pour lui plaire, comme si elle vivait encore, il adopta ses prédilections, ses idées ; il s'acheta des bottes vernies, il prit l'usage des cravates blanches. Il mettait du cosmétique sur ses moustaches, il souscrivait comme elle des billets à ordre. Elle le corrompait par-delà le tombeau.

Il fut obligé de vendre l'argenterie pièce à pièce, ensuite il vendit les meubles du salon. Tous les appartements se dégarnirent ; mais la chambre, sa chambre à elle, était restée comme autrefois. Après son dîner, Charles montait là. Il poussait devant le feu la table ronde, et il approchait *son* fauteuil. Il s'asseyait en face. Une chandelle brûlait dans un des flambeaux dorés. Berthe, près de lui, enluminaient des estampes.

Personne à présent ne venait les voir ; car Justin s'était enfui à Rouen, où il est devenu garçon épicier, et les enfants de l'apothicaire fréquentaient de moins en moins la petite, M. Homais ne se souciait pas, vu la différence de leurs conditions sociales, que l'intimité se prolongeât.⁵³

Mais même les souvenirs les plus forts peuvent s'estomper : « Une chose étrange, c'est que Bovary, tout en pensant à Emma continuellement, l'oubliait... »⁵⁴

Un jour il se décide à ouvrir le bureau d'Emma. Là il découvre les lettres d'amour de Léon et un portrait de Rodolphe. Maintenant il ne peut plus nier. Il perd tout goût de vivre, ne visite plus ses clients, se rend seulement à la tombe d'Emma, accompagné de sa fille. Un autre jour il est assis dans la tonnelle, le lieu de rendez-vous entre Emma et Rodolphe. Sa fille vient l'appeler au souper, mais il ne bouge pas. D'abord, elle pense à une blague : elle le pousse et il tombe à la renverse.

⁵¹ *Bovary* 419-420

⁵² *Bovary* 436

⁵³ *Bovary* 438-439 Dans une « enquête policière » très détaillée et fascinante à lire, Bertrand Bourgeois tente de prouver que Justin fut directement et tout-à-fait consciemment responsable de la mort d'Emma, l'objet de son amour inatteignable : <https://tinyurl.com/justinmeurtier>. Je ne le crois pas, mais c'est une perspective intéressante.

⁵⁴ *Bovary* 442

Il était mort. Berthe retourne chez sa grand-mère, qui, par manque d'argent, l'envoie travailler dans une filature. Seul le pharmacien a atteint son but dans la vie : la croix d'honneur.⁵⁵

Ainsi se termine le roman.

Toutes les citations – dont quelques-unes sont bien longues, accompagnées de mes notes – ne rendent qu'en partie justice à cette œuvre magnifique. Il y a bien d'autres aspects. Les divers protagonistes, y compris ceux qui n'occupent pas le centre du drame, ont un rôle important ; ils sont comme un papier peint de la société, signalant le progrès technique, la pénurie économique, la superstition, la concurrence... Les caractères de Flaubert n'étaient pas des caricatures, mais des « types ». Le critique littéraire Édouard Maynial cite Maupassant avec ces mots :

les personnages de ses romans sont des types, c'est-à-dire « le résumé d'une série d'êtres appartenant à un même ordre intellectuel ». Ainsi constitués, ces personnages accomplissent « les actions qu'ils devaient fatalement accomplir, avec une logique absolue, suivant leurs tempéraments ». Ce n'est pas l'analyse du romancier qui fait connaître la psychologie de ses créatures, mais leurs actes.⁵⁶

Une caricature est vite oubliée, quand bien même elle serait pertinente. Le roman *Revolutionary Road* de Richard Yates, se déroulant dans le New York des années 1950, est à plusieurs égards une transposition de *Bovary* dans le 20e siècle. À la première lecture on est remué, mais à la deuxième on découvre que tout est exagéré, bon peut-être pour un vaudeville, pas plus. Un « type », au contraire d'une caricature, n'est pas la réduction à une seule caractéristique, mais un complexe de traits appartenant à un ou une représentante d'une couche sociale. Comme l'écrit Maupassant, ces personnages agissent, mais finalement échouent.

⁵⁵ *Bovary* 446

⁵⁶ Maynial, Édouard *Maupassant – Juge de Flaubert* dans : *Les amis de Flaubert et de Maupassant* Première année 1951: https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/001_046/

Paul et Virginie

[Emma] avait lu Paul et Virginie et elle avait rêvé la maisonnette de bambous, le nègre Domingo, le chien Fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère, qui va chercher pour vous des fruits rouges dans des grands arbres plus hauts que des clochers...¹

La nouvelle *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre apparut pour la première fois en 1788, une année avant la Révolution Française, comme appendice au quatrième tome de ses *Études de la nature*, et séparément déjà l'année suivante. Elle jouit de 25 éditions pendant la vie de l'auteur et fut republiée des centaines de fois durant le 19^e siècle. Bernardin lui-même prit soin de la faire imprimer sous des formes variées, commençant par le livre de petit-format bon marché « en faveur des dames qui désirent mettre mes ouvrages dans leurs poches » comme il le vantait à l'occasion de son apparition, jusqu'aux grands-formats illustrés pour lesquels il encaissait les fonds sous forme de *souscriptions*, commandes à l'avance. Il se battait contre les copies pirates, il surgit toute une industrie d'accessoires, d'assiettes, de bracelets, de paravents, de papiers peints, d'éventails, de tableaux... Tout cela servait, selon Mathilde Bombart, l'éditrice du roman dans la série *folioplus*, soit avec, soit sans l'acquiescement de l'auteur, à la propagande coloniale française. Bernardin lui-même ne se prononça jamais explicitement contre le colonialisme ou l'esclavage, qu'il condamnait uniquement pour sa cruauté et considérait comme improductif. À l'époque il y avait des opposants qui condamnaient cette institution par principe. L'entrée de l'abbé Edmé-François Mallet pour l'*Encyclopédie* de Diderot en 1751 constate :

Ainsi tout concourt à laisser à l'homme la dignité qui lui est naturelle. Tout nous crie qu'on ne peut lui ôter cette dignité naturelle, qui est la liberté, la règle du juste n'est pas fondée sur la puissance, mais sur ce qui est conforme à la nature ; l'*esclavage* n'est pas seulement un état humiliant pour celui qui le subit, mais pour l'humanité même qui est dégradée.

Les principes qu'on vient de poser étant invincibles, il ne sera pas difficile de démontrer que l'*esclavage* ne peut jamais être coloré par aucun motif raisonnable, ni par le droit de la guerre, comme le pensoient les jurisconsultes romains, ni par le droit d'acquisition, ni par celui de la naissance, comme quelques modernes ont voulu nous le persuader ; en un mot, rien au monde ne peut rendre l'*esclavage* légitime.²

Et, ensemble avec son coauteur Antoine-Gaspard Boucher d'Argis, Diderot lui-même écrivait :

Suivant le droit naturel tous les hommes naissent libres ; l'état de servitude personnelle est une invention du droit des gens. *Voyez* Esclave.³

¹ *Bovary* 84-85

² L'*Encyclopédie 1re édition* ESCLAVAGE (<http://tinyurl.com/diderotesclavage>)

³ L'*Encyclopédie 1re édition* ESCLAVE (<http://tinyurl.com/diderotesclave>)

Jean-Jacques Rousseau était aussi un adversaire de l'esclavage. Il écrivait dans son *Contrat social* en 1762 :

Le droit de l'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, esclavage et droit, sont contradictoires.

Le droit de conquête, n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre.⁴

Bernardin était néanmoins lié d'amitié avec Rousseau, qui exerçait une grande influence sur sa pensée. Son idéal était un monde harmonieux dirigé par la grâce de Dieu, et dans lequel les esclaves avaient également leur place. Lui-même en possédait.

Le lieu de l'aventure, l'île Maurice – anciennement Île de France – lui était bien connu, car il y avait servi à partir de 1768 pendant trois années comme *capitaine-ingénieur*. Ses premières impressions étaient bien moins idylliques que celles qu'il décrit dans son récit romanesque. Ce qu'il rencontra était une société pourrie au milieu d'un paysage largement déforesté par la spéculation foncière.

Il dépeint une société corrompue et rongée par l'ennui, assemblage disparate et conflictuel de riches marchands, de cultivateurs créoles (les habitants d'ascendance européenne) cruels envers leurs esclaves et d'immigrés récents qui sont souvent des malfrats contraints de quitter la France pour fuir leur châtement.

La discorde règne dans toutes les classes [...] Tous sont mécontents, tous voudraient faire fortune et s'en aller bien vite [...] Nul goût pour les lettres et les arts [...] Cette indifférence s'étend à tout ce qui les environne.⁵

Pour y remédier, Bernardin développa un programme de protection de la nature. De ces ravages réels, les lectrices et lecteurs du roman sont cependant épargnés, la nature apparaît dans son état primordial.

L'intrigue du roman est racontée par un visiteur sur l'île, le narrateur, qui lui-même l'a apprise d'un ermite vivant dans la réclusion et dont le nom ne nous est jamais révélé. Cet emboîtement, typique pour le romantisme, vise à rendre l'histoire plus crédible. C'est une astuce dont Flaubert se désiste.

La trame est simple. Marguerite, provenant d'un village de la Bretagne, vit depuis peu avec son bébé Paul et « son » esclave Domingue au milieu de la nature sauvage sur l'île, à quelque distance de la petite capitale Port-Louis. Elle avait commis la *faute* de croire aux fausses promesses de mariage d'un gentilhomme, qui l'imprégna et puis la chassa, sur quoi elle se décida à tenter sa chance dans les colonies. Comme le hasard l'a voulu, une deuxième femme se joint à elle, une madame de la Tour, en fin de grossesse, qui, elle aussi, a « son » esclave, Marie. Les deux se lient d'amitié et se décident à vivre ensemble. Un habitant sur l'île, notre ermite, aide les deux femmes, divise le lot de terre sur lequel elles vont vivre en deux parties, donnant à chacune la sienne par tirage au sort « pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant ». C'en est fait de la description idyllique de la vie là-bas que l'auteur a donnée à la même page : « le

⁴ <https://www.abolitions.org/index.php?IdPage=1519209210>

⁵ Bernardin, *Lettre XI. Mœurs des habitants blancs*, cité dans le dossier de l'éditrice de *Paul et Virginie*, Mathilde Bombard, p. 156

simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir».⁶

Le mari de la Tour, à la recherche de « quelques noirs », s'était rendu sur l'île Madagascar, où il mourut d'une maladie tropicale, laissant sa femme seule à Port-Louis. Elle enfante bientôt une fille, qu'elle appelle Virginie. Les deux bébés partagent tout, même les tétons de leurs mères, et vivent les quinze années qui suivent comme frère et sœur, inséparables, tandis que les deux esclaves, Marie et Domingue, se marient de leur part. La concorde règne, tous vivent de leur rude travail au milieu d'une nature qui leur offre tout en abondance. De la Tour – on apprend jamais son prénom, sûrement par respect pour sa provenance aristocratique – avait épousé en secret un bourgeois, fut pour cette raison répudiée par sa tante et congédiée dans la « détresse ». Malgré une existence sur l'île qui lui comble tous ses besoins, elle écrit au cours des années maintes lettres à sa tante lui demandant de lui faire parvenir de l'aide, pour le moins par amour pour Virginie, mais ne reçoit pas de réponse. Quand les deux enfants ont atteint l'âge de quinze ans, Marguerite suggère qu'ils devraient se marier avant qu'un « malheur » arrive. En effet, Virginie, devançant Paul, a des fluctuations d'humeur, rejette ses cajoleries fraternelles et devient de plus en plus agitée.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine [...] Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit [...] Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride.⁷

Le romantisme ne prône évidemment pas l'exactitude. D'abord elle savoure la *fraîcheur* des eaux, peu de temps après elle ne peut souffrir *ces eaux plus brûlantes que des soleils*. Elle a les bras nus, mais son sein ? *ses seins* ? Que Dieu nous en préserve ! C'était justement la sorte de romantisme qui enrageait Flaubert :

Et d'abord, pour parler clair, la baise-t-il ou ne la baise-t-il pas ? Ce ne sont pas des êtres humains mais des mannequins. Que c'est beau ces histoires d'amour où la chose principale est tellement entourée de mystère que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, pisser etc.⁸

Madame de la Tour est contre un mariage à un si jeune âge – pourtant, pour l'époque, pas tellement extraordinaire. La situation financière ne le permettait pas, selon elle. Seulement une fois que Paul se serait fait une existence économique sûre dans le « commerce » avec l'Inde et l'achat d'un esclave – encore un –, alors seulement pourrait-il y songer, mais il va de soi, alors oui. Paul n'est pas d'accord :

⁶ *Paul et Virginie* 12.

⁷ *Paul et Virginie* 53-54.

⁸ Flaubert, 1852, alors qu'il se met à écrire *Madame Bovary*. Cité dans *L'Idiot* II, 1447

Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune ? Y a-t-il un commerce plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un ? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aille courir aux Indes ?⁹

Justement dans cette situation sans issue, le destin sonne sous la forme d'une lettre de la tante, qui, d'un ton autoritaire, exige que Virginie la rejoigne : il lui promet un avenir doré, un mariage dans l'aristocratie et toute sa fortune, elle-même étant atteinte d'une maladie incurable. Ni Virginie ni sa mère ne veulent suivre la sommation de la tante, tous sont heureux de rester ensemble. Mais le lendemain de bonne heure, le tout-puissant gouverneur de l'île, perché sur son cheval et suivi de deux esclaves fait son apparition. Il s'excuse de ne pas leur avoir payé visite pendant toutes ces années, mais « les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières ». Mais sa politesse tourne vite en une menace :

Au moins, reprit M. de la Bourdonnais [le vrai nom du gouverneur à l'époque, soit autour de 1740], pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir ; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie [...]

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs.¹⁰

« [R]endre heureux les habitants de cette colonie » ? Bien sûr, en premier lieu lui-même et son entourage. À partir de ce moment, chacun fait pression sur chacun, la mère sur la fille, ainsi que le prêtre, accouru pour l'occasion :

grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué ! Vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je ne sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici ; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuses. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous : il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas y aller, ma chère demoiselle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit-elle en pleurant.¹¹

Il s'ensuit tout un troupeau de vendeurs des plus belles étoffes orientales pour le voyage, le sac de piastres est vite vidé. Et le jour suivant, à trois heures du matin, Virginie, en l'absence de Paul, est enlevée sur le bateau. Il ne reste à Paul qu'à observer, du haut de la montagne, les voiles disparaissant à l'horizon. Une fois en France, Virginie est placée dans un cloître, elle est instruite dans toutes les matières, qu'elle ne comprend pas, elle ne doit voir personne à part la tante, et un noble qui ne lui plaît pas du tout et qu'elle refuse d'épouser, sur quoi on la déshérite et la ren-

⁹ *Paul et Virginie* 57

¹⁰ *Paul et Virginie* 59-60

¹¹ *Paul et Virginie* 62-63

voie sur son île. Son bateau essuie une tempête et fait naufrage devant le littoral, sous les yeux de Paul et des autres habitants, seule Virginie se trouve encore sur le pont avec un matelot agenouillé devant elle, voulant la sauver. Mais Virginie, par pudeur, refuse de se déshabiller, son corps sera lancé sur la plage.

Il y a de grandes obsèques, toute la population de l'île pleure la douce fille. Paul, la seule personne raisonnable dans toute l'histoire, est inconsolable. L'ermite lui apporte du baume :

Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étaient légitimes, parce qu'elles étaient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse, qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause. Voilà ce que vous pouvez dire dans votre infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle était condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière !

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes.¹²

Après ce long sermon, qui s'étend sur plus de six pages, et après que l'ermite a réconforté Paul avec la promesse que sa bien-aimée attend le « hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre », Paul, mettant toute la belle construction de l'ermite en pièces, répond :

Elle n'est plus ! elle n'est plus !

Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me rejoindre à Virginie.¹³

Considérer la mort comme le *couronnement* de la vie, c'est justement ce que Sartre dans *L'être et le néant* (1943)¹⁴ appelle « le point de vue de la mort sur la vie » et qu'il reproche à l'« Être-vers-la-mort » de Heidegger, ce dernier un point de vue tout à fait nazi. C'est justement cela que Flaubert, pessimisme à part, rejette également. Même mourante, Madame Bovary désire encore vivre, ce qui fait tout le tragique de sa mort. Se peut-il que Sartre, décrivant Flaubert comme étant « misanthrope » dans *L'idiot de la famille*, qu'il écrivait quelques années seulement après l'échec de la révolution de 1968¹⁵, ait vu les choses sous une lumière moins rose que trente ans plus tôt pendant l'occupation allemande, alors que la Résistance prenait son essor et que les jours du fascisme étaient comptés ?

¹² *Paul et Virginie* 120

¹³ *Paul et Virginie* 124

¹⁴ *L'être et le néant* 717-718. On voit que dans l'« existentialisme » il y a de la place pour des positions tout contraires l'une de l'autre !

¹⁵ La responsabilité du Parti communiste français pour l'échec de 1968 est bien décrite par Althusser dans sa « Situation politique : analyse concrète ? » inclus dans la collection *L'avenir dure longtemps*.

Les deux mères, Paul et le chien fidèle, brisés par le deuil, meurent peu de temps après. La tante maléfique survit encore un bon moment, mais sera finalement placée dans une maison de fous par sa famille, contre laquelle elle avait intrigué toute sa vie, et l'histoire finit comme elle avait commencé : le vieil homme, ayant raconté toute l'aventure qui s'était passée vingt ans plus tôt, prend congé et retourne à sa solitude.

L'histoire ne contient que peu de péripéties. L'une d'elles est l'évasion d'une esclave. Elle atteint un matin, après avoir erré à travers la jungle pendant un mois, et à moitié morte de faim, les cabanons de la petite communauté. Virginie lui donne à manger et, ensemble avec Paul, la ramène à son propriétaire, pour qu'elle puisse lui demander pardon, en échange de la promesse qu'il ne la flagellera plus, une promesse qu'il fait, mais pas par conviction, mais parce qu'il trouve Virginie, âgée de douze ans, si jolie :

D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait ainsi que tout son corps en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnerait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieux, mais pour l'amour d'elle. Virginie fit aussitôt signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.¹⁶

À part le fait que Virginie échappa tout juste à un viol, et que l'esclavagiste ne tiendra de toute façon pas sa promesse, mais lui mettra un « collier de fer avec trois crochets autour du cou » pour la punir, tout est invraisemblable : que l'esclave soit affamée au milieu d'une riche végétation, et ait quand même tenu tout un mois, qu'elle n'ait pas trouvé refuge dans une des colonies de « marrons », esclaves évadés, qu'elle ait accepté de retourner chez son bourreau après avoir eu le courage de s'enfuir ... Mais on n'exige pas du romantisme trop de logique.

Toute critique à part, on doit quand même reconnaître que le roman contient une condamnation bien vive des conditions sociales sous la monarchie française, peu d'années avant la grande révolution. À la question de Paul, comment se peut-il que les femmes en Europe soient subjuguées par les hommes, le vieil homme répond :

En les mariant sans les consulter, une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.¹⁷

Comment expliquer l'énorme succès de *Paul et Virginie* ? Pas seulement pendant la Révolution française, mais pendant tout le 19^e siècle ? Peut-être était-ce de l'escapisme, la nostalgie d'un monde intacte, bien loin de la misère de tous les jours qui affligeait la plus grande partie de la population ? Peut-être s'identifiait-on avec l'innocence d'une vierge, comme son nom le suggère, que l'on convoitait en secret, alors une sorte de voyeurisme ? En même temps, le conte reste assez chaste pour être lu aux enfants, avant de les mettre au lit.

¹⁶ *Paul et Virginie* 24

¹⁷ *Paul et Virginie* 94

Indiana

[...] elle lut Balzac et George Sand, y cherchant des assouvissements imaginaires pour ses convoitises personnelles. À table même, elle apportait son livre, et elle tournait les feuillets, pendant que Charles mangeait en lui parlant. Le souvenir du Vicomte revenait toujours dans ses lectures. Entre lui et les personnages inventés, elle établissait des rapprochements.¹

Le souvenir de l'ivresse du bal au château du Vicomte poursuit Emma, et on peut facilement s'imaginer combien elle s'identifiait avec le destin d'*Indiana* et son amour pour un noble, dans le roman populaire de George Sand.²

Indiana était le premier roman de Sand, écrit en 1832 au cours de quelques mois seulement, quand elle avait 28 ans. « George Sand » était le pseudonyme masculin que Amantine Lucile Aurore Dupin de Francueil avait pris, et, au début, les critiques pensaient qu'en effet, « le style et les appréciations avaient trop de vérité pour ne pas être d'un homme ». ³ « Mais cet incognito fut de brève durée et les journalistes découvrirent alors dans ce style qu'ils avaient considéré d'abord comme masculin toutes les caractéristiques et les défauts du style féminin, s'indignèrent de l'immoralité de ses romans, acceptables sous la plume d'un homme, non d'une femme... », écrit l'éditrice Béatrice Didier. Par contre, le roi des critiques, Sainte-Beuve, dans un article pour *Le National* l'année même de la parution du roman, loua son style : « Jamais un homme n'eût pu s'en rendre compte et ne l'eût osé dire. » ⁴

Durant sa vie Sand était plus populaire encore que Balzac et Hugo.⁵ Elle était féministe, sûre d'elle-même, eut beaucoup d'amants parmi des hommes célèbres, entre autres Frédéric Chopin, avec qui elle entretint une relation amoureuse pendant des années, publia pendant la Révolution de 1848 son propre journal, *La Cause du Peuple*, dans lequel elle défendit la classe ouvrière et milita pour la justice sociale. *Indiana* fut, dès sa parution, un énorme succès, ce qui lui procura une certaine indépendance financière. Dans la préface de l'édition de 1842 elle soutint décemment la cause de la femme :

C'est celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain tout entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître.

[...]

Ceux qui m'ont lu sans prévention comprennent que j'ai écrit *Indiana* avec le sentiment non raisonné, il est vrai, mais profond et légitime, de l'injustice et de la

¹ *Bovary* 111

² On pourrait voir ici une légère critique de la part de Flaubert envers le romantisme de Sand, mais selon Thierry Laget, l'éditeur de *Madame Bovary*, Flaubert était un grand admirateur de Sand (bas de page 5, *Bovary*, p. 479)

³ Tiré de *l'Histoire de ma vie*, de George Sand, vol. 2, cité par Béatrice Didier dans sa préface à *Indiana*, p. 10

⁴ idem p. 11

⁵ https://en.wikipedia.org/wiki/George_Sand

barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et la société.⁶

Elle dut dès le début se défendre contre ses critiques – avec diplomatie. Ainsi, dans sa préface pour l'édition de 1832 elle parle d'une « œuvre sans importance »⁷ dans le but de les neutraliser. Cependant, elle ne les épargna pas, quand, vingt ans plus tard elle écrivait à propos d'*Indiana* :

Sous tous les régimes et dans tous les temps, il y a eu, d'ailleurs, une race de critiques qui, au mépris de leur propre talent, se sont imaginé devoir faire le métier de dénonciateurs, de pourvoyeurs du ministère public ; singulière fonction pour des gens de lettres vis-à-vis de leurs confrères ! [...] Du temps que je fis *Indiana*, on criait au saint-simonisme⁸ à propos de tout. Plus tard on cria à toutes sortes

⁶ Dans sa préface de l'édition de 1842, *Indiana* 46-47

⁷ *Indiana* 37

⁸ Clare Moses de l'Université de Maryland a écrit un article de fond sur le féminisme au sein du Saint-Simonisme, du point de vue des activistes femmes y participant. Elle y corrige le récit américain sur l'histoire des féministes aux USA au 19^e siècle, qui les peint comme « combattantes et théoriciennes solitaires », et tire l'attention sur la signification du socialisme utopique durant les deux décennies précédant la Convention de Seneca Falls sur le droit des femmes aux États Unis le 19 et 20 juillet 1848. Le Saint-Simonisme, à son point culminant entre 1826 et 1832, était un pan important du socialisme utopique et radiait de l'Égypte jusqu'au continent américain. Le public qui assistait à ses classes, tenant lieu souvent plusieurs fois par semaine dans des salles louées, surtout à Paris et dans la ville industrielle de Lyon, comptait fréquemment des centaines de participantes et participants. On y prônait l'harmonie au lieu de la lutte des classes et l'appréciation, mais non la rémunération égale du travail de l'industriel comme de celui du prolétariat, une politique qu'Eugène Sue dans son roman *Les Mystères de Paris* soutint. Les Saint-Simonistes étaient contre l'héritage de richesses, mais pas contre la propriété privée. Ils essayaient d'étayer leur propagande par des projets concrets, organisèrent dans chaque arrondissement de Paris des programmes de formation, fondèrent deux coopératives pour l'enseignement de couturières et couseuses ainsi que des « maisons de famille » pour la vie en commun. Dans le mouvement, une place à part était réservée aux femmes, car c'était elles qui, avec leur mode de vie supérieur, auraient gagné les hommes à la paix. Mais bientôt, en 1828-29, le mouvement fut réorganisé à l'image de la hiérarchie catholique. Selon la vision du « père » de la doctrine, Barthélemy Prosper Enfantin, qui succéda à la tête du mouvement après la mort de son fondateur Saint-Simon en 1825, l'organisation devait être dirigée par une paire papale consistant en un homme pour la « réflexion » et une femme pour le « sentiment », auquel était accordé la primauté. Un seul des dirigeants, Joseph-Benjamin Buchez, rejeta cette définition de l'égalité entre les sexes sur la base des différences sexuelles. Il se tenait dans la tradition radicale de la Révolution Française, qui propagait les droits *individuels*, et était de l'opinion qu'hommes et femmes étaient nés avec les mêmes compétences et traits de caractère, les différences étant le résultat de l'éducation et de la socialisation. Il existait une autre dissidence profonde sur la question de la morale sexuelle, qui provoqua le départ de plusieurs dirigeants importants, de sorte qu'Enfantin resta le seul maître et la dualité papale fut reportée à une date ultérieure, en attendant qu'on découvre la « femme adéquate ». Alors on envoya à sa recherche des apôtres en Orient, mais on ne la trouva pas. Il y avait aussi des protestations dans les rangs à cause du mépris qu'Enfantin montrait envers la situation des travailleuses et travailleurs, tandis que lui essayait de les reconforter en évoquant la venue future de la femme mystique. Finalement, à partir de 1834, Enfantin et d'autres avec lui se détournèrent du mouvement et s'engagèrent dans des projets tels la construction du Canal de Suez, la fondation du Crédit Lyonnais en 1864 et les chemins de fer. Mais à son apogée, surtout après la Révolution de 1830, les femmes jouèrent un rôle de plus en plus important dans le mouvement et contribuèrent à sa polarisation. Des sections furent créées, un tiers des participants actifs étaient des travailleuses. Elles fondèrent leurs propres structures parallèles au sein du Saint-Simonisme et obtinrent une place dans la hiérarchie générale, quoique toujours fortement minoritaire. Enfantin écarta vite cette concurrence, argumentant que la femme était encore esclave, et qu'il fallait attendre sa libération avant de pouvoir enseigner l'égalité entre homme et femme. Les femmes qui ne voulaient pas se soumettre à ce jugement fondèrent en 1832 une revue sous leur contrôle, la *Tribune des Femmes*, à laquelle uniquement des femmes devaient contribuer, leurs articles étant signés seulement par leurs prénoms, la seule chose qui leur appartenait. Ces couseuses et tricoteuses s'appelaient fièrement « femmes prolétaires », elles vivaient de leurs propres salaires ou bien appartenaient à la petite bourgeoisie urbaine – au contraire de leurs confrères masculins, qui étaient tous des bourgeois. Elles étaient célibataires ou bien vivaient dans des « unions libres », et, dans le cas, où elles étaient mariées, c'était avec un mari qui n'avait joué aucun rôle dans la constitution du Saint-Simonisme. Leur journal ne recevait aucune aide financière directe des Saint-Simonistes, profitait cependant de leur vaste réseau, y compris leurs librairies et salles de lecture. Le premier

d'autres choses. Il est encore défendu à certains écrivains d'ouvrir la bouche, sous peine de voir des sergents de ville de certains feuillets s'élançant sur leur œuvre pour les traduire devant la police des pouvoirs constitués. Si cet écrivain fait parler noblement un ouvrier, c'est une attaque contre la bourgeoisie ; si une fille égarée est réhabilitée après expiation, c'est une attaque contre les femmes honnêtes [...] Quel malheur qu'on ne songe point à établir un petit tribunal d'inquisition littéraire dont vous seriez les tourmenteurs. Vous suffirait-il de dépecer et de brûler les livres à petit feu [...] ?⁹

Comme dans *Paul et Virginie*, une partie du roman se déroule sur une île des colonies françaises dans l'océan Indien, la Réunion, à l'époque nommée île Bourbon, en honneur de la famille royale.¹⁰

tirage de leur journal atteignit 1000 exemplaires, de sorte qu'il pouvait se soutenir dans les premiers temps. Une des autrices écrivait qu'elle n'avait pas d'autre revenu à part ce qu'elle gagnait avec son travail de coususe, de sorte que son travail pour le journal devait se faire dans son peu de temps libre. Une autre, Suzanne Voilquin, était durant les premiers mois de son engagement pour le journal encore mariée à un Saint-Simoniste, et après sa séparation, elle fut aidée par un autre Saint-Simoniste, mais elle gagnait sa propre vie comme femme de ménage avec gîte et couvert trois jours par semaine, et avec la paye de 3F75 elle pouvait payer le loyer de son propre appartement ainsi que sa subsistance pendant les quatre autres jours de la semaine, qu'elle dédiait à son travail dans le journal et à l'organisation de réunions hebdomadaires. L'idée d'un accommodement entre les classes avait malgré tout encore sa place dans les esprits de ces prolétariennes. Les éditrices, dans la première édition de la *Tribune*, appelèrent aux femmes riches de s'organiser aussi : « votre règne ne dure que peu de temps ; il se termine avec le bal. Et alors, de retour à la maison, vous redevenez des esclaves ; et vous y trouvez un maître qui vous fait sentir son pouvoir... ». Et encore : « Je suis de la ferme conviction qu'un jour toutes les femmes sentiront leur solidarité, et que celles qui sont le plus privilégiées par leur naissance et leur fortune, touchées par le sort de leurs clientes moins fortunées, se joindront à nous, femmes prolétaires. » « N'appartenons plus à deux camps, celui des femmes du peuple et celui des femmes privilégiées. » (Ces illusions dans une solidarité des femmes au-delà des classes entravaient le mouvement des femmes dans les années 1970.) Mais il y avait encore une autre divergence de vues, surtout sur la question de la morale sexuelle, tenue pour un invention des hommes dans le but, d'une part de discipliner les femmes en leur faisant peur de tomber, et de l'autre isoler les femmes tombées des premières. Il se posait alors la question : devaient-elles obéir aux lois de la morale officielle ou non ? Une certaine Josephine-Félicité avoua ne jamais avoir cru à la morale « chrétienne » : « À moi, qui aspirait à l'amour, la chrétienté me disait seulement de ne pas aimer ; à moi qui aspirait au plaisir, elle ordonnait la souffrance ; à moi qui croit tout autant à la chaire qu'à l'esprit, elle exaltait celui-ci mais condamnait celle-là... » Elle appela aux femmes qui se liaient par amour sans se marier, de porter en signe de communion des idées une bande rouge écarlate, « le ruban ponceau ». Suzanne Voilquin objectait : « Quels que soient nos désirs secrets, nos rêves pour le futur, nous restons soumises à la loi de la société jusqu'au jour où nous aurons, au-dessus de nous, le couple qui aura le droit de nous lier et de nous délier... ». Elle proposa une bande violet foncé, le « ruban dahlia », comme symbole de celles qui étaient prêtes à attendre et de suivre la morale chrétienne entre-temps. Mais son attitude relativement conservatrice ne lui procura pas de protection : en présence d'Enfantin elle « avoua » avoir eu une relation sexuelle avant le mariage, et dut assister à la vue de ce dernier consolant son mari en larmes – on verra une scène semblable dans le roman de Eugène Sue –, après quoi elle se jura de ne plus jamais raconter à aucun homme ses expériences intimes. La radicale Claire Demar décrivit une soirée avec des Saint-Simonistes : « Tous les hommes me désavouaient, et les femmes étaient tout aussi terribles. » L'isolation la poussa dans le suicide. Les activistes réussirent, pendant les premières années, malgré toutes les contrariétés, à garder leur promesse de maintenir leur indépendance financière vis-à-vis des hommes. Pauline Roland, qui eu quatre enfants, travailla pendant sa grossesse avec son premier fils Jean douze à quatorze heures par jour, et Jean apprit seulement après sa mort qui était son géniteur. Plus tard Pauline contribua à l'*Encyclopédie Nouvelle* de Pierre Leroux. Sous le poids du harcèlement croissant de la part du gouvernement et de la contraction du marché de travail pour la main-d'œuvre féminine, le *Journal* du être abandonné. Mais on retrouve Voilquin dans la Révolution de 1848 : elle organisa les sages-femmes et réclama pour elles une rémunération de l'État, mais les gynécologues masculins avaient déjà établi leur monopole dix ans plus tôt. (Claire G. Moses, « Saint-Simonian Men/Saint-Simonian Women: The Transformation of Feminist Thought in 1830s France », *The Journal of Modern History*, Jun., 1982, Vol. 54, No. 2, Sex, Science, and Society in Modern France, S. 240-267 – online: <https://www.jstor.org/stable/1906175>)

⁹ *Indiana* 35-36

¹⁰ Dans les deux romans, le thème de l'esclavage joue un rôle, cependant très en marge. Ça étonne, vu que les esclavagistes sur l'île Bourbon ainsi que ceux sur l'île de France, où *Paul et Virginie* prend place, luttèrent

Le roman nous mène au galop à travers toute une péripiétie de hauts et de bas. Déjà à la première page, le vieux mari d'Indiana, le Colonel Delmare, ancien officier de l'armée napoléonienne, défenseur de l'empire sombré, cholérique, et propriétaire d'une fabrique florissante, est décrié : « excellent maître devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens »¹¹. La deuxième personne présente dans le grand salon du château de Delmare est la très belle Indiana, dix-neuf ans, « toute triste, vous l'eussiez plainte, et peut-être le colonel plus que la femme ». La troisième est M. Rodolphe Brown, qu'on appelle tout simplement Sir Ralph, « dans la fleur de la jeunesse [...] aux traits régulièrement fades ». Ces deux dernières personnes sont assises, muettes, tandis que l'officier va et vient d'un pas rigide, à tout moment prêt à éclater. Alors une quatrième personne fait irruption, le factotum, qui annonce avoir vu, pense-t-il, un voleur dans l'enceinte. Delmare prend son fusil, Indiana est révoltée :

– Eh quoi ! dit madame Delmare avec effroi, vous tueriez un pauvre paysan pour quelques sacs de charbon ?

– Je tuerai comme un chien, répondit Delmare, irrité de cette objection, tout homme que je trouverai la nuit à rôder dans mon enclos. Si vous connaissiez la loi, madame, vous sauriez qu'elle m'y autorise.

– C'est une affreuse loi, reprit Indiana avec feu.

Puis, réprimant aussitôt ce mouvement :

– Mais vos rhumatismes ? ajouta-t-elle d'un ton plus bas. Vous oubliez qu'il pleut et que vous souffrirez demain si vous sortez ce soir.

– Vous avez bien peur d'être obligée de soigner le vieux mari ! répondit Delmare en poussant la porte brusquement.

Et il sortit en continuant de murmurer contre son âge et contre sa femme.¹²

Delmare est tout à fait conscient du fait qu'il n'est qu'un fardeau pour sa femme.

Le présumé voleur est touché, mais le fusil n'est chargé qu'avec du sel, dans le choc il tombe du haut mur entourant le domaine, se blesse, on le transporte dans le salon, où Indiana, ainsi que Noun, la sœur de lait d'Indiana et en même temps sa servante, très choquée elle, le soignent. Le cambrioleur s'avère être, non pas un pauvre paysan, mais le nouveau voisin, le richissime M. Raymon de Ramière. Et il ne s'est pas introduit pour voler du charbon, mais pour passer la nuit avec la bonne, la belle Noun.

Tout le roman est ainsi piloté moins par la fatalité que par des malentendus, comme dans un Vaudeville, mais des malentendus tragiques. Noun croit à l'amour de Raymon, de son côté il l'aime aussi, mais, après l'avoir séduite, il se fait des soucis : comment s'en débarrasser, car finalement il doit réussir dans la société et ne peut en aucun cas se permettre de se montrer avec une servante sans éducation.

M. de Ramière était amoureux de la jeune créole aux grands yeux noirs qui avait frappé d'admiration toute la province à la fête de Rubelles ; mais amoureux et rien de plus. Il l'avait abordée par désœuvrement peut-être, et le succès avait allumé ses désirs ; il avait obtenu plus qu'il n'avait demandé, et, le jour où il triompha de ce cœur facile, il rentra chez lui, effrayé de sa victoire, et, se frappant le front, il se

avec succès contre sa prohibition par décret de la Convention nationale début 1794. Napoléon réintroduisit l'esclavage dans les colonies en 1802.

¹¹ *Indiana* 49

¹² *Indiana* 56

dit :

– Pourvu qu'elle ne m'aime pas !

Le caractère Rodolphe dans *Madame Bovary* a le même souci : comment se défaire d'Emma – cependant déjà dès la première rencontre, *avant* sa séduction.

Ce n'est pas juste une question de sexisme, la question de classe joue continuellement à l'arrière-plan. Son amant Raymon la voit sous un regard qui diffère selon les circonstances :

Noun, en déshabillé blanc, parée de ses longs cheveux noirs, était une dame, une reine, une fée ; lorsqu'il la voyait sortir de ce castel de briques rouges, édifice lourd et carré du temps de la régence, qui avait une demi-tournure féodale, il la prenait volontiers pour une châtelaine du moyen âge, et, dans le kiosque rempli de fleurs exotiques où elle venait l'enivrer des séductions de la jeunesse et de la passion, il oubliait volontiers tout ce qu'il devait se rappeler plus tard.

Mais, lorsque, méprisant les précautions et bravant à son tour le danger, Noun vint le trouver chez lui avec son tablier blanc et son madras arrangé coquettement à la manière de son pays, elle ne fut plus qu'une femme de chambre d'une jolie femme, ce qui donne toujours à la soubrette l'air d'un pis aller. Noun était pourtant bien belle, c'était ainsi qu'il l'avait vue pour la première fois à cette fête de village où il avait fendu la presse des curieux pour l'approcher, et où il avait eu le petit triomphe de l'arracher à vingt rivaux. Noun lui rappelait ce jour avec tendresse : elle ignorait, la pauvre enfant, que l'amour de Raymon ne datait pas de si loin, et que le jour d'orgueil pour elle n'avait été pour lui qu'un jour de vanité. Et puis ce courage avec lequel elle sacrifiait sa réputation, ce courage qui eût dû la faire aimer davantage, déplut à M. de Ramière. La femme d'un pair de France qui s'immolerait de la sorte serait une conquête précieuse ; mais une femme de chambre ! Ce qui est héroïsme chez l'une devient effronterie chez l'autre. Avec l'une un monde de rivaux jaloux vous envie ; avec l'autre un peuple de laquais scandalisés vous condamne. La femme de qualité vous sacrifie vingt amants qu'elle avait ; la femme de chambre ne vous sacrifie qu'un mari qu'elle aurait eu.¹³

On ne devrait pas passer outre cette dernière remarque. Dans la France du milieu du 19^e siècle, une jeune femme qui avait entamé une relation sexuelle en dehors du mariage et perdu sa virginité, était *déshonorée* et aurait eu beaucoup plus de peine à trouver un mari.

Un jour, Raymon quitte son domaine de Crécy pour se rendre à l'*Hôtel* de sa mère à Paris et ne revient plus. Après une longue attente en vain, Noun prend son courage à deux mains et lui écrit une lettre d'amour. Pour cela elle prit le

papier satiné et la cire odorante dans l'écrivoire de madame Delmare, le style dans son cœur... Mais l'orthographe ! Savez-vous bien ce qu'une syllabe de plus ou de moins ôte ou donne d'énergie aux sentiments ? Hélas ! la pauvre fille à demi sauvage de l'île Bourbon ignorait même qu'il y eût des règles à la langue. Elle croyait écrire et parler aussi bien que sa maîtresse, et, quand elle vit que Raymon ne revenait pas, elle se dit :

– Ma lettre était pourtant bien faite pour le ramener.

Cette lettre, Raymon n'eut pas le courage de la lire jusqu'au bout. C'était peut-être un chef-d'œuvre de passion naïve et gracieuse ; Virginie n'en écrivit peut-être

¹³ *Indiana* 74-75

pas une plus charmante à Paul lorsqu'elle eut quitté sa patrie... Mais M. de Ramière se hâta de la jeter au feu...¹⁴

C'est une vraie vue de l'intérieur de l'âme d'une jeune femme courageuse qui montre plus de bravoure que son amant situé plus haut dans la hiérarchie sociale, tandis que la réaction de Raymon met à nu la psyché d'un jeune mondain avec *avenir*. Sand le dissèque à vif comme représentant de sa couche sociale :

Homme sans passions politiques, Raymon croyait être sans intérêts, et il se trompait lui-même ; car la société, organisée comme elle l'était alors, lui était favorable et avantageuse ; elle ne pouvait pas être dérangée sans que la somme de son bien-être fût diminuée, et c'est un merveilleux enseignement à la modération que cette parfaite quiétude de situation qui se communique à la pensée. Quel homme est assez ingrat envers la Providence pour lui reprocher le malheur des autres, si pour lui elle n'a eu que des sourires et des bienfaits ? Comment eût-on pu persuader à ces jeunes appuis de la monarchie constitutionnelle que la constitution était déjà vieille, qu'elle pesait sur le corps social et le fatiguait, lorsqu'ils la trouvèrent légère pour eux-mêmes et n'en recueillaient que les avantages ? Qui croit à la misère qu'il ne connaît pas ?

Rien n'est si facile et commun que de se duper soi-même quand on ne manque pas d'esprit et quand on connaît bien toutes les finesses de la langue. C'est une reine prostituée qui descend et s'élève à tous les rôles, qui se déguise, se pare, se dissimule et s'efface ; c'est une plaideuse qui a réponse à tout, qui a toujours tout prévu, et qui prend mille formes pour avoir raison. Le plus honnête des hommes est celui qui pense et qui agit le mieux, mais le plus puissant est celui qui sait le mieux écrire et parler.

Dispensé par sa fortune d'écrire pour de l'argent, Raymon écrivait par goût et (disait-il de bonne foi) par devoir. Cette rare faculté qu'il possédait, de réfuter par le talent la vérité positive, en avait fait un homme précieux au ministère, qu'il servait bien plus par ses résistances impartiales que ne le faisaient ses créatures par leur dévouement aveugle : précieux encore plus à ce monde élégant et jeune qui voulait bien abjurer les ridicules de ses anciens privilèges, mais qui voulait aussi conserver le bénéfice de ses avantages présents.¹⁵

Sand semble anticiper Marx, qui, trente ans plus tard dans sa *Critique de l'économie politique*, écrivait :

Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience.¹⁶

Cette phrase est souvent mal citée comme étant : « l'être détermine la conscience ». Mais ce n'est pas l'être *en soi* qui détermine la conscience, mais l'être *dans la société*. Un homme riche sentira la douleur dans son pied droit autrement qu'un pauvre mendiant. Celui-là pensera tout de suite à son médecin particulier, qu'il fera venir sur le champ, tandis que celui-ci ruminera son triste sort, sachant que personne ne l'écouterait, pas même Dieu. Valentin Volochinov, dans son *Le Marxisme et la philosophie du langage*, écrit en 1929, peu avant l'emprise complète du stalinisme, illustre ces différences dans la conscience. La conception selon laquelle la pure existence biologique déterminerait la conscience n'est rien d'autre qu'un maté-

¹⁴ *Indiana* 77

¹⁵ *Indiana* 129-130

¹⁶ *MEW* Bd. 13, S. 8-9 ; Préface, p. 4-5

rialisme mécanique grossier, comme les behavioristes le prônaient, surtout dans les années 1950, à l'Est comme à l'Ouest.¹⁷

L'opportuniste Frédéric Moreau dans le roman *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, écrit plus de vingt ans après *Madame Bovary*, semble avoir hérité de Raymon.

La critique de Sand dans ce passage portant sur le langage et sa capacité d'être ployé dans n'importe quelle direction est pertinente à nos jours de la propagande de masse, où les préparations de guerre sont masquées comme « aide » et un génocide comme « autodéfense ».

Mais l'espoir de Raymon de trouver une *dame* ne sera pas déçu. Il rencontre Indiana au bal, où elle fait son *entrée*.

Vous ne vous souvenez pas de moi, lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls au milieu de la foule ; mais, moi je n'ai pu vous oublier, madame. Je ne vous ai pourtant vue qu'un instant, à travers un nuage ; mais cet instant vous a montrée si bonne, si compatissante...¹⁸

Et quelques minutes plus tard :

Ne parlons pas de M. Delmare, madame, je lui pardonne [d'avoir tiré sur moi] de tout mon cœur. J'avais des torts envers lui, il s'en est fait justice ; je n'ai plus qu'à l'oublier ; mais vous, madame, vous qui m'avez prodigué des soins si délicats et si généreux, je veux me rappeler toute ma vie votre conduite envers moi, vos traits si purs, votre douceur angélique, et ces mains qui ont versé le baume sur mes blessures, et que je n'ai pu baiser...¹⁹

L'occasion de les baiser ne se fait pas attendre. Après le bal, il raccompagne Indiana et sa tante, l'ambitieuse madame de Carvajal, à leur voiture. (C'est elle qui avait manigancé le mariage entre Indiana et Delmare et qui maintenant entrevoit dans une liaison entre Indiana et Raymon une nouvelle opportunité pour ses gains personnels, pourvu que la discrétion soit maintenue.) Aidant Indiana à monter

il réussit à porter la petite main d'Indiana à ses lèvres. Jamais baiser d'homme furtif et dévorant n'avait effleuré les doigts de cette femme, quoiqu'elle fût née sous un climat de feu et qu'elle eût dix-neuf ans ; dix-neuf ans de l'île de Bourbon, qui équivalent à vingt-cinq ans de notre pays.

Souffrante et nerveuse comme elle l'était, ce baiser lui arracha presque un cri, et il fallut la soutenir pour monter en voiture. Une telle finesse d'organisation n'avait jamais frappé Raymon. Noun, la créole, était d'une santé robuste, et les Parisiennes ne s'évanouissaient pas quand on leur baise la main.

– Si je la voyais deux fois, se dit-il en s'éloignant, j'en perdrais la tête.

Le lendemain il avait complètement oublié Noun, tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle appartenait à madame Delmare.²⁰

¹⁷ Valentin Volochinov écrit : « La définition objective de la conscience ne peut être que sociologique. On ne peut pas déduire la conscience directement de la nature, comme le faisait, et le fait encore, le matérialisme mécanique naïf et la psychologie moderne objective (biologique, behavioriste ou réflexologique). L'idéologie ne se laisse pas déduire de la conscience, comme le font l'idéalisme et le positivisme psychologique. La conscience se construit et se manifeste dans le matériel des signes, qui a été créé par un collectif durant le processus de la communication sociale. » (p 59, édition allemande, ma traduction)

¹⁸ *Indiana* 81

¹⁹ *Indiana* 82

²⁰ *Indiana* 84

À part le préjugé typique du romantisme sur le « climat de feu » dans les tropiques, on voit combien vite Raymon saute d'un amour à un autre et, en plus, veut utiliser le premier pour conquérir le second. Mais Indiana lui est déjà livrée :

Indiana dort encore moins cette nuit-là que les précédentes ; nous l'avons dit, elle n'avait pas encore aimé, et son cœur était depuis longtemps mûr pour un sentiment que n'avait pu lui inspirer aucun des hommes qu'elle avait rencontrés. Élevée par un père bizarre et violent, elle n'avait jamais connu le bonheur que donne l'affection d'autrui. M. de Carvajal, enivré de passions politiques, bourrelé de regrets ambitieux, était devenu aux colonies le planteur le plus rude et le voisin le plus fâcheux ; sa fille avait cruellement souffert de son humeur chagrine. Mais, en voyant le continuel tableau des maux de la servitude, en supportant les ennuis de l'isolement et de la dépendance, elle avait acquis une patience extérieure à toute épreuve, une indulgence et une bonté adorables avec ses inférieurs, mais aussi une volonté de fer, une force de résistance incalculable contre tout ce qui tendait à l'opprimer. En épousant Delmare, elle ne fit que changer de maître ; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude.²¹

De toute sa vie elle n'a aimé que deux personnes : Noun, sa sœur de lait, et son fidèle ami d'enfance, Ralph, qui, cependant, se montre toujours horriblement réservé.

Il s'ensuit le prochain grand bal. La tante d'Indiana veut à tout prix y emmener sa nièce, celle-ci feint d'être trop malade, reste à la maison, Raymond, s'apercevant de son absence au bal, saisit l'occasion et vient la visiter dans sa demeure. Elle est seule. Cela mène à un vif dialogue amoureux, Raymon dit qu'elle ne fait que souffrir sous son mari tyrannique, et, quant à lui, il sacrifiera son sang pour elle, il veut être son « époux », la « posséder », l'avoir comme « mon bien à moi », être son « esclave » et est prêt à tuer Delmare, et après toutes ces déclarations contradictoires qui s'étendent sur six pages, il presse ses lèvres sur celles d'Indiana. C'est trop pour la jeune femme, elle s'évanouit, ce n'est pas un évanouissement passager, mais un bien profond, Raymon panique, appelle à l'aide, Noun accourt, Raymon lui jure qu'il était venu pour elle (c'est-à-dire pour Noun), sachant que sa maîtresse était au bal, et qu'il l'avait effrayée, elle, Indiana donc, qui dans son effroi s'était évanouie. Puis

Raymon s'enfuit, laissant chacune de ces deux femmes dépositaire d'un secret qui devait porter le désespoir dans l'âme de l'autre.²²

Mais Raymon ne s'en tire pas si bon marché. Le lendemain il reçoit une lettre de Noun lui annonçant qu'elle est enceinte, et que la grossesse, étant bien avancée, ne se laissait plus cacher.

Il fallait qu'il s'occupât d'elle enfin, ou elle allait se jeter aux pieds de madame Delmare et lui tout déclarer.

Cette crainte agit puissamment sur M. de Ramière. Son premier soin fut d'éloigner Noun de sa maîtresse.

– Gardez-vous de parler sans mon aveu, lui répondit-il. Tâchez d'être au Lagny ce soir ; j'y serai.²³

²¹ *Indiana* 88

²² *Indiana* 97

²³ *Indiana* 98

Noun reprend de l'espoir, peut-être m'aime-t-il après tout ? Elle veut le séduire par tous les moyens, se pare des bijoux de sa maîtresse, pose des fleurs odorantes dans sa chambre (celle d'Indiana), y dispose des mets exquis et des vins fins. Quand ils se rencontrent dans la tonnelle (on songe à la Bovary avec Rodolphe), elle dit à Raymon qu'il y fait trop froid et le conduit, contre sa volonté, dans la maison et la chambre d'Indiana. Une fois là, il est d'abord ébloui par la lumière des cristaux, mais reconnaît bien vite qu'il doit se trouver dans la chambre d'Indiana avec ses gravures de *Paul et Virginie* avec les sommets de l'île Bourbon, sa harpe et son métier à tisser (ici on pourrait songer à Pénélope attendant le retour d'Ulysse). Raymon perd l'orientation :

cette femme enveloppée d'un manteau, qui l'avait conduit jusque-là, était peut-être Indiana elle-même. Cette extravagante idée sembla se confirmer lorsqu'il vit apparaître dans la glace en face de lui une forme blanche et parée, le fantôme d'une femme qui entre au bal et qui jette son manteau pour se montrer radieuse et demi-nue aux lumières éclatantes. Mais ce ne fut que l'erreur d'un instant : Indiana eût été plus cachée... son sein modeste ne se fût trahi que sous la triple gaze de son corsage ; elle eût peut-être orné ses cheveux de camélias naturels, mais ce n'est pas dans ce désordre excitant qu'ils se fussent joués sur sa tête ; elle eût pu emprisonner ses pieds dans des souliers de satin, mais sa chaste robe n'eût pas ainsi trahi les mystères de sa jambe mignonne.

Plus grande et plus forte que sa maîtresse, Noun était habillée et non pas vêtue avec ses parures. Elle avait de la grâce, mais de la grâce sans noblesse ; elle était belle comme une femme et non comme une fée ; elle appelait le plaisir et ne promettait pas la volupté.²⁴

Cette description, distinguant une vraie femme en chair et en os d'une fée, est frappante.

²⁴ *Indiana* 100-101. Flaubert au sujet de l'importance des vêtements dans sa pièce de théâtre *Le Château des cœurs*, écrit ensemble avec son ami Louis Bouilhet, cinquième tableau, Scène II : « Le Roi Couturin, la Reine Couturine, avec toute la Cour (hommes et femmes) ; Graisse-d'Ours, premier ministre. Couturin et Couturine sont habillés à la dernière mode du jour, exagérée. Graisse-d'Ours, en veste, toute la barbe hérissée, l'air farouche, un tablier. – Tous les personnages de la Cour représentent les divers métiers relatifs à la toilette. – Le Roi arrive au milieu d'une estrade portée à bras, et assis dans une sorte de fauteuil ayant des compartiments sur les côtés, deux plumes d'autruche au haut des montants et un miroir dans le dossier. A droite et sur un siège plus bas, la Reine ; à sa gauche, sur un autre, siège le premier ministre. – Les porteurs abaissent le trône-estrade, tout doucement, jusqu'à terre. / LE ROI COUTURIN : C'est bien ! Arrêtez-vous ! Et puisque nous voilà installés dans l'endroit trois fois coquet des séances royales, ayant à notre droite notre chère épouse, la sémillante Couturine... / COUTURINE, avec un regard langoureux, lui prend la main et la baise : Toujours tendre, Couturin ! / LE ROI COUTURIN : A notre gauche, notre premier ministre, l'indispensable Graisse-d'Ours. / GRAISSE-D'OURS : Vous êtes trop bon, Majesté ! / COUTURIN : Autour de nous, les hauts dignitaires de notre bonnet : l'archi-tailleur, l'archi-bottier, le prince du Cold-Cream, le duc du Caoutchouc, et autres... / LES GRANDS DIGNITAIRES, s'inclinant : Pour vous servir, ô souverain ! / COUTURIN : Avec les dames de notre cour (il salue), lesquelles en font l'ornement. / LES DAMES : Ah ! délicieux ! / COUTURIN : Et derrière nous, le peuple imbécile ! / LA FOULE : Vive le roi ! / COUTURIN : Il nous faut, suivant l'usage, établir les modes de la saison. / TOUS, avec vivacité et se démenant : Voyons ! quelles couleurs ? combien de mètres ? COUTURIN : Un instant ! Il est d'abord indispensable de rappeler les principes. / GRAISSE-D'OURS : Rappelez. / COUTURIN : Or c'est une vérité reconnue, mes colombes, que vous êtes naturellement hideuses ! / LES DAMES, scandalisées : Ah ! ah ! l'abomination ! / COUTURIN : Oui, fort laides ! Silence ! Vous ne mettez pas en doute, j'imagine, la supériorité du factice sur le réel ? C'est l'art seul, déesses, qui vous fournit tous vos charmes. – Ne craignez rien, je suis discret. – Mais vous conviendrez que l'on est amoureux de la robe et non de la femme, de la bottine et non du pied ; et si vous ne possédiez pas la soie, la dentelle et le velours, le patchouli et le chevreau, des pierres qui brillent et des couleurs pour vous peindre, les sauvages mêmes ne voudraient pas de vous, puisqu'ils ont des épouses tatouées ! *Il se rassoit.* » (*Œuvres complètes* IV 1863-1874, La Pléiade, 48-50) La parenté avec Molière saute aux yeux.

Il s'ensuit un dialogue sobre et réservé. Noun montre de la compréhension pour sa propre situation sans issue :

– Je suis une malheureuse, lui dit-elle ; je ma hais puisque je ne vous plaît plus... J'aurais dû prévoir que vous ne m'aimeriez pas longtemps, moi, pauvre fille sans éducation. Je ne vous reproche rien. Je savais bien que vous ne m'épouseriez pas ; mais, si vous m'eussiez aimée toujours, j'eusse tout sacrifié sans regret, tout supporté sans me plaindre. Hélas ! je suis perdue, je suis déshonorée !... je serai chassée peut-être. Je vais donner la vie à un être qui sera encore plus infortuné que moi, et nul ne me plaindra... Chacun se croira le droit de me fouler aux pieds... Eh bien, tout cela, je m'y résignerai avec joie, si vous m'aimiez encore.²⁵

Raymon ne résiste pas longtemps à ses pleurs et sa beauté.

Noun était suffoquée de larmes ; elle avait arraché les fleurs de son front, ses longs cheveux tombaient épars sur ses épaules larges et éblouissantes. Si madame Delmare n'eût eu, pour l'embellir, son esclavage et ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée en beauté en cet instant ; elle était splendide de douleur et d'amour. Raymon, vaincu, l'attira dans ses bras [...]

Elle l'entourait de ses bras frais et bruns, elle le couvrait de ses longs cheveux ; ses grands yeux noirs lui jetaient une langueur brûlante, et cette ardeur du sang, cette volupté tout orientale qui sait triompher de toutes les délicatesses de la pensée. Raymon oublia tout, et ses résolutions, et son nouvel amour, et le lieu où il était. Il rendit à Noun ses caresses délirantes. Il trempa ses lèvres dans la même coupe, et les vins capiteux qui se trouvaient sous leur main achevèrent d'égarer leur raison.

Peu à peu, le souvenir vague et flottant d'Indiana vint se mêler à l'ivresse de Raymon. Les deux panneaux de glace qui se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Noun jusqu'à l'infini semblaient se peupler de mille fantômes. Il épiait dans la profondeur de cette double réverbération une forme plus déliée, et il lui semblait saisir, dans la dernière ombre vaporeuse et confuse que Noun y reflétait, la taille fine et souple de madame Delmare.

Noun, étourdie elle-même par les boissons excitantes dont elle ignorait l'usage, ne saisissait plus les bizarres discours de son amant. Si elle n'eût pas été ivre comme lui, elle eût compris qu'au plus fort de son délire Raymon songeait à une autre. Elle l'eût vu baiser l'écharpe et les rubans qu'avait portés Indiana, respirer les essences qui la lui rappelaient, froisser dans ses mains ardentes l'étoffe qui avait protégé son sein ; mais Noun prenait tous ses transports pour elle-même, lorsque Raymon ne voyait d'elle que la robe d'Indiana. S'il baisait ses cheveux noirs, il croyait baiser les cheveux noirs d'Indiana. C'était Indiana qu'il voyait dans le nuage du punch que la main de Noun venait d'allumer ; c'était elle qui l'appelait et qui lui souriait derrière ces blancs rideaux de mousseline ; ce fut elle encore qu'il rêva sur cette couche modeste et sans tache, lorsque, succombant sous l'amour et le vin, il y entraîna sa créole échevelée.²⁶

Cette description de la confusion qu'on peut éprouver entre la personne présente et une autre personne absente est magistrale. Elle sera sûrement valable pour beaucoup de situations.

Le lendemain, la chambre se retrouve dans son état primitif, rien ne trahit l'orgie de la nuit passée. Noun croit en son bonheur, quand madame Delmare surgit à l'improviste et découvre les deux amants dans sa chambre. Avec sa présence d'es-

²⁵ *Indiana* 102-103

²⁶ *Indiana* 103-105

prit, qui semble ne jamais le quitter, Raymon arrive à convaincre Indiana qu'il était venu pour elle. Celle-ci comble Noun de reproches pour avoir fait entrer Raymon dans ses appartements et, dans une première impulsion, ordonne à Raymon, comme punition, de partir sous les yeux curieux des domestiques, puis, à la nouvelle que Ralph s'est annoncé, change d'avis et ordonne à Noun de le faire sortir par la porte arrière et de le reconduire par le parc. Plus tard, dans la nuit, nous apprenons que Noun s'est noyée, sûrement suicidée. Indiana se sent coupable, mais cherche la raison dans sa réprimande, qu'elle lui avait donnée, et refuse obstinément de reconnaître la vraie cause, soit la relation sexuelle entre elle et Raymon, qui pourtant est bien évidente. Indiana, malgré son courage, tient à son monde de rêves. Les autres personnages du roman aussi ne veulent rien savoir de la vérité, de sorte que Noun est bientôt oubliée. Seul le jardinier, qui a souvent témoigné les va-et-vient de Raymon au milieu de la nuit et est au courant de sa relation amoureuse avec Noun, et Ralph, qui a également tout suivi de près, savent la vérité. Ralph, de son côté, a bien compris la fourberie de Raymon et le hait de tout son cœur, mais jamais il ne se décide à alerter Indiana du danger dans lequel elle se précipite, une lâcheté encore plus inexcusable envers une amie d'enfance.

Deux mois plus tard, Raymon s'introduit encore une fois dans le ménage de Delmare, cette fois-ci sous prétexte de relations d'affaires. L'amour entre lui et Indiana renâit. Il y a une scène de chasse – Ralph avait spontanément offert à Indiana un magnifique cheval pour l'occasion, Raymon est jaloux de Ralph mais encore plus contrarié par l'équitation accomplie d'Indiana :

Raymon fut effrayé de la voir courir ainsi, se livrant sans peur à la fougue de ce cheval qu'elle connaissait à peine, le lancer hardiment dans le taillis, éviter avec une adresse étonnante les branches dont la vigueur élastique fouettait son visage, franchir les fossés sans hésitation, se hasarder avec confiance dans les terrains glaiseux et mouvants, ne s'inquiétant pas de briser ses membres fluets, mais jalouse d'arriver la première sur la piste fumante du sanglier. Tant de résolution l'effraya et faillit le dégoûter de madame Delmare. Les hommes, et les amants surtout, ont la fatuité innocente de vouloir protéger la faiblesse plutôt que d'admirer le courage chez les femmes. L'avouerais-je ? Raymon se sentit épouvanté de tout ce qu'un esprit si intrépide promettait de hardiesse et de ténacité en amour. Ce n'était pas le cœur résigné de la pauvre Noun, qui aimait mieux se noyer que de lutter contre son malheur.²⁷

Cette scène rappelle celle d'Emma Bovary, vingt ans plus tard, dirigeant avec confiance le cheval que Rodolphe lui avait offert – à la différence que Rodolphe semble prendre plaisir au plaisir d'Emma. Ces références aux romans connus du public faisaient sûrement partie de la joie de les reconnaître en les lisant et d'en discuter dans les salons, entre amis ou en famille : on se sent sur un terrain commun.

Plus tard on verra Indiana, enfin, confronter Raymon directement sur sa relation avec Noun :

- Raymon, lui dit-elle, celle qui vous aimait tant... celle dont nous parlions tout à l'heure... sans doute, elle ne vous a rien refusé ?
- Rien ! dit Raymon impatient de cet importun souvenir. Vous qui me la rappelez toujours, faites plutôt que j'oublie à quel point j'en fus aimé !
- Écoutez, reprit Indiana pensive et grave ; ayez un peu de courage, il faut que je

²⁷ *Indiana* 162

vous parle encore. Vous n'avez peut-être pas été aussi coupable envers moi que je le pensais. Il me serait doux de pouvoir vous pardonner ce que je regardais comme une mortelle offense... Dites-moi donc... quand je vous ai surpris là... pour qui veniez vous ? pour elle ou pour moi ?...

Raymon hésita ; puis, comme il pensa que la vérité serait bientôt connue de madame Delmare, qu'elle l'était peut-être déjà, il répondit :

– Pour elle.

– Eh bien, je l'aime mieux ainsi, dit-elle d'un air triste ; j'aime mieux une infidélité qu'un outrage. Soyez sincère jusqu'au bout, Raymon. Depuis quand étiez-vous dans ma chambre quand j'y entrai ? Songez que Ralph sait tout, et que, si je voulais l'interroger...

– Il n'est pas besoin de délations de sir Ralph, madame. J'étais ici depuis la veille.

– Et vous avez passé la nuit dans cette chambre ?... Votre silence me suffit.²⁸

Maintenant Indiana sait la vérité. Mais elle veut quand même pardonner à Raymon. Elle dit qu'elle préfère l'infidélité de Noun à l'affront que représenterait l'introduction de Raymon dans son appartement en attendant qu'elle rentre du bal. Mais pourquoi « infidélité » ? Noun avait une relation avec Raymon longtemps *avant* Indiana, c'est donc plutôt celle-ci qui est infidèle. Ici aussi l'attitude du « droit de propriété » perce : Indiana, même si elle vient *après* Noun dans la chronologie, la précède socialement. Son attitude hautaine se montre dans une longue lettre à Raymon, qui se termine par ces mots :

« Mais, aujourd'hui, il n'en peut être ainsi ; je ne puis plus voir dans cet avenir qu'une effrayante parité avec Noun ! Oh ! n'être pas plus aimée qu'elle ne l'a été ! Si je le croyais !... Et pourtant elle était plus belle que moi, bien plus belle ! Pourquoi m'avez-vous préférée ? Il faut bien que vous m'aimiez autrement et mieux... Voilà ce que je voulais vous dire. Voulez-vous renoncer à être mon amant comme vous avez été le sien ? En ce cas, je puis vous estimer encore ; sinon, ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez jamais. J'en mourrai peut-être, mais j'aime mieux mourir que descendre à n'être plus que votre maîtresse. »

Raymon se sentit embarrassé pour répondre. Cette fierté l'offensait ; il n'avait pas cru jusqu'alors qu'une femme qui s'était jetée dans ses bras pût lui résister ouvertement et raisonner sa résistance.

– Elle ne m'aime pas, se dit-il ; son cœur est sec, son caractère hautain.

De ce moment-là il ne l'aima plus. Elle avait froissé son amour-propre.

[...]

Alors il jura, dans son dépit, qu'il triompherait d'elle ; il ne le jura plus par orgueil, mais par vengeance. Il ne s'agissait plus pour lui de conquérir un bonheur, mais de punir un affront ; de posséder une femme, mais de la réduire. Il jura qu'il serait son maître, ne fût-ce qu'un jour, et qu'ensuite il l'abandonnerait pour avoir le plaisir de la voir à ses pieds.²⁹

Cette sorte d'homme existe, qui veut tout simplement humilier et détruire les femmes, comme dans le cas du poète Alfred de Musset, tel que le décrit Mogador.³⁰ Les Epstein abondent. Raymon lui répond, également dans une longue lettre, dans laquelle il l'assure de son amour, puis se met au lit

²⁸ *Indiana* 196

²⁹ *Indiana* 200

³⁰ Voir le chapitre *Mogador*

et dort de ce profond et précieux sommeil dont les gens satisfaits d'eux-mêmes connaissent seuls les paisibles voluptés³¹

Le sommeil des sans-soucis, comme Rodolphe après le suicide d'Emma.

Dans sa réponse, Indiana informe Raymond que la fabrique de son mari a fait faillite, qu'ils doivent sûrement tout vendre et rentrer dans les colonies. Elle le prie de la sauver d'un tel destin :

« Je sais bien que nous ne nous séparerons jamais... tu me l'as juré, Raymon ; je compte sur ta promesse, compte sur mon courage. Rien ne m'effrayera, rien ne me rebutera ; ma place est marquée à tes côtés, et la mort seule pourra m'en arracher. »

– Exaltation de femme ! dit Raymon en froissant ce billet. Les projets romanesques, les entreprises périlleuses flattent leur faible imagination...³²

Alors Raymon visite Delmare et lui offre une aide financière. Delmare la repousse. Il a une seule demande, qu'il convainque Indiana de partir avec lui dans les colonies. C'est un vœu que Raymon honore volontiers. Son but : d'abord la conquérir, et ensuite l'abandonner à son sort, car

il prévoyait que cet amour, qui chez lui tirait à sa fin, ne lui apporterait bientôt plus que des importunités et des tracasseries, il était bien aisé de voir les événements s'arranger de manière à le préserver des suites fastidieuses et inévitables d'une intrigue épuisée.³³

Raymon ne s'inquiétait point de ce qu'elle allait devenir. Cet amour était déjà arrivé pour lui au dernier degré du dégoût, à l'ennui. Ennuoyer, c'est descendre aussi bas qu'il est possible dans le cœur de ce qu'on aime.³⁴

Alors il se rend chez Indiana, pour remplir sa mission. Elle ne comprend pas son revirement et affirme sa détermination de partager son destin avec lui. Lui, de son côté, pour calmer sa mauvaise conscience, essaye de se convaincre qu'elle ne l'aime pas vraiment mais feint seulement les sentiments qu'elle a lus dans des livres. Il se laisse néanmoins entraîner dans son jeu romantique :

Il s'évertua à l'éloquence passionnée, à l'improvisation dramatique, afin de se maintenir au niveau de sa romanesque maîtresse, et il réussit à prolonger son erreur. Mais, pour un auditeur calme et impartial, cette scène d'amour eût été la fiction théâtrale aux prises avec la réalité. L'enflure des sentiments, la poésie des idées chez Raymon, eussent semblé une froide et cruelle parodie des sentiments vrais qu'Indiana exprimait si simplement : à l'un l'esprit, à l'autre le cœur.³⁵

Mais le temps presse, l'heure du départ approche. Indiana croit encore en un avenir avec Raymon. La tante d'Indiana veut aussi la retenir à Paris, car elle voit dans une relation amoureuse avec des hommes de son rang des avantages pour elle-même, pourvu qu'elles ne provoquent pas un scandale. Son excuse envers Delmare : elle est malade et a besoin de sa nièce pour s'occuper d'elle. Elle lui promet même son héritage s'il consent. Les calculs de la marquise donneraient à eux seuls

³¹ *Indiana* 202

³² *Indiana* 202-203

³³ *Indiana* 204

³⁴ *Indiana* 215

³⁵ *Indiana* 205-206

ample matière pour tout un roman, car le bruit de la passion d'Indiana s'était répandu :

Sa passion pour M. de Ramière n'était plus un secret que pour son mari ; mais, comme Indiana n'avait point encore donné prise au scandale, on se passait le secret tout bas, et madame de Carvajal en avait reçu la confiance de plus de vingt personnes. La vieille folle en était flattée ; tout ce qu'elle désirait, c'était de mettre sa nièce *à la mode* dans le monde, et l'amour de Raymon était un bon début. Ce n'était pas pourtant un caractère du temps de la Régence que celui de madame de Carvajal ; la Restauration avait donné une impulsion de vertu aux esprits de cette trempe ; et, comme la *conduite* était exigée à la cour, la marquise ne haïssait rien tant que le scandale qui perd et qui ruine. Sous madame du Barry, elle eût été moins rigide dans ses principes ; sous la dauphine, elle devint *collet monté*. Mais tout ceci était pour les dehors, pour les apparences ; elle gardait son improbation et son mépris pour les fautes éclatantes, et, pour condamner une intrigue, elle en attendait le résultat. Ces infidélités qui ne passaient point le seuil de la porte trouvaient grâce devant elle. Elle redevenait Espagnole pour juger les passions en deçà de la persienne ; il n'y avait de coupable à ses yeux que ce qui s'affichait dans la rue aux regards des passants. Aussi, Indiana, passionnée et chaste, amoureuse et réservée, était un précieux sujet à produire et à exploiter ; une femme comme elle pouvait captiver les têtes culminantes de ce monde hypocrite, et résister aux dangers des plus délicates missions. Il y avait d'excellentes spéculations à tenter sur la responsabilité d'une âme si pure et d'une tête si ardente.³⁶

Delmare, en vieux Napoléon fier, refuse l'offre de la Carvajal.

Peu avant le départ, Indiana se rend un soir secrètement dans l'Hôtel de Raymon, il n'est pas là, elle reste dans ses appartements toute la nuit. Alors nous avons notre scandale, qu'Indiana provoque délibérément dans le but de forcer la main de Raymon. Quand il la découvre, après une nuit passée dans un bal de société, il perd les nerfs :

- C'est une imprudence incroyable ! dit Raymon en refermant avec soin la porte sur lui ; et mes gens qui vous savent ici ! Ils viennent de me le dire.
- Je ne me suis pas cachée, répondit-elle froidement ; et, quant au mot dont vous vous servez, je le crois mal choisi.
- J'ai dit imprudence, c'est folie que j'aurais dû dire.
- Moi, j'aurais dit *courage*.³⁷

Il s'ensuit une confrontation impétueuse, finalement Raymon n'a plus d'arguments et s'empêtre dans mille contradictions embarrassantes :

Vous êtes une folle ! ... Où avez-vous rêvé l'amour ? dans quel roman à l'usage des femmes de chambre avez-vous étudié la société, je vous prie ? ... Jamais je n'accepterai de tels sacrifices ... dans mon désespoir de te perdre ... tu as raison, mon Indiana, tu réveilles mes transports ... tes paroles brûlantes versent du feu dans mes veines ... te remercier à genoux du bonheur que tu m'apportes ...

Cette fois-ci encore il arriva presque à la séduire. Il ne lui manquait que vingt-quatre heures, et il l'aurait. Mais l'aube s'annonce. Il doit se débarrasser d'elle avant que ne vienne à Delmare l'idée de la chercher chez lui. Elle se bat une dernière fois pour son amour, il la repousse brutalement :

³⁶ *Indiana* 214-215

³⁷ *Indiana* 216

– Allons, madame, il est temps de vous retirer.

Un rayon de lumière vint enfin éclairer Indiana et lui montrer à nu l'âme de Raymon.

– Vous avez raison, dit-elle.

Et elle se dirigea vers la porte.

– Prenez donc votre manteau et votre boa, lui dit-il en l'arrêtant.

– Il est vrai, répondit-elle, ces traces de ma présence pourraient vous compromettre.

– Vous êtes une enfant, lui dit-il d'un ton de patelin en lui mettant son manteau avec un soin puéril ; vous savez bien que je vous aime.³⁸

Indiana s'en va, court presque machinalement le long de la Seine, veut se jeter dans les flots. Ralph arrive juste à temps pour la sauver, elle voyage avec son mari sur l'île Bourbon, Ralph les suit, tous trois vivent un certain temps là-bas, elle reçoit une lettre de Raymon dans laquelle il l'a prie de l'oublier et de se confier à Dieu, elle répond qu'elle n'a pas besoin de conseils, croit quand même encore en son amour, et, prenant un grand risque, elle obtient un passeport du gouverneur de l'île, convainc le capitaine d'un navire de l'amener en France en cachette, celui-ci veut l'exploiter sexuellement, mais s'apitoie sur elle, elle débarque à Marseille en plein milieu de la Révolution de Juillet de 1830. Ayant oublié sa bourse sur le bateau, elle se retrouve, à moitié affamée, dans un hôpital, où on la garde deux mois, elle récupère sa bourse, se met en route pour Paris, croyant que Raymon l'y attend. Là elle apprend qu'il vit maintenant dans la demeure de Lagny, l'ancien manoir des Delmares, que celui-ci avait dû vendre et qui se trouve maintenant dans la possession de Raymon ; elle croit qu'il l'a achetée pour elle. Elle se faufile dans la maison, découvre Raymon seul dans sa vieille chambre ; lui, de son côté, l'a complètement oubliée trois jours après lui avoir envoyé cette lettre, et a entre-temps épousé la fille d'un riche ; Indiana se jette à ses genoux, la femme entre, se moquant d'Indiana, qu'elle reconnaît tout de suite, car elle était présente au même bal où Indiana avait fait son entrée dans la société, au début du roman. On renvoie Indiana à Paris dans une voiture close, là elle se retrouve dans le même hôtel où elle avait passé la nuit précédente, encore remplie d'espoir. La description de la chambre d'hôtel est un chef-d'œuvre en soi :

Je ne sache pas qu'il soit rien de plus horrible que le séjour d'un hôtel garni à Paris, surtout lorsque, comme celui-là, il est situé dans une rue étroite et sombre, et qu'un jour terne et humide rampe comme à regret sur les plafonds enfumés et sur les vitres dépolies. Et puis il y a dans l'aspect de ces meubles étrangers à vos habitudes, et sur lesquels votre regard désœuvré cherche en vain un souvenir et une sympathie, quelque chose qui glace et qui repousse. Tous ces objets qui n'appartiennent pour ainsi dire à personne, à force d'appartenir à tous ceux qui passent ; ce local où nul n'a laissé de trace de son passage qu'un nom inconnu, quelque fois abandonné sur une carte dans le cadre de la glace ; cet asile mercenaire qui abrita tant de pauvres voyageurs, tant d'étrangers isolés ; qui ne fut hospitalier à aucun d'eux ; qui vit passer indifféremment tant d'agitations humaines et qui n'en sait rien raconter ; ce bruit de rue, discord et incessant, qui ne vous permet pas même de dormir pour échapper au chagrin ou à l'ennui ; ...³⁹

³⁸ *Indiana* 222

³⁹ *Indiana* 299. Flaubert, dans sa première version de *l'Éducation sentimentale* (1845), d'ailleurs son premier roman, écrivait : « Quoi de plus triste qu'une chambre d'hôtel, avec ses meubles jadis neufs et usés par tout le monde, son demi-jour faux, ses murs froids qui ne vous ont jamais renfermé, et la vue dont on jouit sur

Dans cet environnement elle serait morte de faim si Ralph n'était pas apparu à temps. Il la ranime, et les deux se décident à se suicider ensemble, pas dans cet horrible Paris, mais sur l'île Bourbon. Pendant la traversée ils redécouvrent l'un dans l'autre son âme sœur, une affinité spirituelle qui se renforce encore au moment de leur suicide, du haut d'une haute falaise enveloppée de brouillard. Le suicide manque et dorénavant ils vivent heureux dans l'isolement, jusqu'au moment où le narrateur – c'est seulement maintenant qu'il apparaît – les découvre.

Il y a bien des aspects dans ce roman qui mériteraient d'être critiqués, surtout la fin par trop romantique ou tous les hasards peu vraisemblables, mais aussi le fait qu'Indiana ressent de la pitié pour les esclaves, qui, eux, n'ont jamais leur propre voix, malgré les fréquentes révoltes dans les colonies. Mais le roman offre un aperçu réaliste de la vie intérieure des protagonistes ainsi que des conditions sociales de la France sous la Restauration, juste avant la Révolution de 1830. Beaucoup de ses thèmes seront repris dans des romans qui lui succèdent, par Sue et notamment par l'ami de Sand, Flaubert. Ce ne pouvait pas être autrement vu l'énorme succès de ce premier roman de Sand.

des arrière-cours de dix pieds carrés, ornées aux angles de gouttières crasseuses avec des cuvettes de plomb à chaque étage. » (Œuvres de jeunesse 1863-1874, Œuvres complètes I 835)

Marguerite

Plus connue sous le nom de *La Dame aux Camélias*, Marguerite était l'héroïne du premier roman d'Alexandre Dumas fils, qu'il écrit en un seul mois en 1848 après avoir lu *Manon Lescaut*, alors qu'il avait tout juste vingt-quatre ans. Le roman se base sur son amour pour une certaine Marie Duplessis, le nom de Marguerite dans la vie réelle, la courtisane du très riche et vieux comte de Stackelberg, et qui devient l'« amant de cœur » de Dumas. Marie était née la même année que Dumas, eut entre autre une relation avec Franz Liszt, souffrait de la phthisie et mourut le 3 février 1847. Son cercueil fut décoré de camélias, à son enterrement sont présents seulement le vieux comte, un deuxième comte, un ami inconnu de son village d'origine et sa femme de chambre. Dumas constate :

Marguerite [Marie] était jolie, mais autant la vie recherchée de ces femmes fait de bruit, autant leur mort en fait peu. Ce sont des soleils qui se couchent comme ils se sont levés, sans éclat.¹

Dumas apprend la mort de Marie le 10 février. Tous ses biens sont soumis à l'enchère, dans l'appartement même de la décédée ; Dickens y est présent. Le 16 février, son cercueil est transféré au cimetière de Montmartre.

Le roman est une autocritique de l'auteur et de sa niaiserie égoïste dans ses relations avec Marie – une critique dans laquelle beaucoup d'hommes durent se reconnaître à l'époque et se reconnaissent sûrement encore aujourd'hui et qui explique son énorme succès. Dumas en fit une pièce de théâtre en 1851, qui fut un temps interdite, puis, après une intervention personnelle de la part de Dumas père auprès du prince Napoléon, ainsi qu'une enquête minutieuse conduite par un jury de moralité, et suivant le coup d'État du même Napoléon en 1852, fut finalement admise par le nouveau ministre de l'Intérieur.² Verdi assista à la première et en fit son fameux opéra *La Traviata*, Greta Garbo joua le rôle de Marguerite dans le film américain *Camille*, tourné en 1936.

Il existe des passages cyniques, ouvertement misogynes de Dumas des années plus tard qui pourraient nous dissuader de prendre ce roman en main. Par exemple, il dénigra les défenseuses des barricades de la Commune de Paris en 1871 dans ces termes :

Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour toutes les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes.³

Son pamphlet confus *L'homme-femme*, publié en 1872, se termine par la sentence :

Et maintenant, si malgré tes précautions, tes renseignements, ta connaissance des hommes et des choses, ta vertu, ta patience et ta bonté, si tu as été trompé par des apparences ou des duplicités ; si tu as associé à ta vie une créature indigne de toi ;

¹ *La Dame aux Camélias* 23

² Ces informations, le les ai prises de la « Vie d'Alexandre Dumas fils 1824-1895 » dans l'édition Folio de *La Dame aux Camélias*.

³ <https://www.commune1871.org/la-commune-de-paris/482-la-commune-de-paris-2>

si, après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe ; si, ne voulant plus t'écouter, ni comme époux, ni comme père, ni comme ami, ni comme maître, non seulement elle abandonne tes enfants, mais va, avec le premier venu, en appeler d'autres à la vie, lesquels continueront sa race maudite en ce monde ; si rien ne peut l'empêcher de prostituer ton nom avec son corps ; si elle te limite dans ton mouvement humain ; si elle t'arrête dans ton action divine ; si la loi qui s'est donné le droit de lier s'est interdit celui de délier et se déclare impuissante, déclare-toi personnellement, au nom de ton Maître, le juge et l'exécuteur de cette créature. Ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme ; elle n'est pas dans la conception divine, elle est purement animale ; c'est la guenon du pays de Nod, c'est la femelle de Caïn ; – tue-la.⁴

On pourrait objecter que Dumas, au moins, critiquait les strictes lois qui interdisaient le divorce et ainsi empêchaient une solution moins radicale que le meurtre, mais son pamphlet n'en est pas moins infâme et méprisant et d'autant plus à condamner qu'à l'époque il fut republié des douzaines de fois ! Mais je pense qu'on ne devrait pas lire son œuvre de jeunesse à la lumière de prises de position plus de vingt ans plus tard, bien qu'on puisse y détecter à juste titre l'homme qu'il deviendra ou même qu'il était déjà. L'autocritique ne semble pas être une garantie contre le péché, peut-être ne sert-il qu'à mieux le cacher ou l'amoinrir. En tout cas, aujourd'hui son pamphlet est complètement oublié.

Dans le premier chapitre il écrit :

Un jour, en allant prendre un passeport à la préfecture, je vis dans une des rues adjacentes une fille que deux gendarmes emmenaient. J'ignore ce qu'avait fait cette fille, tout ce que je puis dire, c'est qu'elle pleurait à chaudes larmes en embrassant un enfant de quelques mois dont son arrestation la séparait. Depuis ce jour, je n'ai plus su mépriser une femme à première vue.⁵

Le roman commence par la vente aux enchères dans l'appartement de la décédée, qui était morte surendettée. Le narrateur y est allé par curiosité, car il l'avait souvent vue de son vivant sur les Champs-Élysées dans son joli coupé, tiré par deux chevaux élégants, l'amenant dans le bois pour sa promenade journalière. Marguerite a eu beaucoup de jeunes amants, c'est connu, mais depuis trois ans elle s'est liée avec un riche duc, dont elle a fait la connaissance pendant sa cure pour les malades des poumons. Le duc traite Marguerite comme substitut pour sa propre fille, qui est morte peu avant. Il veut l'avoir à lui tout seul, ce qui lui réussit pendant le séjour thermal, mais après leur retour à Paris, elle reprend son ancien train de vie, ce que le Duc accepte de mauvais gré.

Le narrateur observe tous ces objets, portant les sceaux des différents protecteurs de Marguerite, et qui maintenant sont soumis à la vente – une scène que Flaubert semble avoir reprise dans *L'éducation sentimentale*⁶. Sans savoir exactement pourquoi, il achète le roman *Manon Lescaut* et y découvre la dédicace d'un certain Armand Duval. Celui-ci lui rend visite quelques jours plus tard, voulant lui racheter le bou-

⁴ *L'homme-femme* 175-176 https://archive.org/details/bub_gb_AgThEhxr88C

⁵ *La Dame aux Camélias* 21-22. Cette description pourrait être écrite aujourd'hui, vu les scènes déchirantes que nous offre l'ICE de Trump, arrachant bébés et jeunes enfants des mains de leurs mères.

⁶ Flaubert *Oeuvres complètes IV*, 537-543

quin. Le narrateur lui en fait cadeau, et les jours qui suivent, Armand lui raconte la triste histoire d'amour entre lui et Marguerite.

Armand est désespéré de n'avoir pas pu revoir Marguerite une dernière fois avant sa mort. Il veut la transférer de sa tombe actuelle, lui procurer une sépulture permanente et, à cette occasion, revoir une dernière fois son visage amaigri. À partir de ce moment, Armand et Marguerite prennent tour à tour le rôle de narrateur, lui sous la forme de son récit, elle sous la forme des dialogues qu'il rend à vif et de ses lettres adressées à lui pendant qu'elle n'espère plus se relever de son lit. Le narrateur formel leur fait place.

Dans une de ses dernières lettres à Armand, Marguerite écrit :

Je voudrais vous laisser quelque chose qui me rappelât toujours à votre esprit, mais tout est saisi chez moi, et rien ne m'appartient.

Comprenez-vous, mon ami ? je vais mourir, et de ma chambre à coucher j'entends marcher dans le salon le gardien que mes créanciers ont mis là pour qu'on n'emporte rien et qu'il ne me reste rien dans le cas où je ne mourrais pas. Il faut espérer qu'ils attendront la fin pour vendre.⁷

Quelques années auparavant, Armand était tombé, à première vue, follement amoureux de Marguerite. Celle-ci fréquentait régulièrement le théâtre, étalant devant elle sa lorgnette, ses bonbons et un bouquet de camélias – blanches vingt-cinq jours du mois, rouges les jours restants, une allusion à sa disponibilité sexuelle. Un soir, Armand se fait introduire dans sa loge, mais il est trop timide pour déclarer son amour. Elle lui rit au nez, il se retire vexé et jurant vengeance :

Il me semblait que j'avais son insulte et mon ridicule à faire oublier ; je me disais que, dussé-je y dépenser ce que je possédais, j'aurais cette fille et prendrais de droit la place que j'avais abandonnée si vite.⁸

Après le théâtre, il la suit de loin, l'observe d'un bâtiment en face pendant qu'elle dîne dans un grand restaurant parisien, puis hèle un cabriolet et la talonne jusqu'à sa maison. Quand Marguerite congédie ses trois compagnons et entre seule dans le bâtiment, il se sent soulagé.

Il ne la revoit plus pendant deux semaines, apprend qu'elle est gravement malade et alitée, s'informe chaque jour sur son état de santé, mais sans lui laisser sa carte. Elle s'en va pour sa cure, tandis que lui entreprend de longs voyages et semble l'avoir bannie de son esprit. Deux ans plus tard, il la rencontre de nouveau dans les Variétés, mais elle est tellement marquée par sa maladie qu'il faillit ne pas la reconnaître derrière sa voile. Quand il apprend que c'est bien elle, son amour se ravive – un amour mélangé de désir de domination, de « volonté de lui faire voir que je lui étais devenu supérieur ».⁹

Comme un stalker, pour utiliser un terme de nos jours, il l'observe pendant la séance avec tant d'insistance, qu'elle finit par s'en apercevoir et, de sa loge, dirige sa lorgnette vers lui.

Elle me considéra quelques instants, prit sa lorgnette pour mieux me voir, et crut sans doute me reconnaître, sans pouvoir positivement dire qui j'étais, car lorsqu'elle reposa sa lorgnette, un sourire, ce charmant salut des femmes, erra sur ses

⁷ *La Dame aux Camélias* 48

⁸ *La Dame aux Camélias* 82

⁹ *La Dame aux Camélias* 86. Ici on découvre la misogynie de Dumas plus tard dans sa vie.

lèvres, pour répondre au salut qu'elle avait l'air d'attendre de moi ; mais je n'y répondis point, comme pour prendre barres sur elle et paraître avoir oublié quand elle se souvenait.¹⁰

Armand observe l'échange de regards entre Marguerite et une ancienne courtisane qui n'a pas réussi comme actrice et qui maintenant dirige un magasin de mode, une certaine Prudence Duvernoy, amie intime de Marguerite, qu'Armand connaît bien aussi, et à travers laquelle il espère pouvoir prendre contact avec Marguerite. À son tour il cherche à croiser le regard de Prudence, elle lui réplique, et bientôt il la rejoint dans sa loge. Lui, Prudence et son accompagnateur Gaston prennent un fiacre pour rejoindre l'appartement de Prudence, dont les fenêtres donnent directement sur celles de sa voisine Marguerite. Peu après Marguerite appelle Prudence pour l'aider à se débarrasser d'un admirateur, le comte de N..., qui, malgré ses cadeaux précieux, ne réussit pas à gagner son amour mais seulement à lui casser les pieds :

– Enfin ! s'écria Marguerite en reparaissant, le voilà parti ; ce garçon-là me porte horriblement sur les nerfs.

– Ma chère enfant, dit Prudence, vous êtes vraiment trop méchante avec lui, lui qui est si bon et si prévenant pour vous. Voilà encore sur votre cheminée une montre qu'il vous a donnée, et qui lui a coûté au moins mille écus, j'en suis sûre.

Et M^{me} Duvernoy, qui s'était approchée de la cheminée, jouait avec le bijou dont elle parlait, et jetait dessus des regards de convoitise.

Ma chère, dit Marguerite en s'asseyant à son piano, quand je pèse d'un côté ce qu'il me donne et de l'autre ce qu'il me dit, je trouve que je lui passe ses visites bon marché.¹¹

On ne devrait pas s'aliéner les soupirants à la légère, surtout quand elle, c'est-à-dire Prudence, peut aussi en profiter ! Plus tard, au cours de la soirée, Prudence démontre encore une fois sa rapacité :

Tiens, dit tout haut Prudence en regardant sur une étagère et en y prenant une figure de Saxe, je ne connaissais pas ce petit bonhomme-là !

– Lequel ?

– Un petit berger qui tient une cage avec un oiseau.

– Prenez-le, s'il vous fait plaisir.

– Ah ! mais je crains de vous en priver.

– Je voulais le donner à ma femme de chambre, je le trouve hideux ; mais puisqu'il vous plaît, prenez-le.

Prudence ne vit que le cadeau et non la manière dont il était fait. Elle mit son bonhomme de côté...¹²

Cette courte réplique montre à quel point Marguerite perce les motifs de son entourage. Elle s'avérera la plus intelligente de tout le roman.

Entre-temps, Gaston se met à draguer Marguerite, qu'il connaît pourtant déjà depuis deux ans, et dont il veut maintenant se faire l'amant.

Marguerite était appuyée contre le mur, et Gaston, lui tenant les mains, lui parlait tout bas.

– Vous êtes fou, lui répondait Marguerite, vous savez bien que je ne veux pas de

¹⁰ *La Dame aux Camélias* 87

¹¹ *La Dame aux Camélias* 100

¹² *La Dame aux Camélias* 104-105

vous. Ce n'est pas au bout de deux ans que l'on connaît une femme comme moi qu'on lui demande à être son amant. Nous autres, nous nous donnons tout de suite ou jamais. Allons, messieurs, à table.¹³

Bientôt tout le monde est assis autour du dîner : Marguerite, sa ménagère Nanine, Prudence, Gaston et Armand. On échange des blagues grossières, Marguerite participe à l'hilarité générale, mais, ce qui chez les autres est le résultat de la débauche générale, semble, aux yeux d'Armand, être plutôt dû à une fièvre, au besoin d'oublier. Au cours du dîner Marguerite est prise d'une toux, légère au début, mais chaque fois croissante, jusqu'au moment où elle est saisie de crampes si douloureuses, qu'elle se renverse dans sa chaise, portant un mouchoir à ses lèvres, qui se colore rouge. Elle court dans son cabinet de toilette.

– Qu'a donc Marguerite ? demanda Gaston.

– Elle a qu'elle a trop ri et qu'elle crache le sang, fit Prudence. Oh ! ce ne sera rien, cela lui arrive tous les jours. Elle va revenir. Laissons-là seule, elle aime mieux ça.¹⁴

Armand, ne pouvant se retenir, suit Marguerite dans sa chambre. Là il découvre une femme complètement affaiblie, son habit défait, une cuvette sur la table remplie d'eau constellée de minces fibres sanguines. Il s'assied à sa côté, prend sa main, dit qu'il veut être son ami, qu'il veut la protéger contre les maux qu'elle s'inflige elle-même ; elle, elle essaie de le rassurer :

– Ah ! cela ne vaut vraiment pas la peine que vous vous alarmiez, répliqua-t-elle d'un ton amer ; voyez si les autres s'occupent de moi ; c'est qu'ils savent bien qu'il n'y a rien à faire à ce mal-là.

Après quoi elle se leva et, prenant la bougie, elle la mit sur la cheminée et se regarda dans la glace.

– Comme je suis pâle ! dit-elle en rattachant sa robe et en passant ses doigts sur ses cheveux déliés. Ah ! bah ! allons nous remettre à table. Venez-vous ?

[...]

Je pris sa main, je la portai à mes lèvres en la mouillant malgré moi de deux larmes longtemps contenues.

– Eh bien, mais êtes-vous enfant ! dit-elle en se rasseyant auprès de moi ; voilà que vous pleurez ! Qu'avez-vous ?

– Je dois vous paraître bien niais, mais ce que je viens de voir m'a fait un mal affreux.

– Vous êtes bien bon ! Que voulez-vous ? je ne puis pas dormir, il faut bien que je me distraie un peu. Et puis les filles comme moi, une de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait ? Les médecins me disent que le sang que je crache vient des bronches ; j'ai l'air de les croire, c'est tout ce que je puis faire pour eux.¹⁵

Le dialogue suit son chemin, finalement Armand réussit à convaincre Marguerite de sa ferme volonté de s'occuper d'elle dans un entourage plus tranquille.

– Ainsi, vous me soigneriez ?

– Oui.

– Vous resteriez tous les jours auprès de moi ?

– Oui.

– Et même toutes les nuits ?

¹³ *La Dame aux Camélias* 105-106

¹⁴ *La Dame aux Camélias* 107

¹⁵ *La Dame aux Camélias* 109-110

- Tout le temps que je ne vous ennuierais pas.
- Comment appelez-vous cela ?
- Du dévouement.
- Et d'où vient ce dévouement ?
- D'une sympathie irrésistible que j'ai pour vous.
- Ainsi vous êtes amoureux de moi ? dites-le tout de suite, c'est bien plus simple.
- C'est possible ; mais si je dois vous le dire un jour, ce n'est pas aujourd'hui.
- Vous ferez mieux de ne me le dire jamais.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il ne peut résulter que deux choses de cet aveux.
- Lesquelles ?
- Ou que je ne vous accepte pas, alors vous m'en voudrez, ou que je vous accepte, alors vous aurez une triste maîtresse ; une femme nerveuse, malade, triste ou gaie d'une gaieté plus triste que le chagrin, une femme qui crache le sang, et qui dépense cent mille francs par an, c'est bon pour un vieux richard comme le duc, mais c'est bien ennuyeux pour un jeune homme comme vous, et la preuve, c'est que tous les jeunes amants que j'ai eus m'ont bien vite quittée.¹⁶

Elle lui conseille de plutôt prendre une femme mariée comme maîtresse.

On voit qu'elle pense bien plus logiquement que son jeune admirateur et qu'elle ne se gêne pas de dire les choses comme elles sont. Elle ne se laisse pas si facilement éblouir qu'Indiana. La lâcheté d'Armand, qui ne veut pas d'emblée admettre son amour, est aussi bien révélatrice.

En ce moment, Prudence entre dans la chambre, inaperçue. Ses cheveux sont défaits, sa robe ouverte, c'est évident que Gaston l'a abusée. Gaston est l'opportuniste par excellence, du moins quand il s'agit de draguer les femmes.

Après cette interruption, le dialogue reprend. Armand avoue être tombé amoureux d'elle dès le premier instant, de l'avoir suivie le soir même jusqu'à sa maison et de s'être réjoui quand il a vu qu'elle était montée seule dans son appartement.

Marguerite se mit à rire.

- De quoi riez-vous ?
- De rien.
- Dites-le-moi, je vous en supplie, ou je vais croire que vous vous moquez encore de moi.
- Vous ne vous fâchez pas ?
- De quel droit me fâcherais-je ?
- Eh bien, il y avait une bonne raison pour que je rentrasse seule.
- Laquelle ?
- On m'attendait ici.

Elle m'eût donné un coup de couteau qu'elle ne m'eût pas fait plus de mal. Je me levai, et, lui tendant la main :

- Adieu, lui dis-je.
- Je savais bien que vous vous fâchiez, dit-elle. Les hommes ont la rage de vouloir apprendre ce qui doit leur faire de la peine.
- Mais je vous assure, ajoutai-je d'un ton froid, comme si j'avais voulu prouver que j'étais à jamais guéri de ma passion, je vous assure que je ne suis pas fâché. Il était tout naturel que quelqu'un vous attendît, comme il est tout naturel que je m'en aille à trois heures du matin.
- Est-ce que vous avez aussi quelqu'un qui vous attend chez vous ?

¹⁶ *La Dame aux Camélias* 111-112

- Non, mais il faut que je parte.
- Adieu, alors.
- Vous me renvoyez ?
- Pas le moins du monde.
- Pourquoi me faites-vous de la peine ?
- Quelle peine vous ai-je faite ?
- Vous me dites que quelqu'un vous attendait.
- Je n'ai pas pu m'empêcher de rire à l'idée que vous aviez été si heureux de me voir rentrer seule, quand il y avait une si bonne raison pour cela.
- On se fait souvent une joie d'un enfantillage, et il est méchant de détruire cette joie quand, en la laissant subsister, on peut rendre plus heureux encore celui qui la trouve.
- Mais à qui croyez-vous donc avoir affaire ? Je ne suis ni une vierge ni une duchesse. Je ne vous connais que d'aujourd'hui et ne vous dois pas compte de mes actions. En admettant que je devienne un jour votre maîtresse, il faut que vous sachiez bien que j'ai eu d'autres amants que vous. Si vous me faites déjà des scènes de jalousie avant, qu'est-ce que ce sera donc après, si jamais l'après existe !¹⁷

Après plusieurs hauts et bas de la sorte et après avoir juré de l'aimer inconditionnellement, Armand réussit finalement à gagner le cœur de Marguerite. Mais elle lui pose trois conditions : « Si je me décide à prendre un nouvel amant maintenant, je veux qu'il ait trois qualités bien rares, qu'il soit confiant, soumis et discret. » Ils se donnent rendez-vous pour le lendemain.

Quand les deux visiteurs se retrouvent dans la rue, Gaston dit à Armand : « On ne le croirait pas, elle est encore très bien, cette grosse Duvernoy ! »

Armand passe la nuit suivante chez Marguerite, après que celle-ci a congédié, plutôt incéramonieusement, le comte de N... Armand ne peut plus se passer de Marguerite, toujours aux prises avec des scènes de jalousie enfantines.

Une fois, il se rend chez Prudence, où il est obligé d'attendre impatiemment que le visiteur de Marguerite, un certain M. de G..., soit reparti.

Je me promenais à grands pas dans le salon.

– Eh bien, qu'avez-vous ?

– Croyez-vous que je trouve drôle d'attendre ici que M. de G... sorte de chez Marguerite ?

– Vous n'êtes pas raisonnable non plus. Comprenez donc que Marguerite ne peut pas mettre le comte à la porte. M. de G... a été longtemps avec elle, il lui a toujours donné beaucoup d'argent ; il lui en donne encore. Marguerite dépense cent mille francs par an ; elle a beaucoup de dettes. Le duc lui envoie ce qu'elle lui demande, mais elle n'ose pas toujours lui demander tout ce dont elle a besoin. Il ne faut pas qu'elle se brouille avec le comte qui lui fait une dizaine de mille francs par an au moins. Marguerite vous aime bien, mon cher ami, mais votre liaison avec elle, dans son intérêt et dans le vôtre, ne doit pas être sérieuse. Ce n'est pas avec vos sept ou huit mille francs de pension que vous soutiendrez le luxe de cette fille-là ; ils ne suffiraient pas à l'entretien de sa voiture. Prenez Marguerite pour ce qu'elle est, pour une bonne fille spirituelle et jolie ; soyez son amant pendant un mois, deux mois ; donnez-lui des bouquets, des bonbons et des loges ; mais ne vous mettez rien de plus en tête, et ne lui faites pas des scènes de jalousie ridicule. Vous savez bien à qui vous avez affaire ; Marguerite n'est pas une vertu. Vous lui plaisez, vous l'aimez bien, ne vous inquiétez pas du reste. Je vous trouve charmant

¹⁷ *La Dame aux Camélias* 115-117

de faire le susceptible ! vous avez la plus agréable maîtresse de Paris ! Elle vous reçoit dans un appartement magnifique, elle est couverte de diamants, elle ne vous coûtera pas un sou, si vous le voulez, et vous n'êtes pas content. Que diable ! vous en demandez trop.¹⁸

Prudence explique à Armand que même les très riches n'ont pas les moyens d'entretenir à eux seuls une courtisane comme Marguerite, car ils ont d'autres dépenses extravagantes, et en plus une famille. Alors les Marguerite ont besoin de plusieurs amants pour financer leur style de vie, et les amants s'accrochent à les partager avec d'autres. Mais Armand ne peut pas réfréner sa jalousie – si vraiment il s'agit de jalousie, et non plutôt de vanité blessée. Après un rendez-vous manqué il lui envoie une lettre pleine d'ironie et de sous-entendus :

Adieu, ma chère Marguerite ; je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je le voudrais, ni assez pauvre pour vous aimer comme vous le voudriez. Oublions donc, vous, un nom qui doit vous être à peu près indifférent, moi, un bonheur qui me devient impossible.

Je vous renvoie votre clef, qui ne m'a jamais servi et qui pourra vous être utile, si vous êtes souvent malade comme vous l'étiez hier.¹⁹

Après cette crise de colère, il essaie d'ordonner ses pensées. Au final Marguerite pourrait argumenter que ce n'est M. de G... qui conteste la place d'Armand, mais au contraire Armand, le nouveau venu, la place longtemps acquise de M. de G...

Puis il apprend que sa lettre n'a pas encore été remise dans les mains de Marguerite, car elle dormait. Sa jalousie était peut-être infondée ? Devrait-il reprendre sa missive ? Tôt le lendemain il accourt chez Prudence, qui s'étonne d'une visite tant matinale. La raison est, dit-il d'un ton composé, qu'il était en route pour acheter un billet pour rejoindre le domicile de son père en province.

Irez-vous dire adieu à Marguerite ?

– Non.

– Vous faites bien.

– Vous trouvez ?

– Naturellement. Puisque vous avez rompu avec elle, à quoi bon la revoir ?

– Vous savez donc notre rupture ?

– Elle m'a montré votre lettre.

– Et que vous a-t-elle dit ?

– Elle m'a dit : « Ma chère Prudence, votre protégé n'est pas poli : on pense ces lettres-là, mais on ne les écrit pas. »

– Et de quel ton vous a-t-elle dit cela ?

– En riant et elle a ajouté : « Il a soupé deux fois chez moi, et il ne me fait même pas une visite de digestion. »

Voilà l'effet que ma lettre et mes jalousies avaient produit. Je fus cruellement humilié dans la vanité de mon amour.

– Et qu'a-t-elle fait hier au soir ?

– Elle est allée à l'Opéra.

– Je le sais. Et ensuite ?

¹⁸ *La Dame aux Camélias* 147-148

¹⁹ *La Dame aux Camélias* 161. C'est dans les mêmes termes que Dumas écrivait à son amante Marie en 1845. Cette lettre fut redécouverte après sa mort, et, en 1884, donnée en cadeau à Sarah Bernhardt pour son interprétation de Marguerite avec le commentaire : « Cette lettre est la seule preuve palpable qui soit de cette histoire ! » Après leur rupture, Marie devint la maîtresse de Liszt, tandis que Dumas père devint l'amant de Lola Montès. (317)

- Elle a soupé chez elle.
- Seule ?
- Avec le comte de G..., je crois.

Ainsi ma rupture n'avait rien changé dans les habitudes de Marguerite.

C'est pour ces circonstances-là que certaines gens vous disent: « Il fallait ne plus penser à cette femme qui ne vous aimait pas. »

– Allons, je suis bien aise de voir que Marguerite ne se désole pas pour moi, repris-je avec un sourire forcé.

– Et elle a grandement raison. Vous avez fait ce que vous deviez faire, vous avez été plus raisonnable qu'elle, car cette fille-là vous aimait, elle ne faisait que parler de vous, et aurait été capable de quelque folie.

– Pourquoi ne m'a-t-elle pas répondu, puisqu'elle m'aime ?

– Parce qu'elle a compris qu'elle avait tort de vous aimer. Puis les femmes permettent quelquefois qu'on trompe leur amour, jamais qu'on blesse leur amour-propre, et l'on blesse toujours l'amour-propre d'une femme quand, deux jours après qu'on est son amant, on la quitte, quelles que soient les raisons que l'on donne à cette rupture, je connais Marguerite, elle mourrait plutôt que de vous répondre.

– Que faut-il que je fasse alors ?

– Rien. Elle vous oubliera, vous l'oublierez, et vous n'aurez rien à vous reprocher l'un à l'autre.

– Mais si je lui écrivais pour lui demander pardon ?

– Gardez-vous-en bien, elle vous pardonnerait.

Je fus sur le point de sauter au cou de Prudence.

Un quart d'heure après, j'étais rentré chez moi et j'écrivais à Marguerite :

« Quelqu'un qui se repent d'une lettre qu'il a écrite hier, qui partira demain si vous ne lui pardonnez, voudrait savoir à quelle heure il pourra déposer son repentir à vos pieds. »²⁰

Il ne reçoit pas de réponse. Le lendemain il faisait faire ses valises quand on frappe à sa porte d'entrée. Il laisse Joseph ouvrir. Ce seraient deux dames. Il reconnaît la voix de Prudence. Entrant dans le salon, il voit Marguerite sur le sofa, perdue dans ses pensées. Il s'agenouille devant elle et lui demande pardon. « Voilà déjà trois fois que je vous pardonne. » Mais elle le fait.

Pardonner trois fois en trois jours ! Ce schéma se répète. C'est un mélange entre le ridicule et le tragique, un tragique qui se nourrit de l'attitude ridicule d'Armand, car il est à la fois trop fier et incertain de vraiment pouvoir se fier aux sentiments de Marguerite, et il n'est même pas sûr de ses propres sentiments.

Ils auront néanmoins une période heureuse à la campagne, non loin de Paris. Le duc loue une maison pour elle, pour qu'elle puisse se reposer, et Armand loue un appartement tout près. Ainsi ils peuvent se voir tous les jours et jouir ensemble de la nature, du jardin, des choses simples de la vie. Le vieux duc vient de plus en plus rarement, après avoir été la risée de tout un groupe d'amies de Marguerite. Finalement, il apprend la relation entre les deux amants, rompt avec elle définitivement, puis lui écrit qu'il accepte quand même la nouvelle constellation. Mais elle n'apprend rien du contenu de ses lettres, que Marguerite a données à Armand pour les lire à sa place, et que celui-ci déchire tout simplement, de sorte que le duc finit par abdiquer. Marguerite propose d'utiliser leur revenu amoindri mais néanmoins suffisant pour émigrer en Italie, où personne ne connaît son passé. Armand refuse,

²⁰ *La Dame aux Camélias* 169-171

Marguerite vend ou engage peu à peu tous ses biens mobiles, même ses beaux chevaux, pour financer leur train de vie. Lorsque Armand lui pose la question, pour quoi elle ne lui avait pas demandé de l'argent, elle répond :

– Dans une liaison comme la nôtre, si la femme a encore un peu de dignité, elle doit s'imposer tous les sacrifices possibles plutôt que de demander de l'argent à son amant et de donner un côté vénal à son amour. Tu m'aimes, j'en suis sûre, mais tu ne sais pas combien est léger le fil qui retient dans le cœur l'amour que l'on a pour des filles comme moi. Qui sait ? peut-être dans un jour de gêne ou d'ennui, te serais-tu figuré voir dans notre liaison un calcul habilement combiné ! Prudence est une bavarde. Qu'avais-je besoin des chevaux ! J'ai fait une économie en les vendant ; je puis bien m'en passer, et je ne dépense plus rien pour eux ; pourvu que tu m'aimes c'est tout ce que je te demande, et tu m'aimeras autant sans chevaux, sans cachemire et sans diamants.

Tout cela était dit d'un ton si naturel, que j'avais les larmes dans les yeux en l'écoutant.

– Mais, ma bonne Marguerite, répondis-je en pressant avec amour les mains de ma maîtresse, tu savais bien qu'un jour j'apprendrais ce sacrifice, et que, le jour où je l'apprendrais, je ne le souffrirais pas.

Pourquoi cela ?

– Parce que, chère enfant, je n'entends pas que l'affection que tu veux bien avoir pour moi te prive même d'un bijou. Je ne veux pas, moi non plus, que dans un moment de gêne ou d'ennui, tu puisses réfléchir que si tu vivais avec un autre homme ces moments n'existeraient pas, et que tu repentes, ne fût-ce qu'une minute, de vivre avec moi. Dans quelques jours, tes chevaux, tes diamants et tes cachemires te seront rendus. Ils te sont aussi nécessaires que l'air à la vie, et c'est peut-être ridicule, mais je t'aime mieux somptueuse que simple.

– Alors c'est que tu ne m'aimes plus.

– Folle !

– Si tu m'aimais, tu me laisserais t'aimer à ma façon ; au contraire, tu ne contines à voir en moi qu'une fille à qui ce luxe est indispensable, et que tu crois toujours forcé de payer. Tu as honte d'accepter des preuves de mon amour. Malgré toi tu penses à me quitter un jour, et tu tiens à mettre ta délicatesse à l'abri de tout soupçon. Tu as raison, mon ami, mais j'avais espéré mieux.

Et Marguerite fit un mouvement pour se lever ; je la retins en lui disant :

– Je veux que tu sois heureuse, et que tu n'aies rien à me reprocher, voilà tout.

– Et nous allons nous séparer !

– Pourquoi, Marguerite ? Qui peut nous séparer ? m'écriai-je.

– Toi, qui ne veux pas me permettre de comprendre ta position, et qui as la vanité de me garder la mienne ; toi, qui en me conservant le luxe au milieu duquel j'ai vécu, veux conserver la distance morale qui nous sépare ; toi, enfin, qui ne crois pas mon affection assez désintéressée pour partager avec moi la fortune que tu as, avec laquelle nous pourrions vivre heureux ensemble, et qui préfères te ruiner, esclave que tu es d'un préjugé ridicule. Crois-tu donc que je compare une voiture et des bijoux à ton amour ? crois-tu que le bonheur existe pour moi dans les vanités dont on se contente quand on n'aime rien, mais qui deviennent bien mesquines quand on aime ? Tu payeras mes dettes, tu escompteras ta fortune et tu m'entretiendras enfin ! Combien de temps tout cela durera-t-il ? deux ou trois mois et alors il sera trop tard pour prendre la vie que je te propose, car alors tu accepterais tout de moi, et c'est ce qu'un homme d'honneur ne peut faire. Tandis que maintenant tu as huit ou dix mille francs de rente avec lesquels nous pouvons vivre. Je vendrai le superflu de ce que j'ai, et avec cette vente seule, je me ferai

deux mille livres par an. Nous louerons un joli petit appartement dans lequel nous resterons tous les deux. L'été nous viendrons à la campagne, non pas dans une maison comme celle-ci, mais dans une petite maison suffisante pour deux personnes. Tu es indépendant, je suis libre, nous sommes jeunes, au nom du Ciel, Armand, ne me rejette pas dans la vie que j'étais forcée de mener autrefois.²¹

Encore une fois la force de ses arguments convainc Armand. Elle trouve un petit appartement à Paris pour les deux, tout semble s'arranger, Marguerite a récupéré sa santé, leurs nouveaux plans d'avenir l'égaient. Mais Armand de son côté n'a pas changé son point de vue : sans informer Marguerite et derrière le dos de son propre père, il lui lègue sa part de la rente de sa mère. Son père, de suite mis au courant par son notaire, resté sans réponse aux quatre lettres qu'il adresse à son fils, et apprenant finalement sa relation avec Marguerite, lui rend visite. Il veut l'obliger à en finir avec cette liaison, et pour atteindre son but, il se sert d'arguments « moraux ».

– Nous avons, mon cher Armand, à causer de choses sérieuses.

– Je vous écoute, mon père.

– Tu me promets d'être franc ?

– C'est mon habitude.

– Est-il vrai que tu vives avec une femme nommée Marguerite Gautier ?

– Oui.

– Sais-tu ce qu'était cette femme ?

– Une fille entretenue.

– C'est pour elle que tu as oublié de venir nous voir cette année, ta sœur et moi ?

– Oui, mon père, je l'avoue.

– Tu aimes donc beaucoup cette femme ?

– Vous le voyez bien, mon père, puisqu'elle m'a fait manquer à un devoir sacré, ce dont je vous demande humblement pardon aujourd'hui.

Mon père ne s'attendait sans doute pas à des réponses aussi catégoriques, car il parut réfléchir un instant, après quoi il me dit :

– Tu as évidemment compris que tu ne pourrais pas vivre toujours ainsi ?

– Je l'ai craint, mon père, mais je ne l'ai pas compris.

– Mais vous avez dû comprendre, continua mon père d'un ton un peu plus sec, que je ne le souffrirais pas, moi.

– Je me suis dit que tant que je ne ferais rien qui fût contraire au respect que je dois à votre nom et à la probité traditionnelle de la famille, je pourrais vivre comme je vis, ce qui m'a rassuré un peu sur les craintes que j'avais.

Les passions rendent fort contre les sentiments. J'étais prêt à toutes les luttes, même contre mon père, pour conserver Marguerite.

– Alors, le moment de vivre autrement est venu.

– Eh ! pourquoi, mon père ?

– Parce que vous êtes au moment de faire des choses qui blessent le respect que vous croyez avoir pour votre famille.

– Je ne m'explique pas ces paroles.

– Je vais vous les expliquer. Que vous ayez une maîtresse, c'est fort bien ; que vous la payiez comme un galant homme doit payer l'amour d'une fille entretenue, c'est on ne peut mieux ; mais que vous oubliiez les choses les plus saintes pour elle, que vous permettiez que le bruit de votre vie scandaleuse arrive jusqu'au fond de ma province et jette l'ombre d'une tache sur le nom honorable que je vous ai donné, voilà qui ne peut être, voilà qui ne sera pas.²²

²¹ *La Dame aux Camélias* 218-220

²² *La Dame aux Camélias* 225-227

Armand reste ferme. Mais son père a d'autres atouts dans sa manche. Il laisse son fils croire qu'il est prêt à accepter sa situation, puis, sous un prétexte quelconque, l'envoie à Paris, et, entre-temps, va visiter Marguerite. Celle-ci arrive à le convaincre qu'elle ne vit pas aux dépens de son fils et que, par amour, elle a tout vendu et gagé, mais il la prend par son sentiment d'honneur : la sœur d'Armand veut se marier, et la condition de la future belle-famille est que la liaison de leur futur beau-fils avec une femme entretenue soit rompue. Il s'agit de son bonheur, du bonheur de sa fille. Dans une de ses nombreuses lettres à Armand, après leur séparation, écrites de son lit de malade, elle décrit la scène :

– C'est bien, monsieur, dis-je à votre père en essuyant mes larmes. Croyez-vous que j'aime votre fils ?

– Oui, me dit M. Duval.

– D'un amour désintéressé ?

– Oui.

– Croyez-vous que j'avais fait de cet amour l'espoir, le rêve et le pardon de ma vie ?

– Fermement.

– Eh bien, monsieur, embrassez-moi une fois comme vous embrasseriez votre fille, et je vous jure que ce baiser, le seul vraiment chaste que j'aie reçu, me fera forte contre mon amour, et qu'avant huit jours votre fils sera retourné auprès de vous, peut-être malheureux pour quelque temps, mais guéri pour jamais.

– Vous êtes une noble fille, répliqua votre père en m'embrassant sur le front, et vous tentez une chose dont Dieu vous tiendra compte ; mais je crains bien que vous n'obteniez rien de mon fils.

– Oh ! soyez tranquille, monsieur, il me haïra.²³

Elle poursuit sa lettre :

Ai-je bien fait ? voilà ce que je me demande aujourd'hui que j'entre malade dans un lit que je ne quitterai peut-être que morte.

Vous avez été témoin de ce que j'éprouvais à mesure que l'heure de notre inévitable séparation approchait ; votre père n'était plus là pour me soutenir, et il y eut un moment où je fus bien près de tout vous avouer, tant j'étais épouvantée de l'idée que vous alliez me haïr et me mépriser.²⁴

Au moment de prendre congé du père, elle lui remet une lettre, qu'il devra transmettre à Prudence et dans laquelle elle annonce vouloir accepter l'offre du comte de N... et aller souper avec lui et Prudence. Elle finit sa lettre à Armand par ces mots difficiles à supporter :

A ce souper, j'eus besoin d'aide encore, car je ne voulais pas savoir ce que j'allais faire, tant je craignais que le courage me manquât !

Qui m'eût dit, à moi, Marguerite Gautier, que je souffrirais tant à la seule pensée d'un nouvel amant ?

Je bus pour oublier, et quand je me réveillai le lendemain, j'étais dans le lit du comte.

Voilà la vérité tout entière, ami, jugez et pardonnez-moi, comme je vous ai pardonné tout le mal que vous m'avez fait depuis ce jour.²⁵

²³ *La Dame aux Camélias* 287-288

²⁴ *La Dame aux Camélias* 289

²⁵ *La Dame aux Camélias* 289

Son plan de rebuter Armand réussit. À son retour de Paris il découvre une maison sans Marguerite, alors il se met en route à pied au milieu de la nuit pour regagner la capitale, monte dans l'appartement de Marguerite, là non plus elle n'y est, le portier de Prudence l'informe que les deux femmes sont sorties en coupé, mais qu'il y a une lettre adressée à Prudence. Il la prend, reconnaît l'écriture de Marguerite sur le couvert :

À M^{me} Duvernoy, pour remettre à M. Duval.

[...]

Une fois dans la rue, je brisai le cachet de cette lettre.

La foudre fût tombée à mes pieds que je n'eusse pas été plus épouvanté que je le fus par cette lecture.

« À l'heure où vous lirez cette lettre, Armand, je serai déjà la maîtresse d'un autre homme. Tout est donc fini entre nous.

Retournez auprès de votre père, mon ami, aller revoir votre sœur, jeune fille chaste, ignorante de toutes nos misères, et auprès de laquelle vous oublierez bien vite ce que vous aura fait souffrir cette fille perdue que l'on nomme Marguerite Gautier, que vous avez bien voulu aimer un instant, et qui vous doit les seuls moments heureux d'une vie qui, elle l'espère, ne sera pas longue maintenant. »²⁶

Il court « comme un fou » à l'hôtel de son père à Paris. Là, il le découvre lisant tranquillement :

Au peu d'étonnement qu'il montra en me voyant paraître, on eût dit qu'il m'attendait.²⁷

Son père essaie de le consoler. Il avait à l'avance laissé faire ses valises et il l'emporte maintenant chez lui, dans une chaise de poste.

Armand passe un mois chez son père, sans pouvoir chasser Marguerite de ses pensées ; finalement il ne peut pas se refréner et repart à sa recherche à Paris.

Au bout d'une demi-heure, je vis venir de loin, et du rond-point à la place de la Concorde, la voiture de Marguerite.

Elle avait racheté ses chevaux, car la voiture était telle qu'autrefois ; seulement elle n'était pas dedans.

A peine avais-je remarqué cette absence, qu'en reportant les yeux autour de moi, je vis Marguerite qui descendait à pied, accompagnée d'une femme que je n'avais jamais vue auparavant.

En passant à côté de moi, elle pâlit, et un sourire nerveux crispa ses lèvres. Quant à moi, un violent battement de cœur m'ébranla la poitrine ; mais je parvins à donner une expression froide à mon visage, et je saluai froidement mon ancienne maîtresse, qui rejoignit presque aussitôt sa voiture, dans laquelle elle monta avec son amie.

Je connaissais Marguerite. Ma rencontre inattendue avait dû la bouleverser. Sans doute elle avait appris mon départ, qui l'avait tranquillisée sur la suite de notre rupture ; mais me voyant revenir, et se trouvant face à face avec moi, pâle comme je l'étais, elle avait compris que mon retour avait un but, et elle devait se demander ce qui allait avoir lieu.

Si j'avais retrouvé Marguerite malheureuse, si, pour me venger d'elle, j'avais pu venir à son secours, je lui aurais peut-être pardonné, et n'aurais certainement pas songé à lui faire du mal ; mais je la retrouvais heureuse, en apparence du moins ;

²⁶ *La Dame aux Camélias* 251-252

²⁷ *La Dame aux Camélias* 252

un autre lui avait rendu le luxe que je n'avais pu lui continuer ; notre rupture, venue d'elle, prenait par conséquent le caractère du plus bas intérêt ; j'étais humilié dans mon amour-propre comme dans mon amour, il fallait nécessairement qu'elle payât ce que j'avais souffert.

Je ne pouvais être indifférent à ce que faisait cette femme ; par conséquent, ce qui devait lui faire le plus de mal, c'était mon indifférence ; c'était donc ce sentiment-là qu'il fallait feindre, non seulement à ses yeux, mais aux yeux des autres.

J'essayai de me faire un visage souriant, et je me rendis chez Prudence.

La femme de chambre alla m'annoncer et me fit attendre quelques instants dans le salon.

M^{me} Duvernoy parut enfin, et m'introduisit dans son boudoir ; au moment où je m'y asseyais, j'entendis ouvrir la porte du salon, et un pas léger fit crier le parquet, puis la porte du carré fut fermée violemment.

– Je vous dérange ? demandai-je à Prudence.

– Pas du tout, Marguerite était là. Quand elle vous a entendu annoncer, elle s'est sauvée ; c'est elle qui vient de sortir.

– Je lui fais donc peur maintenant ?

– Non, mais elle craint qu'il ne vous soit désagréable de la revoir.

– Pourquoi donc ? fis-je en faisant un effort pour respirer librement, car l'émotion m'étouffait ; la pauvre fille m'a quitté pour ravoir sa voiture, ses meubles et ses diamants, elle a bien fait, et je ne dois pas lui en vouloir. Je l'ai rencontrée aujourd'hui, continuai-je négligemment.

– Où ? fit Prudence, qui me regardait et semblait se demander si cet homme était bien celui qu'elle avait connu si amoureux.

– Aux Champs-Élysées, elle était avec une autre femme fort jolie. Quelle est cette femme ?

– Comment est-elle ?

– Une blonde, mince, portant des anglaises ; des yeux bleus, très élégante.

– Ah ! c'est Olympe ; une très jolie fille, en effet.

– Avec qui vit-elle ?

– Avec personne, avec tout le monde.

– Et elle demeure ?

– Rue Tronchet, n^o ... Ah ! ça, vous voulez lui faire la cour ?

– On ne sait pas ce qui peut arriver.

– Et Marguerite ?

– Vous dire que je ne pense plus du tout à elle, ce serait mentir ; mais je suis de ces hommes avec qui la façon de rompre fait beaucoup. Or Marguerite m'a donné mon congé d'une façon si légère que je me suis trouvé bien sot d'en avoir été amoureux comme je l'ai été, car j'ai été vraiment fort amoureux de cette fille.

Vous devinez avec quel ton j'essayais de dire ces choses-là : l'eau me coulait sur le front.

– Elle vous aimait bien, allez, et elle vous aime toujours : la preuve, c'est qu'après vous avoir rencontré aujourd'hui, elle est venue tout de suite me faire part de cette rencontre. Quand elle est arrivée, elle était toute tremblante, près de se trouver mal.

– Et bien, que vous a-t-elle dit ?

– Elle m'a dit : « Sans doute il viendra vous voir », et elle m'a prié d'implorer de vous son pardon.

– Je lui ai pardonné, vous pouvez le lui dire. C'est une bonne fille, mais c'est une fille, et ce qu'elle m'a fait, je devais m'y attendre ...²⁸

²⁸ *La Dame aux Camélias* 257-260

Armand ne connaît pas de bornes à sa soif de vengeance. Il réussit en effet à faire d'Olympe sa maîtresse, en soldant les dettes de jeux qu'elle avait accumulées au cours d'un bal qu'elle avait organisé. Il avait dansé avec elle, directement sous le nez de Marguerite, qui disparut peu de temps après. Olympe ne s'y trompe pas, elle voit bien qu'elle ne sert que de moyen pour se venger de Marguerite, mais elle se laisse acheter, aux dépens de son amitié avec Marguerite ; celle-ci rompt les ponts, et une fois même réussit à disgracier Olympe en public. Olympe à son tour ne peut pas accepter cet « outrage » et insiste pour qu'Armand demande satisfaction, ce qu'il fait bien volontiers sous forme d'une lettre insultante à son ancienne amie. C'est trop pour Marguerite :

Vers deux heures on sonna et je vis entrer Prudence.

J'essayai de prendre un air indifférent pour lui demander à quoi je devais cette visite ; mais ce jour-là M^{me} Duvernoy n'était pas riieuse, et d'un ton sérieusement ému elle me dit que, depuis mon retour, c'est-à-dire depuis trois semaines environ, je n'avais pas laissé une occasion de faire de la peine à Marguerite ; qu'elle en était malade, et que la scène de la veille et ma lettre du matin l'avaient mise dans son lit.

Bref, sans me faire de reproches, Marguerite m'envoyait demander grâce, en me faisant dire qu'elle n'avait plus la force morale ni la force physique de supporter ce que je faisais.

– Que M^{lle} Gautier, dis-je à Prudence, me congédie de chez elle, c'est son droit, mais qu'elle insulte une femme que j'aime, sous prétexte que cette femme est ma maîtresse, c'est ce que je ne permettrai jamais.

– Mon ami, me fit Prudence, vous subissez l'influence d'une fille sans cœur et sans esprit ; vous en êtes amoureux, il est vrai, mais ce n'est pas une raison pour torturer une femme qui ne peut se défendre.

– Que M^{lle} Gautier m'envoie son comte de N..., et la partie sera égale.

– Vous savez bien qu'elle ne le fera pas. Ainsi, mon cher Armand, laissez-la tranquille ; si vous la voyiez, vous auriez honte de la façon dont vous vous conduisez avec elle. Elle est pâle, elle tousse, elle n'ira pas loin maintenant.

Et Prudence me tendit la main en ajoutant :

– Venez la voir, votre visite la rendra bien heureuse.

– Je n'ai pas envie de rencontrer M. de N...

– M. de N... n'est jamais chez elle. Elle ne peut le souffrir.

– Si Marguerite tient à me voir, elle sait où je demeure, qu'elle vienne, mais moi je ne mettrai pas les pieds rue d'Antin.

– Et vous la recevrez bien ?

– Parfaitement.

– Eh bien, je suis sûr qu'elle viendra.

– Qu'elle vienne.

– Sortirez-vous aujourd'hui ?

– Je serai chez moi toute la soirée.

– Je vais le lui dire.²⁹

Armand ne prend même pas la peine d'informer Olympe, qui lui est parfaitement égale. À neuf heures on sonne et Marguerite entre :

Elle était tout en noir et voilée. À peine si je reconnaissais son visage sous la dentelle.

Elle passa dans le salon et releva son voile.

Elle était pâle comme le marbre.

²⁹ *La Dame aux Camélias* 269-271

- Me voici, Armand, dit-elle ; vous avez désiré me voir, je suis venue.
Et, laissant tomber sa tête dans ses deux mains, elle fondit en larmes.
Je m’approchai d’elle.
– Qu’avez-vous ? lui dis-je d’une voix altérée.³⁰

Elle continue :

– Volontairement ou non, depuis votre retour, vous m’avez fait tant de mal, que je serais incapable maintenant de supporter le quart des émotions que j’ai supportées jusqu’à ce matin. Vous aurez pitié de moi, n’est-ce pas ? et vous comprendrez qu’il y a pour un homme de cœur de plus nobles choses à faire que de se venger d’une femme malade et triste comme je le suis. Tenez, prenez ma main. J’ai la fièvre, j’ai quitté mon lit pour venir vous demander, non pas votre amitié, mais votre indifférence.

En effet je pris la main de Marguerite. Elle était brûlante, et la pauvre femme frissonnait sous son manteau de velours.

Je roulai auprès du feu le fauteuil dans lequel elle était assise.

– Croyez-vous donc que je n’ai pas souffert, repris-je, la nuit où, après vous avoir attendue à la campagne, je suis venu vous chercher à Paris, où je n’ai trouvé que cette lettre qui a failli me rendre fou ? Comment avez-vous pu me tromper, Marguerite, moi qui vous aimait tant !

– Ne parlons pas de cela, Armand, je ne suis pas venue pour en parler. J’ai voulu vous voir autrement qu’en ennemi, voilà tout, et j’ai voulu vous serrer encore une fois la main. Vous avez une maîtresse jeune, jolie, que vous aimez, dit-on ; soyez heureux avec elle et oubliez-moi.

– Et vous, vous êtes heureuse, sans doute ?

– Ai-je le visage d’une femme heureuse, Armand ? ne raillez pas ma douleur, vous qui savez mieux que personne quelles en sont la cause et l’étendue.

– Il ne dépendait que de vous de n’être jamais malheureuse, si toutefois vous l’êtes comme vous le dites.

– Non, mon ami, les circonstances ont été plus fortes que ma volonté. J’ai obéi, non pas à mes instincts de fille, comme vous paraissez le dire, mais à une nécessité sérieuse et à des raisons que vous saurez un jour, et qui vous feront me pardonner.

– Pourquoi ne me dites-vous pas ces raisons aujourd’hui ?

– Parce qu’elles ne rétabliraient pas un rapprochement impossible entre nous, et qu’elles vous éloigneraient peut-être des gens dont vous ne devez pas vous éloigner.

– Quelles sont ces gens ?

– Je ne puis vous le dire.

– Alors, vous mentez.

Marguerite se leva et se dirigea vers la porte.

Je ne pouvais assister à cette muette et expressive douleur sans en être ému, quand je comparais en moi-même cette femme pâle et pleurante à cette fille qui s’était moquée de moi à l’Opéra-Comique.

– Vous ne vous en irez pas, dis-je en me mettant devant la porte.

– Pourquoi ?

– Parce que, malgré ce que tu m’a fait, je t’aime toujours et que je veux te garder ici.

– Pour me chasser demain, n’est-ce pas ? Non, c’est impossible ! Nos deux destinées sont séparées, n’essayons pas de les réunir ; vous me mépriserez peut-être, tandis que maintenant vous ne pouvez que me haïr.

³⁰ *La Dame aux Camélias* 272

– Non, Marguerite, m'écriai-je en sentant mon amour et tous mes désirs se réveiller au contact de cette femme. Non, j'oublierai tout, et nous serons heureux comme nous nous étions promis de l'être.

Marguerite secoua la tête en signe de doute, et dit :

– Ne suis-je pas votre esclave, votre chien ? Faites de moi ce que vous voudrez, prenez-moi, je suis à vous.

En ôtant son manteau et son chapeau, elle les jeta sur le canapé et se mit à se dégrafer brusquement le corsage de sa robe, car, par une de ces réactions si fréquentes de sa maladie, le sang lui montait du cœur à la tête et l'étouffait.

Une toux sèche et rauque s'ensuivit.

– Faites dire à mon cocher, reprit-elle, de reconduire ma voiture.

Je descendis moi-même congédier cet homme.

Quand je rentraï, Marguerite était étendue devant le feu et ses dents claquaient de froid.

Je la pris dans mes bras, je la déshabillai sans qu'elle fit un mouvement, et je la portai toute glacée dans mon lit.

Alors je m'assis auprès d'elle et j'essayai de la réchauffer sous mes caresses. Elle ne me disait pas une parole, mais elle me souriait.

Oh ! ce fut une nuit étrange. Toute la vie de Marguerite semblait être passée dans les baisers dont elle me couvrait, et je l'aimais tant, qu'au milieu des transports de mon amour fiévreux, je me demandais si je n'allais pas la tuer pour qu'elle n'appartînt pas à un autre.

Un mois d'amour comme celui-là, et de corps comme de cœur, on ne serait plus qu'un cadavre.

Le jour nous trouva éveillés tous deux.

Marguerite était livide. Elle ne disait pas une parole. De grosses larmes coulaient de temps en temps de ses yeux et s'arrêtaient sur sa joue, brillantes comme des diamants. Ses bras épuisés s'ouvraient de temps en temps pour me saisir, et retombaient sans force sur le lit.

Un moment je crus que je pourrais oublier ce qui s'était passé depuis mon départ de Bougival, et je dis à Marguerite :

– Veux-tu que nous partions, que nous quittions Paris ?

– Non, non, me dit-elle presque avec effroi, nous serions trop malheureux, je ne puis plus servir à ton bonheur, mais tant qu'il me restera un souffle, je serai l'esclave de tes caprices. A quelque heure du jour ou de la nuit que tu me veuilles, viens, je serai à toi ; mais n'associe plus ton avenir au mien, tu serais trop malheureux et tu me rendrais trop malheureuse.

Je suis encore pour quelque temps une jolie fille, profite-en, mais ne me demande pas autre chose.³¹

Ce n'est peut-être pas le devoir d'une critique littéraire de communiquer ses propres émotions, mais ce passage, comme tant d'autres dans le roman, est bouleversant – je n'ai pas pu le transcrire sans avoir envie de pleurer. Et pas seulement à la première lecture, mais chaque fois en le relisant. Il montre de combien près le bonheur et le malheur se frôlent, combien facilement on peut congédier une occasion propice sans égard pour les conséquences néfastes. En effet ils ne se reverront plus jamais. Armand vient lui rendre visite, apprend que le comte de N... est là, et encore une fois lui envoie une lettre insultante avec 500 francs, « le prix de votre nuit », une lettre qu'il regrette tout de suite. Il court chez elle, mais elle a déjà quitté Paris pour Londres, pour y rejoindre un autre comte, chez qui elle demeure un cer-

³¹ *La Dame aux Camélias* 273-277

tain temps, mais qui lui-même a des problèmes financiers. Alors elle revient à Paris. Armand de son côté n'a rien qui le retiendrait à la capitale et, pourvu d'une lettre de recommandation de son père, part pour Alexandrie. Là-bas il apprend la maladie de Marguerite et lui écrit une lettre, à laquelle elle répond. Elle lui écrit presque chaque jour, entre le 15 décembre et sa mort en février. Encore le 28 janvier elle écrit :

J'ai reçu votre lettre ce matin. J'en avais besoin. Ma réponse vous arrivera-t-elle à temps ? me verrez-vous encore ? Voilà une journée heureuse qui me fait oublier toutes celles que j'ai passées depuis six semaines. Il me semble que je vais mieux, malgré le sentiment de tristesse sous l'impression duquel je vous ai répondu.

Après tout on ne doit pas toujours être malheureux.

Quand je pense qu'il peut arriver que je ne meure pas, que vous reveniez, que je revoie le printemps, que vous m'aimiez encore et que nous recommencions notre vie de l'année dernière !

Folle que je suis ! c'est à peine si je puis tenir la plume avec laquelle je vous écris ce rêve insensé de mon cœur.

Quoi qu'il arrive, je vous aimais bien, Armand, je serais morte depuis longtemps si je n'avais pour m'assister le souvenir de cet amour, et comme un vague espoir de vous revoir encore près de moi.³²

Et encore une dernière lettre écrite de sa propre main le 5 février, dans laquelle elle décrit sa soirée d'hier :

Malgré l'ardente fièvre qui me brûlait, je me suis fait habiller et conduire au Vau-deville. Julie m'avait mis du rouge, sans quoi j'aurais eu l'air d'un cadavre. Je suis allée dans cette loge où je vous ai donné notre premier rendez-vous ; tout le temps j'ai eu les yeux fixés sur la stalle que vous occupiez ce jour-là, et qu'occupait une sorte de rustre, qui riait bruyamment de toutes les sottises que débitaient les acteurs. On m'a rapportée à moitié morte chez moi. J'ai toussé et craché le sang toute la nuit...³³

N'ayant plus la force de tenir sa plume, c'est son amie Julie qui écrit à sa place :

Monsieur Armand,

Depuis le jour où Marguerite a voulu aller au spectacle, elle a été toujours plus malade. Elle a perdu complètement la voix, puis l'usage de ses membres. Ce que souffre notre pauvre amie est impossible à dire.

[...]

M^{me} Duvernoy ne se conduit pas bien. Cette femme, qui croyait tirer de l'argent de Marguerite, aux dépens de laquelle elle vivait presque complètement, a pris des engagements qu'elle ne peut tenir, et, voyant que sa voisine ne lui sert plus de rien, elle ne vient même pas la voir.

[...]

Elle m'a fait promettre de vous écrire quand elle ne pourrait plus, et j'écris devant elle. Elle porte les yeux de mon côté, mais elle ne me voit pas, son regard est déjà voilé par la mort prochaine ; cependant elle sourit, et toute sa pensée, toute son âme sont à vous, j'en suis sûre.

Chaque fois que l'on ouvre la porte, ses yeux s'éclairent, et elle croit toujours que vous allez entrer ; puis, quand elle voit que ce n'est pas vous, son visage

³² *La Dame aux Camélias* 299

³³ *La Dame aux Camélias* 301

reprend son expression douloureuse, se mouille d'une sueur froide, et les pommettes deviennent pourpres.³⁴

Le 20 février Julie lui fait part que Marguerite est morte.

Tout est fini.

Marguerite est entrée en agonie cette nuit à deux heures environ. Jamais martyr n'a souffert pareilles tortures, à en juger par les cris qu'elle poussait. Deux ou trois fois elle s'est dressée tout debout sur son lit, comme si elle eût voulu ressaisir sa vie qui remontait vers Dieu.

Deux ou trois fois aussi, elle a dit votre nom, puis tout c'est tu, elle est retombée épuisée sur son lit. Des larmes silencieuses ont coulé de ses yeux et elle est morte.³⁵

Deux jours après, Julie raconte l'enterrement de Marguerite. La messe fut assistée par bien de ses anciennes amies, dont certaines pleuraient des larmes sincères. Mais le cortège funèbre ne fut suivi que de deux hommes, le comte de G..., qui était venu exprès de Londres, et du duc, soutenu par deux domestiques.

Ainsi nous nous retrouvons au début du roman. Tous ces événements ont pris place dans une période de trois ans.

Une comparaison en long et en large entre *La dame aux camélias* et *Madame Bovary* serait fastidieuse. Suffit de dire que tandis qu'Emma, accompagnée de ses illusions, se bat toute seule, que ses amants ne l'aiment pas de plein cœur, Marguerite et Armand partagent vraiment un coin de bonheur réaliste pour un certain temps et malgré leurs querelles. C'est le père qui y met fin. Une autre différence est que Flaubert approche son sujet de l'extérieur, il décrit certes les pensées d'Emma, mais la laisse plutôt s'exprimer à travers ses actions, tandis que Marguerite et les autres acteurs du roman de Dumas prennent forme par leurs dialogues, ce qui explique la facilité avec laquelle il put en faire une pièce de théâtre et Verdi en faire un opéra. Une dernière différence, peut-être la plus importante : intellectuellement, Marguerite dépasse Madame Bovary de loin, c'est elle qui explique consciemment toute la situation et les personnages qui l'entourent, bien qu'elle ne reçût aucune éducation formelle.

³⁴ *La Dame aux Camélias* 302-304

³⁵ *La Dame aux Camélias* 305-306

Mogador

Mon cheval m'emporta comme le vent, la respiration me manqua ; je me couchai sur son cou, comme font les jockeys ; je lui fis un appel de la voix, il se lança plus fort... J'allais passer mes compagnes, peut-être gagner la course ! cette idée me transporta. Je jetai mon cheval sur la corde dans un tournant... je coupai celle qui me serrait de plus près, je la passai ! Je fus si contente que, dans la crainte de voir une autre gagner sur moi, je fermai les yeux, je rendis tout à mon cheval et je lui appliquai l'éperon dans le flanc gauche. J'entendais dire :

– Elle a gagné !¹

C'est ainsi qu'Élisabeth-Céleste Vénard décrit sa première course à cheval dans son autobiographie : *Mémoires de Céleste Mogador*.

Elle écrit ses mémoires en 1852, à l'âge de vingt-huit ans. Elles devaient servir de plaidoyer au cours de quatre procès pour détournement d'importantes sommes d'argent appartenant à un de ses amants, le comte Lionel de Chabrilan, qui avait fait faillite et qu'elle épousera même plus tard. Dans son autobiographie le comte porte le nom de Robert. Cette défense de 600 pages, qui n'était pas destinée à être publiée, passa de mains en mains parmi un petit cercle d'hommes de lettres qui l'encouragèrent à signer un contrat avec un éditeur. Ce fut un succès immédiat, mais aussi une cible de la censure. Dumas père mentionna les *Mémoires* dans son journal *Le Mousquetaire* (1853-1857).² Selon le chercheur Reginald Hamel elle aurait été la maîtresse de Dumas et l'inspiration pour sa pièce de théâtre *Les voleurs d'or*, que Hamel découvrit dans les archives de la Bibliothèque Nationale de France seulement en 2002.³ Après le succès de ses mémoires, Céleste écrivit une série de romans, de pièces de théâtre, autres autobiographies et des chansons ; déjà du temps de ses procès elle avait commencé à prendre pied dans des rôles de théâtre sérieux, tandis que jusqu'alors elle ne pouvait prendre la scène que comme danseuse ou chanteuse. Elle avait encore une longue vie devant elle, elle mourut comtesse de Moreton de Chabrilan à l'âge de 85 ans à Paris, sa mort fut même mentionnée dans le *New York Times* du 20 février 1909.⁴

Son autobiographie reflète la société française entre la fin des années 1820 et le début des années 1850. Déjà sa naissance était une affaire triste, mais pas atypique. Sa mère, Anne-Victoire, nommée Jeanne dans l'histoire, avait, pendant sa grossesse, essayé de se suicider et fut transférée dans une maison de santé municipale où Céleste vit le jour. Le père fut inscrit comme « non dénommé », mais on sait maintenant qu'il était chapelier et travaillait dans le même atelier qu'Anne-Victoire.⁵ Ce « brave et honnête homme » meurt quand Céleste a l'âge de six ans, la mère continue seule le négoce, et avec succès. À l'âge de dix ans, Céleste ne sait toujours pas

¹ *Mogador* 170 (l'édition que j'ai dans les mains n'est pas paginée, j'ai dû les ajouter à la main)

² *Mogador* 549

³ <https://thephilosopher.net/dumas/>

⁴ <https://tinyurl.com/nyt-mogador>

⁵ <https://histoire-vesinet.org/mogador.htm>

lire, elle se rebute contre sa mère et refuse d'aller à l'école ; se coiffer joliment et porter une gentille robe la rendent heureuse, à part ça elle passe tout son temps dehors, préférant jouer aux soldats d'étain avec les garçons qu'avec des poupées. Les quatre ou cinq artisans dans l'atelier de sa mère la gâtent.

Seul un client habituel, un homme colossal aux minces lèvres, jette une ombre sur son paradis. Pour lui Céleste ne réserve que des méchancetés, mais ça ne semble pas le déranger ; au contraire, il la comble de petits cadeaux et s'engoue de sa beauté. Céleste le déteste tout de même.

Quand il parlait, on était étonné d'entendre une voix de femme sortir de ce grand corps. Il ne vous regardait jamais en face. J'en avais peur.

Quand il voulait jouer avec moi comme avec une petite fille, me donner quelque chose, me prendre la main ou m'embrasser, je me sauvais à toutes jambes, et je ne rentrais à la maison qu'après m'être assurée qu'il était parti.

Près d'un an s'était écoulé. Je n'aimais pas M. G..., mais je m'y étais habituée ; quand on me grondait, il me défendait. Quand je voulais quelque chose, je le demandais devant lui ; si on me le refusait, il me l'apportait le lendemain.⁶

De cette façon il se faufile dans la vie de famille. Mais la jeune fille apprend aussi l'art de se faire offrir des présents. La mère donne finalement son accord au mariage, car il avait après tout sa propre maison dans la Lorraine, un métier respectable comme ingénieur-mécanicien et se montrait toujours dévoué. Pas même une semaine après les noces, une vingtaine d'hommes apparaissent réclamant leur argent ; il s'avère que G... n'a que des dettes. Il avait dissuadé ses créanciers de prévenir la mère de Céleste du faux pas qu'elle commettrait en l'épousant en leur disant que dans ce cas il ne leur rembourserait rien.

Ma mère pleurait. Pour un oui, pour un non, il me rouait de coups. Notre vie n'était plus qu'une suite de scènes violentes.

Tout prit une autre tournure dans la maison, et au bout d'un an tout fut mangé. Ma mère attaqua son mari en séparation. La preuve qu'il me faisait souffrir ne manquait pas ; mais la justice dit toujours aux femmes malheureuses :

– Prenez patience ; votre mari promet de ne plus vous battre.

Des amis s'en mêlèrent et on les raccommoda. De nouvelles scènes éclataient. On les raccommodaient encore. Lui ne voulait pas se séparer.

Ma mère était si courageuse ! elle travaillait pour deux ; et puis mon grand-père était riche. G... convoitait sa succession.

Il trompait tout le monde avec sa voix douce. Il disait au juge :

– Je suis bien malheureux. J'adore ma femme ; je l'ai frappée, c'est par vivacité ; je jure de ne plus recommencer.

Alors réconciliation forcée, imposée par la justice.⁷

Nous avons vécu un an comme cela. J'étais devenue idiote ; je n'osais pas dire quand j'avais faim.

Un soir, à minuit, G... rentra pris de vin, vint à mon lit, m'ôta ma couverture, et comme ma mère lui disait : « Mais tu es fou de réveiller ainsi cette pauvre enfant

⁶ *Mogador* 10

⁷ 200 ans plus tard, les tribunaux de famille agissent encore selon le même schéma. Notre voisine en dessous de nous fut attaquée pendant son sommeil par son mari avec un marteau. Ma femme appela la police (j'étais à l'étranger), elle est venue et a constaté qu'il s'agissait d'une « querelle familiale ». Devant le juge, les policiers ne pouvaient se souvenir de rien. Après la séparation du couple, le père violent obtint le droit de voir ses enfants. Revenant de chez lui ils montraient chaque fois des signes de perturbation. Les juges dirent à la mère : Eh bien, le fait qu'il ait été violent envers vous, ne prouve pas qu'il maltraite les enfants. Finalement, elle dut quitter l'Allemagne avec ses enfants et retourner en France.

et de la découvrir ; il [sic] gèle. » G... entra dans une rage féroce, prit ma mère par le milieu du corps, et la jeta dans l'escalier. La tête de ma pauvre mère alla se heurter à un angle. Elle fut inondée de sang. Elle eut le courage de remonter, de me prendre dans ses bras, en lui disant : « Si vous touchez un cheveu à ma fille, je vous tue. »

Nous avions à peine descendu deux étages, qu'elle tomba en m'entraînant dans sa chute.

Le froid, la peur, la douleur, m'avaient causé un évanouissement complet. Nous serions mortes de froid là toutes les deux, si un menuisier, qui demeurait dans la maison, n'avait ouvert sa porte.

Sa première pensée fut de nous faire entrer chez lui, mais il était garçon. Réfléchissant qu'on pouvait faire des conjectures, il pensa qu'il valait mieux nous mettre en lieu de sûreté. Il fut décidé que nous attendrions le jour au poste.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans un fauteuil, bien entortillée dans une capote militaire. J'avais près de moi un soldat, qui réchauffait mes mains dans les siennes. On avait pansé les blessures de ma mère ; elle reposait.⁸

Nous nous trouvons seulement à la *troisième* page de ce récit, et déjà on a appris tant de détails sur l'enfance de Céleste ! L'autrice a un style très condensé, sans aucune trace d'apitoiement sur soi-même, et c'est peut-être justement ça qui nous sensibilise pour son sort. Ce qui rend le récit de sa vie si intéressant aussi, ce sont les rebondissements subis qui poussent hommes et femmes sur de nouvelles voies et qui en même temps changent leur caractère et leurs points de vue tout au cours de leur vie, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas de constance. Son discernement de la psyché est égal à celui de Flaubert.

Il se trouve que le beau-père, dans son ivresse, a amené une femme dans le lit conjugal, ce que la police découvre quand elle vient chercher les habits de Céleste. Elle appréhende tous les deux. Selon le code Napoléon de 1804⁹, l'adultère commis par le mari n'était pas en soi un délit, ou au plus pénalisé d'une amende, au cas où il mènerait sa concubine dans le domicile conjugal, tandis que l'adultère commis par la femme était puni d'une peine de prison allant de trois mois à deux ans. Cela explique la précaution du menuisier demeurant dans la même maison. Le commissaire envoie G... néanmoins en prison, et Céleste ainsi que sa mère non ambulante à l'hôpital, l'Hôtel Dieu. Là, la mère ne se rétablit que lentement, tandis que Céleste est gâtée par les sœurs et reprend des couleurs et du poids.

Il vient le moment où les deux doivent quitter l'hôpital, et où le beau-père sera libéré de prison. Une ancienne employée de la mère, Henriette, lui cède sa place de

⁸ *Mogador* 11

⁹ Le code Napoléon affirme l'incapacité juridique totale de la femme mariée qui passe de la tutelle de ses parents à celle de son mari. / Interdiction d'accès aux universités et lycées. / Le mariage est soumis au consentement du père : Pour le fils, jusqu'à 25 ans, Pour la fille, toujours. / Obligation de suivre son époux à son domicile. / Les époux se doivent fidélité, mais pas au même degré. La femme adultère est passible d'un emprisonnement de 3 mois à 2 ans. L'homme adultère est passible d'une simple amende, et seulement s'il amène sa concubine au domicile conjugal. Le divorce n'est autorisé que dans les cas suivants : Adultère, condamnation à une peine infamante, sévices et injure grave. / Interdiction de signer un contrat, de gérer les biens communs. La femme ne peut disposer de ses biens personnels, ni les gérer sans l'autorisation de son époux, même en cas de séparation de corps. / Exclusion totale des droits politiques. La femme ne peut accomplir aucun acte juridique. Interdiction de travailler sans l'autorisation de son mari. Interdiction de toucher elle-même son salaire. Contrôle du mari sur sa correspondance et ses relations. Interdiction de voyager à l'étranger sans autorisation. Les filles mères et les enfants naturels n'ont aucun droit. / Les personnes privées de droits juridiques sont les mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débiles mentaux. (<https://www.corsicamea.fr/personnages/codcivil.htm>)

travail à Lyon, qui lui était promise ; alors Jeanne, à qui la police remet un passeport sous un autre nom, se met en route à pied avec sa fille. Étant sans moyens, ils ont droit à un sou par mile, qui leur sera remis par les mairies en route. (Intéressant comment la bureaucratie française semble avoir un règlement pour chaque éventualité.)

Les premiers mois à Lyon se déroulent sans accroc, Jeanne travaille assidûment pour son nouvel employeur, un certain M. Pomerai. Au début elle cache sa fille, plus tard elle révèle son existence, la femme du patron veut à tout prix recueillir les deux ainsi que leur chien adopté, Barbet.

Mais comme le hasard le voulait, Jeanne fut reconnue un jour par un client, qui rapporta sa découverte au beau-père. G... vient à Lyon, enlève Céleste promenant son chien, et la cache dans un bordel.

Cela ressemblait à un café, et cependant cela n'en était pas un. Il y avait là des chaises, des tables, un comptoir, des liqueurs, plusieurs femmes décolletées, à peine vêtues.¹⁰

On lui demande ce qui le prend, d'amener une jeune fille dans un bordel, alors il invente encore un mensonge :

Je me suis marié il y a huit ans ; j'aimais ma femme ; elle m'a trompé ; c'est une misérable. Elle m'a fait tant d'infamies que je me suis séparé d'elle ; mais les lois sont injustes : elles laissent les filles à la mère. Ma femme a obtenu de garder sa fille. Ma femme vit ici, à Lyon, avec son amant. Je suis venu de Paris pour lui voler mon enfant ; mon intention est de repartir demain. Mais j'avais peur que l'on me cherchât cette nuit ; j'ai pensé que je ne serais pas découvert ici : il faut donc que vous nous gardiez tous les deux.

[...]

C'est vrai, dit G..., que l'enfant ne m'aime guère ; mais cela viendra plus tard. On lui a dit que je n'étais pas son père ; on l'a élevée à me haïr. Elle m'aimera quand elle sera plus raisonnable, et qu'elle comprendra que je l'ai sauvée de l'inconduite et du mauvais exemple de sa mère.¹¹

La prostituée Marguerite s'apitoie sur la fille. Sous prétexte de la garder sous sa vigilance jusqu'au matin, elle prend Céleste dans sa chambre. Pendant la nuit elle va voir la mère, qui vient le matin chercher sa fille. Il s'ensuit des brouhahas, des pleurs, Marguerite pousse Céleste vers l'escalier et, feignant de se fâcher, exclame à haute voix que la petite vient de s'enfuir. G... quitte sa chambre, se précipite dans l'escalier, mais Céleste est déjà dans les bras de sa mère.

G... se rua sur nous ; mais toutes les femmes nous firent un rempart de leurs corps. Ma mère leur avait en peu de mots expliqué sa position. Sa vue seule avait dissipé les effets des mensonges de G... La vérité a une force qui éclate d'elle-même.

En voyant ces femmes disposées à nous défendre, G... sentit augmenter sa fureur.

– Je vais les tuer toutes deux ! s'écria-t-il exaspéré.

– J'ai donc bien fait d'envoyer chercher la garde ? dit Marguerite, qui était entrée

¹⁰ *Mogador* 19

¹¹ *Mogador* 21. Mon propre père racontait de tels mensonges devant le tribunal pour obtenir l'autorité paternelle sur ma personne après le divorce de mes parents. Il utilisait même le journal local de la ville de Genève pour la calomnier.

la dernière.

Ce mot produisit son effet. G... s'arrêta, les poings crispés, la bouche écumante ; mais il s'arrêta.

Marguerite, qui avait montré pour moi, depuis la veille, autant de présence d'esprit que de bonté, ne le perdait pas de vue. Elle profita de ce moment d'hésitation, et nous fit sortir par une porte qui donnait sur la cour.

G. nous crut dans une autre salle ; toutes les femmes l'entouraient, l'engageant à ne pas bouger, afin qu'on pût renvoyer la garde. Voyant qu'elle n'arrivait pas, il se rassura un peu ; croyant qu'il aurait le temps de nous emmener, il se dirigea du côté où nous étions sorties.

– Est-ce que c'est cette pauvre femme que vous cherchez encore ? lui dit Marguerite en lui montrant que la porte donnait sur la cour, et la cour sur la rue, vous ne la trouverez plus ; elle est partie avec son enfant, entendez-vous ? avec son enfant qui n'est pas le vôtre. Vous, vous n'êtes qu'un misérable ! Sortez d'ici.¹²

Mais G... ne désiste pas. À peine Céleste et sa mère ont atteint l'atelier, que G... se montre. Il bourre le patron de nouveaux mensonges et se trahit ce faisant : « Quant à sa fille, je veux dire quant à ma fille, elle a sept ans : c'est une nature précocce ; elle aura le caractère de sa mère, fier, indomptable. C'est une méchante petite tête que je saurai bien réduire. » M. Pomerai trouve une nouvelle cachette chez un ami fabricant, M. Mathieu, et sa femme. Ils ont un fils du même âge que Céleste. Sa description pourrait être prise d'un tableau de Fragonard. Il était

joli comme les amours. Ses cheveux étaient coupés comme les cheveux des enfants d'Édouard, longs derrière, ras sur le front, châains et tout frisés naturellement. Il avait les plus beaux yeux du monde et un air raisonnable à mourir de rire. Il était appuyé le coude sur la table, sa tête dans ses mains. Il avait l'air de me regarder du haut de sa grandeur, ce qui me gênait beaucoup ; mais, pendant le déjeuner, il me combla de caresses.

En descendant de table, nous étions de si bons amis que nous nous faisons le serment de ne jamais nous séparer.

Quel charmant caractère ! Comme il était bon, et moi comme j'étais despote ! Il faisait toutes mes volontés, se donnait pour m'amuser un mal imaginable et ne recevait même pas un remerciement. Quand je ne pouvais plus le taquiner dans nos jeux, je lui disais :

– Je voudrais bien m'en aller. Je m'ennuie ici.

Il se mettait à pleurer ; ses larmes me touchaient ; je me faisais de gros reproches à moi-même, et nous étions d'accord vingt-quatre heures.¹³

Ces caprices accompagnent Céleste jusqu'au moment où elle écrit ses mémoires. C'est intéressant qu'elle décrive un garçon sans ambages comme étant « joli », de nos jours ce serait plutôt mal vu de juger les gens selon leur apparence.

Pendant un mois tout se passe bien. Alors M. Mathieu reçoit une convocation au commissariat. La mère a un mauvais pressentiment et prie Mathieu de l'emmener chez un certain Raoul, canut de profession (l'industrie principale de Lyon à l'époque), car :

Pour la justice, un mari est toujours un mari ; il peut prendre sa femme partout où il la rencontre...¹⁴

¹² *Mogador* 22

¹³ *Mogador* 27

¹⁴ *Mogador* 27

Au commissariat, Matthieu rencontre G..., mais l'ignore. Le fonctionnaire répète les vitupérations du beau-père, qui accuse Jeanne d'avoir une « mauvaise conduite », « aussi n'est-ce pas elle qu'il regrette ; mais il veut reprendre sa fille. »¹⁵

Mathieu montre au commissaire l'acte de naissance de Céleste, démasquant ainsi l'imposture de G... Mais celui-ci accuse Mathieu d'être l'amant de sa femme. Le commissaire ne le croit pas et recommande à G... de laisser les deux tranquilles, ce qui n'empêche pas celui-ci de les poursuivre les jours suivants. Pour le duper, on déguise Céleste en garçon, tellement habilement que non seulement G... mais aussi sa propre mère ne la reconnaît pas. Les deux passent encore deux mois en sécurité chez Raoul, où Céleste, tout en regardant les autres, apprend le métier de tisserand :

Les canuts emploient des enfants pour attacher les fils de leur canette. Ces enfants, qui ont en général dix ou douze ans, gagnent dix sous par jour.¹⁶

Raoul veut employer Céleste comme rattacheuse, et bientôt elle aura gagné sa première solde, avec laquelle on lui achète une jolie robe. Elle est tellement fière qu'à sa prochaine visite chez les Mathieu elle se donne des airs et ne joue pas avec son petit ami. Mais le lendemain Raoul conseille à Jeanne de se concilier avec son mari, car les hommes, selon lui, changent pour le mieux. Elle lui raconte comment il l'a mal traitée, sans pourtant entrer dans des détails. Il lui apprend que G... l'avait approché la veille, demandant pardon. Il voulait vivre ensemble avec sa femme, sous le même toit que Raoul, qui pourrait ainsi toujours garder l'œil sur lui. Il avait découvert son adresse par une ruse. La mère répond qu'elle sauterait par la fenêtre si son mari mettait les pieds dans la chambre. Et sa fille, elle la jetterait aussi par la fenêtre ? demande Raoul. Mais Jeanne lutte encore. Elle montre à Raoul sa demande de « séparation de corps ». Alors il a un peu honte de sa méfiance, mais ne désiste pas de son projet. Il la fait entrer dans la chambre avoisinante, où G... l'attend déjà. Celui-ci veut tout de suite saisir Céleste, mais la mère s'interpose, lui demandant ce qu'il voulait. Faire la paix, te rendre heureuse, est sa réponse. Jeanne a encore une dernière ligne de défense : Elle dit à Céleste d'embrasser son beau-père, puis, se retournant vers Raoul : vous voyez bien quelle peur elle ressent, car, chaque fois qu'il l'appelait à lui, sous le prétexte de l'embrasser ou de lui offrir un cadeau, il la maltraitait avec des coups de pied ou la tirait par les cheveux, à tel point qu'ils me tombaient dans les mains par touffes quand je la peignais après. Mais tu exagères, répond G... avec une grimace. Le lendemain il est déjà installé. Il n'est presque jamais à la maison, fréquente des hommes louches, ne travaille pas et a quand même toujours de l'argent.¹⁷

Nous nous trouvons à la veille de la Révolution de juin 1830. L'économie est paralysée, le beau-père exploite les émeutes pour poursuivre ses affaires à plus grande échelle encore :

Regarde, Jeanne, tout ce monde sur les quais ; c'est une révolution qui commence. Dans trois jours, je pourrai te tuer sans que personne me demande compte de ta vie. En faisant les affaires des autres, je veux faire les miennes. Ton ami Raoul, ton amant sans doute, sera pendu à cette fenêtre et saigné comme un cochon. Les riches vont la danser. Imbéciles ! qui nous donnent de l'argent pour les servir !

¹⁵ *Mogador* 29

¹⁶ *Mogador* 33

¹⁷ *Mogador* 34-37

nous ne les servirons plus et nous aurons leur argent ; nous démolirons leurs hôtels pour trouver leurs coffres-forts.¹⁸

Dans sa rage il jette les deux femmes à travers la chambre, Céleste est gravement blessée, elle est prise d'une fièvre, sa mère va chercher des médicaments, G... part de son côté pour revenir aussitôt avec une bande d'hommes. Jeanne et sa fille se cachent dans la chambre et écoutent leur conversation, les plans qu'ils ont pour le soir prochain. Ils se méfient les uns des autres. Le lendemain après-midi un G... confus arrive, accompagné de deux hommes, avec un butin, que Jeanne doit cacher. Jeanne et Raoul élaborent un plan : tôt le lendemain, G... est encore au lit, on cogne à la porte, un policier demande à voir G..., qui aurait pillé un château. Jeanne affirme qu'il n'est pas à la maison. « Oh ! Jeanne, ma bonne Jeanne, tu m'as sauvé ! dit G..., qui était devenu presque tendre. »¹⁹ Dans son effroi il ne lui est pas venu l'idée de demander pourquoi la police n'a pas tout de suite fouillé le cabinet. Mais ce n'était pas un policier, l'action avait pour but de faire paniquer G... Par gentillesse on lui offre une cachette dans le grenier, cette fois-ci ce sont cinq policiers qui fouillent bruyamment tout l'appartement avant de se retirer. Jeanne conseille à son mari d'en profiter pour s'enfuir, lui, il veut la prendre avec, mais elle l'œille de telle façon qu'il n'insiste pas.

Le jour suivant tout Lyon est pris de tumultes :

Le lendemain, Lyon était à feu et à sang. – Nous faillîmes être étouffées, dans la maison même que nous habitons.

On avait mis le feu à chaque bout du pont qui nous faisait face. C'étaient les octrois de la navigation ; aussi y avait-il beaucoup de matières inflammables accumulées, des huiles, des alcools... Les flammes sortaient par chaque ouverture, enveloppant par instants tout le bâtiment ; puis, elles s'apaisaient un peu.

On voyait, alors, de malheureux employés jeter par les fenêtres leurs meubles et tout ce qu'ils croyaient pouvoir sauver. On les entendait pousser des cris lamentables, bientôt perdus dans une immense clameur, où perçaient par intervalles de féroces éclats de rire.

Quand le feu avait trouvé une nouvelle proie inflammable, il étendait de nouveau son rideau de flammes. Tout disparaissait.

Nous vîmes un malheureux sauter par la fenêtre pour se sauver. Il se cassa la jambe en tombant, ne put se relever, et fut bientôt étouffé par la foule qui le piétinait.

Tout d'un coup, une grande rumeur éclata parmi cette masse d'hommes accumulés sur un seul point. Nous la vîmes fuir dans toutes les directions. La troupe arrivait à l'autre bout du quai. Le quai était devenu désert, sans qu'il fût possible de deviner où ceux qui le couvraient avaient cherché un refuge. Personne n'avait ouvert sa porte pour abriter les incendiaires, qui riaient en voyant leur œuvre de destruction.

Mais c'était une fausse alerte ; nous entendîmes le pas régulier des chevaux de cavalerie, qui s'éloignaient en laissant après eux un nuage de poussière.

Le nuage dissipé, et quelques secondes à peine écoulées, nous revîmes tout dans le même état qu'auparavant.

Les plus exaltés, prévoyant bien par le départ de la cavalerie qu'ils étaient tranquilles pour quelques minutes, mirent à profit le temps qui leur restait avant l'arrivée de nouvelles troupes. Alors, toutes les portes furent enfoncées, toutes les mai-

¹⁸ *Mogador* 38

¹⁹ *Mogador* 43

sons envahies.

– Des armes, des armes ! criait-on ; et on les prenait de force à ceux qui ne voulaient pas les donner.

Notre porte s'ouvrit, et l'on nous fit la même demande.

– Vous voyez bien, dit ma mère à l'homme qui lui parlait, que nous sommes trop pauvres pour avoir des armes !

– Rien à faire ici, il n'y a que des femmes... Et vous, mon vieux, avez-vous un fusil ?...

Ceci s'adressait à Raoul.

– Je n'ai pas d'armes, je les ai données.

La maison remua sous cette avalanche de sabots et de souliers ferrés, qui dégringolaient, plutôt qu'ils ne descendaient les marches de l'escalier. Les envahisseurs avaient compris qu'ils ne feraient pas de bonne prise dans notre maison, et ils se hâtaient, pensant que les autres étaient peut-être plus heureux à côté. On ferma la porte de notre allée ; ce fut bien inutile.

La cavalerie revint. Cette fois elle se dirigeait décidément de notre côté. Les soldats chargeaient le sabre nu. Des cris furieux retentirent dans la foule.

On égorge les citoyens, on massacre nos frères ! Aux maisons ! aux maisons !

À ce signal, les portes sont enfoncées ; on entre par les boutiques, par les allées. En moins d'une heure, les toits des quais étaient couverts d'insurgés. Les plus terribles étaient des enfants de douze à quinze ans. Avec une lanière de cuir, ils se faisaient une fronde. D'autres, arrangeant leurs blouses en forme de sacs, montaient en haut des maisons les cailloux pointus dont la ville de Lyon était pavée à cette époque. À l'aide de cette fronde, ils envoyaient leurs projectiles à des distances prodigieuses. Chaque caillou qui tombait dans un groupe blessait ou tuait un homme. D'autres tiraient par les croisées. Ceux qui n'avaient pas d'armes jetaient par les fenêtres tout ce qui leur tombait sous la main.

Je me souviens encore d'un perroquet, qu'on avait précipité, dans sa cage, du second étage d'une maison, et qui, pendant une demi-heure, poussa des cris si aigus, que sa voix dominait le feu.

Notre maison était si avantageusement placée comme point militaire, qu'elle était occupée du haut en bas. Le feu de la rue avait cassé tous les carreaux. Nous étions plus mortes que vives. – On venait de briser les métiers de M. Raoul, et on jetait sur la troupe le bois qui en provenait. – Raoul et sa femme pleuraient... Ils étaient ruinés ! Une partie de notre pauvre ménage y passa.

Après plusieurs heures de combat, la lutte parut se calmer, et finit même par s'éteindre complètement. Ce n'était, suivant toutes les probabilités, qu'une trêve de quelques heures.

Ma mère profita de cet intervalle.

– Viens, me dit-elle en me prenant la main, demain ce quartier sera brûlé. Il faut tâcher d'arriver chez Mathieu ; c'est un endroit désert, l'émeute n'ira pas jusque-là.

Il faisait presque nuit. Arrivée au premier étage, mon pied glissa sur quelque chose de gras et je tombai tout de mon long. Je me relevai et nous descendîmes quelques marches jusqu'à un endroit plus clair. Ma mère jeta un grand cri : j'étais couverte d'un sang noir, caillé. On avait tué le locataire du premier étage. Le sang avait coulé sous la porte. C'est dans cette mare que j'étais tombée ! Un groupe d'hommes armés gardait la porte.²⁰

La mère négocie avec la garde, deux d'entre eux l'accompagnent avec sa fille un bout de chemin, mais retroussent leurs pas à la vue d'un camp militaire, car ils ne veulent pas être pris prisonniers. Alors deux soldats les mènent à la maison de

²⁰ *Mogador* 44-46

Mathieu. Après quelques jours de répit Jeanne est sommée à la mairie. Elle rentre une demi-heure plus tard avec la bonne nouvelle que son mari est mort, touché par deux balles dans la tête.²¹

Maintenant elle est libre et peut retourner à Paris. D'abord elles doivent se loger chez le père de Jeanne, le grand-père de Céleste, qui, après avoir divorcé de sa première femme, s'est remarié. La belle-mère avait, à l'époque, tellement maltraité Jeanne, sa sœur aînée et son frère cadet que tous les trois n'avaient qu'un désir : se trouver une « position ». L'aînée trouva un travail chez un commerçant de dentelles, fut, un soir qu'elle emportait un paquet, agressée et assassinée. Il s'avéra que c'était une erreur, le meurtrier visait une autre personne. Quant à Jeanne, elle trouva un emploi chez un chapelier, et le jeune frère, qui voulait devenir peintre, fut tellement abruti par les vapeurs qu'il vint un jour chez sa belle-mère et son père armé d'un pistolet, leur vola tout leur argent – riant tout haut, que le pistolet n'était qu'une attrape – puis disparut à l'étranger. Jeanne ne peut pas pardonner à son père le mauvais traitement qu'il avait réservé à sa première femme, et ne lui a rendu visite que deux fois peut-être pendant les douze dernières années – cependant elle envoyait Céleste pour fêter le Nouvel An avec son grand-père, dont les étreintes étaient insupportables pour la jeune fille. Entre-temps celui-ci a un magasin de meubles qui prospère. La chambre, dans laquelle il séjourne, en est pleine : « Il y avait tant de meubles, de pendules, de tableaux, qu'à force de richesses on ne savait plus où s'asseoir. » L'accueil est glacial : « Tiens, c'est toi, ma fille; que diable viens-tu faire à cette heure ? nous allons nous coucher. Il ne nous avait pas vues depuis deux ans. » Quand Jeanne le prie de les accommoder pour une ou deux nuits, la belle-mère saute de son fauteuil : « Nous n'avons pas une chambre vacante ; ça se trouve bien mal. »²²

Jeanne raconte à son père les événements des deux années passées, tandis que la belle-mère, qui s'est retirée dans la chambre à côté, épie leur conversation. Le père tire, sans faire de bruit, cent écus d'un tiroir fermé à clé et les donne à Jeanne. Déjà le lendemain Jeanne a trouvé un logement et un emploi chez un fabricant qu'elle connaissait dans le passé et qui a assez de travail pour l'occuper ainsi que sa fille.

Céleste est très proche de sa mère, qui veut toujours la garder auprès d'elle, que ce soit au cours de promenades à la campagne ou au spectacle. Elle a maintenant huit ans et demi, mais a l'air d'en avoir douze, ce qui annonce le prochain drame, qui arrive sous la personne d'un sculpteur nommé Vincent, voisin à l'étage supérieur. Il semble être toujours de bonne humeur, rit avec elle et un jour, sur l'escalier, lui demande si elle aimerait poser pour lui. La mère accorde son autorisation et bientôt les trois sont devenus amis. Il n'a qu'un défaut : même s'il aime vraiment Jeanne, du moins c'est ce que croit Céleste, c'est un libertin. La mère perd sa tendresse habituelle envers sa fille, Céleste devient jalouse et cherche n'importe quelle occasion pour faire une remarque blessante, refuse de manger et devient tout simplement « intraitable ».

M. Vincent était prévenant pour moi comme l'avait été G... à l'origine ; mais, comme lui, il perdait son temps. S'il me servait à table, je ne mangeais pas.

Je souffrais tant et je devins si haineuse, que je ne pouvais plus y tenir. Je deman-

²¹ *Mogador* 47

²² *Mogador* 50-51

dai à ma mère de me mettre en apprentissage. Je lui dis que je voulais apprendre le commerce. Dès le lendemain elle m'annonça que, le lundi suivant, j'entrerais chez M. Grange, rue du Temple.

– Ton patron, me dit-elle, a une fille qui est à peu près de ton âge. Tu seras très-bien.

Ce fut un chagrin mortel pour mon cœur de voir avec quelle promptitude on se défaisait de moi. J'étais déjà fière ; je ne versai pas une larme.

Le lundi venu, ma mère me conduisit chez M. Grange. Je n'ai rien vu de laid comme cet homme ! Je n'ai rien vu de joli comme sa fille ! Petite, d'un blond tirant sur le roux, mais blanche et fraîche, coquette et élégante ; quinze ans à peine. J'avais à cette époque onze ans ; j'étais plus grande qu'elle. J'avais une forêt de cheveux très-bruns ; j'étais pâle, la peau brune. C'était le contraste le plus marqué qu'on pût rencontrer.

M. Grange demanda à ma mère si elle désirait qu'on me logeât. Avant qu'elle n'eût le temps de répondre, je disais : « Oui, laisse-moi coucher ici, cela te gênera moins. » Ma mère répondit presque en colère :

– Du tout, mademoiselle, vous rentrerez tous les jours.

C'était la première fois de ma vie qu'elle me disait *vous*.²³

Il s'avère bientôt que la fille de son patron, Louisa, est une personne très gâtée. Elle critique constamment le travail de Céleste et la somme à tout défaire et recommencer à nouveau. La contremaîtresse de son côté confirme l'impeccabilité du travail de Céleste, ce qui exaspère Louisa : « Je crus que sa tête allait éclater ; les yeux lui sortaient comme des boules de loto. »²⁴ Ses efforts pour que son père vienne à sa défense n'aboutissent pas non plus.

À cette période, sa mère se brouille avec Vincent, il a apparemment été infidèle.

Une fois Céleste est sur le chemin de retour à la maison tard le soir quand elle devient témoin d'un braquage. La victime est assassinée, son corps jeté dans le fleuve, mais les deux criminels découvrent, à leur dépit, qu'en réalité il n'y avait pas d'enveloppe de paye sur elle. Céleste perd conscience et se réveille dans une grande blanchisserie. On la ramène chez sa mère, elle tombe gravement malade et doit rester au lit pendant deux mois. La mère prend la décision de déménager, mais moins pour éloigner sa fille de cet environnement sinistre, que Vincent de ses relations avec les femmes. Elle veut l'avoir à elle seule, ce qui ne lui réussit pas vraiment. La haine de Céleste pour Vincent ne connaît plus de bornes, elle l'espionne, elle le tourmente par des observations telles :

– Dites donc, votre nouvelle bonne amie n'est pas jolie ; ou bien, vous avez tort de courir après celle-là, elle ne veut pas de vous.

Il devenait rouge, ma mère pâle. Ils se disputaient quelques jours, mais, quand ils se raccommodaient, j'avais encore perdu un peu de l'affection de ma mère.²⁵

Une fois le patron de Céleste organise une sortie, tous sont invités, hommes, femmes et enfants. C'est lui qui couvre les frais. La mère de Céleste lui interdit de participer sous prétexte que la morale est en péril. La moralité en danger ?

– Il te sied bien de me faire de la morale et de me dire que je me conduis comme une éhontée, parce que je vais avec des amis à la campagne, en présence de mon maître, de sa fille et des ouvrières qui m'aiment plus que tu ne m'aimes. Il me

²³ *Mogador* 53

²⁴ *Mogador* 55

²⁵ *Mogador* 58

semble que je suis habituée à me garder toute seule, et que, si je voulais faire mal, ce ne serait pas ta surveillance qui me gênerait. Personne n'y trouverait à redire. On dit assez au magasin que tu me donnes de mauvais exemples.²⁶

C'est trop pour la mère. Elle prend un couteau et le jette sur sa fille. Heureusement que la poignée est plus lourde que la lame, de sorte que Céleste ne souffre que d'une blessure au sourcil, saignant abondamment. La mère prend mal, Vincent la critique, alors Jeanne essaye de tout faire oublier avec caresses et sollicitude. Mais c'était trop tard.

Mon cœur était fermé à cette tendresse qui jusqu'alors l'avait rempli exclusivement, non à cause des coups, ma mère aurait pu me tuer... j'étais dure au mal ; je savais que si elle était violente, la main tournée, elle n'y pensait plus, mais parce qu'elle m'avait sacrifiée à son amour, parce qu'au lieu de m'habituer à la confiance, à l'affection, elle avait laissé grandir mes mauvais instincts sans les combattre.

[...]

Si j'avais eu en ce moment à ma portée le moyen de m'instruire, je crois que j'en aurais bien profité.

[...]

Malheureusement mon désir de savoir dépassait les ressources que j'avais pour apprendre, et je savais à peine lire.²⁷

Ils prennent un nouvel appartement. Céleste a maintenant quinze ans, on lui dit qu'elle est très jolie, tandis que la fille du patron, malgré ses amants, ou peut-être justement à cause d'eux, devient de plus en plus laide. Vincent prétend se faire des soucis que Céleste pourrait dévier sur une mauvaise voie et presse la mère de la retirer de l'atelier et de la garder à la maison. Une fois Jeanne doit soigner son père, elle donne à Céleste la responsabilité de s'occuper du ménage. Vincent vient toujours très tard à la maison quand Céleste est déjà au lit. Plusieurs fois elle se réveille et le découvre debout au pied de son lit.

Que me voulez-vous ? lui disais-je.

– Rien, je regardais si tu dormais ; je dois veiller sur toi en l'absence de ta mère. On te fait la cour. Sais-tu que tu es presque bonne à marier ? Celui qui t'aura sera joliment heureux.

Puis il sortait en me regardant : ses yeux brillaient à éclairer ma chambre. Cela me faisait peur, sans que je susse pourquoi, et je me cachais dans mon lit, comme si ma couverture eût été un rempart.

Il reçut une lettre de ma mère. Il me dit que mon grand-père était très-mal, et que ma mère resterait encore une huitaine de jours.

Ce jour-là, je rentrai le soir tout en larmes. Je m'étais querellée avec Louise. J'avais été moins patiente que de coutume ; je m'étais emportée. Son père lui donna raison. C'était injuste. Je demandai mon compte ; on me le donna. J'étais sans place.

– Pourquoi te tourmentes-tu donc ? me dit Vincent ; est-ce que je ne suis pas là ?... J'aurai soin de toi... je t'aime, quoique tu me détestes. Tout ce que j'aurai sera pour toi.

Et me prenant dans ses bras, il m'embrassa plusieurs fois. – Puis, me serrant petit à petit, il m'approcha si près de lui, que je me sentis frémir. Son cœur battait fort. Je voulais m'échapper, il me retenait.

– Non, reste là : c'est quand on a de la peine que l'on connaît ceux qui vous

²⁶ *Mogador* 59

²⁷ *Mogador* 59

aiment.

Son haleine me brûlait la figure ; ses lèvres tremblaient.

Je ne répondis rien, mais je me sauvai dans ma chambre.

– Qu’as-tu donc ? me dit-il.

– Rien, répondis-je, car je ne savais pas pourquoi je m’étais sauvée.

Il m’avait connue tout enfant ; il avait gardé l’habitude de me parler comme à une petite fille.

Je revins honteuse, et je m’assis près de la croisée. Il vint s’asseoir près de moi.

– Tu m’en veux donc bien, que tu te sauves quand je t’approche ! Tu es jalouse de moi à cause de ta mère. Tu as bien tort, car, sans toi, il y a longtemps que je ne la reverrais plus.

Je le regardai tout étonnée. Il me prit la main et continua :

Je suis coureur, j’aime les femmes ; mais jusqu’à ce jour j’ai été incapable d’aimer longtemps la même. Toi, je n’ai pu te quitter.

Il me regardait en face et me serrait la main. Je jetai les yeux autour de moi, comme pour chercher ma mère. Je ne sais pourquoi, mais j’aurais voulu qu’elle l’entendît.

– Vous vous trompez, lui répondis-je. Je n’ai jamais été jalouse de vous. Je vous déteste parce que ma mère vous aime mieux que moi. Si vous êtes resté à cause de moi, vous avez eu bien tort, car mon désir est de vous voir partir, mon bonheur serait de ne vous revoir jamais.

Il parut interdit ; je profitai de cela pour lui dire qu’il était tard, et j’entrai dans ma cabine.

Comme il ne gardait pas de lumière, j’éteignis la mienne, et je me déshabillai à tâtons.²⁸

Cette description rappelle la situation dans le roman de Nabokov, *Lolita*. Ou bien le viol d’une fille du même âge par le commerçant de charbon du quartier dans le roman autobiographique de Vasco Pratolini, *Cronache di poveri amanti*, qui fut filmé en 1954 par Carlo Lizzani (après que Luchino Visconti, manquant de moyens, ne put le faire), et dans lequel Mastroianni joue le rôle principal. Le viol et la grossesse qui s’ensuivent ne sont pas mentionnés dans le film. Visconti aurait-il traité la matière autrement ?²⁹ Ce que Flaubert dit : « Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même. » s’appliquerait à juste titre aussi à Céleste. L’autrice a fait preuve d’un énorme courage en décrivant cette scène en détail – ce que démontre la réticence encore de nos jours que les victimes de viol ont à nommer leurs agresseurs.

Le lendemain soir, Céleste, qui a seulement deux robes à son nom, est occupée à rapiécer une d’entre elles. Elle se trouve en jupon avec une chemise et une écharpe autour de son cou quand Vincent, ivre, retourne à la maison et lui annonce qu’un de ses potes la trouve très à son goût :

– Tu as fait une conquête tantôt, me dit-il. On a joliment parlé de toi à dîner. Le plus petit m’a dit qu’il te trouvait à son goût ; je lui ai répondu que ce n’était pas pour lui que le four chauffait, que je te gardais.

– Comment ! vous me gardez ! Est-ce que vous pensez que je ne me marierai jamais ?

– À moins que tu ne veuilles te marier avec moi.

Je reculai d’un pas.

²⁸ *Mogador* 61-62

²⁹ [https://it.wikipedia.org/wiki/Cronache_di_poveri_amanti_\(film\)](https://it.wikipedia.org/wiki/Cronache_di_poveri_amanti_(film))

- Vous ! lui dis-je ; oh ! j'espère bien que vous n'oserez pas me le demander !
- Si, puisque je t'ai dit hier que je t'aimais.
- Vous m'aimez comme votre fille, et je vous en remercie ; mais on n'épouse pas sa fille.

Je regardais dans ses yeux, car je venais de comprendre sa pensée !... Mon cœur se révolta.

Je regardai la porte. Elle était fermée à clef ; ordinairement, on mettait la clef en dedans, mais on laissait la porte fermée au pêne. Je vis, entre la gâche et la serrure, qu'il avait donné deux tours et qu'il avait retiré la clef. J'eus peur, car il n'avait pas sa raison. Il s'approchait de moi.

En une minute, il me passa dix idées différentes. J'avais envie de lui demander grâce, de le menacer de le tuer, s'il me touchait. Mais, rappelant tout mon courage, je serrai mon châle autour de moi, et je lui dis, en le regardant bien en face :

- Que me voulez-vous ?...

Il hésita un instant, étendit les bras pour me prendre, et me répondit à voix basse :

- Je veux que tu m'aimes ! je veux t'avoir ! je t'aurai !...

Je courus à la porte ; elle était fermée. Je me cramponnai après.

Je lui dis que j'allais appeler au secours, s'il me touchait. Il me prit au milieu du corps et m'étreignit dans ses bras.

Je fis un effort si violent pour glisser à terre que j'y parvins, et m'attachant au bois du lit de toutes mes forces, je criai au secours. Ma voix était faible. Il m'arracha mon châle, déchira mon fichu. La pudeur, la honte me firent lâcher prise. Je croisai mes mains pour cacher ma poitrine presque nue. Il me souleva et me serrant, il me dit :

- Tais-toi ! donne-toi de bonne volonté, ou je t'aurai de force.

Je ne pouvais faire un mouvement. Il me tenait pas-dessus les bras. Sa tête se pencha sur mon épaule, et je sentis sa bouche humide. Je frissonnais de peur et de dégoût ; je me sentais perdue.

Je faisais des efforts inutiles, quand par une inspiration soudaine, je lui mordis le bras si fort, qu'il poussa un cri et me lâcha.

Je courus à la fenêtre, l'ouvris, et montant sur le bord, je lui dis :

- Si vous m'approchez, je me jette en bas.

J'étais bien décidée à mourir ; il le comprit, car il se recula.

- Eh bien ! je ne te toucherai plus, descends.

- Non, lui dis-je, commencez par sortir, je descendrai après.

Il me demanda pardon, me dit qu'il avait eu un instant de folie, mais que je pouvais descendre et qu'il me donnait sa parole de ne plus recommencer. Ce n'est pas la confiance que m'inspira cette parole qui me décida à quitter ma position ; mais je voyais un trou noir qui me fit peur. Poussée à bout, je me serais jetée en bas ; mais j'avais eu le temps de réfléchir, et l'instinct de la vie se réveillait avec la peur. Pourtant, je restai près de la fenêtre. Il se jeta de nouveau sur moi, et me tirant par ma jupe et par le bras, il me dit, en cherchant à m'arracher de la croisée :

– Tu crois que je vais partir, pour que tu me dénonces ; je veux pouvoir dire à ta mère que c'est toi qui m'a provoqué. Elle le croira, car elle est jalouse et elle m'aime.

Je me mis à crier. Il me tira si brutalement, que mon corps tomba sur le côté de la croisée restée ouverte, et que mon coude brisa un carreau. Je ne sentis rien.

À ce moment, il se fit un bruit dans la rue, Vincent eut peur ; il prit la fuite et la porte resta ouverte.³⁰

³⁰ *Mogador* 62-64

Céleste réussit à s'enfuir. Elle erre pendant deux heures dans la nuit, revient involontairement à proximité de sa maison, se réfugie la première nuit sous le toit de grange du voisin, puis passe cinq jours grelottant dans la rue jusqu'à ce qu'une femme lui tape sur l'épaule. C'est une prostituée, Thérèse, qui la prie de la suivre à distance. Elle l'emmène dans sa chambre et vient lui apporter à manger. Quand elle apprend que Céleste a seulement quinze ans, elle prend peur : elle peut s'attendre à six mois de prison pour « détournement de mineurs ».

– Je ne comprends pas.

C'est bien difficile à t'expliquer. Je ne suis plus une femme, je suis un numéro ; je ne suis plus ma volonté, mais le règlement d'une carte.

Si je veux aller tête nue, le règlement me commande de mettre un bonnet.

Si je veux sortir le jour, le règlement me le défend.

Je ne puis aller dans certaines promenades.

Je ne dois jamais me mettre aux fenêtres, et surtout je ne dois jamais sortir avec une honnête femme.

Juge ce que cela serait pour une jeune fille de quinze ans ! On dirait que je veux te vendre.³¹

Thérèse se rend chez la mère de Céleste, mais celle-ci n'est toujours pas rentrée à la maison. Après plusieurs tentatives futiles, elle propose d'amener Céleste directement chez la belle-mère de sa mère. En route, elles sont arrêtées, les deux sont incarcérées, de lourdes portes se ferment sur elles, les fenêtres sont grillagées, les couvertures qu'on leur donne portent l'empreinte « Prison du dépôt ».

Je cherchai à côté de moi. À peine eus-je regardé, que j'allai m'appuyer au mur tout épouvantée.

Ce qui était à mes côtés n'avait pas forme humaine... c'était ployé en deux.

En bas paraissaient deux pieds nus, noirs comme de l'encre, les ongles longs. Ce qui servait de jupon avait dû être en laine foncée, mais c'était si couvert de boue et si rempli de trous que le bord était dentelé. Une camisole de cotonnade à fleurs, déteinte et toute déchirée dans le dos, laissait voir une loque sale, qui avait dû être une chemise. Tout cela taché de vermine.³²

Écœurée, Céleste ne peut s'empêcher de chercher une autre place. Le lendemain elle découvre dans cette créature une tout autre personne :

J'avais cru que c'était un monstre d'une laideur repoussante, et je voyais une jolie figure d'enfant, pâle, mais de cette pâleur que la misère et la saleté impriment sur le visage le plus frais ; de beaux yeux, de jolies petites dents blanches ; sa poitrine découverte montrait un cou mince, bien attaché.

Elle s'assit sur son séant, en rejetant en arrière ses cheveux mêlés et frisés, et me regarda tout ébahie.

– Tiens, me dit-elle, je vous croyais à côté de moi !

Pauvre enfant ! je n'osais pas lui dire pourquoi je m'étais levée.

– Je remuais beaucoup, lui dis-je ; je vous empêchais de dormir, et je me suis éloignée.

La petite secoua la tête, et, me regardant en face, elle me répondit :

– Ça n'est pas vrai, ça n'est pas pour cela. Je vous ai dégoûtée ; je suis si misérable ! C'est pas ma faute...³³

³¹ *Mogador* 68

³² *Mogador* 71

³³ *Mogador* 72

Céleste apprend son sort.

Oh ! j'ai maman... Mon père était couvreur ; il s'est tué en travaillant, il y a cinq ans. Nous sommes cinq enfants, je suis la plus vieille. Maman raccommo- dait des bas, quand on lui en donnait. Alors, moi et mon frère, un jour qu'il n'y avait pas de pain à la maison, et que nous avions faim, nous sommes partis sans rien dire et nous avons demandé chacun de notre côté !... Le soir, j'avais quinze sous, mon frère neuf, et je suis bien sûre qu'il avait fait comme moi, qu'il avait mangé des gâteaux. Maman nourrissait ma dernière petite sœur ; elle était bien fatiguée, à force de se priver pour nous. Quand nous lui avons dit d'où venait cet argent, elle a voulu se fâcher. J'ai été acheté du pain, du lait, et du sucre pour ma petite sœur ; elle s'est mise à pleurer et ne m'a pas grondée ! Je recommençai le lendemain. Cela m'amusa- it beaucoup ; j'avais toujours plus que mon frère. Un jour, je me suis adressée à un monsieur, qui m'a amenée ici ; j'y suis restée huit jours. Maman est venue me chercher. On a vu qu'elle était bien malheureuse ; on lui a promis des secours et on m'a laissé partir. On nous donnait un pain par semaine ; c'est pas beaucoup pour six. Je recommençai à demander. J'ai rencontré le monsieur qui m'avait amenée ici ; il a fait semblant de ne pas me voir. Un autre m'a vue et m'a arrêtée, il y a deux jours. On m'a dit que c'était la seconde fois ; qu'on ne me ren- dra- it plus ; qu'on m'enverrait à la correction. Tant mieux ! j'apprendrai à lire et à travailler ; sans cela, je mendierais toujours.³⁴

Une autre fille, chanteuse, qu'elle se dit, s'était postée devant un café aux Champs-Élysées ; deux hommes l'avaient emmenée dans leur cabinet, pour qu'elle chante pour eux, et pour ça elle fut arrêtée :

Cette fille avait neuf ans ; elle mentait avec un aplomb incroyable ; elle était per- due depuis deux ans. Elle quitta le dépôt pour aller dans un hôpital.³⁵

« Perdue » – ça veut dire « prostituée ». Prostituée à l'âge de sept ans ! C'est un des visages de Paris que nous reverrons dans le roman d'Eugène Sue.

Un gardien apporte le pain, « une boule ronde, noire, recouverte de son ». ³⁶ Mais on a le droit de s'acheter des suppléments. Céleste n'a pas d'argent pour cela. La mendicante se procure un morceau de pain chez les autres et en offre la moitié à Céleste, qui, à son tour, lui donne sa jupe extérieure, assez longue pour couvrir ses pieds nus. Ce va-et-vient est accompagné de querelles parmi les autres détenues.

Céleste est sommée. Ensemble avec d'autres on va la transférer. « Où donc allez- vous me conduire ?... », demande-t-elle à la garde, qui ne lui répond pas. « Chez le médecin », réplique durement une femme du groupe. Quittant le bâtiment, elles doivent passer devant une foule de personnes cherchant du regard si elles recon- naissent un visage familier :

Je ne puis vous dire ce que je souffris à cette vue. L'idée de passer dans cette cour, avec des gardes municipaux, comme des malfaiteurs, d'entendre insulter ces femmes, de m'entendre insulter moi-même, me faisait mourir de honte ; je cachais ma tête dans mes mains, ce qui attira les railleries sur moi plus que sur les autres. J'entendais :

– Tiens, elle est laide, celle-là ; elle cache sa figure.³⁷

³⁴ *Mogador* 74-75

³⁵ *Mogador* 75

³⁶ *Mogador* 75

³⁷ *Mogador* 77

Il s'ensuit une interview avec le juge pour mineurs. Elle s'en tire avec bravoure, malgré sa peur. Elle réussit à le convaincre que Thérèse ne voulait aucunement la recruter comme prostituée, de sorte que celle-ci est remise en liberté. Elle-même doit rester jusqu'à ce que sa mère la reprenne. Thérèse, du dehors, lui fait parvenir une note lui disant qu'elle s'est mise à la recherche de sa mère.

Six jours passent sans nouvelles. Ça veut dire qu'on la transportera dans la maison de correction Saint-Lazare. Montant avec les autres filles sur le chariot, une cage grillagée – le « panier à salade », dans la terminologie des gardiens –, elle est approchée par Thérèse, qui lui fait part que, non, elle n'a pas vu la mère, mais elle a informé son mari de la situation de Céleste, sans cependant en tirer l'adresse actuelle de la mère.

Une fois arrivée à Saint-Lazare :

Nous traversâmes des grilles, des cours, des couloirs, et nous montâmes dans une grande salle où on nous laissa.

Il y avait une double grille au milieu de cette pièce ; deux pieds d'intervalle séparaient chaque grille : c'était un parloir où on ne pouvait causer qu'à distance.

Les femmes condamnées ne savaient pas encore le temps qu'elles avaient à faire ; leurs inquiétudes à cet égard avaient un caractère bien différent. L'une d'elles disait :

– Pourvu que je n'aie qu'un mois ! Je me suis battue avec mon homme chez un marchand de vins. Un sergent de ville s'est trouvé là ; c'est pas ma faute.

– Ah ! murmurait une vieille, qui était assise sur un banc, je n'ai qu'une peur, moi, c'est qu'on ne m'en mette pas assez. Il n'y a que huit jours que je suis sortie ; je n'ai pas d'asile ; je ne suis heureuse qu'à Saint-Lazare.³⁸

Une voisine informe Céleste qu'il se peut qu'on reste incarcérée jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. C'est une des ces détenues brutales, qui s'amuse à tromper leurs congénères et ne se gênent même pas d'agresser les gardiens. Céleste est assignée au groupe des « insoumises », c'est-à-dire des prostituées qui refusent de « s'inscrire ». Le gardien, pensant à haute voix : « C'est bien inutile ; au milieu de tous ces sujets, si elle n'est perdue qu'à moitié, elle se perdra tout-à-fait. »

Le lendemain matin :

Ma porte s'ouvrit et une femme entra, chargée d'effets.

Elle me dit de me déshabiller, et me fit mettre les chemises de la maison. Il y avait écrit devant sur la poitrine : *Prison de Saint-Lazare*. Je mis la main dessous pour empêcher la chemise de toucher ma peau en cet endroit. Il me semblait que l'inscription allait s'imprimer sur mon corps.

[...]

Nous montâmes dans ce qu'on appelait le réfectoire. Il y avait trois tables très longues, avec des bancs de bois de chaque côté.

On dit une prière en commun, puis on nous donna de la soupe. Toutes eurent fini en même temps.

On passa dans une classe disposée pour qu'on pût y prendre des leçons d'écriture, de musique vocale et de calcul. Cela durait deux heures.

On se rendait ensuite dans un atelier ; chacune allait prendre sa place. On brodait des crêpes de Chine.

Il y avait entre les deux fenêtres un bureau élevé, où se tenait la sous-maîtresse, M^{le} Bénard. C'était une femme d'environ trente ans, d'un extérieur agréable.

³⁸ *Mogador* 84

Elle nous fit approcher pour nous indiquer des places, et elle m'adressa quelques paroles bienveillantes. Je la pris tout de suite en amitié ; c'était une excellente personne, trop douce, trop bonne pour les diables qu'elle avait à diriger.

À midi, on faisait un second déjeuner, puis on descendait à la récréation, dans une espèce d'enclos, sans arbres, sans fleurs ; des murs tout autour de cinquante pieds de haut.

On jouait à toutes sortes de jeux. Les plus grandes étaient deux par deux et ne parlaient que très-peu aux plus petites. Elles s'aimaient au point d'être jalouses de l'amitié des autres.

Il y avait une nommée Denise, qui dès le premier jour s'était attachée à moi. Elle me faisait de petits cadeaux ; tantôt une aiguille, tantôt des plumes ; elle n'était pas chiche de compliments.

Un jour sa camarade en prit tant de jalousie qu'elle me fit une scène. M^{lle} Bénard me pria de ne plus lui parler.

Elle m'écrivait. Un jour on trouva une de ses lettres ; on la mit au *séparé*. Quand elle sortit, au bout de huit jours, elle vint à mon métier, m'embrassa et me dit :

– On peut me mettre au *séparé*, au cachot, toute ma vie, cela ne m'empêchera pas de t'aimer toujours.

M^{lle} Bénard me gronda de m'être laissée ainsi embrasser.

Je lui répondis que je ne pouvais pas empêcher qu'on eût de l'amitié pour moi.

C'était un vrai garçon pour le caractère que cette Denise. Sa figure était franche, hardie ; rien ne lui faisait peur. Quand on la punissait, elle chantait. C'était un diable. Elle n'était pas méchante, mais indomptable.³⁹

Des critiques concluent que Céleste eut quelques relations lesbiennes.⁴⁰ Denise a encore six mois de taule. Dès sa sortie, elle veut s'inscrire dans la liste des prostituées, ce qui est permis à partir de l'âge de seize ans. « Je connais de belles maisons, où l'on nous donnerait beaucoup d'argent. Et elle me donna l'adresse de celle où elle voulait aller. »⁴¹ Céleste l'en déconseilla.

– C'est une erreur, me dit-elle. Tu n'as vu que la basse classe de ces femmes, les laides ou les sottes. Mais j'en ai connu, moi, qui se sont fait une petite fortune, qui ont de beaux appartements, des bijoux, des voitures ; qui ne sont en relations qu'avec des gens de la plus haute société. Si j'étais aussi jolie que toi, j'aurais bien vite fait mon affaire. Tu seras bien avancée de te marier à un ouvrier qui te battra peut-être, ou bien te fera travailler pour deux. Et puis tu es venue ici ; tu auras beau faire, on le saura et on te le reprochera.⁴²

Effectivement, avoir été une fois prostituée est une tache pour la vie. Les futurs amants de Céleste la lui reprocheront chaque fois qu'il leur prend l'envie de l'humilier. Mais les paroles de Denise prennent racine :

Tout ce qu'elle venait de me dire me dansa dans la tête toute la nuit. Je me voyais riche, couverte de bijoux, de dentelles. Je regardai dans mon petit morceau de miroir ; j'étais vraiment jolie, et pourtant le costume n'était pas avantageux.

Puis, tout d'un coup je fus honteuse de la pensée que je venais d'avoir.⁴³

³⁹ *Mogador* 86-88

⁴⁰ Susanna Forrest « The Lioness of the Hippodrome » *The Paris Review*, Januar 2021. Cette possibilité ne m'était pas venue à l'esprit.

⁴¹ *Mogador* 88

⁴² *Mogador* 89

⁴³ *Mogador* 89

Cette description d'une jeune personne découvrant sa propre beauté, développant la conscience de son propre corps, est révélateur du potentiel humain. Il y a une magnifique scène dans le film italien *C'eravamo tanto amanti* d'Ettore Scola qui ne dure peut-être qu'une ou deux secondes, une femme se jugeant dans le miroir, mais qui en dit tout. Pousser les femmes à ne penser qu'à leur apparence est sexiste, mais leur défendre d'y penser également. La honte que Céleste ressent n'est pas due à ce geste, mais à la perspective du métier dans lequel sa beauté pourrait la mener.

Le dimanche, toutes sont sommées à la chapelle pour la messe. Les filles entrent, et partent plus tard, en colonnes séparées : il y a les « jugées », parmi elles les « petites voleuses », les adultères et les fraudeuses, les « prévenues » (celles qui ne sont pas encore condamnées). Toutes sont soumises au travail forcé, ce qui leur permet de faire des économies pour le jour de leur mise en liberté. Les plus élégantes appartiennent à une « maison ».

Les maîtresses de ces maisons ont soin d'elles et leur envoient du linge, de l'argent et des provisions toutes les semaines. On dit en parlant d'elles : « Une telle ! elle reçoit le panier. » C'est l'aristocratie du lieu. Aussi, ont-elles dans les cours de vieilles abandonnées qui les servent, qui font leur ouvrage. Il y en a qui ont de l'argent ; les hommes qu'elles entretiennent quand elles sont en liberté leur envoient beaucoup. En général elles sont généreuses ; elles payent pour tout le monde. On les appelle les *Pannuches*.

Toutes ces femmes, pendant l'office, regardent en l'air, causent, font passer de petits papiers aux femmes de l'infirmerie, aux voleuses, aux prévenues. Elles font des signaux aux corrections ; on les leur rend. Pendant que les surveillants écoutent la messe, tous ces petits manèges s'accomplissent. On montre sur ses doigts combien de temps on a encore à faire. On envoie des baisers en signe d'adieu ! Le dimanche est vraiment un jour de fête.

Denise était à la correction depuis trois ans.⁴⁴

La société est un étrange mélange de solidarité et d'égoïsme :

Je tournai la tête et je vis, au bout de la grille où j'étais, une petite fille de douze à treize ans, qui faisait des efforts inouïs pour être aperçue d'en bas.

– Regarde donc comme cette petite se remue.

– C'est pour tâcher que sa mère, qui est là aux prévenues, la regarde. Vois-tu cette grosse femme qui tourne les yeux de notre côté ? C'est sa mère. Elle a vendu sa fille, et elle va être condamnée au moins à trois ans. Cette petite que tu vois là a fait ce qu'elle a pu pour la défendre, mais son autre fille qu'elle a vendue, il y a deux ans, l'a dénoncée et l'a chargée à outrance, parce qu'elle lui avait fait des scènes pour avoir de l'argent.⁴⁵

Denise, avec ses trois ans d'expérience comme incarcérée, connaît les histoires des autres. Il y a La Blonde, une belle qui est en prison pour la troisième fois, après avoir été ramassée dans un hôtel dans le Quartier Latin, et qui maintenant bafoue l'interdiction de se friser les cheveux, et que Céleste rencontrera à nouveau quelques années plus tard. Il y a une femme qui a été infidèle à son mari, absent depuis longtemps, qui a eu un enfant et est maintenant la victime de sa vengeance. Une autre encore que le mari a forcée à se prostituer :

⁴⁴ *Mogador* 90

⁴⁵ *Mogador* 91-92

Tiens, regarde la seconde femme sur le sixième banc ; voilà une femme qui est à plaindre ! Tu vois comme elle est jolie ! c'est une Bordelaise. Un homme, assez beau garçon, lui a fait des propositions ; elle l'a épousé, croyant qu'il l'aimait. Pas du tout, il l'a mise dans une boutique où sa beauté attirait du monde ; il a fini par lui dire ce qu'il attendait d'elle. Il l'a vendait lui-même au plus offrant et la battait comme plâtre, quand elle refusait. La police s'en est mêlée ; on les a arrêtés tous les deux. Il a donné son consentement pour qu'on l'inscrivît, afin qu'elle fût plus libre. Moi je l'étranglerais ; mais elle l'adore, à ce qu'il paraît. Je crois que c'est de la peur.

– Eh bien ! moi, je ne plains pas celle-là ; c'est une femme sans cœur, sans caractère ; c'est une machine.

– Qui donc vous raconte tout cela ?

– La fille de salle qui va dans les cours, et avec qui je suis amie.⁴⁶

C'est à tel point que les jugements peuvent différer ! Ces diverses histoires et impressions se graveront dans la mémoire de Céleste.

Il y a aussi une fille de douze ans, qui a réussi à surmonter l'enceinte de soixante pieds et s'enfuir, ou encore celle qui, prenant la place d'une blanchisseuse, a pris le large.

Les affaires de prostitution fleurissent entre les murs de la prison :

Ce qui faisait le plus de ravages dans cette maison, à l'époque dont je parle, c'étaient ces liaisons entre des filles de douze et de quinze ans et des femmes de trente à quarante ans. Elles parviennent à tromper la surveillance la plus active.

Chaque lettre qui entre et qui sort est lue et marquée.

Malgré toutes les précautions, les embaucheuses trouvent moyen d'exercer leur infâme métier.

On appelle embaucheuses les femmes qui vont trouver une jolie fille et lui donnent l'adresse des mauvaises maisons qu'elles représentent, en en faisant un grand éloge.

Elles montent la tête à de pauvres enfants, qu'elles entraînent du côté des écoles ou de la Cité, dans des bouges immondes, où elles meurent jeunes quand elles sont faibles.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est la perversité de la corruption dans ce milieu infernal. Il n'est pas rare d'entendre des enfants de dix ans dire ce qu'elles veulent être, et où elles iront quand elles auront l'âge.⁴⁷

Mais il y a aussi celles qui se révoltent contre leurs conditions, utilisant de toutes les ruses, même contre les autres détenues.

Nous avions une fille nommée Augustine, qui était à peu près de mon âge. Cette fille était d'une gaieté intarissable ; quand j'étais triste, Denise allait la chercher. Je ne puis la comparer qu'à un singe. Elle nous annonça que son père était décidé à la retirer de la correction.

– Je lui ai persuadé que je deviendrais pire que je ne suis, et il a cru que c'était possible, ajouta-t-elle en éclatant de rire. Pauvre bonhomme de père, je vais le lâcher au bout de la rue.

Je lui dis que c'était mal.

– Merci, me dit-elle ; il m'a promis, si je me conduisais mal, d'employer, avec son tire-pied, un procédé de correction qui n'est pas caressant du tout. Pour sortir, j'ai

⁴⁶ *Mogador* 92

⁴⁷ *Mogador* 93-94

répondu que j'y consentais ; mais je sais comment il s'en acquitte, et j'aime mieux me donner de l'air.⁴⁸

C'est la même fille qui empreinte à Céleste ses habits, lui promettant de les lui rendre après sa sortie :

Je sors demain ; je n'ai pas d'effets. Vous êtes grande comme moi, voulez-vous me prêter les vôtres ? je vous les renverrai dans deux jours. Je vais aller en maison ; on m'en donnera ; je vous ferai rapporter de suite ce que vous m'aurez prêté. Seulement, ne le dites à personne, parce que cela est défendu.⁴⁹

Dans la cour il y a une porte, fermée en permanence, qui mène à l'hôpital. Une fois on avait oublié de la fermer à clé. Céleste aperçoit une jeune fille, dont le ventre et la poitrine sont grand ouverts, coupés par des incisions profondes.⁵⁰

Après un mois d'attente, Céleste reçoit enfin la visite de sa mère. Elle veut lui raconter toutes les circonstances qui ont mené à sa fuite. Denise l'avertit que sa mère ne lui croira pas un mot, à moins qu'elle ne se soit séparée de son Vincent auparavant.

Ma mère était assise sur une chaise, au fond d'une grande salle, garnie de bancs en chêne tout autour. Les dalles étaient blanches. Il y avait un Christ au mur.

Je baissai la tête et j'attendis. J'avais perdu depuis longtemps l'habitude d'embrasser ma mère. Elle ne fit pas un pas vers moi ; je n'osai m'approcher.

– Malheureuse ! me dit-elle enfin, tu n'as pas honte de me faire venir ici.

Je relevai la tête ; le ton avec lequel elle me parlait m'étonna. J'étais si sûre que c'était moi qui avais le droit de lui faire des reproches ! D'abord, je ne sus que répondre ; puis, sentant le sang me bouillonner au cœur, je lui dis :

– J'espère, ma chère mère, que tu sais ce qui m'y a conduite, et que tu ne viens pas me faire des reproches. Tu as mis assez de réflexion à venir ici ; tu dois être faite à l'idée de m'y savoir, et, puisque te voilà, à l'idée d'y venir.

– Oh ! me dit-elle, il paraît que cela n'a pas changé ton caractère. Il n'y a que trois jours que je sais que tu es ici ; c'est le temps qu'il m'a fallu pour avoir une permission.

– Qui donc maintenant reçoit tes lettres ?

– Personne.

– On t'a pourtant écrit cinq fois.

– C'est faux.

– Depuis combien de temps es-tu de retour à Paris ?

– Depuis un mois.

– Que t'a-t-on dit quand tu es arrivée ? Tu as dû t'apercevoir que je n'étais pas là !

– On m'a dit la vérité.

– Et quelle est cette vérité ?

– Que tu t'étais laissée entraîner par une femme et sauvée de la maison.

– Et qui est-ce qui t'a dit cela ?

Elle ne me répondit pas.

– Comment as-tu su que j'étais ici ?

– Il y a trois jours une femme m'a arrêtée dans la rue, celle qui t'a fait prendre. Elle m'a dit où tu étais, en me faisant je ne sais quel conte, en me disant qu'elle était venue vingt fois, qu'on n'avait pas voulu la laisser monter, qu'on lui avait dit

⁴⁸ *Mogador* 94

⁴⁹ *Mogador* 94

⁵⁰ *Mogador* 95

que je n'étais pas revenue.

– As-tu demandé au marchand de vins si c'était vrai ?

– Non, à quel propos lui aurait-on défendu ma porte ?

J'hésitai un peu et je lui dis :

– Comment se porte M. Vincent ?

– Bien, me dit-elle ; il m'a accompagnée ; il m'attend dehors.

Je regardais la porte ; je pensais à ce que m'avait dit Denise en descendant ; il me semblait la voir rire au travers du mur.

– As-tu adressé une pétition au préfet pour me faire sortir ?

– Je n'ai pas encore eu le temps : Vincent l'écrira demain.

– Non, lui dis-je, fais-la écrire par un autre, et surtout porte-la toi-même.

– Pourquoi donc ?

– Je te le dirai plus tard.

Il y avait une heure que j'étais au parloir avec ma mère ; c'est le temps qu'on a le droit de rester.

– N'oublie pas d'écrire ; quand viendras-tu ?

– Dans quelques jours ; j'écrirai demain.

Elle m'embrassa si froidement, qu'en remontant les escaliers je me mis à pleurer, et je dis à Denise :

– Tu avais raison, je suis perdue ; je ne sortirai jamais d'ici. Pauvre Thérèse ! je l'accusais d'oubli. // L'empêchait de voir ma mère, et il gardait les lettres. Oh ! cet homme me rendra méchante, haineuse ; je me vengerai un jour ou l'autre.⁵¹

Quinze jours plus tard le triste moment de se séparer de Denise est venu. On emporte Céleste dans la maison de correction dans le même chariot dans lequel on l'avait amenée. Là-bas, elle est reçue par un aimable responsable, un M. Régnier, qui s'étonne de ne pas la voir dans ses propres habits. Elle explique qu'elle les avait prêtés et qu'ils ne lui furent pas rendus. Le lendemain sa mère l'attend dans son bureau.

– Vous allez vous en aller, mon enfant ; votre mère promet de bien veiller sur vous. Faites bien attention : ne vous laissez entraîner par aucune de ces femmes que vous avez pu rencontrer ; car si vous reveniez, vous trouveriez en mois un juge sévère. Votre mère ne pourrait plus vous avoir ; je vous enverrais au couvent de Saint-Michel jusqu'à vingt et un ans. On rase la tête en entrant ; vos cheveux auraient le temps de repousser.

Je lui promis du fond de mon cœur d'être sage, et lui dis que si jamais je revenais il pouvait m'enfermer pour le reste de mes jours.

Il me fallut attendre encore une heure pour qu'on allât me chercher des effets.

Enfin les portes s'ouvrirent : j'étais libre !

[...]

L'air me parut embaumé ; je le respirais comme une fleur enivrante que m'engourdisait et faisait circuler dans mes veines un bien-être inconnu. « Libre ! » m'écriai-je, et je courus jusqu'au quai sans tourner la tête. Je m'arrêtai au bord du parapet ; je regardai l'eau couler. Ma pensée s'en allait avec elle ! Je fus arrachée de mon extase par ma mère, qui venait de me rejoindre, et me dit en me tirant le bras :

– Où vas-tu donc ? ce n'est pas notre chemin.

– Ah ! pardon, ma bonne mère, lui dis-je en l'embrassant à plusieurs reprises, pardon ! J'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas ? mais je suis si heureuse ! Ah ! que c'est bon d'être libre ! Vois donc la rivière ! comme elle est indépendante ! comme tout

⁵¹ *Mogador* 96-98

cela est joli ! Je ne m'en étais jamais aperçue. C'est vrai qu'il faut être privé des choses pour savoir ce qu'elles valent. Oh ! que je t'aime, ma bonne mère !... Et je l'embrassai à la fâcher.

– Reste tranquille ; tu vois bien que tu me chiffonnes. Je suis bien aise que tu y tiennes tant à la liberté ; tu ne recommenceras pas.

Je n'étais pas à ce qu'elle me disait. Je répondais : Oui, maman.

– Nous allons rentrer : tu travailleras avec moi.

– Oui, maman.

– Ne sois pas malhonnête avec ce pauvre Vincent.

Cela me tira de ma contemplation. Je la fis recommencer.

– Oui, me dit-elle, tâche de vivre en paix avec lui, pour l'amour de moi.

– Comment pour l'amour de toi ? Est-ce que tu espères le garder ?

Ce fut elle qui s'arrêta et me regarda étonnée.

– Ah ! c'est vrai, tu ne sais que ce que l'on t'a conté ! je vais te dire la vérité.⁵²

Et Céleste lui raconte la scène du quasi-viol. La mère rougit, devient blême, mais ne répond pas. Sa fille ne lâche pas. Elle veut tout répéter en présence de Vincent, ce qu'elle fait. À la fin de sa description, la mère adresse Vincent : à lui de donner enfin sa vue. Celui-ci fait recours à un mensonge futé :

– J'attendais qu'elle eût fini. Je n'ai pas grand'chose à dire ; du reste, vous savez que votre fille me déteste. Moi, je l'ai connue enfant, et, à cause de vous, je l'aime beaucoup. Elle est rentrée toute triste ; j'ai tâché de la consoler. Je ne sais ce qu'elle s'est figuré ; elle s'est sauvée. C'est un prétexte.⁵³

Il aimerait la fille par amour pour la mère ? Mais il avait affirmé à Céleste exactement le contraire ! Qu'il n'avait supporté de vivre avec la mère que pour pouvoir rester avec la fille ! Comme dans *Lolita*.

La mère voit dans quel état de colère désespéré sa fille se trouve et prie Vincent de les laisser seules. Passant devant Céleste, « ses lèvres ébauchèrent un sourire qui me mit en fureur ».

– Tu le crois plutôt que moi, n'est-ce pas ? Il me rit au nez. Il est bien sûr que tu le préfères ; qu'il peut tout ici. Eh bien ! je lui cède la place. Moi, je ne peux plus vivre ici. Tu es bien décidée à le garder, je pars.

Ma mère se mit devant la porte et me prit dans ses bras.

– Voyons, Céleste, écoute-moi.

– Non : si tu ne me promets pas de mettre cet homme à la porte.

– Eh bien, oui, je le quitterai ; mais écoute-moi. Il vient d'hériter de quelques mille francs ; il me les a promis pour m'établir. Prends patience pour quelque temps ; je ferai semblant de le croire. Contiens-toi. En changeant de logement, je me séparerai de lui, et nous resterons toutes les deux.⁵⁴

Voilà encore un de ses mensonges pour gagner du temps. Mais la fille cède. Rétrospectivement, elle écrit qu'à l'époque elle ne comprenait pas la situation d'une femme approchant la cinquantaine :

je ne comprenais pas alors combien ce sentiment, qu'on nomme amour, avait de puissance sur l'âme des femmes de son âge : ma mère avait alors quarante-sept ans.⁵⁵

⁵² *Mogador* 100-101

⁵³ *Mogador* 102

⁵⁴ *Mogador* 102

⁵⁵ *Mogador* 103

Les mois s'envolent. Vincent est toujours là. Un jour il reprend ses dégoûtantes tentatives d'approcher Céleste :

Un jour, il revint dans la journée, et me trouvant seule il osa me dire :

– Allons, viens que je t'embrasse, boudeuse. Je t'avais bien dit que ta mère ne te croirait pas. Tu as eu bien tort ; mais si tu veux, il est encore temps.

– Tenez, lui dis-je, on monte ; je crois que c'est ma mère ; je vais vous donner ma réponse devant elle... Ma chère mère, arrive donc pour me conseiller. Voici ce que monsieur me proposait à l'instant ; que penses-tu que je doive faire ?

Il me regarda, haussa les épaules et dit à ma mère :

– En vérité ta fille est folle. Elle ne sait qu'inventer pour nous brouiller.

Ma mère ne répondit rien.

– Ah ! ça, lui dis-je ? Était-ce pour te moquer de moi que tu m'as promis que tu allais le quitter ? Crois-tu que, sans cette promesse, je serais restée ici ? Voyons, parle !

Ma mère s'emporta contre moi, me disant qu'elle ne pouvait avoir confiance en moi ; que du reste elle était fatiguée de tout cela ; que ceux qui voulaient partir étaient libres.

Ses paroles me tombaient si lourdement sur le cœur, qu'il ne battait plus.

Je me mis à pleurer en lui disant :

– Il ne vous manquait plus que de me chasser ; vous le regretterez.

Je me dirigeai vers la porte.

Vincent se mit devant moi et m'empêcha de sortir. Il me demanda pardon d'avoir été la cause de tout cela ; il me supplia de rester, me disant que, s'il fallait, il partirait plutôt lui-même.

Où aurais-je été ? je ne connaissais personne. Je n'avais pas une seule relation à Paris. La seule maison où j'avais travaillé m'était à jamais fermée. Je n'avais eu qu'une affection : ma mère ! qu'un appui : ma mère ! Cet appui et cette affection me manquant, j'étais seule.

Je rentraï dans mon cabinet. Je le vis embrasser ma mère à travers les carreaux. Mon cœur se souleva.

– Oh ! si je pouvais me sauver, si j'avais seize ans ! Une idée affreuse venait de me traverser l'esprit. Je la chassais ; elle revenait plus forte que ma volonté, et je m'endormis en comptant mon âge à un jour près.

Je rêvai de Denise, des conseils et des indications qu'elle m'avait donnés.

Il me semblait que je prenais une voiture, que je donnais au cocher une adresse dont le souvenir, malheureusement pour moi, s'était trop bien gravé dans ma mémoire, et revenait à ma tête brûlante, dans ces heures de cauchemar et d'angoisse...⁵⁶

À partir de ce moment, Céleste ne supporte plus la faiblesse de sa mère, elle ne peut plus la regarder dans les yeux.

Avant de quitter définitivement le domicile, elle entreprend une dernière tentative de la convaincre de son erreur. Elle la prie de se cacher dans le cabinet et de témoigner les approches de Vincent, alors que celui-ci se croit seul avec sa fille.

– Vous aviez raison quand vous me disiez qu'elle ne me croirait pas. Il faut que vous lui ayez jeté un sort. Si je vous avais aimé autant qu'elle vous aime, qu'est-ce que vous seriez devenu ?

Il me regarda sans me répondre. Il me sembla voir mon rideau bouger. Je me rapprochai encore de lui.

⁵⁶ *Mogador* 103-104

– Vous ne dites plus rien. Vous voyez bien que j’ai bien fait de ne pas accepter ; si j’étais partie avec vous, vous ne m’aimeriez déjà plus.

– Essayez, me dit-il... Et il attacha sur moi un regard qui me força de baisser les yeux.

– Que j’essaie quoi ?

– De me suivre, d’être ma maîtresse.

– Eh bien ! et maman ?

– Bah ! Elle est faible de caractère et mobile de cœur ; elle se consolera.

Nous entendîmes du bruit dans ma chambre. Il me regarda ; je me mis à rire sans lui répondre.

Il courut ouvrir la porte. Ma mère était tombée au travers. Il la porta sur son lit. Elle était sans connaissance.

Alors il eut un véritable chagrin. Il l’embrassait ; il lui demandait pardon.

– Oh ! criait-il, je suis un misérable ! Pauvre femme ! je l’ai tuée ! Mon Dieu ! pardonnez-moi ! Jeanne, mon amie, reviens à toi. Je n’étais pas digne de ton affection. Chasse-moi ; voilà tout ce que je mérite.

Ma mère ouvrit les yeux, regarda autour d’elle et fondit en larmes. Je n’osais m’approcher.

– Sortez, nous dit-elle, allez-vous-en tous les deux : je veux être seule.

Vincent seul obéit à cette injonction.

– Où veux-tu donc que j’aïlle ? dis-je à ma mère. Et je m’assis.

Elle se cacha la figure et parut ne plus s’occuper de moi.

Mon cœur sautait de joie dans ma poitrine. Il me semblait que j’avais reconquis ma véritable place dans la maison.⁵⁷

Mais Vincent ne s’est retiré qu’en apparence. Il s’occupe affectueusement de Jeanne pendant les huit jours de son délire fiévreux. Elle le prie de s’en aller, sa demande le laisse impassible. De son côté, il prie Céleste de plaider sa cause auprès de sa mère. Il a besoin de temps pour régler ses affaires, Jeanne y consent. Il ne reste plus qu’un mois, et Céleste aura atteint l’âge de seize ans !

On voulait la marier avec un ouvrier. Pour Céleste, un ouvrier c’est un meneur, comme elle en a connus enfant en 1830 – une erreur, qu’elle reconnaît seulement bien plus tard. Mais elle est quand même heureuse de ne pas y avoir consenti, car elle aurait sûrement trompé un honnête homme ou l’aurait rendu malheureux.

C’était l’époque où elle commença son journal intime, duquel elle pourra tirer ses souvenirs pour composer sa défense.

À son seizième anniversaire elle quitte la maison avec seulement cinq francs dans la poche. Lorsqu’elle annonce au cocher l’adresse que lui avait donnée Denise, il rit, puis, une fois arrivés à leur destination et voyant son hésitation, il lui demande si elle veut vraiment descendre. Elle le prie d’attendre cinq minutes, ce qu’il fait.

Dans la maison, elle demande à voir Denise. M^{lle} Fanny répond qu’elle ne connaît pas de Denise, monte à l’entre-étage et parle à Madame.

– Est-elle agréable ?

– Mieux que cela.

– Fais-la monter.

M^{lle} Fanny vint me chercher et me fit entrer dans une jolie petite chambre qui me parut magnifique.

Une grande et grosse femme entra en même temps que moi, mais par une autre

⁵⁷ *Mogador* 105

porte. Elle avait dû être remarquablement belle. Ses cheveux étaient gris ; ses bandeaux, retenus par une ferrière garnie de diamants et de rubis ; ses mains, étincelantes de bagues d'un grand prix, s'appuyaient à chaque meuble, car son embonpoint l'empêchait de marcher facilement. Elle était couverte de soie et de dentelles, et mise avec tant d'art, qu'à tout prendre cette masse n'avait rien de difforme.

Elle me demanda le nom de famille de la personne que j'appelais Denise... je le lui dis.

– Oui, elle est ici ; mais que lui voulez-vous ?

– Madame, je voudrais la voir, l'embrasser.

– À la bonne heure ; je craignais que vous ne vinssiez pour tâcher de l'emmener. C'est que je ne veux pas qu'on entraîne mes pensionnaires. C'est dans leur intérêt ; je n'aime pas les coureuses.

Elle sonna ; Fanny parut.

– C'est celle que nous pensions, que mademoiselle désire voir. Dites-lui qu'on la demande, elle peut descendre comme elle est : c'est une de ses amies.

Puis, se retournant de mon côté, elle m'examina avec attention. Il paraît que le résultat de cet examen la satisfit, car elle me demanda si je voulais me placer. Elle me dit qu'il lui manquait du monde, et qu'elle me garderait avec plaisir, si cela me convenait. Elle s'informa de mon âge, et voulut savoir où j'avais été jusqu'alors.

Je lui répondis que j'avais à peine seize ans, que j'avais toujours demeuré chez ma mère, mais que j'étais décidée à sortir de chez elle.

– Vous n'êtes donc pas inscrite ? me dit-elle étonnée.

– Non, madame.

– Oh ! mais vous ne pouvez pas rester ici ; dépêchez-vous de partir. Et elle sortit.

J'étais si résolue dans ma funeste détermination, que je me sentis toute désempoignée.

Denise venait d'entrer. Elle se jeta dans mes bras.

– Je savais bien que c'était toi ; je t'avais devinée ! Ma petite chérie, que je suis heureuse de te voir !... Et elle m'embrassait mille fois.

Quant à moi, je ne pouvais lui dire un mot, tant j'étais surprise de son costume.

Elle avait une robe de chambre en satin rose, garnie de cygne ; un jupon couvert de broderies ; une chemise si transparente, que je voyais sa poitrine au travers. Ses cheveux avaient été frisés la veille et tombaient en désordre sur son cou. Son pied, que je n'avais jamais remarqué, me parut charmant dans sa pantoufle brodée d'or.

– Tu es étonnée de mon luxe, me dit-elle ; reste ici avec moi, tu en auras autant. Je suis heureuse comme une reine.⁵⁸

Denise l'emmène au quatrième étage, dans une chambre avec deux lits. Deux femmes s'y trouvent déjà. Elles sont peu accueillantes. « On pourrait croire qu'unies par le malheur et par la honte, elles ont les unes pour les autres cette affection qu'elles ne peuvent plus demander ni à la famille, ni au monde ; il n'en est rien. »⁵⁹

On la cache pendant deux jours. « Moralement, je n'étais plus qu'un cadavre. Des volontés étrangères disposaient de moi, comme elles eussent fait d'un automate. »⁶⁰ Le jour fatidique de l'inscription arrive. Elle a moins peur de confronter sa mère, qui doit donner son consentement, que de revoir M. Régnier et de devoir lui avouer

⁵⁸ *Mogador* 109-110

⁵⁹ *Mogador* 111

⁶⁰ *Mogador* 112

avoir manqué à sa promesse. Denise l'avertit de ne pas chanceler dans sa décision, car dans ce cas on la renverrait à la maison de correction, mais si, au contraire, elle restait ferme, sa mère consentirait sûrement « pour se débarrasser de toi ». À la rencontre, Céleste dit à sa mère : « Ne pleure pas ; ce n'est pas de ta faute. Tu es faible ; tu as été si malheureuse, que personne ne te blâmera. Laisse ma destinée s'accomplir. L'ambition est entrée dans mon cœur ; je deviendrai riche. Et puis, vois-tu, j'ai pris ma classe en dégoût ; je n'aurais jamais pu être la femme d'un ouvrier. »⁶¹ La mère l'implore de renoncer à son projet : « C'est la misère et l'infamie que tu veux me faire accepter pour toi ! Oui, j'ai eu des torts, j'en conviens ; mais tout peut se réparer. Renonce à ton projet ; viens avec moi : je te jure de tout rompre. » Mais Céleste reste ferme, envers M. Régnier aussi. Alors on la « toise », et son nom est à partir de ce moment sur la liste. Le jour même elle est habillée comme une princesse, « une robe de velours épinglé blanc, des bas de soie, des souliers de satin, et une parure de corail ». Ainsi Céleste s'encombre d'une dette de onze cents francs – c'est le collier qui attache une prostituée à sa « maison ».

Céleste est tellement triste qu'on lui accorde une sortie avec Denise à la Chaumière. Là son regard se croise avec celui d'un jeune homme, les deux se plaisent l'une l'autre, ce qui souligne la situation insupportable pour une prostituée avec permission de sortir seulement une fois par mois. Adolphe, c'est son nom, voudrait la voir ; Denise lui explique que Céleste est encore moins disponible qu'elle-même, mais qu'elle l'emmènera à la prochaine occasion. Il est médecin en formation, fils d'un fameux chirurgien sous Napoléon. Une jeune femme, une fille à vrai dire, qui d'un côté tombe amoureuse d'un homme de son propre choix, et de l'autre doit procurer contre sa volonté ses services à des hommes inconnus pour de l'argent. Quelle contradiction !

Un de ces hommes est le poète Alfred de Musset (1810-1857), qui avait alors trente ans. Ça vaut la peine de voir ce fameux homme de lettres – dont les vers sont par ailleurs tout-à-fait fastidieux – à travers les yeux d'une fille de seize ans qui vient de commencer son nouveau métier :

Il va sans dire que je ne le nommerai pas ; mais, si quelques personnes le reconnaissent, j'aurai la conscience bien tranquille ; ce sera de sa faute plus que de la mienne. Je n'éprouve aucun embarras à parler de mes relations avec lui ; car, ainsi qu'on va le voir, l'histoire de nos amours n'est pas un échange de tendresses vénales, mais une suite rapide de violences, de querelles et de mauvais tours.

La première fois que je le vis, c'était, je crois, le lendemain du jour où nous avons été à la Chaumière, et j'étais d'assez mauvaise humeur ; il me fit une impression que j'aurais peine à rendre.

On me demanda. Je suivis Fanny dans le petit salon.

Il y avait un homme assis près de la cheminée et qui me tournait le dos. Il ne prit pas la peine de me regarder. Ses cheveux étaient blonds ; il était mince et me parut d'une taille ordinaire. Je m'avançai un peu. Ses mains étaient blanches et maigres ; il battait la mesure avec ses doigts sur son genou.

Je me plaçai en face de lui ; il leva les yeux sur moi : c'était un spectre plutôt qu'un homme. Je contemplais cette ruine prématurée ; car il paraissait à peine avoir trente ans, malgré les rides qui sillonnaient son visage.

– D'où viens-tu donc ? me dit-il, comme s'il sortait d'un rêve ; je ne te connais pas.

⁶¹ *Mogador* 112

Je ne répondis rien ; il se mit à jurer.

– Répondras-tu, quand je fais l'honneur de te parler ?

Je devins rouge et je lui dis :

– Est-ce que je vous demande qui vous êtes et d'où vous sortez ? Ai-je besoin d'un état de services pour me présenter devant vous ? Je vous préviens que je n'en ai pas.

Il continua à me regarder avec son air hébété.

Je me dirigeai du côté de la porte.

Reste là, me dit-il, je le veux.

Je n'en entendis pas davantage et je sortis.

Je courus raconter à la grosse femme ce qui venait de se passer. Elle haussa les épaules et me dit que j'avais tort ; que ce monsieur était son meilleur ami ; qu'elle voulait qu'on le traitât bien ; qu'il venait quelquefois passer huit jours de suite chez elle ; que d'ailleurs il se recommandait de lui-même, et que c'était un des plus grands littérateurs du siècle.

– Cet homme-là ! fis-je étonnée.

– Cet homme-là.

– Eh bien ! alors, je lui conseille d'écrire moins bien et de parler mieux.

Denise était là ; elle se pencha à mon oreille, et me dit tout bas :

– Elle en est entichée parce qu'il a beaucoup d'argent, mais c'est un vilain homme, brutal, malhonnête et toujours ivre. Je plains celles qui ont le malheur de lui plaire.

Un violent coup de sonnette fit trembler la maison.

C'était mon ennemi qui se fâchait de ce que je l'avais laissé seul.

– N'y retourne pas, me dit Denise :

– Au contraire, lui répondis-je en regardant la grosse femme ironiquement ; je ne suis pas fâchée de voir de près un grand génie. Il y a toujours à gagner dans la société des gens d'esprit.

Je rentrai dans le petit salon.

– Ah ! te voilà revenue, me dit-il. Dans cette maison, tout le monde m'obéit ; tu feras comme les autres.

– Peut-être.

– Il n'y a pas de peut-être, et, pour commencer, je veux que tu boives avec moi.

Il sonna ; Fanny apparut.

– À boire ! dit-il.

Elle revint avec trois bouteilles et deux verres.

– Voyons, que veux-tu ? veux-tu du rhum, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe ?

– Je vous remercie ; je n'aime que l'eau rouge, et, dans ce moment, je n'ai pas soif.

– Qu'est-ce que cela me fait ? je veux que tu boives.

– Non, lui répondis-je résolument.

Il jura comme un templeier, et ayant rempli son verre d'absinthe il l'avalait d'un trait :

– À toi, maintenant, bois ou je te bats.

Il remplit deux verres et m'en apporta un, tout en chancelant. Je le regardai s'avancer vers moi, un peu effrayée de sa menace, mais bien décidée à ne pas céder.

Je pris tranquillement le verre qu'il m'offrait et je jetai le contenu dans la cheminée.

– Oh ! dit-il en me prenant la main et me faisant tourner sur moi-même, mais sans me faire de mal ; tu es désobéissante, tant mieux. J'aime autant cela...

Il prit quelques louis dans une de ses mains, un verre plein dans l'autre :

– Bois, me répéta-t-il, et je te les donnerai.

– Je ne boirai pas.

– Oh ! dit-il en riant, et en se courbant un peu sur lui-même, quel beau caractère ! inaccessible à la peur comme à l'intérêt ! C'est égal, tu me plais comme cela. Viens t'asseoir avec moi sur ce canapé et conte-moi ton histoire.

Je m'assis sans répondre.

– Tu as été, n'est-il pas vrai, malheureuse et persécutée ? Je parie que, comme tes compagnes, tu es au moins la fille d'un général. Sois franche, mon caractère te plaît-il ?...

– Il me déplaît affreusement.

– Eh bien, tu n'es pas comme les autres. Elles sont toutes folles de moi, ou elles le disent du moins. Mais que veux-tu ? on n'est pas maître de ses sympathies. Je ne peux pas les souffrir, tandis que toi, tu me sembles originale et tu me plais. Prends cet or ! Tu ne l'as pas gagné ; je te le donne. Laisse-moi ; va-t-en !

Je me hâtai de profiter de la permission. En sortant, je le regardai et je le vis qui se versait un verre d'eau de vie.

[...]

Je l'avais tant rebuté qu'il ne pouvait plus se passer de moi. Il venait me voir deux ou trois fois par jour. Il avait comme des moments de folie, où il me disait des choses infâmes sans motif. Cela m'exaspérait. Je déclarai que je ne voulais plus descendre près de lui. On me fit sentir brutalement que je ne m'appartenais pas. Je commençais à prendre la grosse femme en horreur. Je descendis la tête montée, et sans attendre qu'il m'adressât la parole :

– Que me voulez-vous encore ? Pourquoi tenez-vous à me voir ? Votre vue ne m'inspire que du dégoût. Si c'est dans vos nuits d'orgie que vous faites ces belles choses que j'ai lues ce matin, je vous plains, car le lendemain vous ne devez plus reconnaître l'auteur, et c'est dommage. Il vous sied bien de mépriser les femmes et vous faire leur détracteur ! Vous êtes moins qu'un débauché ; vous n'êtes qu'un ivrogne. Si vous avez à vous plaindre d'une femme, ce n'est pas une raison pour détester les autres. Vous avez peut-être raison de nous mépriser, mais alors laissez-nous tranquilles.⁶²

C'est justement ce qu'il ne veut pas. Il a encore une humiliation en réserve. Il l'emmène au restaurant, prends une bouteille d'eau minérale et arrose Céleste de la tête aux pieds devant tous les hôtes.⁶³

Flaubert concourt avec Céleste Mogador dans son opinion sur le vantard chétif qu'est Musset. Ainsi, il écrit à Louise Colet le 3. juillet 1852 :

J'ai beaucoup songé à M[usset]. Eh bien le fond de tout cela c'est la Pose ! Pour la Pose tout sert, soi, les autres, le soleil, les tombeaux, etc., on fait du sentiment sur tout, et les pauvres femmes les trois quarts du temps y sont prises. C'est pour donner *une bonne idée de lui* qu'il te disait : « Essayez, j'ai échigné des Italiennes » (laquelle idée d'Italiennes s'associe à celle de volcan ; on voit toujours le Vésuve sous leur jupon. Erreur ! l'Italienne se rapproche de l'Orientale et est molle à la fesse, « Folle à la messe », comme eût dit ce vieux Rabelais ; mais n'importe, c'est une vérité reçue), tandis que le pauvre garçon ne peut seulement peut-être pas satisfaire à sa blanchisseuse. C'est pour paraître un homme à passions ardentes qu'il te disait : « Moi, je suis jaloux, je tuerais une femme, etc. » On ne tue pas les femmes, on a peur de la cour d'assises. Il n'a pas tué George Sand. C'est pour

⁶² *Mogador* 116-119

⁶³ *Mogador* 119

paraître un luron qu'il disait : « Hier, j'ai failli assommer un journaliste. » Oui, failli, car on l'a retenu.⁶⁴ [George Sand avait été l'amante de Musset.]

Denise demande pardon à Céleste pour l'avoir détournée ainsi ; elle l'avait trompée, exactement comme elle fut trompée.

Nous nous trouvons au premier quart de cette autobiographie. Il y a d'innombrables revirements surprenants, pas seulement dans sa propre vie, mais aussi dans la vie des gens qu'elle rencontre.

Elle est prise d'une forte fièvre, un client de la maison a pitié, paye toutes ses dettes et la fait soigner dans un de ses appartements, mais ne lui rend guère visite. Elle ne veut devenir une charge pour personne, alors elle prend refuge dans un hôpital où elle revoit Adolphe, médecin visitant, avec lequel elle commence une liaison insatisfaisante : il fait preuve de lâcheté lorsque, au milieu d'une fête de la haute société, il fait semblant de ne pas la connaître.

Plus tard elle va à un jardin dansant, apprend la polka, acquiert le surnom « Mogador » en l'honneur de la ville marocaine qui a résisté pendant trois jours au bombardement de la marine française. Sa maîtrise de la danse lui vaut sa première mention dans un journal. Elle apprend à monter à cheval et gagne de l'argent comme participante à des courses équestres, mettant sa propre vie en danger. Elle devient courtisane. Elle adopte l'enfant illégitime de sa domestique, qui mourut peu après l'avoir mis au monde. Elle est témoin de la Révolution de 1848. Poursuivie par la police pour ne pas s'être inscrite régulièrement, elle fait une tentative de suicide en s'asphyxiant à la fumée de son réchaud au charbon. Elle commence à jouer sur la scène et est engagée par un des metteurs en scène les plus renommés à l'époque.

Un soir elle est approchée par une ancienne détenue de prison, qu'elle ne reconnaît pas, parce que maintenant, ayant perdu sa voix de fille, elle chante dans des cafés-concerts habillée en homme. Elle habite une chambre peu coûteuse dans un hôtel, et, comme le sort le voulait, une femme complètement indigente, emménage dans la chambre voisine : c'est Denise, qui, ayant accouché d'une fille en parfaite santé est maintenant mourante et a tout juste le temps de raconter sa tragique histoire : après avoir vécu huit ans auprès de son homme, elle fut, au moment de sa grossesse, abandonnée.

Ainsi, les destins se recourent. Elle essaye de se raccommode avec sa mère, mais c'est en vain, elle trimbale toujours son Vincent. Elle se lie d'amitié avec beaucoup d'autres femmes dont elle partage leurs drames. Elle décrit aussi la mesquinerie et la malveillance des femmes de la haute société, mais aussi des femmes de sa propre couche sociale. Elle a une liaison durant cinq ans avec un jeune noble, Robert, qui ne sait pas gérer ses affaires et sombre de plus en plus sous une montagne de dettes, mais qui, après son retour d'Australie, où il a tenté, sans succès, sa chance

⁶⁴ Colet avait elle-même décrit cette rencontre avec Musset dans un memento deux semaines plus tôt (22 juin 1852) : « Visite ; il arrive à une heure, essoufflé, toussant, crachant, ayant l'air gris, il demande un verre de vin. Je lui dis que je n'en ai que de très médiocre, il me répond que le vin qu'il préfère est le vin bleu. Il avale un grand verre du vin que j'ai pour Henriette [la fille de Sand] à 12 sous le litre. Il me dit qu'il ne lira pas mon poème [*La Colonie de Mettray*, qui venait de remporter le prix de poésie de l'Académie française (note 6, page 1462)] à cause des petits journaux, *La Chronique*, *Le Charivari* et *Le Corsaire* qui depuis sa réception ne cessent de le harceler et de l'insulter et qui ne manqueraient pas de mêler nos noms et de dire que nous sommes au mieux ; qu'il voudrait bien que ce fût, mais qu'il couperait le visage à ceux qui le diraient ... » (Appendice, 886) Quelle surestimation de soi ! (*Correspondance* II 123)

comme chercheur d'or, l'aide à mettre de l'ordre dans les papiers soumis pour sa défense. Pendant ces longues cinq années les deux ne peuvent pas se séparer l'un de l'autre, lui oscillant entre elle et les demandes de sa famille d'épouser une femme riche pour se débarrasser de ses dettes et surtout pour sauver « l'honneur » de sa parentèle, elle cherchant d'autres avenues pour ensuite revenir à lui. Mais finalement il se décide pour elle, très au dépit de sa famille. On voit ici une parallèle avec le destin de la *Dame aux Camélias*. Souvent Robert humilie Céleste de la manière la plus moche imaginable, ce qu'elle lui reproche amèrement et avec sagacité, tout en étant prête à lui pardonner. Pour terminer, je voudrais citer une des scènes colériques que Robert fait à Céleste lors d'une visite qu'elle lui rend à sa demande, et qui démontre la misogynie régnante dans la société de l'époque :

– Vous voyez bien que j'avais quelque chose à vous dire ; j'ai à vous dire que vous ne m'inspirez plus que du dégoût. Quel moyen avez-vous donc employé pour me fasciner ? C'était de la magie, n'est-ce pas ? Un honnête homme ne peut aimer une créature comme vous ; j'étais fou quand je vous ai menée dans le château de mes pères. Pour vous je me suis perdu dans la considération du monde. Que m'avez-vous donné en échange ? un corps flétri, une âme vile, vous avez été ingrate, ignoble ; vous n'avez pas respecté un seul jour le souvenir d'un homme qui avait tant fait pour vous. – Voilà ce que je voulais vous dire, vous pouvez aller le répéter à M. Richard qui vous attend sans doute en bas.

Il démasqua la porte pour me laisser passer.

Le sang m'était monté à la tête et m'avait aveuglée. Je faillis tomber à la renverse. Revenue à moi, je sentis mon cœur et mes artères battre violemment. La colère m'enveloppa, je devins une furie.

Je m'avançai à mon tour sur lui. – Ah ! vous m'avez fait venir pour m'injurier ; et de quel droit, s'il vous plaît ? Du droit qu'a un lâche de faire une mauvaise action, du droit qu'on prend d'accuser les autres de ses torts pour s'excuser à ses propres yeux. Vous ai-je rien demandé ? Ai-je cherché à vous détourner d'une bonne résolution Vous ai-je entraîné à toutes ces folles dépenses ? Me suis-je plainte de vos caprices ? Vous devriez avoir honte du reproche que vous venez de me faire. Car je ne vous l'ai pas caché, je suis une fille inscrite ; il eût été beau à vous de m'aider à sortir de cette position avant de me conduire chez vous ; si je ne vous avais pas confié cet affreux secret sur moi-même, vous me feriez aujourd'hui verser des larmes de sang ; mais je vous regarde en face et je n'ai aucun reproche à me faire ; vous m'avez prise, quittée, puis reprise et quittée ; vous ne vouliez plus de moi, un autre m'a aimée. C'est un grand crime, n'est-ce pas ? Comment ! vous me jetez à la porte et un autre se permet de me ramasser ! Si on pouvait noyer les femmes avec lesquelles on a vécu, cela serait plus commode, n'est-il pas vrai, monsieur de comte ? Que voulez-vous ? la justice est mal faite.⁶⁵

À cette analyse il n'y a rien à ajouter.

⁶⁵ *Mogador* 377

Fleur de Marie

Elle s'abonna à la *Corbeille*, journal des femmes, et au *Sylphe des salons*. Elle dévorait, sans en rien passer, tous les comptes rendus de premières représentations, de courses et de soirées, s'intéressait au début d'une chanteuse, à l'ouverture d'un magasin. Elle savait les modes nouvelles, l'adresse des bons tailleurs, les jours de Bois ou d'Opéra. Elle étudia, dans Eugène Sue, des descriptions d'ameublements ; elle lut Balzac et George Sand, y cherchant des assouvissements imaginaires pour ses convoitises personnelles. À table même, elle apportait son livre, et elle tournait les feuillets, pendant que Charles mangeait en lui parlant.¹

Ainsi Emma, après le bal enivrant au château. L'égoïsme de la jeune femme est particulièrement évident dans sa lecture très partielle du roman d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*. Car la plus grande partie des 1200 pages de ce roman est dédiée aux conditions de vie misérables de la majorité de la population parisienne et aux moyens d'y remédier. Emma s'intéresse uniquement au luxe entourant le noble bienfaiteur, le héros du roman, « le plus grand prince d'Allemagne ».

Flaubert définit son esthétique littéraire entre autres en se distançant de Sue : « Il y a de quoi en vomir, ça n'a pas de nom », écrit-il à son ami intime Louis Bouilhet.²

« De quoi en vomir » – effectivement il y a bien des passages décrivant l'abandon à Dieu, la « bonté » et la « miséricorde » des riches pour les pauvres et ceux privés d'un gagne-pain qui pourraient nous faire vomir.

Mais le roman a néanmoins une quantité de points forts qui le rendirent populaire parmi les ouvriers français et au-delà des frontières, du Mexique jusqu'à Saint-Petersbourg.³ Ainsi, l'auteur anglais G. W. M. Reynolds, qui sympathisait avec le mouvement ouvrier militant des Chartistes (1838-1857) – un tel mouvement de masse n'existait pas en France – écrivit son propre roman-feuilleton *The Mysteries of London*, toutefois sans les illusions de Sue dans la possibilité d'une réconciliation de classe.⁴ *Les Mystères* étaient le thème de plusieurs films au 20^e siècle.

Il apparut d'abord dans le feuilleton du quotidien conservateur *Journal des Débats*, du 19 juin 1842 au 15 octobre 1843. Le feuilleton était une nouvelle mode. Les journaux y firent recours pour attirer un public plus large et plus populaire, ce qui assurait en même temps plus de recettes publicitaires, permettant ainsi de réduire les prix de vente. Sue avait déjà établi sa réputation comme auteur de vingt romans apparus à ce jour. Tout comme Flaubert, il provenait d'une famille de médecins, son père était médecin-chef dans la Garde impériale puis, sous la Restauration, assigné au roi. Sue lui-même avait pratiqué en tant que « chirurgien de marine », ce qui lui permit de voyager dans des contrées lointaines. Il était ami avec Balzac, Alexandre Dumas père et Sand. En 1842 il se radicalisa, correspondait avec le journal prolétaire *La Ruche populaire* et se qualifiait lui-même de socialiste. Son roman

¹ *Bonary* 111

² *Bonary* 479

³ *Mystères* 19

⁴ *Mystères* 1295

fut une des inspirations intellectuelles de la Révolution de 1848, qu'il salua de tout cœur, mettant son propre journal, *Le Républicain des campagnes*, à son service. En avril 1850, soutenu par la gauche, il fut élu à l'Assemblée nationale, ce qui incita le Parti de l'ordre à limiter le suffrage.⁵ Il mit en garde contre les dangers que la candidature de Napoléon représentait. Son roman ainsi que ses autres œuvres furent mis à l'index par le Vatican en 1852 et leur lecture interdite à tout croyant.⁶

Sous l'impression de la Révolution de 1848, il se mit à un travail de plus grande envergure, *Les Mystères du Peuple*, avec l'inscription : « Il n'est pas une réforme religieuse, politique ou sociale, que nos pères n'aient été forcés de conquérir de siècle en siècle, au prix de leur sang par l'INSURRECTION. » Ce roman, qui raconte la lutte des classes subalternes au cours des siècles, sera interdit en France et autres pays d'Europe en 1857, la même année que la *Bovary* de Flaubert fut proscrite. Cette même année, Sue, âgé de 53 ans seulement, mourut en exil.

On peut considérer *Les Mystères* sous plusieurs angles. Une d'elles est le roman policier. Les divers protagonistes agissent comme des pièces sur un échiquier, toutefois pas dirigés par deux joueurs, mais chacun son propre maître, tout en étant dépendant des autres. Le suspense à la fin de chaque épisode laisse lecteurs et lectrices en attente tendue du journal du lendemain. Ceux qui ne peuvent pas lire – deux tiers des femmes et un tiers des hommes – se font lire les épisodes par d'autres. Les lettres de lecteurs abondent, priant l'auteur de poursuivre l'histoire dans telle ou telle direction. Mais la structure et la fin du roman sont manifestement établies dès le début, ce qui n'empêche pas Sue d'insérer des statistiques actuelles, des enquêtes, des débats sur la gestion des prisons et autres faits sociaux. Comme roman policier, avec tous ses enchevêtrements, il ferait honneur à la meilleure série Netflix. Sa lecture, même sa relecture, est tout aussi captivante aujourd'hui qu'à l'époque de sa parution.

Les descriptions de la misère d'une grande partie de la population parisienne sont basées sur les propres observations de l'auteur ainsi que des rapports contemporains. Ainsi il décrit la famille du polisseur de pierres précieuses en ces mots :

Il est cinq heures du matin.

Au-dehors le silence est profond, la nuit noire, glaciale ; il neige.

Une chandelle, soutenue par deux brins de bois sur une petite planche carrée, perce à peine de sa lueur jaune et blafarde les ténèbres de la mansarde ; réduit étroit, bas, aux deux tiers lambrissé par la pente rapide du toit qui forme avec le plancher un angle très aigu. Partout on voit le dessous des tuiles verdâtres.

Les cloisons recrépies de plâtre noirci par le temps, et crevassées de nombreuses lézardes, laissent apercevoir les lattes vermoulues qui forment ces minces parois ; dans l'une d'elles, une porte disjointe s'ouvre sur l'escalier.

Le sol, d'une couleur sans nom, infect, gluant, est semé çà et là de brins de paille pourrie, de haillons sordides, et de ces gros os que le pauvre achète aux plus infimes revendeurs de viande corrompue pour ronger les cartilages qui y adhèrent encore... [Dans un bas de page Sue ajoute : On trouve fréquemment dans les quartiers populeux des débitants de veaux mort-nés, de bestiaux morts de maladie, etc.]

Une si effroyable incurie annonce toujours ou l'inconduite, ou une misère honnête, mais si écrasante, si désespérée, que l'homme anéanti, dégradé, ne sent plus

⁵ *Mystères* 18

⁶ *Mystères* 1233

ni la volonté, ni la force, ni le besoin de sortir de sa fange : il y croupit comme une bête dans sa tanière.

Durant le jour, ce taudis est éclairé par une lucarne étroite, oblongue, pratiquée dans la partie déclive de la toiture, et garnie d'un châssis vitré qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une crémaillère.

À l'heure dont nous parlons, une couche épaisse de neige recouvrait cette lucarne.

La chandelle, posée à peu près au centre de la mansarde, sur l'établi du lapidaire, projette en cet endroit une sorte de zone de pâle lumière qui, se dégradant peu à peu, se perd dans l'ombre où reste enseveli le galetas [logement sordide], ombre au milieu de laquelle se dessinent vaguement quelques formes blanchâtres.

Sur l'établi, lourde table carrée en chêne brut grossièrement équarri, tachée de graisse et de suif, fourmillent, scintillent une poignée de diamants et de rubis d'une grosseur et d'un éclat admirables.

Morel était lapidaire en fin, et non pas lapidaire en faux, comme il le disait, et comme on le pensait dans la maison de la rue du Temple... Grâce à cet innocent mensonge, les pierreries qu'on lui confiait semblaient de si peu de valeur qu'il pouvait les garder chez lui sans crainte d'être volé.

Tant de richesses, mises à la merci de tant de misère, nous dispensent de parler de la probité de Morel...

Assis sur un escabeau sans dossier, vaincu par la fatigue, par le froid, par le sommeil, après une longue nuit d'hiver passée à travailler, le lapidaire a laissé tomber sur son établi sa tête appesantie, ses bras engourdis ; son front s'appuie à une large meule, placée horizontalement sur la table, et ordinairement mise en mouvement par une petite roue à main ; une scie de fin acier, quelques autres outils sont épars à côté ; l'artisan, dont on ne voit que le crâne chauve, entouré de cheveux gris, est vêtu d'une vieille veste de tricot brun qu'il porte à nu sur la peau, et d'un mauvais pantalon de toile ; ses chaussons de lisière en lambeaux cachent à peine ses pieds bleuis posés sur le carreau.

Il fait dans cette mansarde un froid si glacial, si pénétrant, que l'artisan, malgré l'espèce de somnolence où le plonge l'épuisement de ses forces, frissonne parfois de tout son corps.

La longueur et la carbonisation de la mèche de la chandelle annoncent que Morel sommeille depuis quelque temps ; on n'entend que sa respiration oppressée ; car les six autres habitants de cette mansarde ne dorment pas...

Oui, dans cette étroite mansarde vivent sept personnes...

Cinq enfants, dont le plus jeune a quatre ans, le plus âgé douze ans à peine.

Et puis leur mère infirme.

Et puis une octogénaire idiote, la mère de leur mère.

La froidure est bien âpre, puisque la chaleur naturelle de sept personnes entassées dans un si petit espace n'attédie pas cette atmosphère glacée ; c'est qu'aussi ces sept corps grêles, chétifs, grelottants, épuisés, depuis le petit enfant jusqu'à l'aïeule, dégagent peu de calorifique, comme dirait un savant.

Excepté le père de famille, un moment assoupi, parce que ses forces sont à bout, personne ne dort ; non, parce que le froid, la faim, la maladie tiennent les yeux ouverts, bien ouverts.

On ne sait pas combien est rare et précieux pour le pauvre le sommeil profond, salutaire, dans lequel il répare ses forces et oublie ses maux. Il s'éveille si allègre, si dispos, si vaillant au plus rude labeur, après une de ces nuits bienfaisantes, que les moins religieux, dans le sens catholique du mot, éprouvent un vague sentiment de gratitude, sinon envers Dieu, du moins envers... le sommeil, et qui bénit l'effet bénit la cause.

À l'aspect de l'effrayante misère de cet artisan, comparée à la valeur des pierres qu'on lui confie, on est frappé d'un de ces contrastes qui tout à la fois désolent et élèvent l'âme.

Incessamment cet homme a sous les yeux le déchirant spectacle des douleurs des siens ; tout les accable, depuis la faim jusqu'à la folie, et il respecte ces pierres, dont une seule arracherait sa femme, ses enfants, aux privations qui les tuent lentement.

Sans doute il fait son devoir, simplement son devoir d'honnête homme ; mais, parce que ce devoir est simple, son accomplissement est-il moins grand, moins beau ? Ces conditions dans lesquelles s'exerce le devoir ne peuvent-elles pas d'ailleurs en rendre la pratique plus méritoire encore ?

Et puis cet artisan, restant si malheureux et si probe auprès de ce trésor, ne représente-t-il pas l'immense et formidable majorité des hommes qui, voués à jamais aux privations, mais paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère resplendir à leurs yeux la magnificence des riches !

N'est-il pas enfin noble, consolant, de songer que ce n'est pas la force, que ce n'est pas la terreur, mais le bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière, se jouant de ses lois et de sa puissance, comme la mer en furie se joue des digues et des remparts !

Ne sympathise-t-on pas alors de toutes les forces de son âme et de son esprit avec ces généreuses intelligences qui demandent un peu de place au soleil pour tant d'infortune, tant de courage, tant de résignation !

Revenons à ce spécimen, hélas ! trop réel, d'effrayante misère que nous essaierons de peindre dans son effrayante nudité.

Le lapidaire ne possède plus qu'un mince matelas et un morceau de couverture dévolus à la grand-mère idiote, qui, dans son stupide et farouche égoïsme, ne voulait partager son grabat avec personne.

Au commencement de l'hiver, elle était devenue furieuse et avait presque étouffé le plus jeune des enfants qu'on avait voulu placer à côté d'elle, une petite fille de quatre ans, depuis quelque temps phthisique, et qui souffrait trop du froid dans la paille où elle couchait avec ses frères et sœurs.

Tout à l'heure nous expliquerons ce mode de couchage, fréquemment usité chez les pauvres. Auprès d'eux, les animaux sont traités en sybarites : on change leur litière.

Tel est le tableau complet que présente la mansarde de l'artisan, lorsque l'œil perce la pénombre où viennent mourir les faibles lueurs de la chandelle.

Le long du mur d'appui, moins humide que les autres cloisons, est placé sur le carreau le matelas où repose la vieille idiote.

Comme elle ne peut rien supporter sur sa tête, ses cheveux blancs, coupés très ras, dessinent la forme de son crâne, au front aplati ; ses épais sourcils gris ombragent ses orbites profondes où luit un regard d'un éclat sauvage, ses joues caves, livides, plissées de mille rides, se collent à ses pommettes et aux angles saillants de sa mâchoire ; couchée sur le côté, repliée sur elle-même, son menton touchant presque ses genoux, elle tremble sous une couverture de laine grise, trop petite pour l'envelopper entièrement, et qui laisse apercevoir ses jambes décharnées et le bas d'un vieux jupon en lambeaux dont elle est vêtue. Ce grabat exhale une odeur fétide.

À peu de distance du chevet de la grand-mère s'étend aussi, parallèlement au mur, la paille qui sert de lit aux cinq enfants.

Et voici comment :

On a fait une incision à chaque bout de la toile dans le sens de sa longueur, puis

on a glissé les enfants dans une paille humide et nauséabonde ; la toile d'enveloppe leur sert ainsi de drap et de couverture.

Deux petites filles, dont l'une est gravement malade, grelottent d'un côté, trois petits garçons de l'autre.

Ceux-ci et celles-là couchés tout vêtus, si quelques misérables haillons peuvent s'appeler vêtements.

D'épaisses chevelures blondes, ternes, emmêlées, hérissées, que leur mère laisse croître parce que cela les garantit toujours un peu du froid, couvrent à demi leurs figures pâles, étiolées, souffrantes. L'un des garçons, de ses doigts roidis, tire à soi jusqu'à son menton l'enveloppe de sa paillasse pour se mieux couvrir ; l'autre, de crainte d'exposer ses mains au froid, tient la toile entre ses dents qui se choquent ; le troisième se serre contre ses deux frères.

La seconde des deux filles, minée par la phtisie, appuie languissamment sa pauvre petite figure, déjà d'une lividité bleuâtre et morbide, sur la poitrine glacée de sa sœur, âgée de cinq ans, qui tâche en vain de la réchauffer entre ses bras et la veille avec une sollicitude inquiète. Sur une autre paillasse, placée au fond du taudis et en retour de celle des enfants, la femme de l'artisan est étendue gisante, épuisée par une fièvre lente et par une infirmité douloureuse qui ne lui permet pas de se lever depuis plusieurs mois.

Madeleine Morel a trente-six ans. Un vieux mouchoir de cotonnade bleue, serré autour de son front déprimé, fait ressortir davantage encore la pâleur bilieuse de son visage osseux. Un cercle brun cerne ses yeux caves, éteints ; des gerçures saignantes fendent ses lèvres blafardes.

Sa physionomie chagrine, abattue, ses traits insignifiants, décèlent un de ces caractères doux, mais sans ressort, sans énergie, qui ne luttent pas contre la mauvaise fortune, mais qui se courbent, s'affaissent et se lamentent.

Faible, inerte, bornée, elle était restée honnête parce que son mari était honnête ; livrée à elle-même, le malheur aurait pu la dépraver et la pousser au mal. Elle aimait ses enfants, son mari ; mais elle n'avait ni le courage ni la force de retenir ses plaintes amères sur leur commune infortune. Souvent le lapidaire, dont le labeur opiniâtre soutenait seul cette famille, était forcé d'interrompre son travail pour venir consoler, apaiser la pauvre valétudinaire.⁷

Ce court extrait montre toute la force et en même temps toute la débilité morale et politique du roman. L'âcre pauvreté, le contraste entre les diamants que Morel travaille et dont la vente d'un seul pourrait rayer les soucis financiers de toute la famille, sont décrits avec l'indignation qui leur sied. Ainsi que la mort de la plus jeune avant l'aube. Mais alors il y a sa louange pour la patience des pauvres travailleurs et travailleuses, qui, « paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère resplendir à leurs yeux la magnificence des riches » et sa gratitude pour le « bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière ». Le roman est un appel aux riches, *dans leur propre intérêt*, de soulager le sort des pauvres. Que l'épouse soit restée « honnête », ça veut dire qu'elle ne se soit pas prostituée, est dû uniquement à la probité de son mari.

Le personnage principal du roman est Fleur-de-Marie, une fille de seize ans, qui a bel et bien été prostituée. Déjà à la deuxième page son métier comme fille des rues est décrit :

⁷ *Mystères* 394-398

La nuit était profonde, l'eau tombait à torrents, de fortes rafales de vent et de pluie fouettaient les murailles.

Dix heures sonnaient dans le lointain à l'horloge du Palais de justice.

Des femmes embusquées sous des porches voûtés, obscurs, profonds comme des cavernes, chantaient à demi-voix quelques refrains populaires.

Une de ces créatures était sans doute connue de l'homme dont nous parlons ; car, s'arrêtant brusquement devant elle, il la saisit par le bras.

– Bonsoir, Chourineur.

Cet homme, repris de justice, avait ainsi été surnommé au bain.

– C'est toi, la Goualeuse, dit l'homme en blouse ; tu vas me payer l'eau d'aff, ou je te fais danser sans violons !

– Je n'ai pas d'argent, répondit la femme en tremblant ; car cet homme inspirait une grande terreur dans le quartier.

– Si ta floche est à jeun, l'Ogresse du tapis-franc te fera crédit sur ta bonne mine.

– Mon Dieu ! Je lui dois déjà le loyer des vêtements que je porte...

– Ah ! tu raisones ? s'écria le Chourineur. Et il donna dans l'ombre et au hasard un si violent coup de poing à cette malheureuse, qu'elle poussa un cri de douleur aigu.

– Ça n'est rien que ça, ma fille ; c'est pour t'avertir...

À peine le brigand avait-il dit ces mots, qu'il s'écria avec un affreux jurement :

Je suis piqué à l'aileron ; tu m'as égratigné avec tes ciseaux. Et, furieux, il se précipita à la suite de la Goualeuse dans l'allée noire.

N'approche pas, ou je te crève les ardens avec mes fauchaines, dit-elle d'un ton décidé. Je ne t'avais rien fait, pourquoi m'as-tu battue ?

Je vais te dire ça, s'écria le bandit en s'avançant toujours dans l'obscurité. Ah ! je te tiens ! et tu vas la danser ! ajouta-t-il en saisissant dans ses larges et fortes mains un poignet mince et frêle.⁸

Dans un bas de page, Sue mentionne qu'il ne se sert qu'occasionnellement de l'argot, cet « affreux langage », selon lui. Mais faisant cela, il ne dégrade pas les individus comme le fait Céline, car ils changent tout naturellement de l'argot au français standard selon les besoins. Le fait que les habits que la Goualeuse (chanteuse) porte sont seulement loués l'enchaîne à l'Ogresse, mangeuse d'enfants, soit sa maquerelle. Mais nous voyons que la jeune prostituée sait aussi se défendre, par la parole et par l'action.

Au moment même où le Chourineur (boucher) veut la frapper une deuxième fois, Rodolphe, déguisé en habits simples, intervient et la sauve. Plus tard au cours du roman nous verrons que Rodolphe n'est pas un simple ouvrier, mais le plus grand seigneur d'Allemagne, et que la Goualeuse est en vérité sa propre fille, ce que Rodolphe n'apprendra que vers la fin. La mission qu'il s'est donnée dans la vie, comme rédemption pour avoir osé lever son épée contre son père dans un moment de colère, celui-ci refusant de consentir à son mariage avec une ambitieuse aristocrate de l'Écosse, la comtesse MacGregor, conclut en secret, et avec qui il enfante Fleur-de-Marie, est d'aider les misérables et de châtier les méchants. Il a des exigences morales des plus hautes, entre autres la défense de son propre État en tant qu'aristocrate, ce qui finalement causera l'autodestruction de sa fille. Car, une fois introduite dans sa cour en Allemagne, le mensonge, selon lequel elle aurait passé toutes les années de son enfance chez sa mère en Écosse, ne fait que l'isoler encore plus dans son sentiment de culpabilité d'avoir été en réalité prostituée. La chance

⁸ *Mystères* 39-40

d'épouser un cousin, qu'elle aime de tout cœur et qui l'aime à son tour depuis leur première rencontre, est gâchée : ils ne s'avouent pas leur amour l'un à l'autre, elle par honte, lui, parce qu'il n'appartient pas exactement à la même volée sociale. Elle se décide à se vouer au Christ, entre au couvent, pratique une abstinence sévère, et, le jour de sa consécration comme abbesse, voulant confesser son péché devant les autres nonnes mais retenue par un « non » péremptoire de son père, meurt de faiblesse.

C'est le fil conducteur du roman. Mais il y a mille autres fils, péripéties, aventures, meurtres, tentatives de meurtre, enlèvements, aristocrates qui meurent dans la misère, cambriolages, interventions réussies et autres aventures encore, qui nous tiennent en haleine tout au long de la lecture. Mais examinons de plus près la question de la « culpabilité » de Fleur-de-Marie.

Ici, le curé de la paroisse où Marie, grâce aux connexions de Rodolphe, est placée dans le sein d'une famille accueillante gérant une ferme modèle, où tous les paysans vivent en parfaite harmonie, heureux et laborieux (un des passages qui donnent effectivement envie de « vomir ») joue un rôle malfaité. Après quelques mois de familiarité avec cet homme si bon, elle veut enfin lui confesser sa vie de pécheresse d'antan. Son motif immédiat est sa nouvelle amitié avec la fille d'un village voisin, Clara, qui lui raconte ses plans de mariage et d'avenir et l'interroge à son tour sur son passé et ses espoirs pour le futur. Marie se sent obligée de cacher son passé pêcheur, trompant ainsi la confiance de son amie, ce qui ne fait qu'accroître sa mauvaise conscience. Écoutons ce que lui dit le curé :

– Infortunée ! Que la colère de Dieu s'appesantisse sur ceux qui, en vous jetant dans une abominable voie de perditions, vous forceront peut-être de subir toute votre vie les inexorables conséquences d'une première faute !

– Oh ! oui, ceux-là ont été bien méchants, mon père, reprit amèrement Fleur-de-Marie, car ma honte est ineffaçable. Ce n'est pas tout ; à mesure que Clara me parlait du bonheur qui l'attendait, de son mariage, de sa douce vie de famille, je ne pouvais m'empêcher de comparer mon sort au sien ; car, malgré les bontés dont on me comble, mon sort sera toujours misérable ; vous et Mme Georges, en me faisant comprendre la vertu, vous m'avez fait aussi comprendre la profondeur de mon abjection passée ; rien ne pourra m'empêcher d'avoir été le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde. Hélas ! puisque la connaissance du bien et du mal devait m'être si funeste, que ne me laissait-on à mon malheureux sort !

– Oh ! Marie ! Marie !...

– N'est-ce pas, mon père... ce que je dis est bien mal ? Hélas voilà ce que je n'osais vous avouer... Oui, quelquefois je suis assez ingrate pour méconnaître les bontés dont on me comble, pour me dire : « Si l'on ne m'eût pas arrachée à l'infamie, eh bien ! la misère, les coups m'eussent tuée bien vite ; au moins je serais morte dans l'ignorance d'une pureté que je regretterai toujours.

– Hélas ! Marie, cela est fatal ! Une nature, même généreusement douée par le Créateur, n'eût-elle été plongée qu'un jour dans la fange dont on vous a tirée, en garde un stigmate ineffaçable... Telle est l'immutabilité de la justice divine !

– Vous le voyez bien, mon père, s'écria douloureusement Fleur-de-Marie, je dois désespérer jusqu'à la mort !

– Vous devez désespérer d'effacer de votre vie cette page désolante, dit le prêtre d'une voix triste et grave, mais vous devez espérer en la miséricorde infinie du Tout-Puissant. Ici-bas, pour vous, pauvre enfant, larmes, remords, expiation, mais un jour, là-haut, ajouta-t-il en élevant sa main vers le firmament qui commençait à

s'étoiler, là-haut, pardon, félicité éternelle !

– Pitié... pitié, mon Dieu !... je suis si jeune... et ma vie sera peut-être encore si longue !... dit la Goualeuse d'une voix déchirante, en tombant à genoux aux pieds du curé par un mouvement involontaire.

Le prêtre était debout au sommet de la colline, non loin de laquelle s'élevait le presbytère ; sa soutane noire, sa figure vénérable, encadrée de longs cheveux blancs et doucement éclairée par les dernières clartés du crépuscule, se dessinaient sur l'horizon, d'une transparence, d'une limpidité profondes : or pâle au couchant, saphir au zénith.

Le prêtre levait au ciel une de ses mains tremblantes, et abandonnait l'autre à Fleur-de-Marie, qui la couvrait de larmes.

Le capuchon de sa mante grise, à ce moment rabattu sur ses épaules, laissait voir le profil enchanteur de la jeune fille, son charmant regard suppliant et baigné de larmes... son cou d'une blancheur éblouissante, où se voyait l'attache soyeuse de ses jolis cheveux blonds.⁹

On pourrait croire, je pense à juste titre, que le curé a un secret penchant pour l'abus sexuel des enfants. Est-ce que Sue l'entend de cette façon ? Prend-il la défense du curé ou bien veut-il critiquer l'impitoyabilité de l'église ? Son commentaire semble soutenir la première hypothèse :

Et c'est parce que son esprit s'est agrandi, parce que son intelligence s'est développée, parce que ses nobles instincts se sont éveillés... qu'ayant la conscience de sa dégradation première, elle ressent pour sa vie passée une douloureuse et incurable horreur, et comprend, hélas ! ainsi qu'il le dit, qu'il est des souillures qui ne s'effacent jamais...¹⁰

« Des souillures qui de s'effacent jamais... » Mais pourquoi ces taches ne seraient-elles jamais effaçables ? Et pourquoi seraient-elles, somme toute, des souillures ? Devrait-on critiquer la fille ou la société ? C'est l'ambivalence de Sue, qui, à sa façon, rend la lecture intéressante, et que l'éditrice Judith Lyon-Caen décrit en ces termes :

Les Mystères de Paris constituent, de ce fait, le paradigme de l'œuvre ouverte, celle dont la signification ne se réalise que dans la lecture. Pour Umberto Eco ils offrent un « splendide exemple » des « aventures de l'interprétation » : « Écrits avec des intentions de dandysme pour raconter à un public cultivé les péripéties savoureuses d'une misère pittoresque, ils sont lus par le prolétariat comme une description claire et honnête de son asservissement ; l'auteur s'en aperçoit et continue à les écrire, pour le prolétariat cette fois, truffant son texte de moralités sociales-démocrates afin de convaincre ces "classes dangereuses", qu'il comprend mais craint, de ne pas désespérer, d'avoir confiance dans la justice et dans la bonne volonté des classes possédantes. Catalogué par Marx¹¹ comme un modèle de plaidoirie réformiste, le livre accomplit un mystérieux voyage dans l'esprit de ses lec-

⁹ *Mystères* 303-304

¹⁰ *Mystères* 305

¹¹ Dans *LA SAINTE FAMILLE Ou Critique de la critique critique contre Bruno Bauer et consorts*, première œuvre commune de Marx et Engels, écrite en 1845. (<https://tinyurl.com/famille-sainte> – sans pagination) En fait, les deux auteurs en ont contribué des chapitres séparés, le cinquième chapitre, *La Critique critique sous les traits du marchand de mystères, ou la Critique critique personifiée par Al. Szeliga*, étant de Karl Marx. Il y traite en détail du roman de Sue. Szeliga, dans la vraie vie Franz von Zychlinski, était militariste dans l'armée prussienne, toujours en déploiement pour supprimer les mouvements révolutionnaires, par exemple à Iserlohn en 1849, ou pour agrandir le pouvoir de la Prusse, comme dans la guerre contre l'Autriche en 1866 et contre Napoléon en 1870, et, en 1871, pendant le siège de Paris sous la République après l'abdication de ce dernier. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Franz_von_Zychlinski)

teurs, ceux-la mêmes que nous retrouvons sur les barricades de 1848, tentant la révolution, parce que, entre autres motifs, ils avaient lu *Les Mystères de Paris*. »¹²

Marx décrit Fleur-de-Marie en ces termes :

Nous trouvons Marie au milieu des escarpes [criminels] ; c'est une fille de joie qui est esclave de la patronne du bouge. Dans cette déchéance, elle garde une noblesse d'âme, une candeur et une beauté humaines, qui en imposent à son entourage ; ce sont ces qualités qui font d'elle la fleur poétique de ce cercle d'apaches et lui valent le nom de Fleur-de-Marie.

Il est nécessaire d'observer exactement Fleur-de-Marie dès sa première entrée en scène, afin de pouvoir faire la comparaison entre sa *nature primitive* et sa *métamorphose critique*.

Malgré toute sa délicatesse, Fleur-de-Marie donne aussitôt des preuves de courage, d'énergie, de bonne humeur, de souplesse, de caractère, qualités qui seules peuvent expliquer son épanouissement humain dans sa situation qui la *déshumanise*.

Contre le Chourineur, qui la maltraite, elle se défend à l'aide de ses ciseaux. Telle est la première situation où nous la rencontrons. Elle n'apparaît pas comme un agneau sans défense, se livrant sans résistance à la brutalité du plus fort, mais comme une jeune fille qui sait faire valoir ses droits et soutenir une lutte.

Dans la taverne de la *rue aux Fèves*, elle raconte sa vie au Chourineur et à Rodolphe. Pendant son récit, l'esprit du Chourineur la fait rire. Elle s'accuse d'avoir, à sa sortie de prison, dépensé en promenades et en toilettes les 300 francs qu'elle avait gagnés, au lieu de chercher du travail. « Mais je n'avais personne pour me conseiller. » Elle devient mélancolique en se ressouvenant de la catastrophe de sa vie : le jour où elle s'est vendue à la tenancière du bouge. Depuis son enfance, c'est la première fois qu'elle se rappelle toutes ces aventures.

« Le fait est que ça me chagrine de regarder ainsi derrière moi... ça doit être bien bon d'être honnête. »

Et, comme le Chourineur se moque d'elle en lui disant de devenir honnête, elle s'écrie :

« Honnête ! mon Dieu, et avec quoi donc veux-tu que je sois honnête ? »

Elle déclare nettement qu'elle n'est pas pleurnicheuse :

« je ne suis pas pleurnicheuse »,

mais sa situation est bien triste :

« Ça n'est pas gai. »

A l'opposé du *repentir* chrétien, elle finit par énoncer, à propos du passé, la formule *stoïcienne* et *épicurienne* à la fois, le principe humain d'une femme libre et forte :

« Enfin, ce qui est fait, est fait. »¹³

Et sur sa mort, Marx écrit :

La vie du couvent ne correspond pas à l'individualité de Marie ; elle meurt. Le christianisme ne la console qu'en imagination, ou encore sa consolation chrétienne est précisément l'anéantissement de sa vie et de son essence réelles : sa mort.

Rodolphe a donc métamorphosé Fleur-de-Marie d'abord en pécheresse repentante, puis la pécheresse repentante en nonne, et enfin la nonne en cadavre.¹⁴

Engels, dans un article pour le *The New Moral World* du 3 février 1844 note :

Le fameux roman d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, a fait grande impression sur l'opinion publique, surtout en Allemagne ; la force avec laquelle la misère et la

¹² *Mystères* 19-20

¹³ <https://tinyurl.com/famille-sainte>. En allemand : *MEW* vol 2 p. 178-179

¹⁴ *MEW* vol 2 p. 187

démoralisation qui est le sort des ordres inférieurs des grandes villes sont décrites ne pouvait que diriger l'attention publique sur la situation des pauvres en général. Les Allemands commencent à découvrir, comme le dit l'*Allgemeine Zeitung*, le *Times* allemand, que le style du roman a subi une complète révolution au cours des dix dernières années ; qu'au lieu de rois et princes, qui étaient auparavant les héros de tels récits, ce sont maintenant les pauvres, la classe méprisée, leurs sorts et fortunes, leurs joies et souffrances qui livrent maintenant le sujet de la romance ; ils finissent par comprendre que cette nouvelle classe d'auteurs romanesques, comme par exemple G. Sand, E. Sue et Boz [le pseudonyme de Dickens], est vraiment un signe de notre temps. Les bons allemands ont toujours cru que la misère et la destitution existaient seulement à Paris et à Lyon, Londres et Manchester, et que l'Allemagne était exempte de telles excroissances de la civilisation et de l'industrie manufacturière excessive. Maintenant ils commencent à se rendre compte qu'eux aussi peuvent accumuler bonne quantité de maladie sociale ; les journaux de Berlin avouent que le « Voigtland » de leur ville n'est aucunement inférieur à cet égard à St. Giles ou tout autre demeure des parias de la civilisation ; ils avouent que, malgré l'absence jusqu'à ce jour de syndicats et de grèves, un secours est indispensable pour éviter des développements similaires parmi leurs propres compatriotes.¹⁵

Autres femmes du roman

La fille aînée du lapidaire, Louise, grandie entre-temps, a un sort bien différent de celui de Fleur-de-Marie. Elle est droguée et violée par son employeur, un notaire dévot et radin que tout son entourage considère comme un saint (et pour cette raison dépose leur argent chez lui sans demander de reçu, parce que la religiosité et l'avarice sont des qualités qui suscitent la confiance). Louise tombe enceinte, subit un avortement, est accusée d'infanticide, jetée en prison, jugée innocente par le tribunal et remise en liberté. Le viol, mais aussi la première réaction de son père qui veut chasser sa fille opprobre, font partie de la réalité de la vie à Paris à l'époque, et pas seulement alors. Mais elle sera vengée, et puis compensée plus tard, grâce naturellement à Rodolphe.

Il y a une autre femme qui joue un rôle important dans le roman, c'est Madame d'Harville, Clémence de son prénom. Rodolphe est amoureux de cette femme, épouse de son meilleur ami, et elle l'aime à son tour, en secret bien entendu, car la décence leur interdit tout aveu. Clémence avait été mariée par sa méchante belle-mère Madame Roland (qui, avec l'aide du perfide médecin de famille, Polidori, avait auparavant fait de sorte que sa mère naturelle meure) à un épileptique. Clémence décrit à Rodolphe sa nuit de noces :

– Il faut pourtant que vous sachiez tout... sans cela... je vous paraîtrais trop méprisable... Eh bien !... reprit-elle avec une résolution désespérée, on me conduisit dans l'appartement qui m'était destiné... on m'y laissa seule... M. d'Harville vint m'y rejoindre... Malgré ses protestations de tendresse, je me mou-

¹⁵ Version originale en anglais : <https://www.marxists.org/archive/marx/works/1844/01/30.htm>

rais d'effroi... les sanglots me suffoquaient... j'étais à lui... il fallut me résigner... Mais bientôt mon mari, poussant un cri terrible, me saisit le bras à me le briser... je veux en vain me délivrer de cette étreinte de fer... implorer sa pitié... il ne m'entend plus... son visage est contracté par d'effrayantes convulsions... ses yeux roulent dans leurs orbites avec une rapidité qui me fascine... sa bouche contournée est remplie d'une écume sanglante... sa main m'étreint toujours... Je fais un effort désespéré... ses doigts roidis abandonnent enfin mon bras... et je m'évanouis au moment où M. d'Harville se débat dans le paroxysme de cette horrible attaque... Voilà ma nuit de noces, monseigneur... Voilà la vengeance de Mme Roland !...

– Malheureuse femme ! dit Rodolphe avec accablement, je comprends... épileptique ! Ah ! c'est affreux !...

– Et ce n'est pas tout..., ajouta Clémence d'une voix déchirante. Oh ! que cette nuit fatale... soit à jamais maudite !... Ma fille... ce pauvre petit ange a hérité de cette épouvantable maladie !...

– Votre fille... aussi ? Comment ! sa pâleur... sa faiblesse ?

– C'est cela... mon Dieu ! C'est cela, et les médecins pensent que le mal est incurable !... parce qu'il est héréditaire...¹⁶

Au cours de ce dialogue, continué au chapitre suivant sous le titre « La charité », Rodolphe, tout en déplorant la situation tragique de Clémence, prend néanmoins la défense du mari :

– Aux yeux de tous, votre mari doit sembler encore plus heureux que vous, puisqu'il vous possède... Et pourtant, n'est-il pas aussi bien à plaindre ? Est-il au monde une vie plus atroce que la sienne ? Ses torts envers vous sont grands... Mais il en est affreusement puni ! Il vous aime comme vous méritez d'être aimée... et il sait que vous ne pouvez avoir pour lui qu'un insurmontable éloignement... Dans sa fille souffrante, malade, il voit un reproche incessant. Ce n'est pas tout, la jalousie vient encore le torturer...

– Et que puis-je à cela, monseigneur ? ne pas lui donner le droit d'être jaloux ? soit. Mais parce que mon cœur n'appartiendra à personne, lui appartiendra-t-il davantage ? Il sait que non. Depuis l'affreuse scène que je vous ai racontée, nous vivons séparés ; mais, aux yeux du monde, j'ai pour lui les égards que les conventions commandent... et je n'ai dit à personne, si ce n'est à vous, monseigneur, un mot de ce fatal secret.

– Et je vous assure, madame, que si le service que je vous ai rendu méritait une récompense, je me croirais mille fois payé par votre confiance. Mais, puisque vous voulez bien me demander mes conseils et que vous me permettez de vous parler franchement...

– Oh ? je vous en supplie, monseigneur...

– Laissez-moi vous dire que, faute de bien employer une de vos plus précieuses qualités, vous perdez de grandes jouissances qui non seulement satisferaient aux grands besoins de votre cœur, mais vous distrairaient de vos chagrins domestiques, et répondraient encore à ce besoin d'émotions vives, poignantes, et j'oserais presque ajouter (pardonnez-moi ma mauvaise opinion des femmes) à ce goût naturel pour le mystère et pour l'intrigue qui a tant d'empire sur elles.

– Que voulez-vous dire, monseigneur ?

– Je veux dire que si vous vouliez *vous amuser à faire le bien*, rien ne vous plairait, rien ne vous intéresserait davantage.¹⁷

¹⁶ *Mystères* 384

¹⁷ *Mystères* 389b

« Le service que je vous ai rendu » : Clémence, dans sa détresse, avait voulu se donner à un bon à rien, un certain Charles Robert, qui, pour leur aventure sexuelle, avait même loué et meublé un appartement – comme le hasard le voulait, dans le même immeuble où demeure la famille Morel ainsi que d'autres protagonistes du roman. Usant d'un subterfuge, Rodolphe avait réussi à contrecarrer ce plan. Clémence lui est reconnaissante de l'avoir sauvée de cette « infamie ». Mais maintenant, Robert, avec sa « mauvaise opinion des femmes », veut faire de Clémence sa complice en transformant son désespoir en *miséricorde*. Dans le langage de Freud, un parfait exemple de sublimation.

Ce dit Robert, une complète « nullité », est parfaitement décrit dans la perspective d'une femme moins crédule que Clémence ne l'est :

M. Charles Robert s'avancait toujours ; sa grande taille était parfaitement proportionnée, ses traits d'une irréprochable pureté, sa mise d'une suprême élégance ; cependant son visage, sa tournure manquaient de charme, de grâce, de distinction ; sa démarche était roide et gênée, ses mains et ses pieds, gros et vulgaires. Lorsqu'il aperçut Mme d'Harville, la régulière nullité de ses traits s'effaça tout à coup sous une expression de mélancolie profonde beaucoup trop subite pour n'être pas feinte ; néanmoins ce semblant était parfait. M. Robert avait l'air si affreusement malheureux, si naturellement désolé lorsqu'il s'approcha de Mme d'Harville, que celle-ci ne put s'empêcher de songer aux sinistres paroles de Sarah sur les excès auxquels le désespoir aurait pu le porter.¹⁸

Au cours du dialogue entre Clémence et Rodolphe, celui-ci pose la question, pourquoi les femmes cherchent des aventures amoureuses avec des hommes qui ne le méritent pas :

Pourquoi beaucoup de femmes prennent-elles pour amants des hommes qui ne valent pas leurs maris ? Parce que le plus grand charme de l'amour est l'attrait affriandant du fruit défendu... Avouez que, si on retranchait de cet amour les craintes, les angoisses, les difficultés, les dangers, il ne resterait rien, ou peu de chose, c'est-à-dire l'amant dans sa simplicité première ; en un mot, ce serait toujours plus ou moins l'aventure de cet homme à qui l'on disait : « Pourquoi n'épousez-vous pas cette veuve, votre maîtresse ? – Hélas ! j'y ai bien pensé, répondait-il, mais c'est qu'alors je ne saurais plus où aller passer mes soirées. »

– C'est un peu trop vrai, monseigneur, dit Mme d'Harville en souriant.¹⁹

La « charité », dans laquelle Rodolphe veut impliquer Clémence, est motivée par amour-propre, elle devrait être « amusante », anonyme, aventureuse et réalisée en secret avec *lui*.

– Eh bien ! si je trouve le moyen de vous faire ressentir ces craintes, ces angoisses, ces inquiétudes qui vous affriandent, si j'utilise votre goût naturel pour le mystère et pour les aventures, votre penchant à la dissimulation et à la ruse (toujours mon exécration opinion des femmes, vous voyez, qui perce malgré moi !), ajouta gaiement Rodolphe, ne changerai-je pas en qualités généreuses des instincts

¹⁸ *Mystères* 261. « excès » est une référence au danger de suicide de Charles Robert, que la comtesse MacGregor, la personnification de la perfidie cruelle, suggère à Clémence pour le rendre intéressant à ses yeux. Cette sorte d'individus remplis d'eux-mêmes, ces dandys aristocrates, Sue les a connus dans son entourage, lui-même ayant été un dandy bénéficiaire d'un riche héritage. Ses personnages ne sont jamais à tel point caricaturés qu'ils perdraient toute vraisemblance.

¹⁹ *Mystères* 390; Marx cite ce passage dans toute sa longueur : *MEW* Bd. 2, 69, version française : <https://tinyurl.com/famille-sainte> (sans pagination).

impérieux, inexorables, excellents si on les emploie bien, funestes si on les emploie mal ?... Voyons, dites, voulez-vous que nous ourdissions à nous deux toutes sortes de machinations bienfaisantes, de roueries charitables dont seront victimes, comme toujours, de très bonnes gens ? Nous aurions nos rendez-vous, notre correspondance, nos secrets... et surtout nous nous cacherions bien du marquis ; car votre visite de ce matin chez les Morel l'aura mis en éveil. Enfin, si vous le voulez, nous serions... en intrigue réglée.²⁰

« Intrigue réglée » ? Ça suggère une « liaison réglée ». Ici perçoit la perversion de Rodolphe. Et effectivement, après le suicide du marquis d'Harville (qui auparavant avait voulu tuer Clémence), les deux se marient et Clémence devient la « nouvelle mère » de Fleur-de-Marie. De sa propre fille, on n'entend plus rien !

Il y a maintes autres femmes dans le roman de Sue, chacune avec son propre caractère. Je voudrais traiter de trois d'entre elles.

Il y a la belle duchesse de Lucenay, mariée à un homme tout à fait fastidieux, le duc de Lucenay, qui, avec ses jambes perpétuellement écartées et son rire tonnant, donne sur les nerfs de tout le monde. Ce qui explique pourquoi elle est tombée follement amoureuse de l'escroc M. de Saint-Remy, auquel elle prête constamment des sommes d'argent exorbitantes, jusqu'au jour où elle découvre ses machinations. Pour couvrir les frais d'un ordre d'exécution pour cause de faux-monnayage contre son amant, elle se rend chez le lubrique notaire pour le prier de lui prêter à court terme 100.000 francs. D'abord il refuse nettement, mais au cours de la rencontre sa luxure augmente de minute en minute :

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière : pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Remy. Elle reprit :

– Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous ?

– Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

– Mais encore quel est ce caprice, qui vous fait agir contre vos intérêts ? Car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte !

– Vous accepteriez toutes les conditions, madame ? dit le notaire avec une expression singulière.

– Toutes !... deux, trois, quatre mille francs, plus si vous voulez ! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous, monsieur, qu'en vous seul !... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez !... il le faut absolument. Aussi, je vous le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien...

La respiration du notaire s'embarrassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre ; heureusement, les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles ; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide ; sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de Mme de Lucenay d'une manière indigne ; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le

²⁰ *Mystères* 391

sauver. Cela était plus stupide qu'infâme à penser ; mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup, alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de Mme de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

– Rien ne vous coûtera ! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien ! cette somme je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que....

Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de Mme de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant, que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabassa son voile et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur :

– J'aime encore mieux, franchement, demander ce service à M. de Lucenay.

Puis elle sortit, en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.²¹

Cette scène bouffonne rappelle la riposte de Madame Bovary demandant un crédit à un notaire, qui veut profiter de sa situation :

– Mais... Puis, cédant à l'irruption d'un désir trop fort : – Eh bien ! oui !... Il se traînait à genoux vers elle, sans égard pour sa robe de chambre. – De grâce, restez ! je vous aime ! Il la saisit par la taille.

Un flot de pourpre monta vite au visage de madame Bovary. Elle se recula d'un air terrible, en s'écriant :

– Vous profitez impudemment de ma détresse, monsieur ! Je suis à plaindre, mais pas à vendre !

Et elle sortit.²²

Une petite différence : alors que Sue reste captif du romantisme, Flaubert n'a recours à de telles tournures que très parcimonieusement.

Le notaire finira par payer de sa vie pour ses instincts qu'il ne sait pas contrôler. Sa mort sera provoquée par une autre femme, Cecily, qui elle aussi a provoqué maints scandales et pour cela expie une peine à vie dans une prison allemande. Rodolphe avait dans le passé libéré Cecily et son mari, le docteur David, de l'esclavage. Tandis que celui-ci lui resta éternellement reconnaissant, elle, avec son regard séduisant d'« audacieuse métisse »²³ et sa « perversité naturelle »²⁴, non. L'ayant fait venir de l'Allemagne, Rodolphe va maintenant la placer comme ménagère chez le notaire et l'utiliser pour lui poser un piège. Le notaire tombe aveuglement amoureux d'elle et, quittant ses habitudes d'avare invétéré, aménage sa chambre dans le plus grand luxe dans l'espoir de gagner ses attentions. De son côté, Cecily, étant au courant du viol de Louise, insiste, pour sa propre sécurité, pour que le notaire munie sa porte d'une serrure et d'un verrou, mais elle y laisse expressément un guichet pour que le notaire puisse l'observer dans ses moments privés.

²¹ *Mystères* 531-532

²² *Bovary* 393

²³ *Mystères* 190

²⁴ *Mystères* 196

Nous l'avons dit, Cecily se coiffait de nuit devant sa glace.

À un léger bruit venant du corridor, elle détourna la tête du côté de la porte.

LE GUICHET

Malgré le bruit qu'elle venait d'entendre à sa porte, Cecily n'en continua pas moins tranquillement sa toilette de nuit ; elle retira de son corsage, où il était à peu près placé comme un busc, un stylet long de cinq à six pouces, enfermé dans un étui de chagrin noir et emmanché dans une petite poignée d'ébène cerclée de fils d'argent, poignée fort simple, mais parfaitement à la main.

Ce n'était pas là une arme de luxe.

Cecily ôta le stylet de son fourreau avec une excessive précaution et le posa sur le marbre de sa cheminée ; la lame, de la meilleure trempe et du plus fin damas, était triangulaire, à arêtes tranchantes ; sa pointe, aussi acérée que celle d'une aiguille, eût percé une piastra sans s'émousser.

Imprégné d'un venin subtil et persistant, la moindre piquûre de ce poignard devenait mortelle. Jacques Ferrand ayant un jour mis en doute la dangereuse propriété de cette arme, la créole fit devant lui une expérience in *anima vili*, c'est-à-dire sur l'infortuné chien de la maison qui, légèrement piqué au nez, tomba et mourut dans d'horribles convulsions.

Le stylet déposé sur la cheminée, Cecily, quittant son spencer de drap noir, resta, les épaules, le sein et les bras nus, ainsi qu'une femme en toilette de bal.

Selon l'habitude de la plupart des filles de couleur, elle portait, au lieu de corset, un second corsage de double toile qui lui serrait étroitement la taille ; sa jupe orange, restant attachée sous cette sorte de canezou blanc à manches courtes et très décolleté, cachait ainsi un costume beaucoup moins sévère que le premier et s'harmonisait à merveille avec les bas écarlates et la coiffure de madras si capricieusement chiffonnée autour de la tête de la créole. Rien de plus pur, de plus accompli que les contours de ses bras et de ses épaules, auxquelles deux mignonnes fossettes et un petit signe noir, velouté, coquet, donnaient une grâce de plus.²⁵

Un soupir profond attira l'attention de Cecily.

Elle sourit en roulant autour de l'un de ses doigts effilés quelques boucles de cheveux qui s'échappaient des plis de son madras.

– Cecily !... Cecily !... murmura une voix à la fois rude et plaintive.

Et, à travers l'étroite ouverture du guichet, apparut la face blême et camuse de Jacques Ferrand ; ses prunelles étincelaient dans l'ombre.

Cecily, muette jusqu'alors, commença de chanter doucement un air créole.²⁶

Plus tard, au cours de cette scène qui pousse Jacques Ferrand de plus en plus à la frénésie, Cecily s'assied sur le divan luxurieux et entonne une chanson accompagnée de sa guitare.

– Tenez, maître, dit la créole, écoutez une chanson de mon pays ; nous ne savons pas faire de vers, nous disons un simple récitatif sans rimes, et entre chaque repos nous improvisons tant bien que mal une cantilène appropriée à l'idée du couplet ; c'est très naïf et très pastoral, cela vous plaira, j'en suis sûre, maître... Cette chanson s'appelle *La Femme amoureuse* ; c'est elle qui parle.

Et Cecily commença une sorte de récitatif bien plus accentué par l'expression de la voix que par la modulation du chant.

Quelques accords, doux et frémissants, servaient d'accompagnement.

Telle était la chanson de Cecily :

Des fleurs, partout des fleurs...

²⁵ Ses voyages menèrent Sue dans les Caraïbes, et cette description rappelle celle dans *Indiana*.

²⁶ *Mystères* 877-878

*Mon amant va venir ! L'attente du bonheur et me brise et m'énerve.
Adoucissons l'éclat du jour, la volupté cherche une ombre transparente.
Au frais parfum des fleurs mon amant préfère ma chaude baleine...
L'éclat du jour ne blessera pas ses yeux, car ses paupières, sous mes baisers, resteront closes.
Mon ange, oh ! viens... mon sein bondit, mon sang brûle...
Viens... viens... viens...*

Ces paroles, dites avec autant d'ardeur que si la créole se fût adressée à un amant invisible, furent ensuite pour ainsi dire traduites par elle dans un thème d'une mélodie enchanteresse ; ses doigts charmants tiraient de sa guitare, instrument ordinairement peu sonore, des vibrations pleines d'une suave harmonie.

La physionomie animée de Cecily, ses yeux voilés, humides, toujours attachés sur ceux de Jacques Ferrand, exprimaient les brûlantes langueurs de l'attente.

Paroles amoureuses, musique enivrante, regards enflammés, beauté sensuellement idéale, au-dehors le silence, la nuit... tout concourait en ce moment à égarer la raison de Jacques Ferrand.

Aussi, éperdu, s'écria-t-il :

– Grâce... Cecily !... Grâce !... C'est à en perdre la tête !... Tais-toi, c'est à mourir !... Oh ! je voudrais être fou !...

– Écoutez donc le second couplet, maître, dit la créole en préludant de nouveau.

Et elle continua son récitatif passionné :

Si mon amant était là et que sa main effleurât mon épaule nue, je me sentirais frissonner et mourir...

S'il était là... et que ses cheveux effleurassent ma joue, ma joue si pâle deviendrait pourpre...

Ma joue si pâle serait en feu...

Âme de mon âme, si tu étais là... mes lèvres desséchées, mes lèvres avides ne diraient pas une parole...

Vie de ma vie, si tu étais là, ce n'est pas moi qui, expirante... demanderais grâce...

Ceux que j'aime comme je t'aime... je les tue...

Mon ange, oh ! viens... mon sein bondit... mon sang brûle...

Viens... viens... viens...

Si la créole avait accentué la première strophe avec une langueur voluptueuse, elle mit dans ces dernières paroles tout l'emportement de l'amour antique.

Et, comme si la musique eût été impuissante à exprimer son fougueux délire, elle jeta sa guitare loin d'elle... et se levant à demi en tendant les bras vers la porte où se tenait Jacques Ferrand, elle répéta d'une voix éperdue, mourante :

– Oh ! viens... viens... viens...

Peindre le regard électrique dont elle accompagna ces paroles serait impossible...

Jacques Ferrand poussa un cri terrible.

– Oh ! la mort... la mort à celui que tu aimerais ainsi... à qui tu dirais ces paroles brûlantes ! s'écria-t-il en ébranlant la porte dans un emportement de jalousie et d'ardeur furieuse. Oh !... ma fortune... ma vie pour une minute de cette volupté dévorante... que tu peins en traits de flamme.

Souple comme une panthère, d'un bond Cecily fut au guichet ; et, comme si elle eût difficilement concentré ses feints transports, elle dit à Jacques Ferrand d'une voix basse, concentrée, palpitante :

– Eh bien !... je te l'avoue... je me suis embrasée moi-même... aux ardentes paroles de cette chanson. Je ne voulais pas revenir à cette porte... et m'y voilà revenue... malgré moi... car j'entends encore tes paroles de tout à l'heure : « Si tu me disais : frappe... je frapperais... » Tu m'aimes donc bien ?²⁷

²⁷ *Mystères* 883-884

Il est prêt à tout lui concéder :

– Est-ce de l'or qu'il vous faut ? On me croit plus riche que je ne le suis... mais je...

– Que voulez-vous que je fasse maintenant de votre or ? dit Cecily en interrompant le notaire et en haussant les épaules ; pour habiter cette chambre... à quoi bon de l'or ?... Vous êtes peu inventif !

– Mais ce n'est pas ma faute, à moi, si vous êtes prisonnière... Cette chambre vous déplaît-elle ? La voulez-vous plus magnifique ? Parlez... ordonnez...

– À quoi bon, encore une fois, à quoi bon ?... Oh ! si je devais y attendre un être adoré... brûlant de l'amour qu'il inspire et qu'il partage, je voudrais de l'or, de la soie, des fleurs, des parfums ; toutes les merveilles du luxe, rien de trop somptueux, de trop enchanteur pour servir de cadre à mes ardentes amours, dit Cecily avec un accent passionné qui fit bondir le notaire.

– Eh bien ! ces merveilles de luxe... dites un mot, et...

– À quoi bon ? À quoi bon ? Que faire d'un cadre sans tableau ?... Et l'être adoré, où serait-il... ô mon maître ?

– C'est vrai !... s'écria le notaire avec amertume. Je suis vieux... je suis laid... je ne peux inspirer que le dégoût et l'aversion... Elle m'accable de mépris... elle se joue de moi... et je n'ai pas la force de la chasser... Je n'ai que la force de souffrir.

– Oh ! l'insupportable pleurard, oh ! le niais personnage avec ses doléances ! s'écria Cecily d'un ton sardonique et méprisant ; il ne sait que gémir, que se désespérer... et il est depuis dix jours... enfermé seul avec une jeune femme... au fond d'une maison déserte...

– Mais cette femme me dédaigne... mais cette femme est armée... mais cette femme est enfermée !... s'écria le notaire avec fureur.

– Eh bien ! surmonte le dédain de cette femme ; fais tomber le poignard de sa main ; contrains-la à ouvrir cette porte qui te sépare d'elle... et cela non par la force brutale... elle serait impuissante...

– Et comment alors ?

– Par la force de ta passion...

– La passion... et puis-je en inspirer, mon Dieu ?

– Tiens, tu n'es qu'un notaire doublé de sacristain... tu me fais pitié... Est-ce à moi à t'apprendre ton rôle ?... Tu es laid... sois terrible : on oubliera ta laideur. Tu es vieux... sois énergique : on oubliera ton âge. Tu es repoussant... sois menaçant. Puisque tu ne peux être le noble cheval qui hennit fièrement au milieu de ses caavales amoureuses, ne sois pas du moins le stupide chameau qui plie les genoux et tend le dos... sois tigre... un vieux tigre qui rugit au milieu du carnage a encore sa beauté... sa tigresse lui répond du fond du désert...

À ce langage qui n'était pas sans une sorte d'éloquence naturelle et hardie, Jacques Ferrand tressaillit, frappé de l'expression sauvage, presque féroce, des traits de Cecily, qui, le sein gonflé, la narine ouverte, la bouche insolente, attachait sur lui de grands yeux noirs et brûlants.

Jamais elle ne lui avait paru plus belle...²⁸

Ferrand est même prêt à sacrifier son honneur pour l'amour de Cecily :

– Ma tête pour tes caresses... veux-tu ?

– Ah ! voilà donc de la passion enfin !... s'écria Cecily. Tiens... prends mon poignard... tu me désarmes...

Jacques Ferrand prit, à travers le guichet, l'arme dangereuse avec précaution et la jeta au loin dans le corridor.

²⁸ *Mystères* 880-881

- Cecily... tu me crois donc ? s'écria-t-il avec transport.
- Si je te crois ! dit la créole en appuyant avec force ses deux mains charmantes sur les mains crispées de Jacques Ferrand. Oui, je te crois... car je retrouve ton regard de tout à l'heure, ce regard qui m'avait fascinée... Tes yeux étincellent d'une ardeur sauvage. Jacques... je les aime, tes yeux !
- Cecily !
- Tu dois dire vrai...
- Si je dis vrai !... Oh ! tu vas voir.
- Ton front est menaçant... Ta figure redoutable... Tiens, tu es effrayant et beau comme un tigre en fureur... Mais tu dis vrai, n'est-ce pas ?
- J'ai commis des crimes, te dis-je !
- Tant mieux... si par leur aveu tu me prouves ta passion...
- Et si je dis tout ?
- Je t'accorde tout... Car si tu as cette confiance aveugle, courageuse... vois-tu, Jacques... ce ne serait plus l'amant idéal de la chanson que j'appellerais. C'est à toi... mon tigre... à toi... que je dirais : « Viens... viens... viens... »
- En disant ces mots avec une expression avide et ardente, Cecily s'approcha si près, si près du guichet, que Jacques Ferrand sentit sur sa joue le souffle embrasé de la créole et sur ses doigts velus l'impression électrique de ses lèvres fraîches et fermes...
- Oh ! tu seras à moi... je serai ton tigre ! s'écria-t-il. Et après, si tu le veux, tu me déshonoreras, tu feras tomber ma tête... Mon honneur, ma vie, tout est à toi maintenant...
- Ton honneur ?
- Mon honneur ! Écoute. Il y a dix ans, on m'avait confié une enfant et deux cent mille francs qu'on lui destinait. J'ai abandonné l'enfant ; je l'ai fait passer pour morte au moyen d'un faux acte de décès, et j'ai gardé l'argent...²⁹

L'enfant, on s'en doute, c'est Fleur de Marie.

Cecily a pris le notaire à son honneur de criminel. En signe de confiance, il lui raconte tous ses malfaits. Mais son aveu ne lui suffit pas, elle veut des preuves. Alors il lui montre son portefeuille, où tout est soigneusement catalogué. Elle le saisit, mais il ne lâche prise qu'au moment où elle déverrouille la porte, qui pourtant ne se laisse ouvrir qu'un brin, car elle est encore retenue par une chaîne. Quand il réussit finalement à l'enfoncer, Cecily s'est déjà enfuie avec les preuves dans la main et se retrouve dans la voiture qui l'attendait au coin de la rue, en route vers Rodolphe. Il essaie de la poursuivre, erre dans sa cour déserte, trébuche sur une motte de terre couvrant le cadavre de son enfant.³⁰ Ferrand perd finalement complètement la raison. Rodolphe est témoin de la scène finale, quand il succombe à la satyriasis, le terme médical pour la pulsion irrésistible de masturber jusqu'à la l'épuisement complet et même la mort.³¹

Tournons notre attention vers la troisième femme, Rigolette, la seule qui semble vraiment être en chair et en os et qu'on pourrait facilement s'imaginer comme amie. Elle a le même âge que Fleur-de-Marie, tout comme elle, elle a passé six ans en prison pour enfants trouvés. Maintenant elle gagne honnêtement sa vie comme coususe à son propre compte. Comme le hasard le veut, elle aussi habite le même bâtiment que la famille Morel. Rodolphe a loué la chambre avoisinante à celle de

²⁹ *Mystères* 886-887 ; l'enfant, c'est Fleur-de-Marie

³⁰ *Mystères* 889-890

³¹ *Mystères* 1042

Rigolette, dans le but de prendre des informations sur le locataire qui y habitait avant lui.

Rodolphe, armé par manière de contenance, d'un formidable rouleau de papier, entra dans la chambre de Rigolette.

Rigolette était à peu près du même âge que la Goualeuse, son ancienne amie de prison.

Il y avait entre ces deux jeunes filles la différence qu'il y a entre le rire et les larmes.

Entre l'insouciance joyeuse et la rêverie mélancolique.

Entre l'imprévoyance la plus audacieuse et une sombre, une incessante préoccupation de l'avenir.

Entre une nature délicate, exquise, élevée, poétique, douloureusement sensible, incurablement blessée par le remords, et une nature gaie, vive, heureuse, mobile, prosaïque, irréfléchie, quoique bonne et complaisante.

Car, loin d'être égoïste, Rigolette n'avait de chagrins que ceux des autres ; elle sympathisait de toutes ses forces, se dévouait corps et âme à ce qui souffrait, mais n'y songeait plus, le dos tourné, comme on dit vulgairement.

Souvent elle s'interrompait de rire aux éclats pour pleurer sincèrement, et elle s'interrompait de pleurer pour rire encore.

En véritable enfant de Paris, Rigolette préférait l'étourdissement au calme, le mouvement au repos, l'âpre et retentissante harmonie de l'orchestre des bals de la Chartreuse ou du Colisée au doux murmure du vent, des eaux et du feuillage.

Le tumulte assourdissant des carrefours de Paris à la solitude des champs...

L'éblouissement des feux d'artifice, le flamboiement du bouquet, le fracas des bombes, à la sérénité d'une belle nuit pleine d'étoiles, d'ombre et de silence.

Hélas ! oui, la bonne fille préférait franchement la boue noire des rues de la capitale au verdoisement des prés fleuris ; ses pavés fangeux ou brûlants à la mousse fraîche ou veloutée des sentiers des bois parfumés de violettes ; la poussière suffocante des barrières ou des boulevards au balancement des épis d'or, émaillés de l'écarlate des pavots sauvages et de l'azur des bluets...

Rigolette ne quittait sa chambre que le dimanche et le matin de chaque jour, pour faire sa provision de mouton, de pain, de lait et de millet pour elle et ses deux oiseaux, comme disait Mme Pipelet [la concierge] ; mais elle vivait à Paris pour Paris. Elle eût été au désespoir d'habiter ailleurs que dans la capitale.

Autre anomalie : malgré ce goût des plaisirs parisiens, malgré la liberté ou plutôt l'abandon où elle se trouvait, étant seule au monde... malgré l'économie fabuleuse qu'il lui fallait mettre dans ses moindres dépenses pour vivre avec environ trente sous par jour, malgré la plus piquante, la plus espiègle, la plus adorable petite figure du monde, jamais Rigolette ne choisissait ses amoureux (nous ne dirons pas ses amants ; l'avenir prouvera si l'on doit considérer les propos de Mme Pipelet, au sujet des voisins de la grisette, comme des calomnies ou des indiscretions) ; Rigolette, disons-nous, ne choisissait ses amoureux que dans sa classe, c'est-à-dire ne choisissait que ses voisins, et cette égalité devant le loyer était loin d'être chimérique.

Un opulent et célèbre artiste, un moderne Raphaël dont Cabrion [ancien locataire] était le Jules Romain, avait vu un portrait de Rigolette, qui, dans cette étude d'après nature, n'était aucunement flattée. Frappé des traits charmants de la jeune fille, le maître s'extasia à son élève qu'il avait poétisé, idéalisé son modèle. Cabrion, fier de sa jolie voisine, proposa à son maître de la lui faire voir comme objet d'art, un dimanche, au bal de l'Ermitage. Le Raphaël, charmé de cette ravissante figure, fit tous ses efforts pour supplanter son Jules Romain. Les offres les plus sédui-

santes, les plus splendides, furent faites à la grisette : elle les refusa héroïquement, tandis que le dimanche, sans façon et sans scrupule, elle acceptait d'un voisin un modeste dîner au Méridien (cabaret renommé du boulevard du Temple) et une place de galerie à la Gaîté ou à l'Ambigu.

De telles intimités étaient fort compromettantes et pouvaient faire singulièrement soupçonner la vertu de Rigolette.³²

Le « formidable rouleau de papier » de Rodolphe ressemble à un symbole phallique. Il tombe vite amoureux de cette jeune fille « qui ne portait jamais de corset »³³ et qu'il observe maintenant du pas de la porte, sans qu'elle s'en aperçoive.

Qu'on se figure une robe étroitement collée aux formes rondes et polies de marbre, et l'on conviendra que Rigolette pouvait parfaitement se passer de l'accessoire dont nous avons parlé. La ceinture d'un petit tablier de *levantine* gros-vert entourait sa taille, qui eût tenu entre les dix doigts.³⁴

Mais Rodolphe est affligé d'un seul souci : la « vertu » de la jeune femme. A-t-elle eu des relations sexuelles, oui ou non ?

Rodolphe en était là de ses réflexions, lorsque, regardant machinalement la porte, il y aperçut un énorme verrou...

Un verrou qui n'eût pas déparé la porte d'une prison.

Ce verrou le fit réfléchir...

Il pouvait avoir deux significations, deux usages bien distincts :

Fermer la porte aux amoureux...

Fermer la porte sur les amoureux...

L'un de ces usages ruinait radicalement les assertions de Mme Pipelet.

L'autre les confirmait.

Rodolphe en était là de ses interprétations, lorsque Rigolette, tournant la tête, l'aperçut, et, sans changer d'attitude, lui dit :

– Tiens, voisin, vous étiez donc là ?³⁵

Elle se tenait devant sa glace et faisait sa toilette. Elle raconte à Rodolphe sa vie et, dans une scène qui rappelle le premier contact « involontaire » entre Charles et Emma, elle dit subitement :

Tenez, mon voisin, soyez assez gentil pour prendre mon châle sur le lit et pour me l'attacher là, sous le col de ma chemisette, avec cette grosse épingle, et nous allons descendre, car il nous faut du temps de choisir au Temple ce que vous voulez acheter pour ces pauvres Morel.

Rodolphe s'empressa d'obéir aux ordres de Rigolette ; il prit sur le lit un grand châle tartan de couleur brune, à larges raies ponceau, et le posa soigneusement sur les charmantes épaules de Rigolette.

– Maintenant, mon voisin, relevez un peu mon col, pincez bien la robe et le châle ensemble, enfoncez l'épingle, et surtout prenez garde de me piquer.

Pour exécuter ces nouveaux commandements, il fallut que Rodolphe touchât presque ce cou d'ivoire, où se dessinait, si noire et si nette, l'attache des beaux cheveux d'ébène de Rigolette.

Le jour était bas, Rodolphe s'approcha... très près... trop près sans doute car la grisette jeta un petit cri effarouché.

Nous ne saurions dire la cause de ce petit cri.

³² *Mystères* 429-430; le peintre Cabrion est le locataire précédant Germain.

³³ *Mystères* 431

³⁴ *Mystères* 431

³⁵ *Mystères* 433

Était-ce la pointe de l'épingle ? Était-ce la bouche de Rodolphe qui avait effleuré de cou blanc, frais et poli ? Toujours est-il que Rigolette se retourna vivement et s'écria d'un air moitié riant, moitié triste, qui fit presque regretter à Rodolphe l'innocente liberté qu'il avait prise :

– Mon voisin je ne vous prierez plus jamais d'attacher mon châle.

– Pardon, ma voisine... je suis si maladroit !

– Au contraire, monsieur, et c'est ce dont je me plains... Voyons, votre bras ; mais soyez sage, ou nous nous fâcherons !

– Vrai, ma voisine, ce n'est pas ma faute... Votre joli cou était si blanc, que j'ai eu comme un éblouissement... Malgré moi ma tête s'est baissée... et...

– Bien, bien ! À l'avenir j'aurai soin de ne plus vous donner de ces éblouissements-là, dit Rigolette en le menaçant du doigt ; puis elle ferma sa porte.

– Tenez, mon voisin, prenez ma clef ; elle es si grosse, qu'elle crèverait ma poche... c'est un vrai pistolet.

Et de rire.

Rodolphe se chargea (c'est le mot) d'une énorme clef qui aurait pu glorieusement figurer sur un de ces plats allégoriques que les vaincus viennent humblement offrir aux vainqueurs d'une ville.³⁶

L'excuse de Rodolphe, qu'il l'avait effleurée par « maladresse », ne convainc pas Rigolette. Et puis il y tous ces sous-entendus : l'énorme clé qui aurait pu trouer sa poche comme un pistolet délivrant sa charge, et la formule « prenez garde de me piquer », qui est en soi grammaticalement claire dans le sens qu'elle le prie de ne *pas* la piquer, mais qui pourrait tout aussi bien être comprise comme incitation à faire justement ça. Et finalement nous avons le « vainqueur » Rodolphe qui prend la virginité de la « vaincue », Rigolette.

Une fois dans la rue, il s'ensuit le duo suivant :

– Est-elle drôle, cette Mme Pipelet, avec ses remarques ! dit la grisette à Rodolphe.

– Ma foi, ma voisine, je trouve qu'elle a raison.

– En quoi, mon voisin ?

– Elle a dit : « Il faut que jeunesse se passe... vive l'amour ! Et allez donc ! »

– Eh bien ?

– C'est justement ma manière de voir...

– Comment ?

– Je voudrais passer ma jeunesse avec vous... pouvoir crier : « Vive l'amour ! » et aller où vous voudriez me conduire.

– Je le crois bien... vous n'êtes pas difficile !

– Où serait le mal ?... nous sommes voisins.

– Si nous n'étions pas voisins, je ne sortirais pas avec vous comme ça...

– Vous me dites donc d'espérer ?

– D'espérer quoi ?

– Que vous m'aimerez.

– Je vous aime déjà.

– Vraiment ?

– C'est tout simple, vous êtes bon, vous êtes gai. Quoique pauvre vous-même, vous faites ce que vous pouvez pour ces pauvres Morel, en intéressant des gens riches à leur malheur ; vous avez une figure qui me revient beaucoup, une jolie tournure, ce qui est toujours agréable et flatteur pour moi, qui vous donne le bras et qui vous le donnerai souvent. Voilà, je crois, assez de raisons pour que je vous

³⁶ *Mystères* 436-437

aime.

Puis, s'interrompant pour rire aux éclats, Rigolette s'écria :

– Regardez donc... regardez donc cette grosse femme avec ses vieux souliers fourrés ; on dirait qu'elle est traînée par deux chats sans queue.

Et de rire encore.

– Je préfère vous regarder, ma voisine ; je suis si heureux de penser que vous m'aimez déjà.

– Je vous le dis parce que ça est... Vous ne me plairiez pas, je vous le dirais tout de même... Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais trompé personne, ni été coquette. Quand on me plaît, je le dis tout de suite...³⁷

Elle fait preuve d'une énorme assurance. Elle ne se gêne pas de dire à Rodolphe qu'elle le trouve attrayant, détruisant ainsi le préjugé si commun qu'un homme, si laid soit-il, peut tout de même gagner le cœur de n'importe quelle femme, même la plus jolie. Et puis, elle veut s'amuser avec lui :

Aussi, quand vous le pourrez, le dimanche, vous me mènerez dîner chez le traiteur, quelquefois au spectacle... sinon, si vous n'avez pas d'argent, vous me mènerez voir les boutiques dans les beaux passages, ça m'amuse presque autant. Mais soyez tranquille, dans nos petites parties fines, je vous ferai honneur... Vous verrez comme je serai gentille avec ma jolie robe de levantine gros-bleu, que je ne mets que le dimanche ! elle me va comme un amour ; j'ai avec ça un petit bonnet garni de dentelles, avec des nœuds orange, qui ne font pas trop mal sur mes cheveux noirs, des bottines de satin turc que j'ai fait faire pour moi... un charmant châle de bourre de soie façon cachemire. Les hommes diront : « Mais c'est qu'elle est gentille, cette petite, parole d'honneur ! » Et les femmes diront de leur côté : « Mais, c'est qu'il a une très jolie tournure, ce grand jeune homme mince... Son air est très distingué... et ses petites moustaches brunes lui vont très bien... »

[...]

Rodolphe écoutait ce babil avec curiosité ; il se demandait pour la troisième ou quatrième fois ce qu'il devait penser de la vertu de Rigolette.³⁸

Rodolphe se sent attiré par Rigolette, mais la méprise en même temps : « *Babil* : 1. Bavardage continu, enfantin ou futile. 2. Vocalisation spontanée des nourrissons ; lallation, babillage. Provenance : Babylone. », selon le dictionnaire Farlex en ligne. Il la considère comme une personne moins intéressante au cas où elle aurait déjà eu un amant avant lui. Et puis, il veut seulement l'utiliser pour obtenir l'adresse du locataire précédent, Germain, un jeune homme travailleur, du même âge qu'elle et qui mérite vraiment son amour. Rigolette et Germain finiront, après maintes péripéties, par se marier, Rodolphe procurera pour Germain la direction d'une nouvelle banque pour les pauvres et pour Rigolette une dot généreuse, mais ne se rendra pas à leur mariage.³⁹

La question de la « vertu » d'une femme joue dans ce roman, comme dans d'autres dont nous traitons, un rôle central. Elle ne laisse à Rodolphe aucun répit. Il insiste :

– Diable ! vous gardez si bien les secrets des autres que je ne m'étonne plus que vous gardiez les vôtres.

– Des secrets, moi ! Je voudrais bien en avoir, ça doit être très amusant.

³⁷ *Mystères* 440

³⁸ *Mystères* 445

³⁹ *Mystères* 1085-1086

- Comment ! Vous n’avez pas un petit secret de cœur ?
- Un secret de cœur ?
- Enfin... vous n’avez jamais aimé ? dit Rodolphe en regardant bien fixement Rigolette pour tâcher de deviner la vérité.
- Comment ! jamais aimé ?... Et M. Giraudeau ? Et M. Cabrion ? Et M. Germain ? Et vous donc ?...
- Vous ne les avez pas aimés plus que moi ?... autrement que moi ?
- Ma foi ! non ; moins peut-être, car il a fallu m’habituer aux yeux louches de M. Giraudeau, à la barbe rousse et aux farces de M. Cabrion, et à la tristesse de M. Germain, car il était bien triste, ce pauvre jeune homme. Vous, au contraire, vous m’avez plu tout de suite...
- Voyons, ma voisine, ne vous fâchez pas ; je vais vous parler... en vrai camarade...
- Allez... allez... j’ai le caractère bien fait... Et puis vous êtes si bon que vous n’auriez pas le cœur, j’en suis sûre, de me dire quelque chose qui me fasse de la peine...
- Sans doute... Mais voyons, franchement, vous n’avez jamais eu d’amant ?
- Des amants !... Ah ! bien oui ! Est-ce que j’ai le temps ?
- Qu’est-ce que le temps fait à cela ?
- Ce que ça fait ? Mais tout... D’abord je serais jalouse comme un tigre, je me ferais sans cesse des peines de cœur ; eh bien ! est-ce que je gagne assez d’argent pour pouvoir perdre deux ou trois heures par jour à pleurer, à me désoler ? Et si on me trompait... que de larmes, que de chagrins !... Ah bien ! par exemple... c’est pour le coup que ça m’arrièrerait joliment !
- Mais tous les amants ne sont pas infidèles, ne font pas pleurer leur maîtresse.
- Ça serait encore pis... s’il était par trop gentil. Est-ce que je pourrais vivre un moment sans lui ?... et comme il faudrait probablement qu’il soit toute la journée à son bureau, à son atelier ou à sa boutique, je serais comme une pauvre âme en peine pendant son absence ; je me forgerais mille chimères... je me figurerais que d’autres l’aiment... qu’il est auprès d’elles... Et s’il m’abandonnait !... jugez donc !... est-ce que je sais enfin... tout ce qui pourrait m’arriver ? Tant il y a que certainement mon travail s’en ressentirait... et alors, qu’est-ce que je deviendrais ? C’est tout juste si, tranquille comme je suis, je puis me tenir au courant en travaillant douze à quinze heures par jour... Voyez donc si je perdais trois ou quatre journées par semaine à me tourmenter... comment rattraper ce temps-là ?... Impossible !... Il faudrait donc me mettre aux ordres de quelqu’un ?... Oh ! ça, non !... j’aime trop ma liberté...
- Votre liberté ?
- Oui, je pourrais entrer comme première ouvrière chez la maîtresse couturière pour qui je travaille... j’aurais quatre cents francs, logée, nourrie...
- Et vous n’acceptez pas ?
- Non, sans doute... je serais à gages chez les autres ; au lieu que, si pauvre que soit mon chez-moi, au moins je suis chez moi ; je ne dois rien à personne... J’ai du courage, du cœur, de la santé, de la gaieté... un bon voisin comme vous : qu’est-ce qu’il me faut de plus ?
- Et vous n’avez jamais songé à vous marier ?
- Me marier !... je ne peux me marier qu’à un pauvre comme moi. Voyez les malheureux Morel... voilà où ça mène... tandis que quand on n’a à répondre que pour soi... on s’en tire toujours...
- Ainsi vous ne faites jamais de châteaux en Espagne, de rêves ?
- Si... je rêve de ma garniture de cheminée... excepté ça... qu’est-ce que vous voulez que je désire ?

– Mais si un parent vous avait laissé une petite fortune... douze cents francs de rentes, je suppose... à vous qui vivez avec cinq cents francs ?

– Dame ! ça serait peut-être un bien, peut-être un mal.

– Un mal ?

– Je suis heureuse comme je suis : je connais la vie que je mène, je ne sais pas celle que je mènerais si j'étais riche. Tenez, mon voisin, quand, après une bonne journée de travail, je me couche le soir, que ma lumière est éteinte, et qu'à la lueur du petit peu de braise qui reste dans mon poêle je vois ma chambre bien propre, mes rideaux, ma commode, mes chaises, mes oiseaux, ma montre, ma table chargée d'étoffes qu'on m'a confiées, et que je me dis : « Enfin tout ça est à moi, je ne le dois qu'à moi... » vrai, mon voisin... ces idées-là me bercent bien câline-ment, allez !... et quelquefois je m'endors orgueilleuse et toujours contente. Eh bien !... je devrais mon chez-moi à l'argent d'un vieux parent... que ça ne me ferait pas autant de plaisir, j'en suis sûre... Mais tenez, nous voici au Temple, avouez que c'est un superbe coup d'œil !⁴⁰

Pas d'emploi fixe, même si cela lui apportait plus d'argent, pas d'amant, pas de mari, pas d'héritage ! Elle ne désire que l'indépendance. Qu'elle n'eût pas eu d'amant, est plutôt invraisemblable, mais Sue a ses propres raisons pour la garder « vertueuse ».

Ainsi Marx:

Le mystère de la Rigolette *non* spéculative, Eugène Sue le fait énoncer par Murph [l'homme de confiance de Rodolphe]. C'est « une fort jolie grisette ». Eugène Sue a peint en elle le caractère aimable, humain, de la grisette parisienne. Simplement, par dévotion pour la bourgeoisie et par une sorte de mysticisme très personnel, il lui a fallu idéaliser moralement la grisette. Il a fallu qu'il supprimât ce qui fait le piquant de sa situation et de son caractère : son mépris du mariage en forme, sa liaison naïve avec *l'étudiant ou l'ouvrier*. C'est précisément par cette liaison qu'elle constitue un contraste vraiment humain avec l'épouse bourgeoise hypocrite, incapable de générosité, égoïste, avec toute la sphère bourgeoise, c'est-à-dire avec la sphère officielle.⁴¹

⁴⁰ *Mystères* 448-449

⁴¹ *MEW* Bd 2, 80

Freud, viens-nous en aide !

Dans les études littéraires, on fait souvent recours à Freud pour analyser les textes. Dans ce chapitre je voudrais inclure deux publications récentes d'universitaires allemands, mais bien connus au-delà de ce pays : Barbara Vinken et Martin von Koppenfels, qui se situent dans la tradition freudienne. Je voudrais aussi examiner si les théories linguistiques de Chomsky peuvent nous fournir une clé. Finalement, je voudrais, en contrepartie, présenter la théorie de la langue représentée par le marxiste russe, Valentin Volochinov.

Barbara Vinken

Souvent la chaleur d'un beau jour
Fait rêver fillette à l'amour.
Pour amasser diligemment
Les épis que la faux moissonne,
Ma Nanette va s'inclinant
Vers le sillon qui nous les donne.
Il souffla bien fort ce jour-là,
Et le jupon court s'envola !

Ce poème, chanté par l'aveugle, accompagnait les moments plus heureux d'Emma Bovary, à l'occasion de ses escapades amoureuses avec Leon à Rouen. Maintenant, l'aveugle, venu à Yonville dans le vain espoir d'obtenir de l'apothicaire une pommade pour traiter sa cécité, le chante devant la fenêtre d'Emma au moment de sa mort :

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus.¹

Voyons ce qu'en fait Barbara Vinken dans son analyse de 600 pages, *Flaubert. Durchkreuzte Moderne?* [Flaubert, modernité contre-croisée?]

Ce qui subsiste dans ce spicilège moderne, ce ne sont pas sens spirituel, l'amour de Dieu et la résurrection de la chair, mais au contraire, d'un côté la mortalité avec sa connotation féminine de la déchéance littérale de la chair. C'est de cela que le mendiant aveugle chante, décrivant la Nanette penchée sur les sillons, cueillant les épis et rêvant d'amour, dont le vent d'été soulève la jupe. Une pose érotique – se pencher en avant, découvrant son sexe – et la mort – dans les sillons le blé meurt, pour pousser à nouveau – fusent dans cette figure, qui représente l'amour sexuel comme étant voué à la mort ; par ailleurs, cette chanson du glanage d'épis est une allusion au pain et vivres, à la mort et à la résurrection. L'association entre la mort et le plaisir est renforcée encore par le fait que Mme Bovary rend l'âme au

¹ *Bovary* 420

moment même où le coup de vent de la chanson découvre son sexe. Dans la mort, Mme Bovary personnifiée, à travers la topique de la femme hystérique, l'antique masque de la Méduse – la vérité, car dés-enchantement, de la séduction de la chair, qui se manifeste d'une manière obscène dans la terrible contorsion de ce corps lubrique. La prédestination de la chair à la mort est encore accentuée par la pseudo-résurrection grotesque-mécanique, qui fait de Mme Bovary un cadavre galvanisé, et encore par la description, toute médicale-minutieuse qu'elle soit, de la figure baroque de la Vanitas : le corps mort d'Emma, qui se décompose déjà, avec un trou noir à la place de sa bouche et ses yeux qui commencent à disparaître « dans une pâleur visqueuse qui ressemblait à une toile mince, comme si des araignées avaient filé dessus ».²

Ça vaut la peine d'inspecter cette interprétation ligne par ligne. Vinken parle du vent « découvrant son sexe » et de « la séduction de la chair, qui se manifeste d'une manière obscène dans la terrible contorsion de ce corps lubrique ». Mais où est-il question dans cette chanson gaie à la Georges Brassens d'un sexe découvert ? Nulle part ! Il s'agit tout simplement d'un *mouvement* : « Et le jupon court s'envola. » Les yeux suivent le jupon, ils ne sont pas fixés sur le corps de la fille. On doit s'imaginer la scène comme elle serait prise par la caméra pour le cinéma. Si on veut à tout prix y voir un symbole, on pourrait à la rigueur y voir un chiffre pour le désir de la jeune fille de perdre sa virginité. Mais ça aussi n'a pas de sens, car il y a déjà longtemps que la Bovary l'a perdue, et à part ça c'est, dans le contexte de cette chanson, un événement heureux. L'interprétation de Vinken est tout simplement brutale. Une jolie imagerie est détruite, et avec le plaisir et la tristesse qu'on ressent à la lecture. Il n'y a aucune allusion à la mort dans cette chanson, aucune « figure, qui représente l'amour sexuel comme étant voué à la mort ». La mort est présente, ça c'est vrai, Emma *est* mourante, mais il s'agit justement du contraste tragique entre les anciens espoirs d'Emma, qui lui reviennent en ce dernier moment, et sa fin douloureuse. Sur les douze pages décrivant son agonie³, on ne trouve aucune où il serait question, aussi indirecte soit-elle, de « la séduction de la chair, qui se manifeste d'une manière obscène dans la terrible contorsion de ce corps lubrique ». Nulle part un « corps lubrique ». Et puis Vinken parle sans transition d'un « trou noir à la place de la bouche » et de ses yeux qui commencent à disparaître... ». Mais cette scène a lieu en réalité seulement le lendemain soir, à l'occasion de la veillée :

Emma avait la tête penchée sur l'épaule droite. Le coin de sa bouche, qui se tenait ouverte, faisait comme un trou noir au bas de son visage ; les deux pouces restaient infléchis dans la paume des mains ; une sorte de poussière blanche lui parsemait les cils, et ses yeux commençaient à disparaître dans une pâleur visqueuse qui ressemblait à une toile mince, comme si des araignées avaient filé dessus.⁴

Vinken parle d'un « trou noir à la place de sa bouche », mais en réalité il s'agit d'un « coin de sa bouche, qui se tenait ouverte », et pas de sa bouche entière, d'ailleurs elle « se tenait ouverte », c'est à dire il subsiste encore un reste de volonté de la morte. Et quant à la « poussière blanche [qui] lui parsemait les cils » et la « toile mince, comme si des araignées avaient filé dessus », ces images n'évoquent pas une décomposition radicale, mais plutôt une paisible disparition. Et puis les

² *Durchkreuzte Moderne* 95-96

³ *Bovary* 408-420

⁴ *Bovary* 424

visites répétées de Charles à son chevet sont un affrontement *contre* la décomposition :

Il se posait en face d'elle pour la mieux voir, et il se perdait en cette contemplation, qui n'était plus douloureuse à force d'être profonde.

Il se rappelait des histoires de catalepsie, les miracles du magnétisme ; et il se disait qu'en le voulant extrêmement, il parviendrait peut-être à la ressusciter. Une fois même il se pencha vers elle, et il cria tout bas : « Emma ! Emma ! » Son haleine, fortement poussée, fit trembler la flamme des cierges contre le mur.⁵

« La mort » ne survient pas subitement après la mort physique. La morte continue longtemps à vivre dans notre mémoire, même si la mémoire s'estompe au cours du temps :

Une chose étrange, c'est que Bovary, tout en pensant à Emma continuellement, l'oubliait ; et il se désespérait à sentir cette image lui échapper de la mémoire au milieu des efforts qu'il faisait pour la retenir. Chaque nuit pourtant, il la rêvait ; c'était toujours le même rêve : il s'approchait d'elle ; mais quand il venait à l'étreindre, elle tombait en pourriture dans ses bras.⁶

Finalement, à la « connotation féminine de la déchéance littérale de la chair », il faut opposer le fait qu'Emma, même plusieurs jours après sa mort, a conservé sa beauté :

– Regardez-la, disait en soupirant l'aubergiste, comme elle est mignonne encore ! Si l'on ne jurerait pas qu'elle va se lever tout à l'heure.⁷

Et puis, la mort n'est pas le domaine des femmes seulement. Un autre personnage central du roman, le jeune garçon d'écurie qui se tord de douleur après l'opération bâclée de Charles, serait presque mort. La description de sa torture est également détaillée. Quant à la mort de Charles, nous n'en sommes pas les témoins directs, mais nous voyons la décrépitude graduelle de cet homme, qui n'est pas du tout féminin. La mort n'a pas de « connotation féminine ». Vinken semble hériter plutôt de Heidegger avec son « être pour la mort » que de Freud.

Par contre, quelques pages plus loin, Vinken défend Flaubert contre l'accusation de nihilisme, « que Nietzsche lui reprochait » :

Flaubert fait le procès à son époque plus résolument que tout autre. À la société, qui lui a intenté le procès à cause de son roman, il a à son tour répondu par un procès, il l'a ridiculisée jusqu'à la moelle et l'a déclarée coupable. Pas de trace de nihilisme.⁸

... seulement pour se contredire six pages plus loin quand elle juge le comportement sexiste de Rodolphe envers Emma, dont il « fit quelque chose de souple et de corrompu », catégoriquement en ces termes : « Eros n'est, chez Flaubert, pas une force antagoniste à Thanatos ; les deux sont la même chose. »⁹

Je crois que le premier des deux jugements est plus fructueux que le second, et c'est justement ça qui captivait ses lecteurs et lectrices d'alors – et aujourd'hui

⁵ *Bovary* 425

⁶ *Bovary* 442

⁷ *Bovary* 426

⁸ *Durchkreuzte Moderne* 100

⁹ *Durchkreuzte Moderne* 106

encore. Il s'agit de la tragédie bien *réelle* d'un individu cherchant le bonheur et le perdant à nouveau.

Dans son chapitre introducteur, Vinken écrit :

L'œuvre de Flaubert joue, nous pouvons l'affirmer suivant Freud, sur une autre scène, la scène de l'inconscient. Cette scène est perpétuellement déterminée par le dynamique du complexe d'Œdipe et de la castration. Ce complexe porte le nom de l'Œdipe de la tragédie grecque, parce que celui-ci a franchi les deux tabous qui fondent la culture : il a en effet assassiné son père et dormi avec sa mère. En lui le désir secret qui bannit toute culture se montre à la lumière¹⁰

Les tabous fonderaient la culture ? N'est-ce pas plutôt le développement économique et la culture qui l'accompagne qui donnent naissance à l'un ou l'autre tabou, pour le supprimer par la suite ? Vinken se perd dans des spéculations idéalistes.

Mais le mot principal est sûrement l'« inconscient ». Flaubert, qui remâchait chaque mot trois fois, serait un auteur « inconscient » ? Une telle interprétation donne libre cours à l'arbitraire, car Flaubert peut mal s'en défendre n'ayant par définition pas accès à son « inconscient », mais *nous*, de notre sommet, oui. Et finalement, pourquoi cette focalisation sur Œdipe, alors que la mythologie grecque était tellement plus riche et variée ?

Dans son introduction, Vinken cite une lettre de Flaubert à sa maîtresse Louise Colet en 1852, alors qu'il s'était déjà mis à sa *Bovary* :

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir, avec leur éternelle prédication matérialiste. Ils ont nié la *Douleur*, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous. — Rien ne l'extirpera, rien ne le tarira. Il ne s'agit pas de le dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse) nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres.¹¹

¹⁰ *Durchkreuzte Moderne* 13

¹¹ *Durchkreuzte Moderne* 25. (Vinken ne nous donne pas la source : Lettre à Louise Colet, 4 septembre 1852, *Correspondance* II). Sa nièce Caroline rapporte une citation toute semblable dans sa collection apparue en 1915 : « L'idéal de l'État, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée et qui dirigera tout, fera tout ? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits et il faut tout régler, tout refaire, reconstruire sur d'autres bases, etc. » (<https://tinyurl.com/flaubertsocialisme>). Cette caractérisation des tendances socialistes dominantes est malheureusement très pertinente ; à part sa propre existence bourgeoise et le fait qu'il circulait parmi la haute société, cet état de fait explique sûrement en partie sa distance du socialisme. Mais mieux vaut être un non-socialiste avec du sang dans les veines qu'un socialiste desséché. Caroline, dans un court avant-propos de ses *Pensées* (1914), écrit : « Depuis trente-quatre ans Gustave Flaubert n'est plus ; cependant il ne m'a pas quittée, et ce qui m'est arrivé de meilleur m'est venu de lui, par lui. Relisant beaucoup ses œuvres, en particulier sa correspondance, où toute sa bonne et généreuse nature éclate à chaque page, il m'a pris l'envie de recueillir les pensées et jugements qui en forment la substance et j'en ai recopié une grande partie sur un petit cahier... il m'accompagne, il est sur ma table, dans mon sac de voyage, je l'ouvre souvent, et une phrase, un mot suffit à faire apparaître la grande silhouette aimée de mon oncle ; je revois un de ses gestes habituels, une expression oubliée, j'entends sa voix comme s'il vivait encore... » (Caroline Franklin Grout *Pensées de Gustave Flaubert* (<https://tinyurl.com/pensees-flaubert>) Un spécimen particulièrement répugnant du « socialisme » de l'époque était Joseph Proudhon, concurrent de Marx au sein de la Première Internationale, fondée en 1866. En 1852, l'année où Flaubert se mettait à sa *Bovary*, il écrivit son brûlot *La Pornocratie, Ou Les Femmes dans les temps modernes*. Marx avait déjà, en 1847, critiqué le manque de dialectique chez Proudhon et son ignorance de l'histoire dans sa *Misère de la philosophie*, (écrit en français), une attaque contre *La philosophie de la misère* de Proudhon. Sa *Pornocratie* contient des perles telles : « Or, je vous en prévient, toute fréquentation exagérée des hommes, alors même qu'elle se borne à de simples conversations de salons, d'académie, de comptoirs, etc., est mauvaise pour la femme, qu'elle déflore, et insensiblement corrompt. Je dis plus, il est impossible qu'une femme, sans fréquenter plus qu'il ne convient des hommes,

Vincent transforme « les oiseaux qui perchent sur les arbres » en : « le Christ “perché sur l’arbre de la croix” ». Elle dit que la poésie moderne est le « contre-discours de toute promesse de salut ». Mais Flaubert dit tout autre chose : il critique concrètement les socialistes pour leur sécheresse, pour leur dogmatisme, qui ne laisse pas de place pour les sentiments humains, disant qu’ils sont plus bêtes (et plus malheureux) que des oiseaux sur leurs branches. Il *n’oppose* pas la poésie moderne à la religion, au contraire, la poésie moderne est *l’expression même* de la foi. Flaubert n’a jamais attaqué la foi en soi, mais la fausseté des représentants de l’Église. En cela il ne parle pas autrement que Marx, qui disait :

La misère *religieuse* est tout à la fois l’*expression* de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l’âme d’un monde sans cœur, de même qu’elle est l’esprit d’un état de choses où il n’est point d’esprit. Elle est l’*opium* du peuple.¹²

Vinken s’appuie parfois sur des traductions discutables. Dans son traitement de *Quidquid volueris* de Flaubert elle traduit la femme lisant Balzac « étendue mollement sur son sofa de velours rouge [...] Sa robe de chambre de mousseline blanche était flottante » en : « ... sa robe de chambre en mousseline blanche était grand ouverte en avant »¹³ Elle cite un numéro de page, mais pas sa source. Il aurait mieux valu faire ses propres traductions ou laisser tout simplement l’original sans le traduire.

L’explication de Vinken pour l’émergence ou la non-émergence de l’homosexualité, dans le chapitre « Lettres à Louise Colet », est tout simplement ahurissante :

Le fétichiste a *vu* la différence sexuelle [entre la femme et l’homme], nie cependant cette perception angoissante en trouvant un substitut pour la membre convoité. Ce sont d’une part des objets qui déguisent le manque de pénis chez la mère et prennent la place du phallus maternel si affreusement absent. Dans ce manque le garçon réalise la possibilité réelle de la castration. Il cherche le fétiche habituellement métonymiquement selon le principe de la proximité physique ; l’objet dont il s’approche ainsi est un phantasme : le pénis de la mère. Le fétichiste utilise la structure métonymique du renvoi au présent pour masquer la découverte de l’absence. Le fétiche est ainsi pas simplement un remplaçant du phallus maternel. Il est construit, car il représente le refus d’une prise de position (castré ou non-castré) ; il rend possible de soutenir l’impossibilité logique de la non-distinction. Il affirme et renie la différence entre les sexes. Le fétichiste a vu que la femme n’a pas de pénis, mais il préfère ne pas voir au lieu de ne rien voir. Cette duplicité le protège, comme l’a si bien écrit Freud, de devenir homosexuel, car, dans sa réalité physique la femme est encore en possession de l’attribut dont elle a besoin, à ses yeux, pour apparaître attrayante. Elle est, comme lui : entière. Rien ne peut lui arriver.¹⁴

s’occupe habituellement de choses qui ne sont pas de son sexe, sans que sa grâce naturelle en souffre, et, selon le cas, sans que son imagination s’allume, que ses sens s’enflamment et que la porte du péché ne s’ouvre toute large devant elle. » (76) « Il y a des races, des nations, des familles et des individus. » (71) (Il considérait les juifs comme « race ».) « Cette pensée est que toute femme qui rêve d’*émancipation* a perdu, *ipso facto*, la santé de l’âme, la lucidité de l’esprit et la virginité du cœur ; qu’elle est en voie de péché... » (69) « ... et sans famille, votre constitution politique ne sera plus une fédération d’hommes, de familles et de cités libres, ce sera un communisme théocratique ou pornocratique, le pire des tyrannies. » (60) Proudhon essaye d’engager Molière dans ses diatribes antiféministes en lisant *Les Femmes savantes* de travers. (34)

¹² *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel. Introduction.* 5

¹³ *Durchkreuzte Moderne* 39

¹⁴ *Durchkreuzte Moderne* 68

Alors, faisons un résumé : la femme n'est attrayante qu'avec un pénis, *ergo*, sans pénis, elle n'est pas attrayante. Et du moment que le jeune homme remarque le manque de pénis chez elle, *il* devient homosexuel. Mais pourquoi *il* ? Pourquoi la fille n'essayerait-elle pas, elle aussi, de doter sa mère d'un pénis ? Et découvrant le manque de pénis chez sa mère, deviendra-t-elle lesbienne ?

En réalité, Ventin se réfère seulement en quelques passages à Freud, et en aucun endroit elle réussit à démontrer un lien entre ses théories (multiples et contradictoires) et l'œuvre de Flaubert – ce qui serait de toute façon une entreprise impossible. Son analyse est paresseuse, tandis que Sartre s'y était mis de tout cœur et nous livre un riche tableau de Flaubert, de sa famille et de son temps, même si on ne doit pas nécessairement partager toutes ses conclusions. Ça ne la retient pas de louer Freud amplement. Se rapportant à *Quidquid volueris* elle écrit :

Ce Paul, qui est plus monstrueux que tout animal-monstre puisse l'être, recueille gratuitement cela que, selon Freud, tout Moi masculin désire dans ses rêves éveillés : « chance, splendeur, célébrité et l'amour des femmes ». ¹⁵

Quelle méchante généralisation ! Ou bien s'agit-il d'un transfert de l'ego de Freud sur tous les hommes ? Lui-même a en effet entrepris tout son possible pour assurer sa célébrité bien au delà de sa mort, quand on pense que quelques-unes de ses archives restent scellées à ce jour comme des tabernacles, soigneusement gardées par sa fille.

Dans le chapitre sur Salambô Vinken écrit :

Il ne s'agit pas pour Flaubert d'une fuite exotique devant la repoussante et plate réalité vers le monde lointain de l'orient quand, obéissant au rythme alternant de la production de son œuvre entre l'orient et la France, après *Madame Bovary* et avant *L'éducation sentimentale*, il déplace la scène de son roman à la distante Carthage. Sans aucun doute la lecture orientaliste erronée, la fuite des lecteurs vers un monde qu'ils rêvaient luxuriant, désinhibé, aux couleurs somptueuses et débordant de sexe et de violence, furent responsables pour le succès du roman. Tout comme *Madama Bovary*, *Salambô* devint lui aussi pour les fausses raisons un succès de scandale. ¹⁶

15.000 acheteurs de la première édition de *Madame Bovary*, et des millions et des millions depuis, seraient tous victimes d'une lecture erronée ? Quelle condamnation arrogante du public ! Qui détient la vérité ?

Martin von Koppenfels

[...] l'analyste a le devoir de se montrer strictement passif sur le champ des sentiments. Son refus de sentiment sert à forcer son vis-à-vis à quitter la mimésis pour entrer dans la narration – en cela il ressemble à l'*impassibilité* du narrateur flaubert-

¹⁵ *Durchkreuzte Moderne* 31

¹⁶ *Durchkreuzte Moderne* 148

rien, qui représente le pendant littéraire à cet élément central de la politique des émotions de Freud.¹⁷

Cette comparaison boîte. J'essaie d'illustrer ma critique à l'aide d'un petit tableau :

Emma appelle à l'amour	→	Le roman provoque le procureur de la République, excite les esprits et devient best-seller (vive réaction)
La patiente appelle à l'amour	→	Freud se tait (impassibilité)

Ce n'est pas l'*impassibilité* de Flaubert qui émeut lecteurs et lectrices, mais son *récit*. Le *comment* de sa réalisation ne leur est pas connu et leur est indifférent. Le même public se laissa entraîner par bien d'autres récits, comme par exemple *La Dame aux Camélias* de Dumas fils. L'*impassibilité* de Flaubert est une *méthode* d'écriture, pour rendre la vie telle qu'elle est, sans interposition d'un narrateur visible avec sa philosophie de vie. Mais Dumas aussi a recours à cette méthode, quand il laisse parler Marguerite directement à travers ses lettres. Alors le narrateur disparaît complètement et on est directement confronté par ses souffrances et ses analyses. Et puis, ce n'est pas le cas que Flaubert ne se montre *jamais* en tant qu'auteur, quand, par exemple, dans *L'éducation sentimentale*, il commente le dialogue entre Frédéric et son amante Rosanette, dans lequel les deux décrivent leurs amours passés, tout en cachant une partie de la vérité :

... car, au milieu des confidences les plus intimes, il y a toujours des restrictions, par fausse honte, délicatesse, pitié. On découvre chez l'autre ou dans soi-même des précipices ou des fanges qui empêchent de poursuivre ; on sent, d'ailleurs, que l'on ne serait pas compris ; il est difficile d'exprimer exactement quoi que ce soit ; aussi les unions complètes sont rares.¹⁸

Finalement on pourrait se poser la question, si Flaubert est vraiment impassible ? Peut-on s'imaginer un auteur vraiment impassible ?

La traduction de Koppenfels du mot *impassibilité* est erronée :

Le geste rejetant du concept de l'*impassibilité* est d'ailleurs, comme beaucoup de choses dans le domaine des affects, ambigu. Son sens couvre d'un côté le manque de passion et de l'autre l'insensibilité, la négation d'un acte, mais aussi d'une affliction ; ainsi il est marqué par l'ambivalence de ce qu'il prétend nier : le va-et-vient de l'affecte entre activité et passivité.¹⁹

Mais *impassibilité*, ce n'est pas insensibilité [Unempfindlichkeit, le terme que Koppenfels choisit], et le terme n'est pas ambigu. Une personne impassible n'est pas une personne sans passions, mais une personne qui garde son sang froid, qui ne manifeste pas ses sentiments à l'extérieur. Prenons le médecin en plein milieu des luttes sur les barricades en 1848 qui, motivé par sa rage contre les *bonnets de coton* et sa compassion pour les *bonnets rouges*, ne s'accorde pas une minute de répit pour sauver ces derniers : son motif est la passion pour la justice sociale, son action par contre est impassible et doit l'être, s'il veut remplir sa fonction consciencieusement. Il ne

¹⁷ *Immune Erzähler* 90

¹⁸ *Éducation sentimentale* (Œuvres IV 464

¹⁹ *Immune Erzähler* 112

peut pas se permettre, le scalpel à la main, de fondre en larmes. Flaubert était de toute sa vie le contraire de l'homme insensible, comme le prouve ses amitiés avec hommes et femmes, ainsi qu'avec sa mère et sa nièce, qui durèrent des décennies. Ce n'était pas des amitiés superficielles, car il s'engagea pour ses amis par des paroles et par des actes. On pourrait même élaborer la thèse contraire : précisément pour produire des œuvres exagérément « romantiques », pleines de « sentiments », qui satisfont plus aux besoins des maisons d'édition voulant publier des livres populaires qui se vendent, qu'au besoin d'élever le niveau de ses lecteurs et lectrices, on doit être dépourvu de passions. Un exemple dans le présent serait le chanteur noir allemand Xavier Naidoo, qui, longtemps avant sa tournure vers l'extrême droite raciste, le parti fasciste de l'AfD, ne produisit rien qu'un pot-pourri de paroles poétiques bon marché, mais était à l'époque néanmoins extrêmement populaire.

Et puis, on peut se poser la question de l'*impassibilité* du psychanalyste. Elle n'est que fiction. Freud, fumeur invétéré, qui, selon son propre aveu crache sur l'escalier et est de l'avis que c'est le devoir de la femme de ménage de ramasser son crachat, a dû, pendant les séances, certainement se racler la gorge et ainsi interrompre le débit de ses patientes (au féminin, la grande majorité était des femmes). Il écrit dans son *Interprétation des rêves* :

[...] quand je vais le matin dans cette maison, je suis habituellement pris d'un raclement de la gorge en montant l'escalier ; le produit de cette expectoration retombe sur les marches. À ces deux étages il n'y a en effet pas de crachoir, et je suis de l'opinion que le maintien de la propreté ne doit pas se faire à mes frais, mais que l'installation d'un crachoir devrait être possible. La concierge, une personne aussi vieille que grincheuse, mais avec des instincts de propreté, comme je suis prêt à en convenir, défend un autre point de vue dans ces affaires. Elle me guette pour voir si je me suis à nouveau permis cette liberté dont il est question, et quand elle l'a constaté, elle maugrée audiblement. Alors elle me refuse des jours et des jours la déférence habituelle, quand nous nous rencontrons. La veille de mon rêve le parti de la concierge a reçu des renforts dans la personne de la bonne. J'avais, comme toujours, accompli en vitesse ma visite chez la malade, quand la bonne me confronta dans le vestibule et prononça : « Monsieur le docteur, vous auriez pu quand même décrépir vos bottes avant d'entrer dans la chambre. Le tapis rouge est de nouveau tout sale par la faute de vos pieds. » Ça c'est le seul droit que l'escalier et les domestiques peuvent réclamer pour apparaître dans mon rêve.²⁰

La misogynie de Freud, qui réduit les domestiques au niveau d'un escalier, saute aux yeux. Ce qui est intéressant, c'est que les femmes, quoique situées bien au-des-

²⁰ *Traumdeutung* GW 186-187, ma propre traduction. La traduction officielle de I. Meyerson (1926), révisée par Denise Berger, apparue dans les Presses universitaires de France en 1967 (p. 209-210) (en ligne : <https://archive.org/details/linterpretationd0000freu/mode/2up>), est pleine d'erreurs qui modifient le sens : au lieu d'« habituellement » (*gewöhnlich*) nous trouvons « souvent » ; au lieu de « je suis de l'opinion que le maintien de la propreté ne doit pas se faire à mes frais » on trouve : « j'estime qu'on devrait en [crachoir] mettre » ; le mot « en effet » (*nämlich*) manque, un détail non sans importance, car il souligne la « logique », la « normalité » de son action dégoûtante ; « défend un autre point de vue dans cette affaire » est simplement omis ! « elle me refuse la déférence habituelle » devient « elle ne me salue pas » ; « le parti de la concierge reçu des renforts dans la personne de la bonne » omis ! « le seul droit » devient « la seule raison » ! C'est quand même triste de constater que les lectrices et lecteurs français sont souvent obligés de se contenter de traductions défectueuses. L'original allemand montre l'arrogance ironique de Freud dans toute sa splendeur, la traduction française réduit Freud à un homme de tous les jours.

sous de Freud sur l'échelle sociale, ont le courage de condamner ouvertement sa conduite et ne l'endurent pas muettement. Leur rejet a dû quand même impressionner Freud au point qu'il en a rêvé. Une telle misogynie ne peut pas être passée inaperçue de ses patientes, elles ont dû mettre son impartialité en doute. Et puis il y a les minutes avant et après ses visites pressées (eilig), quand l'analyste n'est pas assis derrière sa patiente, et encore les arrangements pour la poursuite du traitement et les frais à payer. Tout ça des occasions pour elle de le juger directement dans les yeux et par ses gestes. Jeffrey Masson note :

Rappelons-nous qu'il [Freud] insiste sur le fait que les patientes qui viennent chez lui sont aimables, sensibles ; il indique clairement qu'elles proviennent de la même classe que lui, car il les rencontre souvent dans le cadre des mêmes cercles sociaux, fêtes, au théâtre, dans les expositions. Cela veut dire que leurs pères appartenaient à la même classe sociale que Freud. Alors, dire qu'elles furent abusées sexuellement par ces hommes était en effet quelque chose de tout neuf et troublant.²¹

Freud, étant juif, vivait et circulait au sein d'une collectivité relativement restreinte au milieu d'une société ouvertement judéophobe. La plupart de ses patientes (et patients) étaient juifs, tous vivaient principalement dans certains quartiers, comme le note Marge Thorell dans sa *Freud's Dora: A Biography of Ida Bauer Adler*.

Finalement, Freud, dans sa fonction de médecin, avait l'autorité d'envoyer ses patients dans un hôpital psychiatrique, il se trouvait vis-à-vis d'eux dans une forte position.

Mais Koppenfels note aussi que ses patientes surent se défendre : « Du moins c'est ce que suggère une remarque que Freud inséra en 1924, reconnaissant que Madame Emmy l'avait "mené par le bout du nez" (aufgeführt). »²² Une autre patiente, portant presque le même nom, Emma Eckstein, serait presque décédée d'une mort tragique :

Sous le signe de la satisfaction des désirs, une des scènes pathétiques de la carrière médicale de Freud peut être lue d'une nouvelle façon : le moment où Emma Eckstein, en danger imminent de saigner à mort à la suite d'une opération du nez bâclée par Fließ. Lisible d'une nouvelle manière est surtout l'effroi que Freud lui-même subit à la vue de cette scène – soit comme effet de transfert. Car l'hémorragie de la patiente apparaît en rétrospective comme tentative de séduction à travers la douleur – comme une « saignée désirée ». « De la Eckstein [...] je sais maintenant qu'elle a saigné par *désir*. » Ce n'était pas en dernier lieu les fantaisies masochistes de cette patiente qui ont mené Freud de l'image de l'enfant traumatisé à l'image de l'enfant désirant : « La Eckstein a une scène où le Diabolus lui pique des aiguilles dans les doigts et pose sur chaque goutte de sang un petit morceau de sucre. »

Désespérant de la scène de la séduction, Freud se reporta sur l'analyse des désirs et de ses productions, qui l'avaient tant dupé ; et il les chercha là-bas où ils pouvaient d'évidence régner avec moins de limites que tout autre part : le rêve. Les affects, dont le statut était devenu obscur, car on ne savait jamais s'ils se portaient sur des réalités ou bien sur de fantaisies, furent perdus de vue. Dorénavant ils étaient devenus chose secondaire. Le changement de paradigme de l'affect permit

²¹ *The Assault on Truth* 238 ; « patients » en anglais : pourraient être des hommes aussi, mais j'ai traduit au féminin.

²² *Immune Erzähler* 58

Freud d'écrire *L'Interprétation des rêves*, qui se fonde (presque) uniquement sur l'analyse du désir. [...] L'affect s'efface derrière le désir. Mais que devient-il du terrain abandonné ? Quelle est la place de l'affect dans une science de l'âme qui se fonde complètement sur une analyse du désir ? C'est une question que Freud de toute sa vie ne résolut pas.²³

Ce passage, absent de critique, n'est pas flatteur pour Koppenfels – et contredit en quelque sorte d'autres passages de son livre, par exemple son analyse nuancée de Louis-Ferdinand Céline, dans laquelle il démontre d'une manière concluante que son style et son idéologie nazie ne font qu'un ; ici son approche est en premier lieu politique, sans faire appel à Freud, et en conséquence bien plus fructueuse. Car, comment peut-on laisser les « fantaisies masochistes de cette patiente » sans commentaire ? N'est-ce pas insensible ? Car en réalité il ne s'agit pas de masochisme, mais du sadisme de Freud et de son ami Fließ. Freud a laissé tomber Emma Eckstein au profit de son collègue médical, une double trahison, car Emma ne fut pas seulement victime du bâclage de Fließ, qui, après l'opération, laissa un demi-mètre de gaze dans son nez, elle était à son propre compte une analyste et collègue de Freud, qu'elle aida à élargir ses perspectives, et en plus activiste dans le mouvement des femmes, tandis que sa sœur socialiste Thérèse devint un des premiers membres du parlement autrichien – grandes réussites que ni Freud ni Koppenfels ne reconnaissent.²⁴

Borch-Jacobsen est ici bien plus détaillé :

Le 3 mars, Freud fit paraître un compte rendu d'un ouvrage du neurologue Paul Julius Moebius dans lequel il évoquait les « succès thérapeutiques surprenants » obtenus grâce à la « technique audacieuse » du Dr Fliess, de Berlin. La réalité était bien différente. Deux semaines après l'opération, le nez d'Emma était douloureux et présentait des sécrétions purulentes qui dégageaient une odeur fétide. Le 2 mars, un bout d'os brisé de la taille d'une petite pièce de monnaie s'était détaché, provoquant une hémorragie massive. Une seconde hémorragie s'étant déclarée deux jours plus tard, Freud fit appel en toute hâte à son ami oto-rhino-laryngologiste, Ignaz Rosanes. En nettoyant la plaie, Rosanes remarqua un bout de fil dans le nez et tira dessus, extrayant du coup un demi-mètre de gaze puante que Fliess avait oublié lors de l'opération. « Un flot de sang » se déversa, au point que Freud dut quitter la chambre précipitamment avant de s'évanouir. Lorsqu'il retourna dans la chambre après avoir descendu un verre de cognac, Emma le salua crânement d'un « C'est donc ça le sexe fort ! »

Emma resta plusieurs semaines entre la vie et la mort, à tel point que Freud la donna un moment pour « perdue ». L'opération de Fliess la laissa défigurée à vie, avec un renfoncement à l'endroit où l'os du nez avait été cassé. Pourtant, ni Emma ni sa famille ne semblent avoir tenu grief à Freud ou à Fliess, dont la réputation de thaumaturge resta intacte à Vienne. Breuer lui [à Fliess] envoya plusieurs patientes, dont sa propre fille Dora. En août, Freud amena son frère Alexandre à Berlin pour que Fliess l'opère pour une « neurasthénie » (Freud en profita pour se faire opérer lui-même pour la seconde fois). Quant à Emma, elle poursuivit son analyse avec Freud comme si rien ne s'était passé.²⁵

²³ *Immune Erzähler* 61

²⁴ https://en.wikipedia.org/wiki/Emma_Eckstein

²⁵ *Les patients de Freud* 116-117

On peut se demander pourquoi Koppenfels néglige ces détails monstrueux. Et pourquoi désigne-t-il cette scène comme étant « pathétique » et non tragique ? On s’imagine Flaubert ne décrivant *pas* l’agonie de *Madame Bovary* dans tous ses détails et ne s’étant *pas* identifié avec son héroïne tragique à tel point qu’il dut vomir deux fois pendant la rédaction ! Ce ne serait pas le même roman ! Mais c’est justement dans les détails que la vérité douloureuse réside, douloureuse pour l’auteur aussi :

Les personnages imaginaires m’affolent, me poursuivent, – ou plutôt c’est moi qui suis dans leur peau. Quand j’écrivais l’empoisonnement de Mme Bovary j’avais si bien le goût de l’arsenic dans la bouche, j’étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, – deux indigestions réelles car j’ai vomi tout mon dîner.²⁶

Freud refuse catégoriquement de condamner le bâclage de Fließ – les loups ne se mangent pas entre eux. C’était Emma (Eckstein, pas la Bovary) qui amena Freud à adopter sa théorie de la *sédution*, selon laquelle l’hystérie est une réaction à un acte de violence ou abus sexuel réel de la part des pères envers leurs jeunes filles – une théorie qu’il rejeta plus tard. Mais la manière brutale avec laquelle Fließ et Freud traitèrent la jeune femme laisse supposer qu’ici aussi il s’agit d’une violence sexuelle, pratiquée sur son nez à la place de son sexe. Dans les familles pauvres, souffrant sous l’étroitesse de leurs habitations, la promiscuité et pire encore, telle que Sue et Engels²⁷ la décrivirent, était inévitable, mais dans les « bonnes familles » c’était une tache qu’il fallait à tout prix taire – c’est pour cette raison que Freud abandonna sa théorie de la séduction pour avancer sa carrière, c’est-à-dire par opportunisme.²⁸

²⁶ Lettre à Hippolyte Taine, Novembre 1866 *Correspondance* III, 562; citée également par Bertrand Bourgeois, tinyurl.com/justinmeurtrier

²⁷ Cf son étude *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*, écrit en 1845 en allemand, traduite en anglais seulement en 1885 !

²⁸ « En 1885 Freud se rendit en France pour suivre les cours du fameux neurologue Jean Charcot. Selon Jeffrey Masson, l’ancien directeur des archives de Freud, il visita la morgue de Paris et y fut témoin des autopsies faites sur les petits enfants qui avaient été brutalement maltraités corporellement et sexuellement. (Masson, 1984) Masson suppose que la confrontation de Freud avec l’épouvantable vérité de l’abus sexuel des enfants, alliée aux récits d’abus rendus par ses patientes, le convainquit que l’hystérie était provoquée par l’abus sexuel des enfants », ainsi John Sommers-Flanagan. (tinyurl.com/freudflanagan) Et plus loin : « Plus tard, Freud présenta à la Société de psychiatrie et de neurologie à Vienne une dissertation sous le titre “L’Étiologie de l’hystérie” (Freud 1896). Dans cette dissertation il esquissa une hypothèse controversée : “Je propose alors la thèse que le facteur sous-jacent de chaque cas d’hystérie est un ou plusieurs événements d’expérience sexuelle prématurée, événements qui se situent dans la première enfance, mais qui, malgré les décennies qui se sont écoulées depuis, peuvent être reproduits par le travail de la psychanalyse.” (Freud, 1896, cité dans Masson 1984, p. 263) Freud expliqua : “... chaque cas d’hystérie a sa cause.” Ainsi il soulignait un lien causal clair entre l’abus sexuel dans l’enfance et l’hystérie. Cette présentation se base sur 18 cas (12 femmes et 6 hommes), qui tous furent l’objet d’abus sexuel dans leur enfance. [...] Cinq jours après la présentation de son travail, Freud écrivit à son ami, le médecin oto-rhino-laryngologiste Wilhelm Fließ, au sujet de ses expériences. Il était visiblement en colère : “Mon exposé sur l’étiologie de l’hystérie à la Société de psychiatrie fut accueilli avec une froideur glaciale, et Kraft-Ebing [l’émient professeur et chef du département de psychiatrie de l’université de Vienne] fit cette étrange remarque : ‘On dirait un conte de fées scientifique.’ Et ce, après leur avoir démontré la solution à un problème millénaire, une “source du Nil” ! Qu’ils aillent tous au diable ! (Schur, 1972, p. 104) » Freud était peut-être imprécis dans son exposition de ses 18 cas, un reproche qu’on lui fit. Mais il suivait son instinct. Le fait qu’il renversa sa théorie et dorénavant défendait la thèse que les récits de ses patientes et patients étaient des fantasmes, pire encore, des désirs, est la preuve qu’il ne les prenait plus au sérieux. *The Assault on Truth. Freud’s suppression of the Seduction Theory* de Masson (1984, amendé en 2003) fournit une description détaillée, basée sur des documents jusqu’alors inaccessibles, de la suppression systématique de sa théorie initiale. Masson obtint de la fille de Freud, Anna, la permission de consulter beaucoup de ces documents, mais par la suite elle réclama qu’il n’en fit pas usage. Dans une lettre à Masson en 1981, Anna Freud écrivit :

Selon Borch-Jacobson, Freud semble avoir été insensible envers sa propre épouse, Martha, qui lui livra son premier cas d'une « hystérique », matière pour une étude anonymisée en 1892-93 :

Attachée à la mode conventionnelle, Martha semble avoir délibérément ignoré les théories et les activités de son mari, tout comme la patiente anonyme du récit avait refusé de reconnaître son intervention hypnotique. Dans un entretien qu'il accorda en 1957 à John Billinsky, Carl Gustav Jung se souvenait de sa rencontre avec Martha lors de sa première visite chez les Freud à Vienne en 1907 : « Chez Freud, pendant le dîner ce soir-là, j'ai essayé de parler à Freud et à sa femme de psychanalyse et d'autres choses, mais j'ai vite découvert que Mme Freud ne savait rien de ce que Freud faisait. Il y avait une relation superficielle entre Freud et sa femme. » D'après d'autres sources, on a l'impression que le mariage était effectivement d'autant plus serein que mari et femme évoluaient dans des sphères différentes qui se croisaient rarement, à l'exception des repas ponctuels au cours desquels Freud ne disait pas un mot.²⁹

« Maintenir la théorie de la séduction signifierait abandonner le complexe d'Édipe, et avec ça toute l'importance de la vie imaginaire, de la fantaisie consciente ou inconsciente. En fait, il n'y aurait plus eu de psychanalyse après. (81) Masson encore : « La vérité toutefois est qu'on interdit à Freud d'élever sa voix. Anna Freud et Ernst Kris étaient tellement convaincus qu'ils avaient compris ce que Freud voulait dire, qu'ils supprimèrent toute évidence du contraire dans les archives publiques ; *car les lettres inédites fournissent des preuves que Freud n'était pas convaincu avoir bien fait.* [italiques dans l'original] » (82) Masson fut lui-même, au préalable de la publication de son livre, farouchement diffamé. En 2003, il constata qu'entre-temps, grâce à une riche littérature féministe, l'énorme étendue des abus des enfants est maintenant un fait reconnu. (216-17) Le viol de filles, même de bébés, fut déjà documenté par Ambroise Tardieu (1818-1879), médecin légiste et directeur de l'hôpital de la Charité, dans son *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs* (Freud avait une copie dans sa bibliothèque : voir Jean Labbé, « Ambroise Tardieu : « The man and his work on child maltreatment a century before Kempe », Department of Pediatrics, Laval University, Québec, 2004) Il ne se limita pas à enregistrer des statistiques annuelles, mais décrit en détail les résultats de ses examens médicaux et autopsies, le type des blessures et les conclusions qu'on pouvait en tirer, et aussi comment il fallait procéder dans l'examen de la fille de sorte qu'elle ne soit pas à nouveau traumatisée. Cette œuvre de Tardieu, parmi d'autres du même auteur, était un énorme succès et vit jusqu'en 1878 sept éditions, chacune augmentée de nouveaux matériaux. Il critiqua le médecin légiste réactionnaire berlinois Johann Ludwig Casper, dont le manuel *Handbuch der gerichtlichen Medizin* apparut encore en 9^e édition en 1905. « Ambroise Tardieu incitera Maxime du Camp à mettre ses talents de photographe au service de la médecine légale et échangea avec lui une longue correspondance lorsque celui-ci, écrivant *Paris, ses organes, ses fonctions* (1875), s'intéressait beaucoup au monde de la prostitution. » (<https://www.auctionartparis.com/en/lot/10322/1907541?>) Flaubert devait être au courant de la relation entre Maxime et Tardieu. Si Freud a ignoré cette ample littérature, bien connue du public, et surtout de lui-même comme médecin, c'était une décision consciente. Freud parlait le français et traduisit même plusieurs œuvres de Charcot en allemand, tout en y ajoutant ses propres commentaires désobligeants : « Nous y lisons non seulement un Charcot allemandisé, mais le commentaire de Freud avec », écrit Esther Kilchmann. « Charcot, qui avait espéré une meilleure réception dans les pays germanophones grâce à ces traductions, montra son mécontentement, sans pourtant mettre un terme à ses relations avec Freud. Le neurologue français mourut peu après, Freud le récompensa en écrivant une nécrologie élogieuse. » (<https://science.orf.at/stories/3209920/>) Flaubert aussi connaissait Tardieu. Ainsi il écrit à sa nièce Caroline avoir dîné avec lui la veille : « Merci de ta petite lettre, mon loulou. Donne-moi aussi des nouvelles de ta bonne-maman tous les jours. / Dis-moi tout de suite si elle continue à s'inquiéter beaucoup ? Peut-elle lire & marcher ? etc. / Le Dteur Tardieu (le Doyen de l'École de Médecine), avec qui je dînais hier, m'a dit que pareil accident était arrivé à sa mère il y a 5 ans et qu'aucun autre n'avait encore reparu. Cela m'a tranquilisé pour notre pauvre vieille. / Il fait aujourd'hui un temps splendide. On revoit enfin le soleil. / Quand est-ce que Croisset sera habitable ? / Monseigneur me paraît avoir beaucoup de concurrents (d'après sa lettre d'hier, du moins !). Son affaire n'est pas encore décidée. Pourquoi ? Cela dépend uniquement du Maire & du Préfet. / Oui. J'accepte sans vergogne si Ernest peut m'envoyer quatre à cinq cents francs, ça m'obligera. – En me donnant le temps d'attendre une partie de la somme de Nogent. / Adieu, pe chère Carolo. Je t'embrasse bien fort. Ton vieux. / Gve Flaubert » (*Correspondance* III 633-634)

²⁹ *Les patients de Freud* 88-89

Mais pourquoi Martha Freud, victime d'une expérience de son mari, exposée publiquement, même si en forme anonymisée, et en connaissance de sa prédilection pour sa sœur cadette Minna, devrait-elle s'intéresser aux activités et théories changeantes de son époux ? Et puis, inversement, même si les deux suivaient leurs propres chemins, chacun de son côté, pourquoi s'intéresse-t-il si peu pour ses activités à elle ? Se tenir coi pendant les repas est aussi une forme de torture. S'il pouvait traiter ainsi sa propre femme, qu'avaient ses patientes à attendre de lui ?

Au sujet de la relation entre Freud et Minna, Borch-Jacobsen écrit :

Amis et parents étaient tous d'accord : Minna était *klug* (intelligente), *gebildet* (éduquée), *belesen* (cultivée), *geistig* (cérébrale), *intellektuell* (intellectuelle). Contrairement à sa sœur, elle suivait de près le travail de Freud et interagissait avec aisance avec ses collègues et visiteurs. Après le dîner, Freud l'emmenait au *Kaffeehaus* où il rencontrait connaissances et disciples. Selon Max Graf, « il sortait toujours, le soir, avec sa belle-sœur » (entretien avec Kurt Eissler). Pendant les vacances d'été, il voyageait également seul avec Minna, laissant Martha avec les enfants. On sait qu'une fois au moins, il s'est enregistré avec elle dans une chambre d'hôtel des Alpes suisses sous le nom de *Dr Sigm Freud u. Frau* (Dr Sigm Freud & Mme). [...]

Le témoignage le plus catégorique est toutefois celui de Jung. À John Billinsky il confiait : « Peu de temps après [sa première visite chez Freud], j'ai rencontré la jeune sœur de la femme de Freud – elle était très belle, et elle en savait pas mal non seulement sur la psychanalyse, mais aussi sur tout ce que Freud faisait. Lorsque, quelques jours plus tard, j'ai visité le laboratoire [bureau] de Freud, la belle-sœur de Freud m'a demandé si elle pouvait me parler. Sa relation avec Freud lui causait beaucoup de souci et elle en éprouvait de la culpabilité. Elle m'apprit que Freud était amoureux d'elle et que leur relation était en effet très intime. Ce fut pour moi une découverte choquante et je me rappelle encore maintenant le malaise que j'éprouvai à l'époque. » Dans un long entretien qu'il accorda à Eissler en 1953, Jung se montra un peu moins affirmatif : « Ça, c'est un fait : la plus jeune sœur faisait un gros transfert et Freud was not insensible [n'était pas insensible – en anglais dans le texte]. – Eissler : Vous voulez dire, il avait une liaison avec la plus jeune sœur ? – Jung : Oh, une liaison !? Je ne sais pas jusqu'à quel point !?³⁰

Même aujourd'hui en ces temps plus émancipés, une telle constellation serait insupportable pour une épouse, bien que les deux sœurs s'aimassent l'une l'autre. Car c'était des relations tout à fait inégales, et pas un bonheur partagé à trois. Mais la première réaction de Jung, « je me rappelle encore maintenant le malaise que j'éprouvai à l'époque », en dit beaucoup sur la misogynie de Jung. Car, justement comme homme éduqué, pourquoi être « choqué » ? Pourquoi pas tout simplement préoccupé à cause des risques qu'elle courrait ? Il la trouve « très belle ». La voulait-il pour lui et était pour cette raison « choqué » – c'est-à-dire jaloux ? Sa relativisation en 1953 contredit son commentaire bien plus tranché quatre années plus tard ; en 1957 sa mémoire semble étonnamment fraîche, en 1953 bien nébuleuse. Une sorte d'Alzheimer à l'envers. Et puis ce choix de mots étrange : « un gros transfert ». Pourquoi pas simplement amoureuse ? « Et d'abord, pour parler clair, la baise-t-il ou ne la baise-t-il pas ? », comme le disait Flaubert.³¹

³⁰ *Les patients de Freud* 90-91

³¹ *Correspondance* II, 77

Les fantaisies d'omnipotence de Flaubert (« ... être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part ... ») supposent toujours le repli de Dieu de la Création, l'abandon de la position auctoriale.³²

Le reproche adressé à Flaubert, il aurait entretenu des « fantaisies d'omnipotence », est-il justifié ? Mais d'abord, jetons un œil sur la lettre de laquelle Koppensfels emprunte ces quelques mots. Cette longue lettre est une critique littéraire visant plusieurs auteurs, entre autres Harriet Beecher Stowes pour son roman *Uncle Tom's Cabin*, qui lui

paraît un livre étroit. Il est fait à un point de vue moral et religieux. Il fallait le faire à un point de vue humain. Je n'ai pas besoin pour m'attendrir sur un esclave que l'on torture, que cet esclave soit brave homme, et pardonne à ses bourreaux, ce qui devient du sublime, de l'exception, et dès lors une chose spéciale, fausse. [...] Le parti pris de donner aux noirs le bon côté moral arrive à l'absurde dans le personnage de Georges par exemple, lequel panse son meurtrier, tandis qu'il devrait piétiner dessus, etc.

Comme contre-exemple il prend *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, où l'auteur renonce justement à « déclame[r] contre l'usure. Mais la forme dramatique a cela de bon, elle annule l'auteur. – Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocrate. – L'auteur, dans son œuvre, doit être comme un Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part. »

L'argumentation de Flaubert est le *contraire* de « fantaisies d'omnipotence », et aussi le contraire du tout-pouvoir bien réel de Freud. C'est en fait une expression de grande humilité de la part de Flaubert ne voulant pas se forcer sur ses lectrices et lecteurs comme auteur. Flaubert, autrement que Dieu, n'a pas *créé* ses personnages, il les a découpés de la vie de tous les jours, « avec un labeur atroce ». Mais Dieu aussi ne s'impose sur personne, n'étant nulle part visible ! Personne n'est obligé d'acheter et de lire la *Bovary*. Cette liberté n'est pas accordée à la patiente de Freud, quand elle lui est livrée sur son sofa – à moins qu'elle se défende, comme l'une de ses patientes prospectives, Adele Jeiteles, raconte :

D'après une interview accordée par Adele à Kurt Eissler en 1953, sa visite chez Freud eut lieu au début des années 1890, alors qu'elle avait une vingtaine d'années. Il semble que Freud avait déjà une réputation fort établie à l'époque : « À Vienne, vous savez, c'est drôle à dire maintenant, on ne le prenait pas au sérieux ! [...] On était considéré comme à moitié dingue quand on allait chez le Dr Freud. Je n'y suis allé [sic] qu'à cause de ma tante. » Les amies d'Adele, quant à elles, étaient titillées par sa visite chez le spécialiste ès nerfs : « Il y avait tant de choses écrites sur le fait que tout, les nerfs, etc., provient de la chose sexuelle, n'est-ce pas, tout cela était naturellement une source d'amusement pour de jeunes filles. [...] Toutes mes amies étaient naturellement très curieuses. »

[...] Il lui [Adele] fut tout de suite antipathique (*ein ekelhafter Kerl*, devait-elle confier à Eissler, « un type dégoûtant »). Il avait de grosses rouflaquettes, ce qu'elle détestait. « Il m'a reçu plutôt froidement, il m'a examinée, a commencé à me masser ici [la nuque] et m'a demandé si j'avais un amoureux – je m'en souviens encore. J'ai été très choquée. Je crois que je ne lui ai pas bien répondu du tout. Ça, je sais. *C'est tout !* [en français dans le texte]. Et puis je suis sortie. » Freud lui ordonna de revenir, mais Adele n'en fit rien. Sa tante était « terriblement en colère » contre elle et voulut savoir pourquoi elle refusait de retourner chez le Dr

³² *Immune Erzähler* 228

Freud: « Je lui ai dit que je trouvais que ça n'avait aucun sens [...] Toute la chose, toute cette histoire m'était très déplaisante. »³³

À cette époque Freud était un homme établi, approchant la quarantaine. Qu'on tombe amoureux à cet âge d'une jeune personne de 20 ans, ou bien le contraire, ce n'est pas ça qui est répréhensible. Mais que Freud abuse de son autorité en tant que médecin pour tripoter une patiente prospective, ça oui. Et puis cette question indiscrète, si elle a un amoureux – tout comme Rodolphe envers Rigolette – et finalement son « ordre » de retourner chez lui après qu'elle, suivant son instinct salutaire, s'en est allée. Tout cela n'est rien d'autre que du machisme. Mais les dialogues entre Adele et ses amies montrent qu'elles sont bien plus émancipées et libres penseuses que ce psychanalyste raide : « le fait que tout, les nerfs, etc., provient de la chose sexuelle, n'est-ce pas, tout cela était naturellement une source d'amusement pour de jeunes filles » rappelle les *Jeunes filles en fleur* de Marcel Proust sur leurs bicyclettes à la même époque. S'amuser, être curieuse, mais néanmoins éviter de tomber dans le piège d'un médecin abusant, tout ça fait une unité vivante.

Une autre patiente, Ilona Weiß, âgée de vingt-cinq ans, fait état du manque de « distance » de Freud :

[...] il demandait à la patiente étendue devant lui de raconter « ce qui lui était connu », puis insistait en lui pressant sur le front lorsqu'un maillon du récit lui semblait manquant ou qu'elle « résistait » au rappel du souvenir.³⁴

« insistait en lui pressant sur le front », n'est-ce pas envahissant, irrespectueux ? On s' imagine la patiente pressant sur le front de Freud – ça donnerait une jolie caricature.³⁵

³³ *Les patients de Freud* 99

³⁴ *Les patients de Freud* 103

³⁵ Selon le propre aveu de Freud, une de ses patientes, Ida Bauer, âgée de dix-huit ans, nommée « Dora » (Dora était aussi le nom de la plus jeune fille du collègue de Freud, Breuer) dans son *Fragment d'une Analyse d'Hystérie* (1905), avait fait preuve d'un aplomb remarquable quand, se rebiffant contre ses méthodes, et après moins de trois mois de traitement intensif (six séances par semaine), le soir même du Nouvel An 1900 elle y mit fin abruptement mais poliment, lui souhaitant les meilleurs vœux pour la nouvelle année – très au déplaisir de Freud. (Sur internet on trouve partout l'année 1900, ainsi que dans la biographie très complète de Marge Thorell *A Biography of Ida Bauer Adler*, alors que Freud lui-même donne l'année 1899 : « [Note ajoutée en 1923 :] Le traitement communiqué ici fut interrompu le 31 décembre 1899, son compte rendu fut rédigé dans les deux semaines qui suivirent, mais publié seulement en 1905. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un travail qui s'est poursuivi pendant plus de deux décennies n'ait rien changé à la conception et la présentation d'un cas de maladie de ce genre, mais cela n'aurait évidemment aucun sens de mettre "up to date" cette histoire de malade par des corrections et des développements, de l'adapter à l'état actuel de notre savoir. » (bas de page 5/177 ; p. 33 dans l'excellente traduction française : *Cinq psychanalyses*, traduit de l'allemand par Janine Altounian, Pierre Cotet, Françoise Kahn, René Lainé, François Robert, Johanna Stute-Cadiot, Édition PUF, en ligne : <https://www.scribd.com/document/627115378/Freud-Cinq-Psychanalyses-compressed-1>) Si la date que nous fournit Freud dans son introduction était correcte, Ida aurait eu seulement dix-sept et non dix-huit ans. Mais à plusieurs endroits il se contredit et lui donne l'âge de 18 ans au début de son traitement (par exemple: 5/180 p. 42 traduction) – à part le fait qu'il l'a connue déjà quand elle avait seize ans et la désirait comme patiente déjà à cet âge: « Je la vis pour la première fois aux premiers jours de l'été de ses 16 ans, elle était affligée de toux et d'enrouement, et je proposai dès cette époque une cure psychique à laquelle elle renonça ensuite ... » (5/180; p. 42-43 traduction) Pourquoi Freud veut-il placer son traitement en 1899 au lieu de 1900 ? Pour question de logique dans le développement de ses théories ? Mais il y a un autre détail qui favorise l'année 1900 : car justement en cette année, de novembre à décembre, il se tint à Vienne la grande exposition sécessionniste, que Freud mentionne dans son compte rendu : « Mais elle ne donna pas de réponse. – Oui, la forêt dans le rêve ressemblait tout-à-fait à la forêt au bord du lac, dans lequel la scène à nouveau décrite se déroula. Mais justement la veille elle avait vu cette même dense forêt dans un tableau de l'exposition sécessionniste. À l'arrière plan de l'image on voyait des nymphes. » (5/271 ; p. 118 traduction) Il doit s'agir de la fusion de deux

Sur le thème de la distance, Sándor Ferenczi, pour un temps collègue de Freud, président de l'Association Psychanalytique Internationale de 1918 à 1919 et professeur de psychanalyse durant la courte durée de la république soviétique hongroise en 1919, développa au cours des années une approche très différente. Dans son dernier exposé avant sa mort devant le Douzième congrès psychanalytique à Wiesbaden en 1932 il disait :

Je voudrais vous rappeler que les patients ne réagissent pas aux phrases théâtrales, mais seulement à une vraie sympathie. S'ils reconnaissent la vérité à travers l'intonation ou la coloration de notre voix ou les mots que nous utilisons ou par un autre moyen, je ne peux le dire. En tout cas, ils démontrent une connaissance

peintures de Gustav Klimt, *Les sirènes* (1899) et *l'Étang calme* (également 1899). Le premier de ces deux tableaux montre deux femmes ou poissons d'argent fantomatiques au milieu d'algues, le deuxième une forêt nostalgique au bord de l'eau. Le site en ligne *Arts and Culture* retient sur Klimt : « Les représentations de nymphes et de créatures aquatiques féériques de Klimt correspondent à la tendance générale au sein du symbolisme vers le monde secret des profondeurs de la mer. Dans les arts et métiers, plus particulièrement dans la verrerie, les artistes tentèrent d'imiter la fluorescence magique des couleurs au fond des mers. Klimt essaya aussi de mettre en lumière le mystère de ce monde coloré dans ses images sous-marines. » (<https://tinyurl.com/klimt-art>). Cette représentation de femmes faisant partie de la « nature » qu'elles cessent d'être femmes contraste avec le tableau d'Édouard Manet, *Déjeuner sur l'herbe* (1863), où les personnes ne se fondent pas dans la nature, mais au contraire jouissent d'une nature rendue à l'échelle humaine – c'est l'optimisme du milieu du 19^e siècle. Les sécessionnistes représentent une dégradation de l'image de la femme, et les peintures de Klimt se marient parfaitement avec l'idée de Freud d'un inconscient sombre et insondable, découvrable seulement avec l'aide de la psychanalyse – le contraire de l'optimisme des Lumières et de la Renaissance. Le symbolisme fit ses ravages aussi dans d'autres métropoles, mais Vienne semble avoir été un berceau particulièrement propice. Sur les raisons qui menèrent Ida à abandonner son traitement (pour sauver les apparences Freud parle d'*interruption*, 5/169 ; p. 31 *traduction*), Freud explique : « Aurais-je gardé la jeune fille en traitement si j'étais moi-même rentré dans un rôle, si j'avais exagéré la valeur qu'avait pour moi le fait qu'elle restât et si je lui avais manifesté un chaleureux intérêt qui – malgré l'atténuation due à ma position de médecin – fût pourtant devenu comme un substitut de la tendresse désirée par elle ? Je ne le sais pas. » (5/282 ; p. 128 *traduction*) Alors, pas d'« intérêt chaleureux ». *Fragment d'une Analyse d'Hystérie* couvre, après-propos de 1923 inclus, 129 pages et nous offre une multitude de renseignements sur une trame familiale impliquant deux familles. En résumé : le père d'Ida, Philip Bauer, souffrait de diverses maladies, à part la tuberculose qui nécessitait des séjours annuels durant dans la fameuse station thermale Merano et ainsi son absence de la capitale Vienne, il souffrait d'un décollement de la rétine et il avait contracté la syphilis avant son mariage, ce qu'il dissimula à sa femme et lui transmit à son insu. Ce secrétisme resta sa marque des années durant. D'abord ce fut sa fille qui le soigna, puis ce fut la « belle Peppina », une connaissance faite dans la villégiature, tandis que sa propre femme, Käthe, s'y refusait. À propos d'elle Freud écrit : « Je n'ai pas connu la mère. D'après ce que m'ont communiqué le père et la jeune fille, la représentation que j'ai dû m'en faire était celle d'une femme peu cultivée, mais avant tout inintelligente, qui, en particulier depuis que son mari était tombé malade et qu'ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, concentrait tous ses intérêts sur les affaires domestiques et offrait ainsi le tableau de ce que l'on peut appeler la « psychose de la ménagère ». Sans comprendre ce qui intéressait plus vivement ses enfants, elle était occupée toute la journée à nettoyer et tenir propres appartement, meubles et ustensiles, au point d'en rendre l'usage et la jouissance presque impossibles. On ne peut s'empêcher de comparer cet état – dont on trouve assez souvent des indices chez des ménagères normales – aux différentes formes de contrainte au lavage et à la propreté ; ce qui fait pourtant totalement défaut chez cette sorte de femmes, tout comme chez la mère de notre patiente, c'est la reconnaissance de leur maladie et par là une marque distinctive essentielle de la « névrose de contrainte ». Les rapports entre la mère et la fille étaient d'une grande inimitié depuis des années. La fille ignorait la mère, la critiquait durement et s'était complètement soustraite à son influence. » (5/186; p. 40-41 *traduction*) Sur cette description de Käthe Bauer il faudrait retenir quelques détails. D'abord Freud, comme il le dit lui-même, ne l'a jamais vue, malgré le fait qu'ils vivaient dans la même ville, Vienne; néanmoins il se permet une opinion sur elle. Freud parle de « psychose de la ménagère » (Hausfrauenpsychose) – peut-être un jugement pertinent, mais sans grande compréhension pour une situation menant à un tel comportement : la vie avec un homme gravement malade, de surplus en une ville d'eaux loin de Vienne avec ses divertissements de grande ville culturelle, et, comme il s'avérera très bientôt, dont le mari entretient une relation sexuelle durant des années avec sa soignante, ladite Peppina, une relation qu'il ne se donne même pas la peine de cacher, tandis que leur fille s'occupe des deux petits de Peppina et de son mari Hans, dont l'une, malade de cœur, mourra tôt, alors que Hans drague Ida, âgée de seulement treize ans à l'époque. Le reproche que fait Freud à la mère, d'être peu

remarquable, presque clairvoyante, des pensées et émotions qui traversent la tête de l'analyste. Tromper un patient à cet égard semble presque impossible et si on le tente, ça mène seulement à de mauvais résultats.³⁶

Le 8 février, alors qu'il se trouvait encore relativement au début de son projet, Flaubert écrit à Louise Colet :

Je veux qu'il n'y ait pas dans mon livre *un seul* mouvement, ni *une seule* réflexion de l'auteur.³⁷

Et quelques mois plus tard, le 8 mai :

cultivée, est peut-être lui aussi pertinent, mais qu'a entrepris son mari, qui, pendant les pauses que lui accorde ses maladies ne fait que s'occuper de son commerce fleurissant, pour qu'elle se cultive ? Et puis, lui-même, est-il cultivé ? En ce qui concerne le dragage, Freud se montre complètement sans empathie : « Une fois surmontées les premières difficultés de la cure, Dora me fit part d'une expérience vécue antérieure avec M. K. [Hans] qui se prêtait même davantage à agir comme trauma sexuel. Elle avait alors 14 ans. M. K. [avait] convenu, avec elle et sa femme, que les dames se rendraient l'après-midi à son magasin sur la grande place de B. (Merano) pour assister de là à une festivité religieuse. Mais il incita sa femme à rester à la maison, congédia les commis, et il était seul lorsque la jeune fille entra dans le magasin. Le moment de la procession approchant, il demanda à la jeune fille de l'attendre près de la porte qui du magasin conduisait par un escalier à l'étage supérieur, pendant qu'il descendait les stores roulants. Il revint ensuite et, au lieu de sortir par la porte ouverte, il serra brusquement la jeune fille contre lui et lui appliqua un baiser sur ses lèvres. C'était bien la situation propre à provoquer chez une jeune fille de 14 ans que nul n'avait encore touchée une nette sensation d'excitation sexuelle. Or Dora ressentit à ce moment-là un violent dégoût, elle se dégagea et se précipita, passant devant l'homme, vers l'escalier et de là vers la grand-porte. Le commerce qu'elle entretenait avec M. K. n'en persista pas moins ; aucun des deux ne fit jamais allusion à cette petite scène ; elle prétend d'ailleurs en avoir gardé le secret jusqu'à la confession qu'elle en fit dans la cure. Après le baiser dans le magasin elle refusa de se joindre à eux, sans donner de raisons. Du reste, dans la période qui suivit, elle évita toute occasion d'être seule avec M. K. (5/194-195, p. 45 *traduction*) Mais pourquoi ces mots ambigus : « le commerce ... persista » [der Verkehr ... dauerte fort], alors que « Verkehr » ou « Geschlechtsverkehr » est un terme allemand qui désigne très souvent aussi les relations sexuelles – sans sous-entendu pécuniaire ? C'est clair qu'en vue de la proche amitié entre les deux familles leurs chemins devaient forcément se croiser, que les deux se virent par la suite, alors pourquoi ne pas le dire en mots simples ? Et puis, pourquoi le terme « confession » [Beichte] ? Comme si c'était elle la coupable ! Et cette formule : « elle évita toute occasion d'être seule avec M. K. », comme si c'était une chose désirable (occasion) ; il aurait pu écrire tout simplement : « elle évita d'être seule avec lui ». C'est comme si Freud veut dire qu'elle a *emié* d'être violée ! Et dans sa reconstruction de cette scène de viol, car il ne s'agit de rien d'autre qu'une tentative de viol, organisée à l'avance, Freud poursuit : « Je pense qu'elle ressentit dans cette étreinte impétueuse non seulement le baiser sur les lèvres, mais aussi la pression du membre érigé contre son corps. Cette perception choquante pour elle fut éliminée dans son souvenir, refoulée et remplacée par la sensation inoffensive de pression sur le thorax, qui tire de la source refoulée son intensité excessive. Donc un nouveau déplacement de la partie inférieure à la partie supérieure du corps. [...] La pression du membre érigé a vraisemblablement eu pour conséquence la modification analogue de l'organe féminin correspondant, le clitoris ... » (5/196 ; p. 50 *traduction*) Pression sur le thorax d'une adolescente de 14 ans par un homme de plus de 40 ans (ou même par un barbu de 30 ans, comme l'était Freud), ce ne serait qu'une « sensation inoffensive » ? Et cela dans une situation d'isolement, où personne ne pouvait lui venir au secours ? C'est le secret de Freud. « Une jeune fille normale, pensais-je, se sort toute seule de ce genre d'affaires. (5/267 ; p. 114 *traduction*) Freud est convaincu qu'Ida/Dora est amoureuse de Hans et, comme cité en haut, aurait dû éprouver une « nette sensation d'excitation sexuelle ». Mais il est convaincu aussi qu'elle est amoureuse de la femme de Hans, avec laquelle elle partage de temps à autre le lit, et de son propre père, ça va de soi, et finalement en Freud lui-même, par le procédé du « transfert ». On se demande si le transfert ne s'opérait pas dans le sens contraire, c'est-à-dire que Freud aurait voulu prendre la place de Hans et séduire la « jeune fille dans la fleur de l'âge, aux traits intelligents et agréables » (5/181 ; p. 43 *traduction*) Freud ajoute que Hans aurait même pu atteindre son but, s'il n'avait pas interprété la gifle qu'elle lui avait donnée en plein visage à l'occasion de sa proposition de mariage comme rejet définitif, car « Vous vouliez donc aussi l'attendre et supposiez qu'il attendait seulement que vous soyez assez mûre pour devenir sa femme. Je me représente que c'était chez vous un plan de vie tout à fait sérieux. [...] Cela a donc dû être une grave désillusion que le résultat de votre accusation [d'avoir voulu la violer] ne soit pas des avances renouvelées de M. K., mais sa dénégation et ses injures. Vous avouez que rien ne peut davantage vous mettre en rage que lorsqu'on croit que vous vous êtes imaginé cette scène au bord du lac. Je sais maintenant

J'ai été humer des fumiers inconnus, j'ai eu compassion de bien des choses où ne s'attendrissent pas les gens sensibles. – Si la *Bovary* vaut quelque chose, ce livre ne manquera pas de cœur.³⁸

Koppenfels cite ces mots de Flaubert : « ce coup d'œil médical de la vie, cette vue du vrai enfin, qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion ... ». Il désigne cet œil médical comme « clé à une nouvelle politique de l'affect » et ajoute : « dans les chimères [Wunschträume] de Flaubert le style devient stylet ». ³⁹ Mais il ne s'agit ici que d'un court extrait d'une longue lettre à sa muse Louise, ce que Koppenfels ne mentionne pas, et non d'un traité, pas plus d'une directive de théâtre à soi-même, mais d'une *critique* contre Lamartine, le vieil homme d'État, dont le

ce que vous ne voulez pas qu'on vous rappelle : que vous vous étiez imaginé que les avances étaient sérieuses et que M. K. ne lâcherait pas tant que vous ne l'auriez pas épousé. » (5/271-272 ; p. 127-128 *traduction*) Ainsi Freud présume qu'une fille de 14 ans voudrait épouser un homme de plus de 40 ans – pourquoi pas alors Freud lui-même ? Il est convaincu de savoir plus sur ses motifs qu'elle-même et malgré le fait qu'elle s'exprime clairement et que la tentative de viol est même reconnue plus tard par Hans (et à moitié par son propre père). À certains endroits Freud ment ouvertement lorsqu'il dit que, pour protéger l'anonymat de sa patiente, il avait « choisi une personne dont la destinée ne se jouait pas à Vienne, mais dans une petite ville éloignée, quelqu'un dont la situation personnelle ne pouvait donc qu'être pratiquement inconnue à Vienne ; dès le début, j'ai si soigneusement préservé le secret du traitement qu'un seul de mes confrères, parfaitement digne de confiance, est susceptible de savoir que cette jeune fille a été ma patiente ; une fois le traitement achevé j'ai encore attendu quatre ans pour toute publication, jusqu'au moment où j'appris qu'il y avait eu dans la vie de la patiente un changement qui me fit supposer que son propre intérêt pour les événements et les processus animiques racontés ici pouvait maintenant s'être estompé. Il va de soi qu'aucun nom n'est resté qui pût mettre sur la piste un lecteur appartenant aux milieux profanes ; la publication dans un journal spécialisé rigoureusement scientifique devrait d'ailleurs être une protection contre ces lecteurs non autorisés. » (5/164-165 ; p. 28 *traduction*) Mais lui-même a mentionné la visite de l'exposition sécessionniste en 1900 au milieu du traitement, ainsi que le fait que son père, en compagnie de son amante, faisait souvent le trajet de Vienne à la ville d'eaux, où les deux restaient des semaines entières : « Même après qu'ils eurent quitté B. [la station thermale], ce commerce qui durait depuis des années se poursuivit, son père déclarant de temps en temps qu'il ne supportait pas ce climat rude, qu'il devait faire quelque chose pour lui, se mettant à tousser et à se plaindre, et tout à coup il était parti pour B., d'où il écrivait des lettres des plus gaies. Toutes ces maladies n'étaient que des prétextes pour revoir son amie. Puis un jour il fut dit qu'ils iraient s'installer à Vienne, et elle commença à supposer qu'il y avait un lien. De fait, ils étaient à Vienne depuis à peine trois semaines lorsqu'elle apprit que les K. eux aussi étaient venus s'installer à Vienne. Ils se trouvaient d'ailleurs ici en ce moment, et elle croisait fréquemment papa avec Mme K. dans la rue. Elle rencontrait souvent M. K. aussi, il la suivait toujours des yeux ... » (5/192-193 ; p. 54 *traduction*) Ainsi les relations malades entre les deux familles continuèrent encore à Vienne, dans la même rue où vivait Freud. Et qu'il ait « attendu quatre ans » avant de publier son récit est aussi un mensonge : le traducteur préféré de Freud, James Strachey, écrit dans sa « Note d'éditeur » : « Mais le 9 juin [1900] (dans une autre lettre non publiée) [Freud] annonce que “Rêves et hystérie” [le titre original de *Fragment d'une Analyse d'Hystérie*] a été envoyé et rencontrera le regard étonné du public en automne”. Nous n'avons pas d'informations pourquoi Freud a encore une fois changé d'avis et a différé la publication de quatre ans encore. Ernest Jones (1955, 286) nous informe que la revue à laquelle l'histoire du cas fut envoyée en premier lieu était le *Journal für Psychologie und Neurologie*. Son éditeur, Brodmann, refusa de le publier, apparemment en invoquant qu'il s'agissait d'une violation de discrétion. » (<https://tinyurl.com/strachey-dora>). Peu de temps après avoir rompu sa cure, Ida rendu visite à la famille K., dont la fille malade du cœur était morte, et reçu des deux parents l'aveu que a) la femme avait effectivement une relation d'amour avec son père, et b) le mari courrait après elle. Ces aveux, Ida les rapporta, tout heureuse, à Freud lors d'une courte et dernière visite le 1er avril 1902 (Thorell, 122). Quant à Ida, qui, au contraire de son frère aîné Otto Bauer, le futur leader de la démocratie socialiste autrichienne, n'eut jamais le privilège d'études académiques, se maria peu après son analyse, donna naissance à un fils qu'elle soutint de toutes ses forces (son mari blessé de guerre étant incapacité) et qui devint après la Seconde guerre directeur général de l'Opéra de San Francisco.

³⁶ *Confusion of Tongues Between Adults and the Child – The Language of Tenderness and of Passion* (Contemporary Psychoanalysis, 24:196-206 ; en ligne: University of Pennsylvania: <https://tinyurl.com/ferenczi-tongues>). Jay B. Frankel, dans son récapitulatif sur la vie professionnelle de Ferenczi, parlant de son adresse de 1932, écrit entre autres : « Le titre de sa thèse [...] se réfère aux adultes qui interprètent mal les séductions œdipiennes faites en jeu comme une invitation à une relation sexuelle réelle, et qui par la suite forcent l'enfant dans une relation passionnée. Cela est souvent suivi d'un traitement sévère ou punitif de l'enfant,

conte égocentrique *Graziella* apparut la même année de sa lettre, en 1852. *Graziella* était une rétrospective à la première personne du voyage de Lamartine en Italie à l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire quarante ans plus tôt. Flaubert note dans sa lettre entre autres :

Causons un peu de *Graziella*. C'est un ouvrage médiocre, quoique la meilleure chose que L[amartine] ait faite en prose. Il y a de jolis détails : le vieux pêcheur couché sur le dos avec les hirondelles qui rasant ses tempes, Gr[aziella] attachant son amulette au lit, travaillant au corail, deux ou trois psychiques belles comparaisons de la nature, telles qu'un éclair par intervalles qui ressemble à un clignement d'œil : voilà à peu près tout. – Et d'abord, pour parler clair, la baise-t-il ou ne la baise-t-il pas ? Ce ne sont pas des êtres humains, mais des mannequins. – Que c'est beau, ces histoires d'amour où la chose principale est tellement entourée de mystère que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, pisser, etc. ! Ce parti pris m'agace. Voilà un gaillard qui vit continuellement avec une femme qui l'aime et qu'il aime, et jamais un désir ! Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre ! Ô hypocrite ! S'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau ! Mais la vérité demande des mâles plus velus que M. de Lamartine. – Il est plus facile en effet de dessiner un ange qu'une femme. Les ailes cachent la bosse. [...]

Il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire, en nous montrant ce qui s'est sans doute passé : un jeune homme à Naples, par hasard, au milieu de ses autres distractions, couchant avec la fille d'un pêcheur et l'envoyant promener ensuite, laquelle ne meurt pas, mais se console, ce qui est plus ordinaire et plus amer. (La fin de *Candide* est ainsi pour moi la preuve criante d'un génie de premier ordre. La griffe du lion est marquée dans cette conclusion tranquille, bête comme la vie.) Cela eût exigé une indépendance de personnalité que Lamartine n'a pas, ce coup d'œil médical de la vie, cette vue du vrai, enfin, qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion. À propos d'émotion, un dernier mot : avant la pièce de vers finale, il a eu soin de nous dire qu'il l'a écrite tout d'une *seule haleine et en pleurant*. Quel joli procédé poétique !

Où, je le répète, il y avait là de quoi faire un beau livre, pourtant.⁴⁰

Une année plus tard, dans une lettre à Louise le 16 septembre 1853, il revient encore une fois sur *Graziella* :

essentiellement mettant le blâme sur l'enfant pour la molestation qu'il a subi. » (*Ferenczi's Trauma Theory, The American Journal of Psychoanalysis* Vol. 58, No. 1, 1998) Cela serait une description parfaite de l'attitude de Freud qui insiste qu'Ida voulait vraiment une rencontre sexuelle et un mariage. Dans un article dans la *Deutsches Ärzteblatt* sur Ferenczi on peut lire : « Ferenczi a très tôt développé un œil pour les circonstances sociales qui peuvent favoriser des développements névrotiques, et cherche, dans le sens d'une prophylaxie contre la névrose, à influencer la pédagogie. Selon lui, toute la pédagogie à ce jour sert en premier lieu à la répression et favorise ainsi l'émergence de névroses. Une psychohygiène judicieuse pendant l'enfance égalerait une révolution dans l'histoire humaine. À part l'éducation sexuelle il insiste surtout sur la lutte contre l'autoritarisme et la violence dans la "Erziehung" [un mot intraduisible : l'équivalent en anglais serait "raising children" c'est-à-dire éducation au sens large par les parents et les adultes de l'entourage immédiat]. Toute éducation requiert une connaissance philosophique de l'homme, qui ne banalise et ne refoule rien à son sujet. "La sévérité exagérée protège le moraliste d'un accès à lui-même et lui permet en même temps un 'assouvissement' en secret de ses désirs inconscients refoulés de l'agression", écrit Ferenczi. » (<https://www.aerzteblatt.de/archiv/60146/Sandor-Ferenczi-Enfant-terrible-der-Psychoanalyse>)

³⁷ *Correspondance* 2, 43 (cité aussi dans : *Écrire Madame Flaubert* par Geneviève Winter, p. 15 ; très utile, car assiste à trouver des endroits clés)

³⁸ *Correspondance* 2, 84

³⁹ *Immune Erzähler* 185

⁴⁰ *Correspondance* II, 77-78

Pourquoi perds-tu ton temps à relire *Graziella* quand on a tant de choses à relire ? Voilà une distraction sans excuse, par exemple ! Il n'y a rien à prendre à de pareilles œuvres. Il faut s'en tenir *aux sources*, or Lamartine est un robinet. Ce qu'il y a de fort dans *Manon Lescaut*, c'est le souffle *sentimental*, la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si *honorables*, quoiqu'ils soient des fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre ; la composition en est fort habile. Quel ton d'excellente compagnie ! Mais moi, j'aime mieux les choses plus épicées, plus en relief [...]⁴¹

Ici on voit que Flaubert ne renie aucunement le romantique en bloc au profit d'un « réalisme » sec, tout au contraire. Ce qu'il rejette, c'est la pleurardise. *Manon Lescaut* sert aussi de fil conducteur dans le roman de Dumas fils *La Dame aux Camélias*.

Colet résuma sa controverse avec Flaubert dans un poème qu'elle lui dédia quelques jours après leur première rencontre dans l'atelier du fameux sculpteur Pradier (le même qui fit le buste de la sœur de Flaubert, Caroline) et le début de leur passion :

Tu me dis : Aime l'art, il vaut mieux que l'amour ;
Tout sentiment s'altère et doit périr un jour !
Pour que le cœur devienne une immortelle chose,
Il faut qu'en poésie il se métamorphose,
Et que chaque pensée en sorte incessamment,
En parant sa beauté d'un divin vêtement.
Sentir, c'est aspirer !... c'est encore la souffrance ;
Mais créer, c'est jouir, c'est prouver sa puissance ;
C'est faire triompher de la mort, de l'oubli,
Toutes les passions dont l'âme a tressailli !
Et moi, je te réponds : La langue du poète
Ne rend du sentiment que l'image incomplète ;
Concevoir le désir, goûter la passion,
Nous fait dédaigner l'art et sa création ;
Formuler les pensers dont notre esprit s'enivre,
Ce n'est que simuler la vie : aimer, c'est vivre !
C'est incarner le rêve, et sentir les transports
Dont l'art ne peut donner que des emblèmes morts !
Des maîtres les plus grands les œuvres les plus belles,
Auprès du beau vivant, compare, que sont-elles ?
Corrège et le Poussin, Titien et Raphaël,
Rubens, dont la palette est prise à l'arc-en-ciel,
Éblouissant nos yeux, ont groupé sur leurs toiles
Des visages divins et de beaux corps sans voiles !
Mais hier, quand soudain à nos regards charmés
Ces tableaux immortels se trouvaient animés,
Lorsqu'au lieu de la chair que la couleur imite,
Nous avons admiré cette chair qui palpite,
Où le sang, à travers l'épiderme soyeux,
Circule en répandant des reflets lumineux ;
Lorsque nous avons vu d'exquises créatures,
Dont les beaux torses nus, les bras aux lignes pures,
Le sein ferme et mouvant, le visage inspiré,

⁴¹ *Correspondance* II, 432; *Écrire Madame Bovary* 147

Faisaient vivre à nos yeux quelque groupe sacré,
Oh ! n'as-tu pas senti quelle impuissante envie
C'est de vouloir dans l'art inoculer la vie
Et ne t'es-tu pas dit, du réel t'enivrant :
La beauté seule est belle, et l'amour seul est grand !⁴²

Mais Colet se contredit elle-même, quand on pense qu'elle gagna sa vie en écrivant des œuvres lyriques, pour lesquelles elle gagna plusieurs prix et une aide financière de l'Académie française, et qu'elle entretenait un salon littéraire.

Dans la section « Rendez-vous manqués », Koppenfels décrit de manière concluante les divers endroits dans *L'éducation sentimentale*, où quelque chose *aurait pu* se passer mais ne s'est pas passé. Mais pourquoi Flaubert choisit-il cette structure ? Une raison me semble-t-il serait de maintenir l'attention de ses lecteurs et lectrices au long des 400 pages du roman. *La baisera-t-il ou ne la baisera-t-il pas ?* On s'y attend, et notre attente est déçue. Le titre du roman crée l'anticipation d'un développement sexuel de l'anti-héros Frédéric, qui n'a pas lieu, le livre n'est rien qu'un anticlimax. Il aurait pu choisir le titre *L'éducation d'un barceleur*, d'un stalker, qui sans cesse harcèle Mme Arnoux et autres femmes, ou bien plus véridiquement *L'âge de l'opportunisme*. Mais avec de tels titres Flaubert n'aurait pas trouvé d'éditeur. Mais toutes ces occasions manquées servent un deuxième objectif : elles ouvrent l'espace pour une analyse de la Révolution de 1848, elle aussi manquée, avec ses espoirs et la trahison de la bourgeoisie, une analyse analogue à celle de Marx, même que écrit d'une autre position politique. À travers sa lecture, encore plus sa relecture avec l'aide des notices éclairantes de l'éditrice Gisèle Séginger, on peut se faire une idée très concrète de l'époque. C'est cela le vrai contenu du roman.

Retournons à Rosanette. Au contraire de Mme Arnoux, qui, pour l'amour de ses enfants, reste jusqu'à la fin du roman en 1869 fidèle à son mari infidèle, une crapule qui la traite d'une manière désobligeante, elle-même étant une personne plutôt sans couleur, schématique, avec laquelle on peut mal s'imaginer s'entretenir sérieusement, la prostituée de classe, Rosanette, est l'effervescence en personne. Elle a plus d'intelligence que l'anti-héros Frédéric, avec lequel elle vit ensemble pendant plusieurs mois et avec qui elle engendre un fils, mort encore bébé. (Ici on aperçoit une occasion non-manquée, du moins non-manquée pour un certain temps.) Le passage suivant, décrivant leur visite à Fontainebleau avec son magnifique château, démontre sa supériorité :

Après la cour du donjon et la chapelle Saint-Saturnin, ils arrivèrent dans la salle des Fêtes.

Ils furent éblouis par la splendeur du plafond, divisé en compartiments octogones, rehaussé d'or et d'argent, plus ciselé qu'un bijou, et par l'abondance des peintures qui couvrent les murailles depuis la gigantesque cheminée, où des croissants et des carquois entourent les armes de France, jusqu'à la tribune pour les musiciens, construite à l'autre bout, dans la largeur de la salle. Les dix fenêtres en arcades étaient grandes ouvertes; le soleil faisait briller les peintures, le ciel bleu continuait indéfiniment l'outremer des cintres ; et, du fond des bois, dont les cimes vaporeuses emplissaient l'horizon, il semblait venir un écho des hallalis poussés dans les trompes d'ivoire, et des ballets mythologiques, assemblant sous le feuillage des princesses et des seigneurs travestis en nymphes et en sylvains,

⁴² <https://tinyurl.com/colet-amour>

époque de science ingénue, de passions violentes et d'art somptueux, quand l'idéal était d'emporter le monde dans un rêve des Hespérides, et que les maîtresses des rois se confondaient avec les astres. La plus belle de ces fameuses s'était fait peindre, à droite, sous la figure de Diane Chasseresse, et même en Diane Infernale, sans doute pour marquer sa puissance jusque par-delà le tombeau. Tous ces symboles confirment sa gloire ; et il reste là quelque chose d'elle, une voix indistincte, un rayonnement qui se prolonge.

Frédéric fut pris par une concupiscence rétrospective et inexprimable. Afin de distraire son désir, il se mit à considérer tendrement Rosanette, en lui demandant si elle n'aurait pas voulu être cette femme.

– Quelle femme ?

– Diane de Poitiers !

Il répéta :

– Diane de Poitiers, la maîtresse d'Henri II.

Elle fit un petit : « Ah ! » Ce fut tout.

Son mutisme prouvait clairement qu'elle ne savait rien, ne comprenait pas, si bien que par complaisance il lui dit :

– Tu t'ennuies peut-être ?

– Non, non, au contraire !

Et, le menton levé, tout en promenant à l'entour un regard des plus vagues, Rosanette lâcha ce mot :

– Ça rappelle des souvenirs !

Cependant, on apercevait sur sa mine un effort, une intention de respect ; et, comme cet air sérieux la rendait plus jolie, Frédéric l'excusa.⁴³

Rosanette ne « sait » rien, mais elle « sent » bien les choses.

Rosanette ressemble un peu à la Rigolette de Sue, les deux sont gaies de nature, les deux affrontent leurs destinées avec courage. Sa destinée ressemble aussi à celle de Mogador, quand elle raconte à Frédéric comment elle devint *filles* :

Un jour, elle s'oublia à dire son âge : vingt-neuf ans ; elle devenait vieille.

En plusieurs fois, sans le vouloir, elle lui apprit des détails sur elle-même. Elle avait été demoiselle dans un magasin, avait fait un voyage en Angleterre, commencé des études pour être actrice ; tout cela sans transitions, et il ne pouvait reconstruire un ensemble. Elle en conta plus long, un jour qu'ils étaient assis sous un platane, au revers d'un pré. En bas, sur le bord de la route, une petite fille, nupieds dans la poussière, faisait paître une vache. Dès qu'elle les aperçut, elle vint leur demander l'aumône ; et, tenant d'une main son jupon en lambeaux, elle gratifiait de l'autre ses cheveux noirs qui entouraient, comme une perruque à la Louis XIV, toute sa tête brune, illuminée par des yeux splendides.

« Elle sera bien jolie plus tard, dit Frédéric.

– Quelle chance pour elle si elle n'a pas de mère ! reprit Rosanette.

– Hein ? comment ?

– Mais oui ; moi, sans la mienne... »

Elle soupira, et se mit à parler de son enfance. Ses parents étaient des canuts de la Croix-Rousse. Elle servait son père comme apprentie. Le pauvre bonhomme avait beau s'exténuer, sa femme l'invectivait et vendait tout pour aller boire. Rosanette voyait leur chambre, avec les métiers rangés en longueur contre les fenêtres, le pot-bouille sur le poêle, le lit peint en acajou, une armoire en face, et la soupenette obscure où elle avait couché jusqu'à quinze ans. Enfin un monsieur était venu, un homme gras, la figure couleur de buis, des façons de dévot, habillé de

⁴³ *Éducation sentimentale* Œuvres IV 454-455

noir. Sa mère et lui eurent ensemble une conversation, si bien que, trois jours après... Rosanette s'arrêta et, avec un regard plein d'impudeur et d'amertume :

« C'était fait ! »

Puis, répondant au geste de Frédéric :

« Comme il était marié, il aurait craint de se compromettre dans sa maison, on m'emmena dans un cabinet de restaurateur, et on m'avait dit que je serais heureuse, que je recevrais un beau cadeau.

Dès la porte, la première chose qui m'a frappée, c'était un candélabre de vermeil, sur une table où il y avait deux couverts. Une glace au plafond les reflétait, et les tentures des murailles en soie bleue faisaient ressembler tout l'appartement à une alcôve. Une surprise m'a saisie. Tu comprends, un pauvre être qui n'a jamais rien vu ! Malgré mon éblouissement, j'avais peur. Je désirais m'en aller. Je suis restée pourtant.

Le seul siège qu'il y eût était un divan contre la table. Il a cédé sous moi avec mollesse ; la bouche du calorifère dans le tapis m'envoyait une haleine chaude, et je restai là sans rien prendre. Le garçon qui se tenait debout m'a engagée à manger. Il m'a versé tout de suite un grand verre de vin ; la tête me tournait, j'ai voulu ouvrir la fenêtre, il m'a dit : "Non, mademoiselle, c'est défendu." Et il m'a quittée. La table était couverte d'un tas de choses que je ne connaissais pas. Rien ne m'a semblé bon. Alors je me suis rabattue sur un pot de confitures, et j'attendais toujours. Je ne sais quoi l'empêchait de venir. Il était très tard, minuit au moins, je n'en pouvais plus de fatigue ; en repoussant un des oreillers pour mieux m'étendre, je rencontre sous ma main une sorte d'album, un cahier ; c'étaient des images obscènes... Je dormais dessus, quand il est entré. »

Elle baissa la tête, et demeura pensive.⁴⁴

Dans la petite fille qui fait paître une vache, Frédéric découvre uniquement sa future beauté, Rosanette par contre son avenir possible de prostituée.

Mais finalement elle trouvera, tout comme Mogador et Rigolette, de la joie dans l'existence. Dans la conversation qui close le roman, les deux vieux amis d'école, Deslauriers et Frédéric, repassent leurs passés. Deslauriers raconte à Frédéric :

à propos, l'autre jour, dans une boutique, j'ai rencontré cette bonne Maréchale [Rosanette], tenant par la main un petit garçon qu'elle a adopté. Elle est veuve d'un certain M. Oudry, et très grosse maintenant, énorme. Quelle décadence ! Elle qui avait autrefois la taille si mince.⁴⁵

Un passage tiré au sort – on pourrait en citer bien d'autres – montre l'aspect politique du roman. C'est la période qui suit le soulèvement ouvrier en juin 1948, qui fut noyé dans le sang :

Tout le monde s'évertua cependant à tranquilliser Mme de Larsillois. L'ordre était rétabli. Plus rien à craindre. « Cavaignac nous a sauvés ! » Comme si les horreurs de l'insurrection n'eussent pas été suffisamment nombreuses, on les exagérait. Il y avait eu vingt-trois mille forçats du côté des socialistes, – pas moins ! On ne doutait nullement des vivres empoisonnés, des mobiles sciés entre deux planches, et des inscriptions des drapeaux qui réclamaient le pillage, l'incendie.

« Et quelque chose de plus ! ajouta l'ex-préfète.

– Ah ! chère ! » dit par pudeur Mme Dambreuse, en désignant d'un coup d'œil les trois jeunes filles.⁴⁶

⁴⁴ *Éducation sentimentale* Œuvres IV 461-462

⁴⁵ *Éducation sentimentale* Œuvres IV 551

⁴⁶ *Éducation sentimentale* Œuvres IV 473

Ce « quelque chose de plus » veut dire naturellement le viol des femmes bourgeoises.

Cavaignac, à qui la compagnie montre sa reconnaissance, était un bourreau. De 1832 à juin 1848 il servait en première ligne sous la commande du général sanguinaire Bugeaud durant l'occupation de l'Algérie et la suppression de la résistance. « Il inaugura, le 11 juin 1844, la pratique des enfumades : plusieurs centaines de Sbéhas sont asphyxiés dans les grottes où ils se sont réfugiés. »⁴⁷ De retour à Paris, et doté de pouvoirs spéciaux, il supprima avec toute la force militaire la protestation contre la fermeture des *Ateliers nationaux*, qui procuraient du travail aux personnes qui autrement auraient été au chômage. Du côté gouvernemental on comptait 1 600 morts, du côté des insurgés entre 3 000 et 3 500, ce qui souligne l'envergure de la résistance.⁴⁸ Pour la deuxième fois muni de pleins pouvoirs, il ordonna l'état de guerre et la fermeture de tous les journaux qui se positionnaient contre la déportation des insurgés, intervint militairement pour réinstaurer le pape, mais perdit les élections présidentielles contre Louis-Napoléon Bonaparte en décembre de la même année. Ainsi, il avait servi loyalement les intérêts de la bourgeoisie pour être finalement largué par celle-ci. Celle-ci fut, après le coup d'état de Napoléon le 2 décembre 1851, à son tour larguée, à sa grande surprise, par le nouveau dictateur. Ce sont les développements que Flaubert décrit en détail dans son *Éducation sentimentale*, même si par le moyen de dialogues et récits éparpillés par-ci par-là. Mais son indignation face au massacre commis contre les insurgés est manifeste dans la scène où un prisonnier affamé, enfermé avec 900 autres dans une prison provisoire à raz de la Seine, quémande du pain à travers les grilles et est abattu par le gardien de l'autre côté, le père Roque, le riche père de la « bête fille » qui avait été autrefois promise à Frédéric :

Le père Roque était devenu très brave, presque téméraire. Arrivé le 26 à Paris avec les Nogentais, au lieu de s'en retourner en même temps qu'eux, il avait été s'adjoindre à la garde nationale qui campait aux Tuileries ; et il fut très content d'être placé en sentinelle devant la terrasse du bord de l'eau. Au moins, là, il les avait sous lui, ces brigands ! Il jouissait de leur défaite, de leur abjection, et ne pouvait se retenir de les invectiver.

Un d'eux, un adolescent à longs cheveux blonds, mit sa face aux barreaux en demandant du pain. M. Roque lui ordonna de se taire. Mais le jeune homme répétait d'une voix lamentable :

« Du pain !

– Est-ce que j'en ai, moi ? »

D'autres prisonniers apparurent dans le soupirail, avec leurs barbes hérissées, leurs prunelles flamboyantes, tous se poussant et hurlant :

« Du pain !

Le père Roque fut indigné de voir son autorité méconnue. Pour leur faire peur, il les mit en joue ; et, porté jusqu'à la voûte par le flot qui l'étouffait, le jeune homme, la tête en arrière, cria encore une fois :

« Du pain !

– Tiens ! en voilà ! dit le père Roque, en lâchant son coup de fusil.

Il y eut un énorme hurlement, puis, rien. Au bord du baquet, quelque chose de blanc était resté.

Après quoi, M. Roque s'en retourna chez lui ; car il possédait, rue Saint-Martin,

⁴⁷ Tur, Jean-Jacques *Ombres et lumières de l'Algérie française* (cité wikipedia: <https://tinyurl.com/cavaign>)

⁴⁸ <https://tinyurl.com/cavaign>

une maison où il s'était réservé un pied-à-terre ; et les dommages causés par l'émeute à la devanture de son immeuble n'avaient pas contribué médiocrement à le rendre furieux. Il lui sembla, en la revoyant, qu'il s'était exagéré le mal. Son action de tout à l'heure l'apaisait, comme une indemnité.⁴⁹

Koppenfels note, vers le début de la section « L'affect et le temps : *L'éducation sentimentale de Flaubert* » :

La dimension politique du roman de Flaubert, sur laquelle tant a été écrit (*l'Éducation* comme pose d'un dandy apolitique vieillissant, comme règlement de comptes avec la génération de 1830, comme cri de révolte, comme expression de la « névrose objective » du Second Empire, ou bien comme un travail sur le trauma européen du massacre de juin), cette dimension politique doit être revisitée comme une politique de l'affect – comme la façon dont le roman, à l'échelle microscopique de détails stylistiques, attaque et tente de changer les positions sentimentales d'une société, les clichés à usage familial, ainsi que les grosses formules pathétiques.

[...] Mais le roman tente plutôt de fournir une coupe transversale à travers la structure sentimentale de toute une société et ouvre par là une vue sur la réalisation d'événements politiques qui déconcerta les lecteurs à l'époque.⁵⁰

À part le fait que Flaubert n'essaye pas de « changer » les choses, mais ne fait que les constater, Koppenfels ne réussit pas vraiment à nous faire revivre la société de l'époque.

Chomsky

Pourquoi Chomsky ? On ne trouve pas d'indication qu'il se serait penché sur Flaubert, ni sur Freud. Néanmoins il y a des parallèles frappantes dans leur pensée, entre l'« inconscient » de l'un et la « grammaire universelle innée » de l'autre, auxquels l'individu n'a pas d'accès direct. La conception de l'homme chez Chomsky, comme il la développe dans ses *Reflections on Language*, ressemble étonnément à celle de Freud dans sa *Malaise dans la civilisation*. Voici quelques exemples (numéros de pages entre parenthèses) :

L'étude de la langue [peut contribuer] à la construction d'une sorte de théorie de la nature humaine (3)

... en étudiant la langue, nous pouvons découvrir des principes abstraits qui sont universels par nécessité biologique et non par accident historique, qui dérivent des caractéristiques mentales de l'espèce. (4)

... nos systèmes de croyance sont ceux que notre cerveau [the mind] comme structure biologique est désigné à construire. (7)

⁴⁹ *Éducation sentimentale* Œuvres IV 470

⁵⁰ *Immune Erzähler* 110-111

Pourquoi donc ne devrions-nous pas étudier l'acquisition d'une structure cognitive telle que le langage plus ou moins comme nous étudions n'importe quel organe corporel complexe ? (10)

Chaque grammaire est la théorie d'une langue particulière, spécifiant les propriétés formelles et sémantiques d'une séquence infinie de phrases. Ces phrases, chacune avec sa structure particulière, constituent la langue générée par la grammaire. (12-13)

En concevant l'homme comme un organisme biologique au milieu du monde naturel, ce ne peut être qu'une heureuse coïncidence si sa capacité cognitive correspond bien avec la vérité scientifique dans quelconque domaine. Donc, cela ne devrait pas nous surprendre qu'il y ait si peu de sciences. (25)

Le principe de la dépendance structurelle n'est pas appris, il forme une partie des conditions nous permettant d'apprendre une langue. (33)

Une « hypothèse de l'innéité » générale inclura aussi des principes qui agissent sur la place et le rôle des gens dans le monde social, la nature et les conditions de travail, la structure de l'action humaine, de la volonté et des choix, et ainsi de suite. Ces systèmes sont inconscients pour la plupart et même au-delà de la portée d'une introspection consciente. (35)

Ainsi, les révolutions sont hors de question, car, comment Chomsky éclairerait-il les renversements sociaux si la structure de la société avec ses exploités et ses exploités était conditionnée par la génétique ? Chomsky démontre ici le noyau conservateur, pour ne pas dire réactionnaire, de son anarchisme et son individualisme.

Étant donné un système partiellement structuré procurant une évaluation de résultats, les choix au hasard, sauf en ce qui concerne la maximalisation de la « valeur », peuvent avoir l'apparence d'un comportement libre, intentionnel et intelligent ... (39)

Apprendre, c'est en premier lieu une question de remplir les détails d'une structure innée. Nous nous éloignons de la tradition à plusieurs égards, en particulier en considérant le « système *a priori* » comme étant déterminé biologiquement. En dehors des contraintes de la capacité cognitive, une théorie empirique de l'apprentissage s'applique, par nécessité infortunée. Donc, peu d'apprentissage est possible, la portée de la découverte est minimale, et on découvrira des uniformités couvrant les domaines et les espèces. (39-40)

Donc, il existe, « infortunément » un petit coin nous permettant d'apprendre par l'expérience ! Voilà l'éclectisme de Chomsky.

L'étude du développement des structures cognitives (« l'adoption de règles » dans le premier sens) pose des problèmes à résoudre, mais pas, semble-t-il, des mystères impénétrables. L'étude de la capacité d'utiliser ces structures et la pratique de cette capacité semblent pourtant encore échapper à notre compréhension. (77)

Mais c'est justement sur le thème de l'*usage* de la langue que Volochinov, quarante ans avant Chomsky, nous offre une explication cohérente. C'est dans le domaine de l'*usage* que nous pénétrons le règne du libre choix, que Chomsky exclut.

Cette conclusion pose une tâche supplémentaire à la biologie humaine, qui devra entreprendre de découvrir les mécanismes génétiques garantissant que l'organe mental, le langage, puisse avoir le caractère nécessaire. (91-92)

Le langage est donc un « organe » déterminé par nos gènes !

Mais, descendant du niveau philosophique au niveau purement pratique, on découvre que sa théorie est inutilisable. Les langues ont en effet leurs développements, entraînés par les changements dans la vie quotidienne au cours des années, et non par des changements génétiques au cours des millénaires. Ces développements sont souvent même ordonnés par en haut, par exemple quand Kemal Atatürk dans les années 1920 purgea la langue de ses influences arabes, l'appauvrissant par la même.

D'ailleurs les langues se distinguent les unes des autres étonnamment. « We seem to like each other », « nous semblons nous aimer », « wir scheinen uns zu mögen » ont le même sens et une construction parallèle dans ces trois langues. Apparemment un argument pour Chomsky et sa théorie d'une structure profonde commune à toutes les langues survenant à la surface grammaticale. Mais « I want him to learn English » ne peut pas se traduire par « je le veux apprendre l'anglais », tandis que « je veux lui apprendre l'anglais » a un tout autre sens. Alors il faut le traduire par « je veux qu'il apprenne l'anglais », ce qui, en anglais, serait impossible : « I want that he learn English ». Du point de vue de l'analyse, la formule « I want him to learn English » ne donne pas de sens, car « him » apparaît comme objet direct de « want », et *en même temps* comme sujet de « learn », en plus de ce ça à l'infinitif ! Pourtant personne n'a de difficulté à comprendre le sens.

Et au niveau lexicologique aussi il y a des mots tellement utiles qu'on a de la difficulté à comprendre pourquoi ils n'existent pas dans toutes les langues. Un tel mot est le « by » anglais. « Il will complete my essay *by* tomorrow. » « Je compléterai mon essai demain au plus tard » ? ou bien « d'ici demain » ? Ou bien « pas plus tard que demain » ? Ce n'est pas tout à fait la même chose. Moi-même je ne saurais pas traduire ce « by » élégamment, en allemand non plus d'ailleurs (« bis » va seulement partiellement).

Et puis il y a le thème praticabilité. Le système des verbes latin avec son indicatif, son subjonctif, son conditionnel et son vrai futur, s'est conservé 2000 ans en français, italien, espagnol et portugais, mais les déclinaisons, nominatif, accusatif, datif, vocatif, ablatif et génitif, ont disparu dans les quatre langues : celles-ci se sont avérées être superflues, tandis que celles-là sont utiles pour exprimer des nuances qui manquent dans les systèmes de verbes anglais et allemand.

Encore une question : pourquoi est-ce que l'apprentissage d'une langue étrangère est pour la plupart des gens tellement difficile, de certaines langues encore plus que d'autres ?

L'exemple que nous donne Chomsky, « John is certain to win the election » (113) correspond seulement en partie au français « John est sûr de gagner l'élection » ; cette dernière locution est ambiguë, elle peut signifier que la situation objective nous mène à la conclusion qu'il va sûrement gagner, mais elle peut également signifier que John est confiant de gagner. Au premier sens il y a un sujet sous-entendu : John est le sujet grammatical de « gagner », mais il n'est pas le vrai sujet, le vrai

sujet c'est « nous », c'est *nous* qui sommons sûrs qu'il va gagner ! Il y a plein de tournures de phrases en français dont le sens est flou.

Comment expliquer ces variations, grammaticalement peu logiques mais tout à fait compréhensibles (selon le contexte du moins), par une « structure profonde » ? C'est clair que ces formules sont le résultat d'un développement historique.

La théorie de la grammaire met à notre disposition un nombre d'instruments, et les langues peuvent différer dans leur choix parmi eux. (114)

Ici Chomsky postule non seulement une variété au niveau superficiel, mais une variété encore plus grande au niveau en profondeur. Mais il ne fait que déplacer le problème d'un niveau à l'autre. Et pourquoi la langue « choisirait » un instrument aux dépens d'un autre ?

Mais son argumentation devient complètement absurde quand il dit :

... des grammaires différentes peuvent générer la même langue. (120)

Ici Chomsky a définitivement quitté le chemin de la raison, la sienne incluse. Tout devient complètement gratuit, la même grammaire peut donner naissance à différentes langues (logique à la rigueur, mais faux), plusieurs grammaires peuvent donner naissance à la même langue (statistiquement exclus) – et tout cela déterminé génétiquement ? Rien que confusion ! Chomsky se marche sur ses propres pieds. Ce qui rend la chose encore plus triste, c'est que sa « théorie » (plutôt *ses* théories) ont été enseignées dans les universités du monde entier pendant des décennies. Mais cela n'est pas un hasard : les départements universitaires adorent les idées qui ont ni queue ni tête.

Au moment où les têtes [minds] créatives approchent des limites de la capacité cognitive, non seulement l'acte de la création sera limité à un groupe restreint talentueux, mais aussi l'appréciation ou la compréhension de ce qui a été créé. (125)

On ne peut plus d'élitisme ! La minorité élue ! Éluë par ses gènes cette fois-ci, non par Dieu.

Le principe selon lequel la nature humaine, dans ses aspects psychologiques, n'est rien d'autre qu'un produit de l'histoire et de relations sociales données ôte toutes les barrières à la contrainte et la manipulation par les puissants. (132)

En d'autres mots, si le mur coupe-feu génétique tombe, la manipulation et l'oppression peuvent sévir à leur gré. Mieux vaut alors être déterminé par ses gènes que par un système politique survenu historiquement (qui à son tour ne peut pas survenir historiquement, mais *doit* survenir génétiquement).

Chomsky cite l'anarchiste Bakounine comme renfort :

... les idéologues du capitalisme d'état, ceux qui constituent un « clergé séculaire réclamant l'autorité absolue, spirituelle autant que laïque, au nom de la connaissance scientifique absolue de la nature des hommes et des choses » (Berlin 1972), la « nouvelle classe » de l'intelligentsia technique, qui espère engendrer « le règne de l'*intelligence scientifique*, le régime le plus aristocratique, despotique, arrogant et élitiste de tous les régimes. Pour eux la doctrine de « l'organisme vide » est la plus naturelle à adopter. (132-33)

L'idéale description du stalinisme, mais, comme nous l'avons vu, la théorie sociale de Chomsky n'est pas moins élitiste.

Mais Chomsky veut tout de même atteindre le règne de la liberté. Se référant à nouveau à Bakounine, il écrit :

La créativité dépend d'un système de règles et de formes, en partie déterminé par les capacités humaines. (133)

Il continue, le citant :

« les lois de notre propre nature ... constituent la base même de notre être » et livrent « la vraie condition et la cause effective de notre liberté ». Une théorie libertaire de la société voudra essayer de déterminer ces lois et de fonder sur elles un concept du changement social et de ses buts immédiats et distants. Si, en fait, la nature humaine est gouvernée par « l'instinct de révolte » de Bakounine, ou bien le « caractère de l'espèce humaine » sur lequel Marx fonda sa critique du travail aliéné, alors il doit y avoir une lutte continue contre les formes sociales autoritaires qui imposent des restrictions au-delà de celles fixées par les « lois de notre propre nature », comme l'ont argumenté depuis longtemps les penseurs et activistes révolutionnaires authentiques. C'est raisonnable de supposer que, tout comme les structures intrinsèques du cerveau [the mind] sous-tendent le développement des structures cognitives, un « caractère de l'espèce » fournit le cadre de la conscience morale, des accomplissements culturels, et même de la participation dans une communauté libre et juste. (133)

Seulement, cette « conscience morale » semble être tout autre chez les capitalistes que chez les travailleuses et travailleurs, surtout en temps révolutionnaires ! Est-ce que les racistes ont la même « morale » que les antiracistes ? Et qu'advient-il de « l'instinct de révolte » dans une société libre ? Est-ce que cet instinct se révoltera contre la liberté et la détruira même, ou bien va-t-il dépérir ? Et si tout est déterminé biologiquement, comment s'opérera ce dépérissement ? Quels gènes vont disparaître et à quelle vitesse ?

Chomsky donne l'exemple d'une phrase inintelligible en anglais : « I'll kill us. » (Je nous tuerais.) (151) Oui, c'est vrai, mais « I'll kill the lot of us. » (Je nous tuerais tous.) est tout à fait en ordre.

Comme contre-argument contre ses propres thèses, Chomsky cite un certain Schwartz :

Lui soupçonne en plus qu'il n'y aura pas de « version *intéressante* » de l'affirmation que les enfants acquièrent des systèmes symboliques complexes qui « ne correspondent pas au moulage de la langue naturelle ». Ce serait selon lui « circulaire » d'affirmer simplement que « tout système symbolique qui contrarie les canons chomskyens ne serait pas du langage et ainsi en dehors du champ de l'affirmation. » (171)

En effet, il suffit d'observer même des tout petits maîtrisant leurs iPhones, dont la programmation est bien autre que la langue naturelle !

Volochinov

La conscience individuelle n'est pas l'architecte de la superstructure idéologique, mais seulement un habitant, qui a trouvé refuge dans le bâtiment social des signes idéologiques.⁵¹

Une tout autre approche à Freud que celle de Vinken ou de Koppenfels nous livre Valentin Volochinov, l'auteur de *Le Marxisme et la philosophie du langage* (1929) et *Le Freudisme. Essai critique* (1927). Dans le premier des deux œuvres, de loin la plus sophistiquée, il explique que la conscience humaine prend ses racines non dans l'individu, mais dans l'interaction avec d'autres individus, en premier lieu par le moyen du langage. Car le langage, même un seul mot, sont des « phénomènes idéologiques ». Les dialogues dans la littérature, avec leurs issues inattendues – on y entre un tel et on en sort un autre – confirment les idées de Volochinov.

Dans son *Freudisme*, Volochinov examine le pourquoi de l'énorme popularité de Freud parmi les classes bourgeoises des années 1920, qui, à son avis, n'est pas fondée dans la spécificité de la technique de la psychanalyse.

La meilleure preuve de son point de vue petit-bourgeois sur la société se trouve dans son règlement de comptes avec le communisme, *Le malaise dans la civilisation* (1929). Freud écrit :

Les communistes croient avoir découvert la voie de la délivrance du mal. D'après eux, l'homme est uniquement bon, ne veut que le bien de son prochain ; mais l'institution de la propriété privée a vicié sa nature. La possession des biens confère la puissance à un seul individu et fait germer en lui la tentation de maltraiter son prochain ; celui qui en est dépouillé doit donc devenir hostile à l'oppressur et se dresser contre lui. Lorsqu'on abolira la propriété privée, qu'on rendra toutes les richesses communes et que chacun pourra participer aux plaisirs qu'elles procurent, la malveillance et l'hostilité qui règnent parmi les hommes disparaîtront. Comme tous les besoins seront satisfaits, nul n'aura plus aucune raison de voir un ennemi en autrui, tous se plieront bénévolement à la nécessité du travail. [...] En abolissant la propriété privée, on retire, certes, à l'agressivité humaine et au plaisir qu'elle procure l'un de ses instruments, et sans doute un instrument puissant, mais non pas le plus puissant. En revanche, on n'a rien changé aux différences de puissance et d'influence dont l'agressivité abuse, non plus qu'à la nature de celle-ci. Car elle n'a pas été créée par la propriété mais régnait de façon presque illimitée en des temps primitifs où cette dernière était encore bien peu de chose ; à peine l'instinct de la propriété a-t-il perdu chez les enfants sa forme anale primitive que déjà l'agression se manifeste chez eux ; elle constitue enfin le sédiment qui se dépose au fond de tous les sentiments de tendresse ou d'amour unissant les humains, à l'exception d'un seul peut-être : du sentiment d'une mère pour son enfant mâle. Abolirait-on le droit individuel aux biens matériels, que subsisterait le privilège sexuel, d'où émane obligatoirement la plus violente jalousie ainsi que l'hostilité la plus vive entre des êtres occupant autrement le même rang. Abolirait-on en outre ce dernier privilège en rendant la vie sexuelle entièrement libre, en supprimant donc la famille, cette cellule germinative de la civilisation, que rien ne laisserait prévoir quelles nouvelles voies la civilisation pourrait choisir pour son

⁵¹ *Marxismus und Sprachphilosophie* 60

développement. Il faut, en tout cas, prévoir ceci : quelque voie qu'elle choisisse, le trait indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours.⁵²

« la famille, cette cellule germinative de la civilisation » – ça c'est le langage réactionnaire par excellence. Et puis « le privilège sexuel », là Freud persévère dans la mode de la propriété :

Mais n'oublions pas que dans la famille primitive le chef seul jouissait d'une pareille liberté de l'instinct ; les autres subissaient en esclaves son oppression. Le contraste entre une minorité profitant des avantages de la civilisation et une majorité privée de ceux-ci était donc, à cette époque reculée du développement humain, poussé à l'extrême. Des renseignements plus exacts sur les mœurs des sauvages actuels nous ont appris qu'il n'y avait nullement lieu d'envier la liberté de leur vie instinctive : ils étaient, en effet, soumis à des restrictions d'un autre ordre, mais plus sévères peut-être que n'en subit le civilisé moderne.⁵³

Mais longtemps avant Freud, il y avait des enquêtes sur les sociétés primitives qui démontraient le rôle insignifiant de la jalousie, ce qui ne pouvait être autrement quand entrer dans des rapports sexuels était par consentement mutuel tout comme leur terminaison. La Révolution de 1917 en Russie permit le divorce sur la demande d'une des deux partenaires, sans que la création culturelle en souffrît – une acquisition qui fut renversée par Staline, comme tant d'autres. Une culture, une civilisation dépend de la coopération et non de la jalousie, même si cette coopération a lieu dans une société de classe, et même en temps de guerre. Le fait que l'amour et l'acte sexuel n'ont rien à voir *per se* avec de l'égoïsme se montre même dans l'industrie pornographique, tout exploitante qu'elle soit. Les consommateurs et consommatrices se mettent à la place des participants et jouissent avec eux. Il n'existerait pas de littérature mondiale et traversant les siècles sans cette capacité humaine de l'empathie, et il n'y aurait non plus de psychanalyse.

Pour Freud, la culture/la civilisation est inséparable de la hiérarchie et de l'oppression et serait sans « personnalités dirigeantes » impensable :

Toutefois, nous nous familiariserons peut-être avec cette idée que certaines difficultés existantes sont intimement liées à son essence et ne sauraient céder à aucune tentative de réforme. Indépendamment des obligations imposées par la restriction des pulsions instinctives, obligations auxquelles nous sommes préparés, nous sommes obligés d'envisager aussi le danger suscité par un état particulier qu'on peut appeler « la misère psychologique de la masse ». Ce danger devient des plus menaçants quand le lien social est créé principalement par l'identification des membres d'une société les uns aux autres, alors que certaines personnalités à tempérament de chefs ne parviennent pas, d'autre part, à jouer ce rôle important qui doit leur revenir dans la formation d'une masse.⁵⁴

Herbert Marcuse, dans son *Eros and Civilization: A Philosophical Inquiry into Freud* résume le point de vue de Freud d'une manière draconienne :

La gratification libre des instincts intellectuels de l'homme est incompatible avec la société civilisée : la renonciation et le délai de la satisfaction sont les conditions préalables du progrès. « Le bonheur », dit Freud, « n'a aucune valeur culturelle. »

⁵² *Das Unbehagen in der Kultur* 82-84 ; traduction en français par Ch. et J. Odier, dans la collection « Les classiques des sciences sociales » (<http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>) p. 38-39

⁵³ *Das Unbehagen in der Kultur* 86-87 ; traduction p. 40

⁵⁴ *Das Unbehagen in der Kultur* 87-88 ; traduction p. 40

Le bonheur doit être subordonné à la discipline du travail, à la discipline de la reproduction monogame, au système établi de la loi et de l'ordre. Le sacrifice méthodique de la libido, sa déflexion rigide imposée vers des activités et expressions socialement utiles, *ça c'est la culture.*⁵⁵

Comme nous l'avons vu, Freud parle de « trait indestructible de la nature humaine », il essentialise l'être humain en lui attribuant des caractéristiques immuables, qui peuvent être réprimées, mais seulement pour réapparaître plus tard. Le point de vue de Volochinov est le contraire :

En dehors de la société et, par conséquent, en dehors des conditions socio-économiques objectives, il n'existe pas une chose telle un être humain. *Seulement en faisant partie d'un tout social, seulement dans et à travers sa classe sociale, l'être humain peut-il devenir historiquement productif.* Pour entrer dans l'histoire, il ne suffit pas d'être né physiquement. Les animaux sont nés physiquement, mais ils n'entrent pas dans l'histoire. Ce qui manque, pour ainsi dire, c'est une deuxième naissance, une naissance *sociale*. Un être humain n'est pas né comme organisme biologique abstrait, mais comme propriétaire ou paysan, comme bourgeois ou prolétaire, et ainsi de suite – ça c'est le plus important. En plus, il est né russe ou français, en 1800 ou 1900, etc. *C'est seulement cette localisation sociale et historique qui en fait un vrai être humain et détermine le contenu de sa vie et de son activité culturelle.*⁵⁶

Toute conscience est, selon Volochinov, dirigée vers l'extérieur. Elle se manifeste dans le langage parlé, mais également dans le monologue silencieux :

[...] sans le monologue intérieur, nous serions incapables de devenir conscient de quoi que ce soit en nous-mêmes. Ce processus du dialogue intérieur est tout aussi matériel que le discours extérieur.⁵⁷

⁵⁵ Cité dans: *Freudianism* 246, auch online: <https://tinyurl.com/erocivil>

⁵⁶ *Freudianism* 17

⁵⁷ *Freudianism* 27

Kuchiuk-Hanem

Ma motivation de lire *Voyage en Orient* de Flaubert fut une méfiance grandissante à la lecture de *L'idiote de la famille* de Sartre, qui, à mon avis, exprime une vue trop négative de l'auteur comme étant « misanthrope » et adepte du « point de vue de la mort sur la vie ». En vérité, *Madame Bovary* est justement une tragédie parce que l'auteur adopte l'amour d'Emma pour la vie pour le sien. En effet, les pages décrivant son voyage – entrepris avec son ami, le photographe Maxime du Camp, qui avait promis à la mère de Gustave de garder un œil sur lui – de la fin de 1849 au début de 1851, soit près d'un an et demi, mettent à jour un homme débordant d'ardeur et de joie de vie. Tandis que la prostitution n'est mentionnée qu'une seule fois dans *Madame Bovary*, et cela très en passant – quand Léon, las de la vie dans la petite ville de province, rêve de profiter de son apprentissage comme assistant d'avocat à Paris pour s'y faire une belle vie : « ... et Paris alors agita pour lui, dans le lointain, la fanfare de ses bals masqués avec le rire des grisettes. Puisqu'il devait y terminer son droit, pourquoi ne partait-il pas ? »¹ – il en parle sans vergogne dans la description de ses expériences avec des prostituées en Égypte. Ce qui saute aux yeux est le fait que, au contraire de Musset, il ne les considère pas de haut, ce sont de vraies personnes avec qui on peut s'imaginer s'entretenir sur n'importe quel sujet, et il nous donne une image sobre mais colorée de ses rencontres sexuelles avec elles :

FILLES À SOLDATS

C'est le long de l'aqueduc que se tiennent d'ordinaire les filles à soldats, qui se livrent là moyennant quelques paras. Maxime en chassant a dérangé un groupe, et j'régalé de Vénus nos trois bouriquiers moyennant la somme de soixante paras (une piastre et demie, sept sols environ). Ce jour-là quelques femmes et des soldats fumaient au pied des arches et mangeaient des oranges ; un d'eux monté sur l'aqueduc faisait le guet. Je n'oublierai jamais le mouvement brutal de vieil ânier s'abattant sur la fille, la prenant du bras droit, lui caressant les seins de la gauche et l'entraînant, le tout dans un même mouvement, avec ses grandes dents blanches qui riaient – son petit chibouk de bois noir passé derrière le dos – et les guenilles enroulées au bas de ses jambes malades.²

RE-LUPANAR

Au bord de l'eau, dans une cahute plus basse encore que celle de Benisouef nous basons une délicieuse enfant de quinze ans, fine, charmante. Notre guide nous couvre de sa couverture pour entrer. Pour arriver jusqu'au boudoir, il faut ramper sur les genoux. Le plafond est en cannes à sucre – une lampe dans l'angle – gestes de chatte triant les prêtres dans ma main... Elle me montre ses bagues, son bracelet, ses boucles d'oreilles, avidité excessive.³

Les bazars sentent le café et le santal. Au détour d'une rue, en sortant du bazar, à droite, nous tombons tout d'un coup dans le quartier des garces. La rue est un

¹ *Madame Bovary* 180
² *Voyage en Orient* 112
³ *Voyage en Orient* 126

peu courbe. Les maisons, de terre grise, n'ont pas plus de quatre pieds de haut. À gauche en descendant vers le Nil, une rue adjacente, un palmier – ciel bleu – les femmes sont assises devant leur porte sur des nattes, ou debout – les maquerelles sont avec elles. Vêtements clairs, les uns par-dessus les autres, qui flottent au vent chaud – des robes bleues autour du corps des négresses – elles ont des vêtements bleu ciel, jaune vif, rose, rouge – tout cela tranche sur la couleur des peaux différentes. Colliers de piastres d'or tombant jusqu'aux genoux – coiffures de fils de soie (enfilés de piastres) au bout des cheveux – elles bruissent les unes sur les autres. Les négresses ont sur les joues des marques de couteau longitudinales, généralement trois sur chaque joue – c'est fait dans l'enfance, avec un couteau rougi.

Femme grosse (Mme Maurice) [Elisa Schlesinger] en bleu, yeux noirs enfoncés, menton carré, petites mains – les sourcils très peints – air aimable.

Petite fille à cheveux crépus descendus sur le front – marquée légèrement de petite vérole (dans la rue qui continue le bazar en suivant tout droit pour aller à Bir Amber, passé l'épicier grec). Une autre était vêtue d'un habar de Syrie bariolé. Grande fille qui avait une voix si douce en appelant «cawadja! cawadja!... Le soleil brillait beaucoup.⁴

Ce passage montre comment tant d'impressions disparates, qui en soi n'ont pas de relations entre elles, peuvent être rassemblées en une seule image, inclusivement le souvenir de son grand amour de jeunesse, Élixa Schlesinger, qu'il a connue dans la station balnéaire de Trouville – une localité voisine à une autre station balnéaire, « Balbec » (Coburg), où le jeune homme de *À la recherche du temps perdu* rencontra son premier amour. Il lui rendit de fréquentes visites pendant ses études de droit à Paris et entretenait une correspondance avec elle au moins jusqu'en 1872. Elle était une inspiration pour sa Madame Arnoux dans *L'éducation sentimentale*.

Samedi matin. – J'achète deux mèches de femmes avec leurs ornements. Les femmes auxquelles on les coupe pleurent ; mais les maris qui les coupent gagnent dix piastres par chaque mèche.⁵

MAISON DE KUCHIUK-HANEM

Bambeh nous précède accompagnée du mouton ; elle pousse une porte et nous entrons dans une maison qui a une petite cour, et en face de la porte un escalier. Sur l'escalier, en face de nous, la lumière l'entourant et se détachant sur le fond bleu du ciel, une femme debout, en pantalons roses, n'ayant autour du torse qu'une gaze d'un violet foncé.

Elle venait de sortir du bain – sa gorge dure sentait frais, quelque chose comme une odeur de térébenthine sucrée ; elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose. – Nous sommes entrés au premier étage. On tourne à gauche au haut de l'escalier, dans une chambre carrée blanchie à la chaux – deux divans – deux fenêtres – une du côté des montagnes, une autre donnant sur la ville ; de celle-là, Joseph me montre la grande maison de la fameuse Safiah.

KUCHIUK-HANEM est une grande et splendide créature – plus blanche qu'une Arabe – elle est de Damas – sa peau, surtout du corps, est un peu cafetée. Quand elle s'assoit de côté, elle a des bourrelets de bronze sur ses flancs. Ses yeux sont noirs et démesurés – ses sourcils noirs – ses narines fendues – larges épaules solides – seins abondants, pomme. Elle portait un tarbouch large, garni au sommet d'un disque bombé, en or, au milieu duquel était une petite pierre verte imi-

⁴ *Voyage en Orient* 127-128

⁵ *Voyage en Orient* 166

tant l'émeraude ; le gland bleu de son tarbouch était étalé en éventail, descendait, et lui caressait les épaules ; devant le bord du tarbouch, posée sur les cheveux et allant d'une oreille à l'autre, elle avait une petite branche de fleurs blanches, factices. Ses cheveux noirs, frisés, rebelles à la brosse, séparés en bandeaux par une raie sur le front – petites tresses allant se rattacher sur la nuque – elle a une incisive d'en haut, côté droit, qui commence à se gâter. Pour bracelet, deux tringlettes d'or tordues ensemble et tournées l'une autour de l'autre. Triple collier en gros grains d'or creux. Boucles d'oreilles : un disque en or, un peu renflé, ayant sur sa circonférence de petits grains d'or.

Elle a sur le bras droit, tatouées, une ligne d'écritures bleues.

Elle nous a demandé si nous voulions nous amuser. Maxime a d'abord demandé à s'amuser seul avec elle et est descendu dans une salle du rez-de-chaussée – à gauche en entrant dans la cour – après M. Du Camp ç'a été M. Flaubert.

Les musiciens arrivent : un enfant et un vieux, l'œil gauche couvert d'une loque ; ils raclent tous les deux du rebabeh, espèce de petit violon rond, terminé par une branche de fer qui s'appuie par terre, avec deux cordes en crin. Le manche aussi est très long par rapport au corps même de l'instrument. Rien n'est plus faux ni plus désagréable. – Les musiciens ne discontinuent pas d'en jouer ; il faut crier pour les faire s'arrêter.

KUCHIUK-HANEM ET BAMBEH SE METTENT À DANSER – la danse de Kuchiuk est brutale comme coups de cul. Elle se serre la gorge dans sa veste de manière que ses deux seins découverts sont rapprochés et serrés l'un près de l'autre. – Pour danser, elle met, comme ceinture pliée en cravate, un châle brun à raie d'or, avec trois glands suspendus à des rubans. – Elle s'enlève tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, chose merveilleuse ; un pied restant à terre, l'autre se levant passe devant le tibia de celui-ci, le tout dans un saut léger. J'ai vu cette danse sur des vieux vases grecs.

Bambeh affectionne la danse en ligne droite. Elle va – avec un baisser et un remonter d'un seul côté de hanche – sorte de claudication rythmique, d'un grand caractère. Bambeh a du henné aux mains (elle a servi de femme de chambre au Caire, dans une maison italienne, et entend quelques mots d'italien – un peu mal aux yeux). Leur danse, du reste, sauf ce pas de Kuchiuk indiqué plus haut, ne vaut pas de beaucoup celle de Haçan el-Bilbesi [danseur masculin vêtu en femme]. L'opinion de Joseph est que toutes les belles femmes dansent mal.

Kuchiuk a pris un tarabouk – elle a, quand elle en joue, une pose superbe. – Le tarabouk est sur ses genoux, plutôt sur la cuisse gauche – le bras gauche a le coude baissé, le poignet levé, et les doigts, jouant, tombent entrécartés sur la peau du tarabouk – la main droite frappe et marque le rythme – elle se renverse la tête un peu en arrière, gourmée et la taille cambrée. – Ces dames, surtout le vieux musicien, absorbent considérablement de raki.

Kuchiuk danse avec mon tarbouch sur sa tête, elle nous reconduit jusqu'au bout de son quartier et alternativement monte sur nos dos en faisant beaucoup de charges, comme une vraie garce catholique.

Café de ces dames – gourbis, avec des jours de soleil entrant par les branches et faisant des taches lumineuses sur la natte où nous sommes assis. Nous prenons une tasse. Joie de Kuchiuk en voyant nos deux mèches et en entendant Max dire : « La alah illah Allah, Mohammed rassoul Al-lah ».

Seconde visite plus détaillée au temple – nous attendons l'effendi pour lui remettre une lettre – dîner.

Nous revenons chez Kuchiuk. La chambre était illuminée par trois mèches dans des verres pleins d'huile, mis dans des girandoles de fer-blanc accrochées au mur. Les musiciens sont à leur poste – petits verres pris très précipitamment. Le cadeau

de liquides et nos sabres font leur effet.

Entrée de Saphiah-Zougairah, petite femme à nez gras, yeux noirs, enfoncés, vifs, féroces et sensuels ; son collier de piastres sonne comme une charrette – elle entre et nous baise la main.

Les quatre femmes assises alignées sur le divan et chantant. Les lampes font des losanges tremblotants sur les murs – la lumière est jaune. Bambeh avait une robe rose à grandes manches (toutes sont en étoffes claires) et les cheveux couverts d'un fichu noir à la fellah. – Tout cela chantait, les tarabouks sonnaient, et les rebecs monotones faisaient une basse criarde, *piano*. C'était comme un chant de deuil gai.

Je descends avec Sophia-Zougairah – très corrompue, remuant, jouissant, petite tigresse. Je macule le divan.

Second coup avec Kuchiuk. Je sentais en l'embrassant à l'épaule son collier rond sous mes dents. Son cou me polluait comme avec des bourrelets de velours. – Je me suis senti féroce.

Kuchiuk nous danse l'abeille. Préalablement, pour qu'on puisse fermer la porte, on renvoie Fergalli et un autre matelot, jusqu'alors témoins des danses et qui, au fond du tableau, en constituaient la partie grotesque – on a mis sur les yeux de l'enfant un petit voile noir, et on a rabattu sur les yeux du vieux musicien un bourrelet de son turban bleu. – Kuchiuk s'est déshabillée en dansant – quand on est nu, on ne garde plus qu'un fichu avec lequel on fait mine de se cacher et on finit par jeter le fichu. Voilà en quoi consiste l'abeille. Du reste elle a dansé très peu de temps et n'aime plus à danser cette danse. Joseph, animé, rouge, battant des mains : « là, en, nia, oh ! en, nia, oh ! » – À la fin, quand après avoir sauté de ce fameux pas, les jambes passant l'une devant l'autre, elle est revenue haletante se coucher sur le coin de son divan, où son corps remuait encore en mesure, on lui a jeté son grand pantalon blanc rayé de rose, dans lequel elle est entrée jusqu'au cou, et on a dévoilé les deux musiciens. – Quand elle était accroupie, dessin magnifique et tout à fait sculptural de ses rotules.

Autre danse : on met par terre une tasse de café – elle danse devant, puis tombe sur les genoux et continue à danser du torse, jouant toujours des crotales, et faisant dans l'air une sorte de brasse, comme en nageant. Cela continuant toujours, peu à peu la tête se baisse – on arrive jusqu'au bord de la tasse que l'on prend avec les dents, et elle se relève vivement d'un bond.

Elle ne se souciait pas trop que nous restions à coucher chez elle, de peur des voleurs qui viennent lorsqu'ils savent qu'il y a des étrangers. Des gardes ou maquereaux (elle nous les montrait en nous disant « *ruffian buono ruffian* » et leur donnait de grands coups de pied dans le cul et des soufflets, pour rire) ont couché au rez-de-chaussée dans une salle qui est entre la chambre voluptuaire et la cuisine.

Le soir, pendant les danses je suis sorti dans la rue. Une étoile très vive brillait dans le nord-ouest sur une maison à gauche – silence complet – rien que la maison de Kuchiuk éclairée – et le bruit de la musicienne et la voix des femmes qui chantaient.

Sa servante, qui passe la nuit dans la chambre à côté avec les gardes et Joseph, est une esclave d'Abyssinie, négresse qui porte à chaque bras la cicatrice ronde – comme une brûlure (ou un vésicatoire mais moins régulier) du bubon pestilentiel. Elle s'appelait Zeneb et dans la nuit quand Kuchiuk l'appelait elle traînait sur la première syllabe : « *ia, Zéeneb – ia, Zéeneb* ».

Nous nous sommes couchés. Elle a voulu garder le bord du lit. Lampe : la mèche reposait dans un godet ovale à bec. Son corps était en sueur d'avoir dansé – elle avait froid. Après une gamahuchade des plus violentes, coup. – Elle s'endort la

main dans la mienne, les doigts entrecroisés. Elle a ronflé. La lampe dont la lumière faible venait jusqu'à nous faisait sur son beau front comme un triangle de métal pâle – le reste de la figure dans l'ombre. Son petit chien dormait sur le divan sur ma veste de soie. Comme elle se plaignait de tousser j'avais mis ma pelisse sur sa couverture.

J'entendais Joseph et les gardes qui causaient à voix basse dans la salle à côté. – Je la regardais dormir. Je songeais à des autres nuits où je regardais d'autres femmes dormir – et toutes les autres nuits que j'ai passées blanches. Je repensais à tout, je m'abimais de tristesses et de rêveries. Je m'amusais à tuer sur le mur les punaises qui marchaient et ça faisait sur cette muraille blanche de longues arabesques rouges-noires. Je sentais sur mes fesses son ventre (j'étais accroupi sur le lit) – sa motte plus chaude que son ventre me chauffait comme un fer. Une autre fois je me suis assoupi le doigt passé dans son collier comme pour la retenir si elle s'éveillait. J'ai songé à Judith et Holopherne. Quelle douceur ce serait pour l'orgueil si en partant on était sûr de laisser un souvenir – et qu'elle pensera à vous plus qu'aux autres, que vous resterez en son cœur.

À 2 heures trois quarts elle se réveille. – Recoup – plein de tendresse. Nous nous serrions les mains. Nous nous sommes aimés, je le crois du moins. Tout en dormant elle avait des pressions de main ou de cuisses machinales comme des frissons involontaires. – Je fume un chicheh. Elle va causer avec Joseph. – Je sors dans la rue, les étoiles brillent, le ciel est très haut. Kuchiuk revient portant un pot de charbons allumés – pendant une heure elle s'est chauffée accroupie autour puis elle est revenue se coucher et se rendormir. Le pot de charbon était à la tête de son lit (cafés en cannes de palmier) et elle dormait sa grosse couverture piquée par-dessus la tête – « basta ».

Le matin nous nous sommes dit adieu fort tranquillement.⁶

Cette description fâche Louise Colet.⁷ Sa jalousie est fondée, car cette rencontre passagère avait tous les éléments d'une relation d'amour : jeux sexuels fougueux, sollicitude presque maternelle, observation exacte de l'autre. Mais la jalousie est aussi une décision consciente et non un instinct archaïque. « Louise n'avait pas seulement un tempérament impétueux ; elle était également possessive et jalouse, jalouse même des amis de jeunesse de Gustave, des “fantômes de Trouville”, ainsi qu'elle les appelait d'un ton moqueur », écrit Hermia Oliver dans son *Flaubert et une gouvernante anglaise*.⁸ La description que fait Flaubert de ses aventures sexuelles ne

⁶ *Voyage en Orient* 131-137.

⁷ *Voyage en Orient* Fußnoten 2 zu S. 136 und 2 zu S. 137 (S. 645): Colet an Flaubert in einem Brief am 27.3.1853

⁸ S. 60. Cette jalousie de Colet envers les amours de jeunesse de Flaubert, celui-ci la lui reproche dans une longue lettre (dix pages dans l'édition de la Pléiade) le 27. mars 1853. Mais ici il utilise un langage raciste et misogyne, qui tranche avec ses descriptions dans *Voyage en Orient* : « L'impression que te font mes *Notes de voyage* m'a fait faire d'étranges réflexions, chère Muse, sur le cœur des hommes et sur celui des femmes. Décidément ce n'est pas le même, on a beau dire. / De notre côté est la franchise, sinon la délicatesse ; et nous avons tort pourtant, car cette franchise est une dureté. Si j'avais omis d'écrire mes impressions féminines, rien ne t'eût blessée ! Les femmes gardent tout dans leur sac, elles. On n'en tire jamais une confiance entière. Le plus qu'elles font, c'est de laisser deviner et, quand elles vous racontent les choses, c'est avec une telle sauce que la viande en disparaît. Mais nous, pour deux ou trois méchants coups tirés [Sexe] et où le cœur même n'était pas, voilà le leur qui gémit ! Étrange ! cela ; et j'y ai pourtant bien réfléchi dans ma vie. Enfin (je parle ici à ton cerveau, chère et bonne femme), pourquoi ce petit monopole du sentiment ? Tu es jalouse du sable où j'ai posé mes pieds, sans qu'il soit entré un grain dans la peau, tandis que je porte au cœur une large entaille que tu y a faite ? Tu aurais voulu que ton nom revînt plus souvent sous ma plume. Mais remarque que je n'ai écrit aucune réflexion. Je formulais seulement de la façon la plus courte l'indispensable, c'est-à-dire la sensation, et non le rêve, ni la pensée. Eh bien, rassure-toi, j'ai pensé souvent à toi, souvent, très souvent. Si, avant de partir, je n'ai pas été te dire adieu, c'est que j'avais déjà du sentiment par-dessus les oreilles ! Il m'était resté de toi une grande aigreur ; tu m'avais longuement irrité,

contient aucune trace de misogynie ou de misanthropie. Tout le monde y trouve sa place, son ami Maxime, son guide Joseph, les musiciens et les alentours, et naturellement les prostituées. La jalousie de Colet était peut-être une des raisons pour laquelle Flaubert tenait Colet à distance pendant son travail sur *Madame Bovary* et rompit finalement avec elle en 1854.

À peu près trois semaines plus tard, après un tour les menant à différentes localités, des visites de temples et des cataractes du Nil, retour chez Kuchiuk :

CHEZ KUCHIUK-HANEM

La maison, la cour, tout est là – mais elle n’est plus là – elle – sur le haut, torse nu – éclairée dans le soleil. Nous entendons sa voix qui salue Joseph ; nous montons

j’aurais mieux ne pas te revoir, quoique j’en eusse maintes fois envie. La chair m’appelait, mais les nerfs me retenaient. [...] Pour Kuchiuk-Hanem, ah ! rassure-toi et rectifie en même temps tes idées orientales. Sois convaincue qu’elle n’a rien éprouvé du tout ; au moral, j’en réponds, et au physique même, j’en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons *cawadja* (seigneurs) parce que nous avons laissé là pas mal de piastres, voilà tout. [...] La femme orientale est une machine, et rien de plus ; elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme. Fumer, aller au bain, se peindre les paupières et boire du café, tel est le cercle d’occupations où se tourne son existence. Quant à la jouissance physique, elle-même doit être fort légère puisqu’on leur coupe de bonne heure ce fameux bouton, siège d’icelle. Et c’est là ce qui la rend, cette femme, si poétique à un certain point de vue, c’est qu’elle rentre absolument dans la nature. / J’ai vu des danseuses dont le corps se balançait avec la régularité ou la furie insensible d’un palmier. Cet œil si plein de profondeurs, et où il y a des épaisseurs de teintes comme à la mer, n’exprime rien que le calme, le calme et le vide, comme le désert. Les hommes sont de même. Que d’admirables têtes ! et qui semblent rouler, en dedans, les plus grandes pensées du monde ! Mais frappez dessus et il n’en sortira pas plus que d’un cruchon sans bière ou d’un sépulcre vide. / À quoi donc tient la majesté de leurs formes, d’où résulte-t-elle ? De l’absence peut-être de toute passion. Ils ont cette beauté des taureaux qui ruminent, des lévriers qui courent, des aigles qui planent. Le sentiment de la fatalité qui les remplit, la conviction du néant de l’homme donne ainsi à leurs actions, à leurs poses, à leurs regards, un caractère grandiose et résigné. » (Correspondance II 279-283) Pourquoi cette dépréciation de la belle Kuchiuk ? Pour apaiser Louise ? Pense-t-il qu’elle accepterait sa dégradation des femmes et des hommes arabes, que ce serait même sa manière à elle de voir les choses ? Julian Barnes, dans *Flaubert’s Parrot*, laisse Louise répondre (fictivement) à la première personne : « Comprendait-il au juste les femmes ? J’en ai souvent douté. Nous nous sommes querellés, je m’en souviens, au sujet de sa pute nilotique Kuchuk Hanem. Gustave prenait des notes pendant ses voyages. J’ai prié de les lire. Il refusa ; je répétais ma demande ; et ainsi de suite. Finalement il me l’a permis. Elles ne sont pas ... agréables, ces pages. Ce que Gustave trouvait enchantant au sujet de l’orient, moi je le trouvais dégradant. Une courtisane, une courtisane coûteuse, qui se trempe d’huile de santal pour couvrir la puanteur nauséabonde des punaises dont elle est infectée. Est-ce édifiant, je vous demande, est-ce beau ? Est-ce rare, est-ce splendide ? Ou est-ce sordide et dégoûtalement ordinaire ? / Mais il ne s’agit pas vraiment d’esthétique ; pas ici. Quand j’ai exprimé mon aversion, Gustave l’interpréta comme simple jalousie. (J’étais un peu jalouse – qui ne le serait pas, quand à la lecture d’un homme que vous aimez on y trouve aucune mention de vous-même, mais seulement des apostrophes luxuriantes à des putes vermineuses?) Peut-être était-ce compréhensible que Gustave pense que j’étais seulement jalouse. Mais écoutez maintenant le cours de son argument, sa compréhension du cœur féminin. Ne sois pas jalouse de Kuchuk Hanem, il me dit. Elle est une femme orientale ; la femme orientale n’est qu’une machine ; un homme est le même qu’un autre auprès d’elle. Elle n’a rien ressenti pour moi ; elle m’a déjà oublié ; elle vit dans une ronde de fumée somnolente, prend ses bains, peint ses paupières et boit du café. Quant à son plaisir physique, il doit être très faible, car à un jeune âge ce fameux bouton, le siège de toute jouissance, a été excisé. / Quel réconfort ! Quelle consolation ! *Moi* je n’ai pas de raison d’être jalouse parce qu’elle n’a rien ressenti ! Et cet homme affirme comprendre le cœur humain ! Elle était une machine mutilée, et d’ailleurs elle l’a déjà oublié : cela devrait me conforter ? Une telle consolation belliqueuse m’a fait penser plus, pas moins, à cette étrange femme avec qui il a copulé au bord du Nil. Pouvions-nous être plus différentes l’une de l’autre. Moi occidentale, elle orientale ; moi entière, elle mutilée ; moi échangeant la plus profonde aubaine du cœur avec Gustave, elle impliquée dans une brève transaction physique ; moi une femme indépendante avec ses propres moyens, elle une créature engagée, dépendante sur le commerce avec des hommes ; moi méticuleuse, soignée et civilisée, elle souillée, puante et sauvage. Ça peut sembler étrange, mais je me suis mis à m’intéresser à sa personne. Sans doute la pièce de monnaie est toujours fascinée par son revers. Des années plus tard, quand je voyageai en Égypte, j’ai essayé de la trouver. Je suis allée à Esneh. J’ai trouvé le misérable taudis où elle vivait, mais elle n’était pas là. Peut-être s’est-elle évadée à la nouvelle de mon arrivée. Peut-être vaut-il mieux que nous ne nous sommes pas rencontrés ; la pièce ne devrait jamais voir son revers. » (134-135) Ceci n’est qu’une fantaisie de Barnes, mais quand même

au premier, Zeneb verse de l'eau sur les pavés – silence – temps lourd – nous attendons.

Elle arrive, sans tarbouch, sans collier, ses petites tresses tombent au hasard ; nu-tête ; ainsi son crâne est très petit, à partir des tempes. Elle a l'air fatigué, et d'avoir été malade. Le docteur Willemin lui a fait sur le sein un énorme suçon [marque de baiser]. Elle se coiffe avec un mouchoir ; elle envoie chercher ses colliers et ses boucles d'oreilles que tient en dépôt un séraf [percepteur d'impôts] de la ville, avec son argent ; elle n'a rien chez elle de peur qu'on la vole. Nous nous faisons des politesses et compliments. Elle a beaucoup pensé à nous ; elle nous regarde comme ses enfants et n'a pas rencontré de cawadja [étranger] aussi aimable.

Deux autres femmes : première à nez fort, droit, accroupie à gauche ; deuxième petite, noire, assez jolie de profil, mais dansant fort mal. Notre vieux musicien et un autre à barbe blanche, escorté de sa femme, vieille qui joue du tambour de basque ; c'est une maîtresse de danse ; elle fait des signes à la petite qui danse et se dépîte, marque la mesure, indique le pas. Physionomie souriante, face carrée comme d'un vieil eunuque blanc. Elle se met à danser ; sa danse est une pantomime dramatique. Nous avons là quelque chose de l'ancienne danse.

Kuchiuk danse. Mouvements du col se détachant, comme Azizeh, et son charmant pas antique, la jambe passant l'une devant l'autre.

Dans sa chambre au rez-de-chaussée il y a comme ornement, collées au mur, deux petites étiquettes, l'une qui représente une Renommée jetant des couronnes et une autre couverte de caractères arabes. Ma moustache l'indigne encore, puisque j'ai une petite bouche je devrais ne la pas cacher. Nous nous quittons avec promesse de lui venir dire adieu.

Dans la cour, grande canaille d'œil couvert d'un bandeau et qui tend la main en disant « ruffiano » ; je lui donne trois piastres. – De tout cela il est résulté une tristesse infinie. – Elle s'était comme le premier jour frotté les seins avec de l'eau de rose. C'est fini, je ne la reverrai plus et sa figure, peu à peu, ira s'effaçant dans ma mémoire !⁹

Des souvenirs qui s'évanouissent, comme le souvenir de Charles d'Emma, comme les souvenirs de Marcel d'Albertine – ce n'est pas l'oubli qui est triste, mais savoir qu'on oublie.

intéressante. Qu'elle puisse être vindicative pour ne pas dire haineuse, elle le démontra dans son roman *Lui*, (1859) qui fait de Flaubert un portrait malveillant, à peine déguisé : « L'autre, là-bas, loin de moi, dans son orgueil laborieux et l'éternelle analyse de lui-même, il n'aimait point ; l'amour n'était pour lui qu'une dissertation, qu'une lettre morte ! » (chap. 6) ; « [...] la monstrueuse personnalité de Léonce [Gustave] s'accroissant sans cesse dans la solitude comme les pyramides du désert grossissent toujours sous les couches de sable stérile qui les recouvrent et les étreignent » (chap21) (<https://tinyurl.com/colet-lui>)

⁹ *Voyage en Orient* 180-181

Juliet

Parmi les relations de Flaubert avec les femmes, sa « muse », la poétesse Louise Colet, occupe une première place, grâce sûrement aux innombrables lettres qu'il lui écrivit au cours de leur amour.¹

¹ Dans ses lettres, il la nomme souvent « ma muse » ; mais ce n'était pas son invention. « Le salon de Louise se tenait les jeudis soirs pour accommoder le calendrier des collègues de Victor Cousin [son protecteur et amant], les Immortels de l'Académie française, dont les réunions hebdomadaires avaient lieu également jour-là. [...] Pendant la première année de son salon, la liste des invités de Louise axait sur ces membres-là de l'Académie française qui l'avaient aidée à obtenir son prix littéraire. [...] Et au centre du groupe se dressait la ravissante hôtesse, connue maintenant de ses amis sous le nom de "muse" ... », ainsi la description de Francine du Plessix Gray dans sa fascinante biographie *Rage & Fire. A Life of Louise Colet*. Louise tint son premier salon en 1841, c'est-à-dire longtemps avant sa rencontre avec Flaubert dans l'atelier du fameux sculpteur Pradier. (77) Colet rechercha, sans succès, l'appui de George Sand. Mais celle-ci resta distante, et justifia sa réserve avec des arguments politiques : Colet se rangeait, rétrospectivement, du côté des Girondistes, qui avaient cherché un compromis avec l'ancien Régime, pendant qu'elle-même prenait le parti de Robespierre. (92-93) Gray critique la misogynie régnante, citant par exemple Stendhal : « Éclairer l'esprit d'une jeune femme, formez leur caractère, donnez-leur une bonne éducation, et elle deviendra pédant, ce qui est l'être le plus désagréable et dégradé du monde. Nous tous, nous préférons passer notre vie avec une femme servante qu'avec une femme savante. » Mais est-ce de son opinion à lui, ou bien est-ce qu'il rend, ironiquement, l'opinion de ses compatriotes ? Autre part il dit tout le contraire : « L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation, et elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain. » Gray cite ensuite Flaubert : « La femme, un animal vulgaire ... / La femme est une production de l'homme ; elle n'est que le résultat de la civilisation, une création factice. » (70) Mais la citation complète est : « La femme est un produit de l'homme. Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme ; elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice. » (tirée de cette même lettre à Louis, le 27 mars 1853, le « jour de Pâques », comme il écrit en entête). Cette sentence reprend la description de George Sand dans *Indiana*, quand elle décrit la différence entre cette dernière et sa bonne Noun, qui était « belle comme une femme et non comme une fée » (*Indiana*, p. 100) Le terme « un animal vulgaire », date de douze ans plus tôt, d'une lettre à son ami Ernest Chevalier, le 29 mars 1841 ! En mettant ces deux citations l'une après l'autre, Gray commet une calomnie ! Et finalement Proudhon : « La femme ... est le lien intermédiaire entre l'homme et le monde animal. » (p. 70 – elle cite ces auteurs sans nommer la source !) Est-ce que Flaubert mérite d'être cité au milieu de ces deux autres ? Flaubert dit que la femme est un résultat factice de la civilisation, en conséquence elle n'est pas en soi un « animal vulgaire » (fausse citation, comme nous l'avons vu), fautive est la civilisation telle qu'elle est, et le démontage de celle-ci pourrait faire survenir bien d'autres femmes. J'interprète ce passage comme appel à la femme de ne pas se contenter de sa présente situation. Cet exemple montre comment un féminisme « bien mal embouché » (Brassens) mène à des résultats menteurs. Gray retourne la critique de Sand contre Colet contre la première. Sand avait écrit à Colet : « Je n'ai jamais cherché à vous rencontrer. Vous aimez la gloire et la littérature trop pour que nous puissions converser ensemble, pourtant je ne vous blâme pas d'aimer les choses qui me lassent. » Et l'avis de Gray : « Il se montre ici un souffle d'hypocrisie. Sand suggère que Louise est un limier de la publicité ; mais une femme qui choisit de se montrer par tout Paris en habits d'homme, fumant un cigare après l'autre, qui affiche ses aventures amoureuses mélodramatiques, puis-t-elle évaluer l'accusation d'exhibitionnisme ? » (89-90) La comparaison de Gray cloche, car elle ne nomme pas le but de ces deux formes d'exhibitionnisme, dans un cas la mise en cause des normes sociales, dans l'autre s'y adapter, même si d'une manière flamboyante. Toutefois, Colet se radicalisa bientôt, elle devint féministe militante, participa au journal socialiste *L'union ouvrière* et soutint la lutte pour la liberté polonaise (108-109) ; plus tard, elle correspondait avec Hugo, exilé sur l'île Jersey après le coup d'État de Napoléon, et pris même le risque de distribuer son tract *Napoléon le Petit* (203) ; Hugo loua expressément son cycle *Poème de la femme*, dont la première partie était dédiée à « La Paysanne », comme étant « génial » et « viril » (203-204). Aux yeux de Flaubert aussi, *La Paysanne* était un chef-d'œuvre, qu'il polît pendant des jours entiers. En d'autres endroits on s'étonne des jugements de Gray : « Le père de Gustave opinait que son fils manquait carrément de talent. Sa mère était du même avis, même après la publication de *Madame Bovary* et de ses autres romans célébrés. » (120) En réalité, la mère de Flaubert participa vivement aux activités littéraires de son fils, qui résidait pendant toutes ces années sous le même toit que lui. La radicalisation de Louise continua, elle

Mais il y a bien d'autres femmes qui jouèrent un rôle important dans sa vie, sa mère (qui accompagna la production de *Madame Bovary*²), sa nièce, la fille de sa sœur, qu'il éleva après la mort de celle-ci, ensemble avec sa mère, la domestique Mlle Julie, qui fut employée alors que Flaubert avait tout juste quatre ans, une raconteuse fabuleuse, qui s'entretint avec lui encore cinq ans avant sa mort sur *La Nouvelle Héloïse* et lui survécut³, George Sand ... pour en nommer seulement quelques-unes, mais pas la moindre fut celle de Juliet Herbert, la gouvernante anglaise de sa nièce à partir de 1855 (peut-être même 1854⁴) jusqu'à 1857, et pendant les étés qui suivirent, et la première traductrice en anglais de *Madame Bovary*, une traduction que Flaubert, malgré ses connaissances insuffisantes de la langue, considérait comme un « chef-d'œuvre » et voulait à tout prix faire publier en Angleterre⁵, ainsi Julian Barnes, auteur de *Flaubert's Parrot* dans son avant-propos pour la recherche d'Herminia Oliver. Cette traduction n'apparut jamais et elle est introuvable. C'est la fille de Karl Marx, Eleonor, qui exécuta la deuxième traduction en 1886, une traduction qui joua un grand rôle dans les *Lectures on Literature* de Nabokov. Les années 1855-1857 étaient justement les années pendant lesquelles Flaubert terminait puis publia sa *Bovary*, ainsi il devait forcément s'entretenir là-dessus avec Juliet, qui vivait sous le même toit avec la mère et la nièce.⁶ Sa présence dans le foyer Flaubert, dans cette belle maison sur le bord de la Seine à Croisset, non loin de Rouen, se coupe avec la deuxième et dernière rupture de Flaubert avec Colet, lorsqu'il lui écrit la lettre suivante de son hôtel à Paris :

Madame,

J'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois chez moi.

Je n'y étais pas; et, dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir : que je n'y serai jamais.

J'ai l'honneur de vous saluer.

G.F.

Mardi matin⁷

Selon les recherches étendues d'Oliver, supplémentées du travail détaillé de leur traductrice en français, Gillian Pink, il se développa entre Herbert et Flaubert peu à peu une relation amoureuse et intellectuelle, qui se maintint jusqu'à la mort de Flaubert en 1880. Ensemble, du temps de son emploi à Croisset, ils traduisirent *Le Prisonnier de Chillon* de Byron. Quand elle prit sa place à Croisset, elle avait vingt-cinq ans, Flaubert avait neuf ans de plus.

Flaubert et une gouvernante anglaise: A la recherche de Juliet Herbert de Herminia Oliver (paru en 2011, et maintenant disponible pour la petite somme de 152 Euro sur Amazon.fr) nous offre un aperçu fascinant du rapport entre les deux, des circonstances extérieures, de la toile familiale de Juliet et des visites de Flaubert à Londres.

soutint la lutte pour l'indépendance et la réunification de l'Italie, parmi tous les auteurs et autrices renommés elle seule soutint la Commune de Paris sans ambages.

² *Flaubert et une gouvernante anglaise* 37

³ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 41

⁴ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 90

⁵ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 92-93

⁶ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 2

⁷ *Correspondance* 2, 572

Intéressant aussi est le fait que Caroline, l'exécutrice testamentaire de Flaubert, ne fit aucune mention de Juliet le long de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à sa mort en 1931. Il dut exister des lettres de Juliet à Flaubert, mais celui-ci les détruisit toutes, ainsi que les lettres de Louise Colet, en 1879, selon Guy de Maupassant dans un article dans *l'Écho de Paris* du 24 novembre 1890. Il affirme les avoir détruits ensemble avec son maître spirituel.⁸ Les « Amis de Flaubert », sans pourtant citer de preuves, disent que ce fut Colet qui les détruisit : « ... on sait, par exemple, que les lettres de Louise Colet ont été brûlées par la nièce de Flaubert. »⁹ Ce qui est sûr, c'est que Caroline rendit visite à la famille Herbert pendant la guerre franco-allemande de 1870.¹⁰ L'éloge de Maupassant paraît étrange pour autres raisons. Sur Flaubert il écrit :

Il avait horreur du mouvement, bien qu'il eût un peu voyagé autrefois et nagé avec joie. Toute son existence, tous ses plaisirs, presque toutes ses aventures furent de tête. Jeune il eut de grands succès de femmes et les dédaigna vite. Et pourtant son cœur semblait plein d'appel ; et sans avoir éprouvé peut-être aucune de ces grandes émotions qui brûlent un homme, il avait des souvenirs qui grandissaient avec le temps et devenaient poignants ainsi que tout ce qu'on laisse derrière soi.

C'est évidemment une image toute fautive, pour ne pas dire dénigrante.

L'attraction sexuelle que Flaubert éprouva pour Juliet, il la décrit ouvertement dans une lettre à son ami intime Bouilhet en mai 1855 :

Depuis que je t'ai vu excité par (et pour) l'institutrice, je le suis (excité) : à table mes yeux suivent volontiers la pente douce de sa gorge. Je crois qu'elle s'en aperçoit. Car elle pique des coups de soleil cinq ou six fois par repas.¹¹

En septembre 1856, son désir n'a pas diminué, comme une autre lettre à Bouilhet le montre :

Je fais toujours de l'anglais avec l'institutrice (qui m'excite démesurément : je me retiens dans les escaliers pour ne pas lui prendre le cul). Dans six mois, si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert.¹²

De son côté Bouilhet n'était non plus insensible au charme de Juliet, comme Hermia Oliver écrit :

Les lettres de Bouilhet montrent à quel point il pensait souvent à Juliet. Le 14 juin 1860, il évoque le « gracieux souvenir de Mlle Juliette » et le mois suivant, il dit qu'il avait commandé un exemplaire de Melanis et y avait inscrit une dédicace à « Miss Juliette ». Au mois de juillet à nouveau, il écrivit la lettre qui suggère que ce n'étaient pas de simples vacances que Juliet passait à Croisset, car elle se termine par « Rappelle-moi au travail de Caroline et de miss Juliette » ...¹³

Durant les années 1860 Flaubert entreprit plusieurs voyages à Londres, où il rencontra Juliet¹⁴, et ils se retrouvèrent aussi plusieurs fois à Paris. Oliver assemble maints détails de ce puzzle. En tout cas, Flaubert ne cacha pas sa relation avec Juliet

⁸ <http://maupassant.free.fr/chroniques/flaubert5.html>

⁹ https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/024_027/

¹⁰ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 141ff

¹¹ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 90

¹² *Flaubert et une gouvernante anglaise* 91

¹³ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 94

¹⁴ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 100ff

Juliet

devant Caroline, au contraire, elle fut associée à ses jeux de cache-cache, lorsqu'il inventait ses alibis pour ses voyages à Paris.¹⁵ Intéressant aussi est le fait que Flaubert tint justement cette relation secret – Oliver pense qu'une des raisons était les emplacements de Juliet comme gouvernante dans d'autres familles dans la prude Angleterre, que Flaubert ne désirait pas compromettre.

¹⁵ *Flaubert et une gouvernante anglaise* 147ff

Indexe

Althusser, Louis.....	51
Argis, Antoine-Gaspard Boucher d'.....	47
Atatürk, Kemal.....	169
Aveling, Edward.....	20
Bakunin, Mikhail.....	170
Balzac, Honoré de.....	27, 53, 119, 156
Barnes, Julian.....	180, 184
Baudelaire, Charles.....	14
Bauer, Ida (la Dora de Freud).....	157
Bauer, Käthe.....	158
Berger, Denise.....	150
Bernardin, Jacques-Henri.....	15
Bernhardt, Sarah.....	76
Billinsky, John.....	154, 155
Bombard, Mathilde.....	48
Bombart, Mathilde.....	47
Bonaparte, Louis-Napoléon.....	166
Borch-Jacobsen, Mikkel.....	152
Bouilhet, Louis.....	6, 18, 61, 119, 185
Bourgeois, Bertrand.....	45, 153
Brass, Nikolaus.....	11
Brassens, Georges.....	144
Breuer, Dora (fille de Josef Breuers).....	152
Breuer, Josef.....	11, 152, 157
Brodmann, Korbinian.....	160
Bruegel, Pieter der Ältere.....	22
Buchez, Joseph-Benjamin.....	54
Byron, Lord.....	16, 184
Cambor, Kate.....	11
Camp, Maxime du.....	13, 175
Casper, Johann Ludwig.....	154
Cavaignac, Louis-Eugène.....	165
Céline, Louis-Ferdinand.....	14, 124, 152
Charcot, Jean-Martin.....	9, 153
Chevalier, Ernest.....	17, 183
Chomsky, Noam.....	143
Chopin, Frédéric.....	53
Colet, Louise.....	16, 44, 116, 117, 159, 179, 183
Collier, Gertrude et Henriette.....	39

Commanville, Caroline.....	44
Corneille, Pierre.....	15
Correggio, Antonio da.....	162
Cousin, Victor.....	183
Demar, Claire.....	55
Dickens, Charles.....	69, 128
Diderot, Denis.....	47
Didier, Béatrice.....	53
Dord-Crouslé, Stéphanie.....	39
Du Camp, Maxime.....	44, 154
Dumas fils, Alexandre.....	69, 149, 162
Dumas père, Alexandre.....	119
Duplessis, Marie.....	69
Eckstein, Emma.....	151
Eco, Umberto.....	126
Eissler, Kurt.....	155, 156
Eleonor, la fille de Marx.....	6
Empson, Martin.....	16
Enfantin, Barthélemy Prosper.....	54
Engels, Friedrich.....	127, 153
Ferenczi, Sándor.....	158
Flaubert über Musset.....	116
Flaubert, Caroline (Flauberts Nichte).....	185
Flaubert, Gustave.....	119, 120, 153, 159
Fließ, Wilhelm.....	151, 152
Forrest, Susanna.....	105
Frankel, Jay B.....	160
Freud, Alexandre (Freuds Bruder).....	152
Freud, Anna.....	153
Freud, Anna (fille de Freud).....	154
Freud, Martha (la femme de Freud).....	154
Freud, Minna (belle-sœur de Freud).....	155
Garbo, Greta.....	69
Godard, Henri.....	14
Gothot-Mersch, Claudine.....	38
Graf, Max.....	155
Gray, Francine du Plessix.....	44, 183
Guizot, François.....	17
Hamel, Reginald.....	89
Heidegger, Martin.....	14
Heine, Heinrich.....	27
Herbert, Juliet.....	184
Hugo, Victor.....	16, 19, 53
Jeiteles, Adele.....	156
Jones, Ernest.....	160

Jung, Carl Gustav.....	154, 155
Kafka, Franz.....	41
Kilchmann, Esther.....	154
Klimt, Gustav.....	158
Koppenfels, Martin von.....	14, 143
Kris, Ernst.....	154
La Fayette.....	17
Labbé, Jean.....	154
Laget, Thierry.....	53
Lamartine, Alphonse de.....	16, 160
Leclerc, Yvan.....	16
Leroux, Henri Pierre.....	55
Liszt, Franz.....	69
Lizzani, Carlo.....	100
Lyon-Caen, Judith.....	126
Mallet, Edmé-François.....	47
Manet, Édouard.....	158
Mann, Thomas.....	22
Marcuse, Herbert.....	173
Marx, Eleonor.....	20, 184
Marx, Karl.....	5, 20, 58, 126, 127, 142, 163, 171, 184
Masson, Jeffrey Moussaieff.....	151, 153
Mastroianni, Marcello.....	100
Maupassant, Guy de.....	46, 185
Mayer, Andres (FAZ).....	11
Maynial, Édouard.....	46
Meyer, Priscilla.....	27
Meyerson, Ignace.....	150
Mézières, Alfred.....	16
Michelet, Jules.....	16
Moebius, Paul Julius.....	152
Mogador, Céleste.....	31, 89
Molière, Jean-Baptiste.....	15
Molière, Jean-Baptiste (né Poquelin).....	61
Montès, Lola.....	76
Moses, Claire G.....	55
Moses, Clare.....	54
Musset, Alfred de.....	44, 64, 114, 175
Nabokov, Vladimir.....	20, 100, 184
Naidoo, Xavier.....	150
Napoleon Bonaparte.....	17
Nietzsche, Friedrich.....	145
Oliver, Hermia.....	179, 184, 185
Pink, Gillian.....	184
Poittevin, Alfred Le.....	18

Poussin, Nicolas.....	162
Pradier, James.....	13, 162, 183
Pradier, Ludovica.....	44
Pratolini, Vasco.....	100
Proudhon, Pierre Joseph.....	146
Proudhon, Pierre-Joseph.....	183
Proust, Marcel.....	14, 22, 39, 157
Rabelais, François.....	15, 116
Racine, Jean.....	15
Raphaël, (Raffaello) Sanzio da Urbino.....	137, 162
Reynolds, George William MacArthur	119
Robespierre, Maximilien de.....	183
Roland, Pauline.....	55
Rosanes, Ignaz.....	152
Rousseau, Jean-Jacques.....	48
Rubens, Peter Paul.....	162
Saint-Pierre, Bernardin de.....	47
Sainte-Beuve, Charles Augustin.....	27, 53
Sand, Geoge.....	53
Sand, George.....	5, 27, 119, 128, 183, 184
Sartre, Jean-Paul.....	13, 17, 44, 51
Schlesinger, Élisabeth.....	38, 176
Scola, Ettore.....	106
Séginger, Gisèle.....	163
Shakespeare, William.....	15, 27, 156
Shaw, Bernard.....	20
Sommers-Flanagan, John.....	153
Stendhal, Marie-Henri (Beyle).....	183
Stowe, Harriet Beecher.....	156
Strachey, James.....	160
Sue, Eugène.....	12, 27, 54, 55, 68, 103, 119, 153, 164
Szeliga (Zychlinski) Franz von.....	126
Taine, Hippolyte.....	16
Tardieu, Ambroise.....	154
Thorell, Marge.....	151, 157
Titian, Vecellio.....	162
Tolstoj, Leo.....	26, 27
Trotsky, Léon.....	14, 27
Turgenev, Ivan.....	27
Vénard, Elisabeth-Céleste (connue sous le nom de Mogador).....	89
Verdi, Giuseppe.....	69
Vinken, Barbara.....	143
Visconti, Luchino.....	100
Voilquin, Suzanne.....	55
Volochinov, Valentin.....	58, 143, 168, 172

Indexe

Weiß, Ilona.....	157
Winter, Geneviève.....	161
Yates, Richard.....	46
Zola, Émile.....	14

Bibliographie

- Althusser, Louis *L'avenir dure longtemps* online:
<https://archive.org/details/lavenirdurelongt0000alth>
- Bailat-Jones, Michelle »Nabokov on Madame Bovary«
<https://michellebailatjones.com/2008/07/03/nabokov-on-madame-bovary/>
- Balzac, Honoré de *Physiologie du mariage* (1829) folio classique, Gallimard 1987
- Barnes, Julian *Flaubert's Parrot* 2009
- Baudelaire, Charle *Le Guignon* <https://www.texteslibres.fr/les-fleurs-du-mal/le-guignon-33.html>, zitiert in Jean-Paul Sartre *L'idiot de la famille* III 160
- Bombard, Mathilde, éditrice du dossier sur *Paul et Virginie*, folioplus classiques, Gallimard 2013
- Borch-Jacobsen, Mikkel *Les patients de Freud. Destins* Éditions Sciences Humaines 2022
- Bourgeois, Bertrand *Nouvelle contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary: dans l'ombre de Beaumarchais* Online: <https://tinyurl.com/justinmeurrier>
- Cambor, Kate *Gilded Youth: Three Lives in France's Belle Époque* New York 2009 ; voir aussi : Cambor, Kate « Freud in Paris », *New England Review* Vol. 30, No. 2, 2009, <https://www.jstor.org/stable/40245240>
- Cather, Willa, *La nièce de Flaubert* Les éditions du Sonneur 2012
- Céline, Louis-Ferdinand *Voyage au bout de la nuit*
- Crémieux, Albert *La révolution de février, étude critique sur les journées des 21, 22 et 24 février 1848* (1912) reprint Hardpress Miami
- Diderot, Boucher d'Argis, über die Sklaverei in der *Encyclopédie*:
<http://tinyurl.com/diderotesclave>
- Didier, Béatrice, éditrice d'*Indiana*, folio classique 2020
- Dord-Crouslé, »Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse!« – *Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition de la Correspondance* <https://shs.hal.science/halshs-01638370>
- Dumas fils, Alexandre *La Dame aux Camélias* (1848), folio classique, Gallimard 1975
- Empson, Martin *Kill all the Gentlemen*, Bookmarks London 2018
- Engels, Friedrich *Einleitung zu »Die Klassenkämpfe in Frankreich«* (1895) MEW Bd 7
- Ferenczi, Sándor *Confusion Of Tongues Between The Adult And The Child (The Language of Tenderness and of Passion)* Paper read at the Twelfth International Psycho Analytical Congress. Wiesbaden, September, 1932.
<https://tinyurl.com/ferenczi-confusion>
- Flaubert, Gustave »*Quidquid volueris*« *Études psychologiques* (1837) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave [*Cahier intime de 1840-1841*] (1841) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001

- Flaubert, Gustave *À ma mère, le 28 juillet 1831. À maman pour sa fête. Louis XIII* (1831) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Bibliomanie. Conte* (1836) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Correspondance* folio classique Gallimard 1998
- Flaubert, Gustave *Éloge de Corneille* (1831-32) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Étude sur Rabelais* (1838) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *L'éducation sentimentale. Histoire d'un jeune homme* (1869) in: Œuvres 1863-1874, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2021
- Flaubert, Gustave *Les mémoires d'un fou* (1838) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Lettres à Louis Collet* Rivages Poche Petite Bibliothèque 2017
- Flaubert, Gustave *Loy's XI. Drame* (1838) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Passion et vertu. Conte philosophique* (1837) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Un parfum à sentir ou les baladins. Conte philosophique, moral, immoral (ad libitum)* (1836) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Flaubert, Gustave *Voyage en Orient 1849-1851* (1851) folio classique Gallimard 2006
- Flaubert, Gustave, *La peste à Florence* (1836) in: Œuvres de jeunesse, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2001
- Forrest, Susanna über Céleste Mogador: »Lioness of the Hippodrome« in: *The Paris Review* <https://www.theparisreview.org/blog/2021/01/27/the-lioness-of-the-belle-epoque/>
- Frankel, Jay B. *Ferenczi's Trauma Theory* (online: <https://tinyurl.com/confusion-tongues>)
- Freud, Sigmund *Bruchstück einer Hysterie-Analyse* in: *Gesammelte Werke* Bd. 5 (online als PDF)
- Freud, Sigmund *Das Unbehagen in der Kultur* Internationaler Psychoanalytischer Verlag 1930
- Freud, Sigmund *Die Brautbriefe* (Teil: 2. Unser »Roman in Fortsetzungen«: Juli 1883 – Dezember 1883) Frankfurt a. M. : S. Fischer, 2013
- Gay, Peter *Savage Reprisals. Bleak House, Madame Bovary, Buddenbrooks* New York 2002
- Gray, Francine du Plessix *Rage & Fire. A Life of Louise Colet : Pioneer Feminist, Literary Star, Flaubert's Muse*, New York 1994
- Kilchmann, Esther *Sigmund Freud als Übersetzer. Transnationale und -disziplinäre Vermittlung* (Vortrag) <https://science.orf.at/stories/3209920/>
- Koppenfels, Martin von *Immune Erzähler. Flaubert und die Affektpolitik des modernen Romans* Wilhelm Fink Verlag, München 2007

- Lamartine, Alphonse de *À un enfant, fille du poète* (1820)
- Leclerc, Yvan « Il était à l'étude ... Flaubert au Collège Royal de Rouen » *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 2020
- Lorenz, Maren, » »Weil eine Weibsperson immer so viel Gewalt hat als erforderlich.« Sexualität und sexuelle Gewalt im medizinisch-juristischen Diskurs und seiner Praxis (17. bis Anfang des 20. Jahrhunderts)« in: Franz X. Eder/Sabine Frühstück (Hg.): *Neue Geschichten der Sexualität. Beispiele aus Ostasien und Zentraleuropa 1700-2000* (Querschnitte Bd. 3), Wien 2000, 145-166.
[<http://www.univie.ac.at/Wirtschaftsgeschichte/VGS/qs3.html>]
- Marx, Karl *Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte* (1852) MEW Bd. 8
- Marx, Karl *Die Klassenkämpfe in Frankreich 1848 bis 1850* (1850) MEW Bd. 7
- Marx, Karl zusammen mit Friedrich Engels *Die heilige Familie oder Kritik der kritischen Kritik. Gegen Bruno Bauer und Konsorten* (1845) MEW Bd. 2
- Masson, Jeffrey Mousaieff *The Assault on Truth: Freud's Suppression of the Seduction Theory* (2024)
- Mayer, Andreas »Am Traunsee flog ihm der Weltenplunder an den Kopf«, *FAZ* Feuilleton 07.01.2014
- Maynial, Édouard « Maupassant – Juge de Flaubert » dans : *Les amis de Flaubert et de Maupassant* Première année 1951: https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/001_046/
- Maynial, Édouard *Maupassant – Juge de Flaubert* in: *Les amis de Flaubert et de Maupassant* Première année 1951: https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/001_046/
- Meyer, Catherine (éd) *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud* 10/18 2010
- Meyer, Priscilla « Anna Karenina: Tolstoy's Polemic with Madame Bovary » *The Russian Review*, vol. 54, April 1995, pp. 243-59
<https://www.jstor.org/stable/130917>
- Mézières, Alfred « Lord et Lady Byron : Les Confidences de Mistress Beecher Stowe », dans *Revue des Deux Mondes*, Vol. 108, No. 3 (1er décembre 1873), pp. 593-624
- Moses, Claire G. »Saint-Simonian Men/Saint-Simonian Women: The Transformation of Feminist Thought in 1830s' France«, University of Maryland, in: *The Journal of Modern History* (<https://www.jstor.org/stable/1906157>)
- Oliver, Hermia *Flaubert et une gouvernante anglaise: À la recherche de Juliet Herbert* Publications Universitaires de Rouen et du Havre, 2010
- Proudhon, Pierre Joseph *La Pornocratie, Ou Les Femmes dans les temps modernes* (1852) Facsimilé, Kessinger Publishing
- Proudhon, Pierre Joseph *La Révolution Sociale* (1852) Facsimilé, Kessinger Publishing
- Proust, Marcel *Contre Sainte-Beuve* Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1971
- Rousseau, Jean-Jacques über die Sklaverei in *Le contrat social*:
<https://www.abolitions.org/index.php?IdPage=1519209210>
- Saint-Pierre, Berardin de *Paul et Virginie* (1788) folioplus classiques, Gallimard 2013

Bibliographie

- Sand, George *Indiana* (1832) folio classique 2020
- Sartre, Jean-Paul *L'être et le néant* Éditions Flammarion 1976
- Sartre, Jean-Paul *L'idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857* (1972)
Gallimard 1988
- Siler, Douglas (éd.) *Flaubert et Louise Pradier avec le texte intégral des Mémoires de Madame Ludovica*
- Smola, Frank »Klimt & Symbolism« (Part 3) in *Arts & Culture*
<https://tinyurl.com/klimt-art>
- Sommers-Flanagan, John »Theorien-Highlights II: Die Geschichte von Freuds Verführungshypothese« tinyurl.com/freudflanagan
- Strachey, James *Editor's Note to »Fragment of an Analysis of a Case of Hysteria (1905 [1901])«* <https://tinyurl.com/strachey-dora>
- Sue, Eugène *Les Mystères de Paris* (1842) Édition Gallimard 2009
- Tardieu, Ambroise Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs, 7^{édition} (1878), reprint hachette livre BnF Gallica
- Thorell, Marge *Freud's Dora: A Biography of Ida Bauer Adler:*
<https://tinyurl.com/dora-ida>
- Tolstoï, Lew *Anna Karenina* française Ausgabe auf La Bibliothèque électronique du Québec <https://tinyurl.com/akarenina>
- Trotsky, Léon »Céline et Poincaré« 10 mai 1933 <https://tinyurl.com/trotsky-celine>
- Vénard, Élisabeth *Céleste de Moreton de Chabrillan, Mémoires de Céleste Mogador. De courtisane à Comtesse* (1852) Amazon Fulfillment, Poland
- Vinken, Barbara *Flaubert. Durchkreuzte Moderne* Fischer Verlag, Frankfurt 2009
- Vološinov, Valentin *Freudianism: A marxist critique* (1929) Academic Press New York 1976
- Vološinov, Valentin *Marxismus und Sprachphilosophie* (1929) ein Ullstein Buch, Frankfurt 1975
- Winter, Geneviève *Écrire Madame Bovary. Lettres, pages manuscrites, extraits* folioplus classiques, Gallimard 2009
- Yates, Richard *Revolutionary Road* Vintage Classics

Voir le monde à travers les yeux de femmes, de celles d'autrices et de celles d'héroïnes romanesques de la mi-19e – voilà ce que nous offre cette étude de David Paenson. Pour comprendre leurs motivations, il suffit de les laisser parler. Freud n'est pas une aide, au contraire.



Les œuvres-clé de ce siècle mouvementé – on pense à la Révolution de 1830, puis à celle de 1848, et aux suppressions sanglantes qui s'en suivirent – sont ici présentées : *Paul et Virginie* ; *Indiana* de George Sand ; *Madame Bovary* comme charnière principale ; *Les Mystères de Paris*, dont la popularité contribua à soutenir les idées de revendication et de justice du côté des classes populaires en 1848, et dont l'héroïne, Fleur de Marie, fut le sujet d'une analyse de Karl Marx dans sa *Sainte Famille* ; *Les mémoires de Mogador*, qui impressionnèrent Dumas père, ainsi que *La Dame aux camélias* de Dumas fils. Il y a aussi des contrastes peignants comme *La pornocratie, ou les femmes dans les temps modernes* de l'anarchiste Proudhon, une œuvre ouvertement misogyne, représentant la vue dominante sur la femme et son rôle dans la société, et finalement Freud, anti-féministe et anti-socialiste.

18,90 €